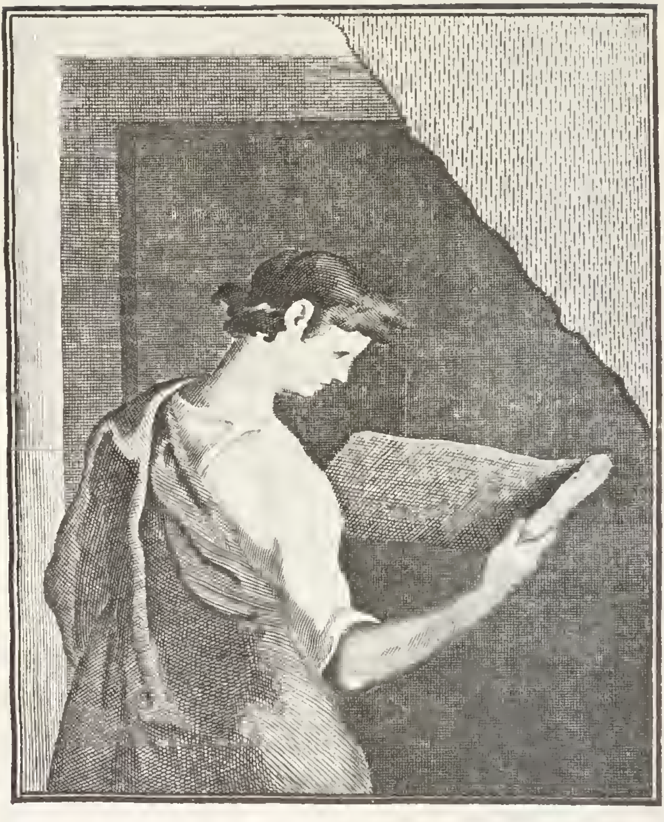

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoirespourlhi1735unse_0

# MEMOIRES
POUR
# L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
# DES BEAUX ARTS.

Avril 1735. /2

# MEMOIRES
## POUR
# L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

*Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.*

Avril 1735.

Colleg. Soc. Jesu catalog. inscript. Billon

*Imprimé à Paris, & se vend*

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

LES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1701. | 19. vol. | 1719. | 12. v. |
| 1702. | 1[illegible]. v. | 1720. | 5. v. |
| 1703. | 12. v. | 1721. | 12. v. |
| 1704. | 1. v. | 1722. | 12. v. |
| 1705. | 12. v. | 1723. | 12. v. |
| 1706. | 12. v. | 1724. | 12. v. |
| 1707. | 12. v. | 1725. | 12. v. |
| 1708. | 12. v. | 1726. | 13. v. |
| 1709. | 12. v. | 1727. | 12. v. |
| 1710. | 12. v. | 1728. | 12. v. |
| 1711. | 12. v. | 1729. | 12. v. |
| 1712. | 12. v. | 1730. | 12. v. |
| 1713. | 12. v. | 1731. | 12. v. |
| 1714. | 12. v. | 1732. | 12. v. |
| 1715. | 12. v. | 1733. | 12. v. |
| 1716. | 12. v. | 1734. | 12. v. |
| 1717. | 12. v. | 1735. | 4. v. |
| 1718. | 12. v. | | |

# MEMOIRES

## POUR L'HISTOIRE

### des Sciences & des beaux Arts.

*Avril 1735.*

---

### ARTICLE XXXI.

*MEMOIRES DU CHEVALIER d'Arvieux, Envoyé Extraordinaire du Roy à la Porte, Consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli, & autres Echelles du Levant; contenant ses Voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, & la Barbarie; la description de ces Pays; les Religions, les Mœurs, les Coutumes, le Negoce de ces Peu-*

*ples, & leurs Gouvernemens; l'Hiſtoire naturelle, & les évenemens les plus conſidérables; recueillis de ſes Memoires originaux, & mis en ordre, avec des Réflexions. Par le Pere Jean B. Labat, de l'Ordre des Freres Précheurs, ſix Volumes* in 12. *A Paris, chez Charles-Jean-Baptiſte Deleſpine le fils, Libraire, ruë ſaint Jacques, vis-à-vis la ruë des Noyers, à la Victoire. 1 Vol. pag. 470. 2 Vol. pag. 521. ſans la Préface & les Tables*

SI les hommes n'avoient point l'art de ſe contrefaire, on pourroit juger d'un Auteur par ſon Ouvrage : Un Hiſtorien, ſur-tout, quand il s'abandonne à ſon caractere, ſe peint aſſez au naturel, lors même qu'il ne ſonge qu'à faire connoître ceux, dont il a occaſion de parler. Mais plus d'un exemple nous apprend que cette regle n'eſt pas sûre à tous égards. Il ſemble qu'elle doit l'être davantage pour un Voyageur : il écrit plus librement, il s'explique plus familierement ; on le voit,

s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, plus ſouvent en deshabillé : Il eſt mal-aiſé qu'il faſſe toujours perſonnage ; c'eſt lui proprement, qui eſt le Héros de ſon Livre, enfin il ſe montre par tant d'endroits, qu'il ſe développe tout entier, même ſans le vouloir.

D'autre part, il y a bien des choſes dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, dont on ne peut juger ſainement, que par la connoiſſance du caractere de ſon Auteur, & où le préjugé formé ſur l'idée, que l'on a conçuë de ſa ſincérité, de ſa probité, & de ſa capacité, eſt une aſſez bonne regle pour ſçavoir à quoi on doit s'en tenir, dans ce qui ne porte pas ſa preuve avec ſoi. C'eſt ſans doute ſuivant ce principe, que le Pére Labat a cru devoir nous inſtruire de tout ce qui regarde la perſonne du Chevalier d'Arvieux; il nous apprend qu'il nacquit auprès de Marſeille, d'une Famille ancienne & illuſtre, qui tire ſon origine d'Alexandrie de la Paille, & dont il y a des branches en Savoye, en Piémont, en Provence, en Languedoc, & juſqu'en Angleterre : que ſon véritable nom eſt *Arveo*, que les Provençaux

ont changé ce nom en celui d'*Arviou*, & les Anglois en celui d'*Harvey*, que notre Chevalier, pour adoucir son nom Provençal, qui parut rude à la Cour, se fit appeller *Arvieux*; que lorsqu'il fut nommé Envoyé Extraordinaire à Constantinople, M. de Lionne le qualifia dans ses Instructions de Chevalier d'Arvieux, & qu'il continua lui-même à signer ainsi : Que dès sa plus tendre jeunesse il fit de grands progrès dans les Mathematiques, & qu'il s'appliqua de très-bonne heure à l'étude des Langues Etrangeres, où il se perfectionna de telle sorte dans ses Voyages, qu'il parloit aisément toutes celles, qui sont en usage dans les Pays, qu'il a parcourus : Qu'à ces talents il joignoit beaucoup de Religion & de pieté, & toutes les vertus qui font l'honnête homme, & l'homme d'Etat, qu'il se fit par tout d'illustres amis, même parmi les plus grands Officiers de la Porte Ottomane, & des Republiques d'Alger & de Tunis : Qu'on lui a fait dans tous ces Pays des offres si avantageuses pour l'engager à s'y établir, qu'elles auroient pu tenter tout autre qui n'au-

roient pas eu comme lui un fond inépuiſable de Religion & d'honneur.

Il eſt vrai qu'on trouve dans ſes Mémoires une Critique exacte & judicieuſe, des Remarques ſçavantes, des Anecdotes, que peu de Voyageurs ſont en état de découvrir, des inſtructions pour les Commerçans, les Conſuls, les Miniſtres des Princes Chrétiens, & que tous ceux qui voudront voyager utilement, pourront en profiter. Pour ce qui eſt du mêlange continuel de l'inſtructif & du délectable, que l'Editeur nous y promet auſſi, on s'appercevra bien d'abord qu'il en partage la gloire avec le Chevalier d'Arvieux. Il eſt peu d'Ecrivains auſſi aiſé à reconnoître que lui, c'eſt par tout le même enjouement, la même légereté, & la même liberté dans les réfléxions.

Le premier voyage de l'Auteur fut à Smyrne, & quoiqu'il fût encore très-jeune, lorſqu'il le fit, on reconnoît dès-lors ce que le Pere Labat dit de lui, que les choſes mêmes, qu'on montroit à tous les Voyageurs, il les voyoit avec des yeux plus curieux & plus éclairés que les autres. Rien ne lui

échappe de ce qui peut picquer la curiosité touchant une Ville, autrefois si considérable, & où l'on compte encore quatre-vingt-dix mille ames. Les tremblemens de terre ont obligé les Habitans de s'éloigner un peu des bords de la mer, où elle étoit bâtie, pour se placer sur le penchant, & au pied d'une colline, dont le sommet est occupé par les ruines d'un Château, duquel il ne reste plus qu'une Tour quarrée, qui en étoit comme le Donjon. Sur la porte de ce Château on voit une tête de femme, trois fois plus grosse que nature, & que les gens du Pays disent être celle d'une Princesse, qui a bâti la Ville; & lui a donné son nom. Les Turcs lui ont cassé le nez, suivant leur coûtume de briser, ou de mutiler les statuës, dont voici la raison.
„ Ils prétendent que les statuës des
„ hommes & des femmes sont en
„ droit de contraindre les Ouvriers, qui
„ les ont faites, de leur donner une
„ ame, & que cela ne se pouvant pas
„ faire, parce qu'il n'appartient qu'à
„ Dieu de faire de semblables mer-
„ veilles, les Diables se nichent & se

„ ſervent de ces corps pour moleſter
„ les hommes; mais que pour les em-
„ pêcher, il n'y a qu'à les mutiler &
„ les défigurer, & que les Diables les
„ voyant en cet état, les.... ont en
„ horreur, & vont chercher à ſe lo-
„ ger ailleurs.„

Perſonne n'ignore que Mahomet a défendu le vin à ſes Sectateurs, le Chevalier d'Arvieux nous apprend que ceux d'entre les Turcs, qui ne ſont pas ſcrupuleux ſur cet article, ont pour maxime, qu'il vaut mieux ne point boire, que de ne ſe pas enyvrer; les Sauvages du Canada penſent de même, & c'eſt bien dommage que *Georges de Hornn*, qui donne à ces Peuples la même origine qu'aux Turcs, n'ait pas ſçu ce rapport des uns aux autres, tout peu concluant qu'il eſt, il ſeroit encore une de ſes meilleures preuves. En conſéquence de cette maxime des Turcs, les Francs & les Juifs ont grand ſoin d'éviter de ſe trouver dans les lieux, où ils vont boire, par la raiſon que quand ils ſont yvres, ils redoublent de zéle pour faire embraſſer leur Loy à ceux, qu'ils regardent comme des Infideles, & leur

font mille avanies ; ſur quoi l'Auteur des réfléxions remarque que l'yvreſſe rend auſſi plus dévots les Habitans d'une certaine Province de France.

Il y a par tout du bien & du mal ; la vie eſt délicieuſe à Smyrne, les vivres & le vin y ſont excellents, & pour rien, & le gibier en abondance; le Pays eſt charmant, mais la peſte y fait d'étranges ravages, & l'on y craint fort les tremblemens de terre. On y en comptoit déja ſix, quand l'Auteur y arriva, & une tradition portoit, que le ſeptiéme ruineroit la ville ſans reſſource. Il vint pourtant, tandis qu'il y étoit, il fut très-violent, & la prophetie ne s'accomplit pas. Les Perſans ſe précautionnent beaucoup mieux contre ce terrible fleau, que les Turcs, parce qu'ils ne pouſſent pas auſſi loin qu'eux le faux principe de la prédeſtination. Les Francs ſe garantiſſent aſſez bien de la peſte ; mais les fiévres pourprées de l'Automne en font périr pluſieurs, au lieu que les Turcs en ſont beaucoup moins attaqués, parce que leur vie eſt plus reglée, & que leur nourriture eſt plus ſimple, & preſque toujours la même.

Ils font ſur-tout grand uſage du *Pilau*, que l'Auteur décrit fort exactement, avec la maniere, dont il ſe fait. Cette deſcription eſt ſuivie d'une recette pour la goutte, confirmée par la guériſon d'un Chevalier de Malte. Le Malade en fut quitte pour une rude plantade avec des baguettes, qui lui mit les pieds en ſang & les lui fit enfler, après quoi on les ſcarifia ; ce ſervice lui fut rendu par un riche Turc, dont il étoit Eſclave, & qui avoit été le ſien ; il l'avoit très-bien traité, & l'avoit renvoyé ſans rançon. Ce Turc ne ſe fit connoître à lui, qu'après qu'il l'eut ainſi guéri ; puis il lui donna auſſi gratuitement la liberté. Le remede eſt violent, dit l'Auteur, mais s'il y a de la douleur dans cette opération, elle en épargne de bien plus longues & de bien plus vives.

La Police de Smyrne, la ſéverité de la Juſtice des Turcs, la maniere bizarre, dont les Cherifs ſont punis, quand ils ont fait quelque faute ; l'hypocriſie de ces deſcendans de Mahomet, la deſcription du Commerce de cette Ville, ce qui empêche celui des François de fleurir, ce qui fait proſperer celui des

Anglois, & le caractere des Marchands de cette Nation : la façon de vivre des Conſuls dans le Levant, le Cérémonial qu'ils gardent entr'eux, l'action hardie d'un Conſul de France pour ſoutenir ſa prééminence ſur celui des Anglois ; tout cela eſt expoſé avec beaucoup de netteté & d'agrément.

La deſcription d'Alexandrie, qui occupe le ſixiéme Chapitre, fera plus de plaiſir aux Antiquaires, parce qu'on trouve dans cette Ville & aux environs quantité de reſtes de la plus belle antiquité, & que l'habile Voyageur en rend un compte fort exact. Il ſe trompe néanmoins au ſujet de la *Colonne de Pompée*, lorſqu'il nous dit, « qu'elle a été dreſſée par „ Jules Céſar, pour perpetuer la mé- „ moire de la fameuſe bataille, dans „ laquelle il défit Pompée aux environs „ d'Alexandrie. „ Tout le monde ſçait que Pompée étoit mort avant l'arrivée de Ceſar en Egypte ; & ceux qui ont examiné avec plus de ſoin ce Monument, conviennent que le nom de Pompée qu'on y voit, y a été mis après coup. Le *Pere Sicard* Jeſuite, qui l'a

visitée en 1722, croit que c'est un ouvrage d'un des Ptolemées, & il établit son sentiment sur des conjectures, dont la force & le nombre sont presque une démonstration.

On croit communément qu'il ne pleut point en Egypte : le Chevalier d'Arvieux nous assûre pourtant qu'il a vû pleuvoir beaucoup, & souvent à Alexandrie, à Rosset & à Damiette : nous l'en croyons sur sa parole, mais s'ensuit-il de-là, comme il le prétend, qu'il pleut aussi dans la haute Egypte, parce qu'elle est traversée par le Nil, qui produit des exhalaisons. Ne se peut-il pas faire que les exhalaisons du Nil, condensées dans la basse Egypte par les vapeurs de la mer, se résolvent en pluïe, tandis que dans la haute, rarefiées par le Soleil, elles ne produisent que des rosées, comme il arrive au Perou?

Le voyage de Tyr, présentement appellé *Sour*, qui occupe le dixiéme Chapitre, ne contient rien de fort curieux. On verra avec plus de plaisir dans le douziéme la description de S. Jean d'Acre, autrefois appellé *Ptolemaide*, quoique, selon notre Auteur,

„ ce qu'on peut dire de cette Ville à
„ présent, c'est qu'elle n'est plus qu'un
„ vaste monceau de ruines magnifiques
„ dont on tireroit encore bien des
„ choses curieuses, s'il étoit permis d'y
„ foüiller ; mais les Turcs n'entendent
„ point raison sur cet Article, ils croïent
„ que les Chrétiens ont enterré leurs
„ trésors, & que leurs successeurs en
„ connoissent les lieux, & ont des se-
„ crets puisés dans l'art magique pour
„ les découvrir. „

L'Article de Seyde ou *Sidon*, est fort instructif pour les Commerçans, & l'Auteur en a corrigé la sécheresse, par plusieurs traits historiques, dont le principal regarde l'Emir *Fekherdin*, & quelques-uns de ses successeurs dans la Principauté de Seyde. Cet Emir étoit de la famille de *Maon*, la plus considérable de la nation des Drusses,* dont voici l'origine, suivant la tradition constante du Pays.

Après que les Sarrasins eurent enlevé la Terre-Sainte aux Chrétiens, un corps de François commandé par un Comte de Dreux, se retira dans les

* ou *Drus* ou *Druses*.

montagnes de *Béthléem*, & dans celles d'*Engaddi*, qui portent encore aujourd'hui le nom de *Montagnes des François.* Tant qu'ils eurent avec eux des Prêtres, ils ſe maintinrent dans la Religion de leurs Peres ; mais dans la ſuite le défaut d'inſtructions & de Sacremens, & leur alliance avec des femmes de toutes ſortes de Religions, qu'ils enleverent où ils purent, les firent tomber dans l'irréligion. Ils ſe multiplierent à l'infini, & s'étendirent de montagnes en montagnes, depuis le commencement du Liban juſqu'à la Mer Morte. Pluſieurs Eſſains de ce Peuple ont changé de nom, & obéïſſent à des Chefs, qu'ils ſe ſont faits eux mêmes. Ceux de l'Anti-Liban ont retenu le nom de Druſſes, qu'ils tirent de celui de *Dreux*, leur premier Chef, dont la Maiſon de Maon ſe prétendoit iſſuë. Ils ont toûjours aimé & protegé les François, & l'Emir *Mulheim* neveu & ſucceſſeur de *Fekherdin*, entretenoit par le moyen des Miſſionnaires, un commerce de Lettres avec le dernier Duc de Guiſe, dont il ſe diſoit parent.

Les Druſſes ſont aiſés à reconnoître

à la figure de leur tête, parce que les meres ſerrent & allongent celles de leurs enfans, dès qu'ils ſont nez : ils demeurent toujours dans les montagnes, ſont endurcis dès leur jeuneſſe aux travaux les plus rudes, mangent peu & travaillent beaucoup, ce qui leur fait une conſtitution ſaine & robuſte. Ce ſont d'aſſez bonnes gens ; mais il ne faut pas avoir de démêlés avec eux, ils ne pardonnent point, uſent cruellement de leurs avantages, & ſont ſi jaloux de leurs femmes, que ſi on leur en parloit, ils les aſſommeroient d'abord. Ces femmes pour la plûpart ſçavent lire & écrire la langue Arabe, qui eſt la leur ; les hommes regardent ces connoiſſances avec mépris, comme des amuſemens propres au ſexe. Ils ne trouvent d'occupations dignes d'eux, que le travail & la guerre.

Quoiqu'ils maudiſſent Mahomet & ſa Secte, ils ſont Mahometans à l'exterieur dans les endroits, où les Turcs ſont les Maîtres, ou quand leur interêt le demande : au fond ils ne croyent rien. Ils ont néanmoins des eſpeces de Prêtres, & des Livres, qu'ils tiennent

fort ſecrets ; ceux qui ont trouvé le moyen de les voir, diſent qu'ils ne contiennent que des abſurdités, qui tendent à nier l'exiſtence d'un Dieu. Ils conviennent pourtant qu'il y en a eu un autrefois, lequel après avoir créé le Ciel & la Terre, ſe laiſſa ſurprendre par les vents, & fut emporté ſi loin, que depuis ce tems-là on n'en a eu aucune nouvelle. Une de leurs traditions porte, qu'il leur doit venir de l'Egypte un Sage, qui leur donnera une Loy.

Ils ne font aucun quartier aux Turcs, quand ils peuvent les trouver à leur avantage ; les Francs commercent volontiers avec eux ; parce qu'ils ſont de bonne foi, & qu'ils paroiſſent avoir aſſez de penchant pour le Chriſtianiſme. Ils ont une ſi grande averſion pour le bien mal acquis, que comme ils ſuppoſent que les Turcs ſont tous voleurs, ou uſurpateurs, ils ne mêlent jamais l'argent qu'ils en reçoivent, avec celui des Chrétiens, & le dépenſent toûjours le premier, de peur qu'ils ne leur porte malheur. Ils pouſſent la délicateſſe en ce point, juſqu'à ne vouloir pas même

recevoir l'argent des Chrétiens, s'il leur est présenté dans une bourse à la Turque ; & s'ils sont obligés de donner à boire à un Turc, ils cassent aussitôt le vaisseau, dans lequel il a bû.

L'Emir Fekherdin, dont il s'agit ici, se trouvoit à la mort de son Pere Souverain de tout le Pays, qui est depuis le Carmel jusqu'à Tripoli de Syrie ; il étendit encore beaucoup ses Etats aux dépens des Turcs & des Arabes, ausquels il a fait des maux infinis, tandis qu'en toute occasion il favorisoit les Chrétiens, & ce fut lui qui établit les Peres de saint François à Nazareth. Il se disoit issû du Comte de Dreux, & de Godefroy de Bouillon, Roy de Jerusalem ; mais il ne sçavoit pas que ce Prince n'a point eu d'enfans, & n'a jamais été marié. On tient assez communément qu'il avoit embrassé le Christianisme, mais on ne sçait pas en quel tems il fut baptisé. Cet Emir étoit de taille médiocre, il avoit le teint brun & coloré, les yeux grands & pleins de feu, le nez aquilin, la bouche petite, les dents blanches, un beau tour de visage, la barbe d'un blond chatain,

l'air grand & majeſtueux, la voix mâle & harmonieuſe, & beaucoup d'eſprit; il parloit pluſieurs Langues; il s'appliquoit à la Chymie & à l'Aſtronomie, il étoit extrêmement curieux, aimoit la Poëſie, la Peinture & la Muſique, & faiſoit venir d'Europe des Sçavans, qu'il payoit bien.

Ses victoires ſur les Arabes, & ſes Entrepriſes ſur les Turcs ayant allarmé le Grand Seigneur, il fut aſſiégé par terre & par mer dans Seyde avec des forces, auſquelles il n'étoit pas en etat de réſiſter. Le parti qu'il prit, fut de laiſſer dans la place *Ali* ſon fils aîné, en lui recommandant de s'accommoder avec la Porte. Pour lui, il s'embarqua ſur un navire François, qui le conduiſit à Malte, d'où il ſe rendit à Naples, & de-là à Livourne, où il demeura cinq ans. Il en partit au bout de ce tems là pour rétourner à Seyde, après avoir fait un Traité avec le Grand Duc, qui devoit lui fournir des Troupes, mais qui ne pût lui tenir parole. Il avoit amené avec lui quantité d'Ingenieurs, d'Architectes, d'Ouvriers Chrétiens, & il recommença bien-tôt la guerre,

& il fit de nouvelles conquêtes, qui lui attirerent encore les armes du Sultan. Son fils Ali fut battu, pris & tué à Safet; Seyde fut assiégée de nouveau; les Palais & les Maisons de campagne de l'Emir furent ruinés; ses fils tomberent les uns après les autres entre les mains des Turcs: sa femme & ses filles se réfugierent chez les Drusses, & il fut réduit lui-même à se sauver dans les montagnes. Il s'y soutint pendant quelque tems, mais la plûpart de ses gens l'abandonnerent. Enfin, le Grand Seigneur l'attira à Constantinople sous de feintes promesses. On ne conçoit pas comment un homme de son caractere donna dans un panneau si grossier. Cependant il fut bien reçu; mais tandis qu'on lui faisoit toutes sortes de caresses, on instruisoit son procès; & lorsqu'il y pensoit le moins, on lui signifia son Arrêt de mort. Il demanda quelques momens pour s'y disposer; mais s'étant tourné vers l'Orient pour faire sa priere, on le reconnut à cela pour Chrétien, & le Sultan fit signe à ses Muets de l'étrangler, sans differer davantage. On apperçut en le dépouil-

lant une Croix d'or ſur ſa poitrine, & alors on ne douta plus qu'il n'eût embraſſé le Chriſtianiſme.

Le ſecond Tome comprend d'abord le voyage de la Terre-Sainte, nous ne nous y arrêterons point, parce que ces ſortes de détails ne ſont guéres ſuſceptibles d'un extrait. On verra dans le Chapitre onziéme, où il eſt parlé de la ville de *Rama*, une maniere aſſez ſinguliere, dont on traite les fous dans un Hôpital, fondé pour les recevoir. Il eſt vrai, dit l'Auteur, qu'il en meurt plus qu'on n'en guérit; mais on en guérit pourtant pluſieurs, & ceux qui en ſont chargés, ont pour principe, qu'il vaut mieux qu'un homme ſorte de ce monde, que d'y reſter dénué de raiſon.

L'Hiſtoire de Huſſein Pacha de la Paleſtine, eſt l'Epiſode le plus curieux de ce Volume. Elle eſt en effet très-intéreſſante. Ce Pacha étoit un homme d'eſprit, ſçavant, curieux, magnifique, liberal, le pere du Peuple, d'un déſintereſſement, qui feroit honneur à un Chrétien, & qui étoit un prodige dans un Turc, aimant tendrement les Chrétiens, leur faiſant tous les plaiſirs qu'il

pouvoit, ſe plaiſant dans leur entretien, n'étant jamais plus content, que quand il les avoit à ſa ſuite, & qu'il les regaloit, ce qu'il faiſoit ſouvent, & toujours avec magnificence: d'ailleurs habile & heureux à la guerre. Il étoit enfin réſolu à ſe retirer en France, pour y embraſſer notre Religion, lorſque ſes Ennemis l'ayant rendu ſuſpect à la Porte, on le manda, ſous prétexte de le conſulter ſur des affaires importantes. Ses amis voulurent le diſſuader de déferer à cet ordre; mais il répondit, qu'il n'avoit jamais déſobéi à ſon Maître, & qu'il ne vouloit pas commencer ſi tard. A peine étoit-il arrivé à Conſtantinople, que le Grand Viſir *Cupruli*, auprès de qui l'on étoit criminel, dès qu'on avoit un mérite ſupérieur, demanda ſa tête au Sultan, & l'obtint.

Il ne paroît pas que le Chevalier d'Arvieux, qui ne faiſoit, dit-il, le pelerinage des ſaints Lieux, que par complaiſance, ait ajouté beaucoup de foi aux Traditions, dont on inſtruit les Pelerins, & qui ſont en effet la plûpart aſſez dépourvûës de preuves, & même de vrai-ſemblance. « En vérité, ajoute-t'il,

» te-t-il, les Européens ont bien du
» tems & de l'argent à perdre, pour
» faire un voyage où l'on ne voit que
» des ruines, & où, à peu de choses
» près, on n'entend que des contes,
» qui ont beaucoup l'air de fables. S'il avoit fait ce pélerinage par dévotion, il n'auroit pas ainsi regreté son tems & son argent. Il ne laisse pourtant pas de nous instruire de tout ce qu'il a vû, & de tout ce qu'on lui a dit; & quoiqu'en le lisant on pense comme lui, qu'il y a bien peu à gagner pour les curieux dans ce voyage, on ne laisse pas de lui sçavoir gré de son attention à bien observer toutes choses.

Ce qu'on ne trouvera peut-être pas ailleurs aussi exactement traité que dans ces Mémoires, c'est ce qui concerne le *Mont Carmel*, qui n'est pas, comme bien des gens se l'imaginent, une seule Montagne isolée, mais une longue chaîne de Montagnes & de Collines, ainsi que le Liban, l'Apennin, la Cordilliere, &c. Une des principales têtes du Carmel avance considérablement dans la Mer, & forme un Cap, ou Promontoire des plus élevés de toute la côte de

Syrie & de Paleſtine. Le tout eſt borné au Septentrion par le Golphe d'Acre, & les ruines de *Caïfa* ; à l'Orient, par la grande plaine d'*Eſdrelon*, & les Montagnes de Nazareth ; au Midi, par celles de Samarie, & de Ceſarée de Paleſtine ; à l'Occident, par la Mediterranée.

Le côté Septentrional du Carmel a environ quatre lieues de longueur depuis l'angle Oriental juſqu'à l'Occidental. Celui de l'angle du Midi au Nord en a huit. Les Montagnes du Septentrion ſont beaucoup plus hautes que les autres, qui, à proprement parler, ſont plutôt des Collines, dont les revers & les vallées ſont des terres labourables, graſſes, profondes, & extraordinairement fertiles, & produiroient ſans peine & d'une maniere ſurprenante, ſi elles étoient en d'autres mains que celles des Maures & des Arabes. Les premiers à la verité y recueillent beaucoup de grains, mais ils ne cultivent point la vigne. Les Chrétiens qui habitent une partie du village, ne travaillent que pour leurs beſoins ; ils négligent les arbres fruitiers, qui y viendroient en perfection, & produiroient des fruits excel-

lens. Ils s'attachent un peu plus au jardinage, & ont ſurtout des Melons délicieux, & des Paſtegues, ou Melons d'eau, qui valent ceux de Naples, & les meilleurs de l'Amerique.

Les Montagnes,qui paroiſſent les plus ſeches, ont des chênes verds, & d'autres arbres, ſur-tout des Oliviers; mais les gens du Pays ne ſçavent pas accommoder les Olives; ils ſe contentent de les ſaler, & de les mettre dans une ſaumure. L'air eſt bon par tout le Carmel, & la châleur y eſt toujours temperée, parce qu'il ne manque jamais de s'y lever un vent de Mer aſſez frais pour corrompre l'ardeur du Soleil. Ces Montagnes nourriſſent une infinité de Bœufs, de Moutons, de Chevres, de Lievres, de Lapins, de Perdrix, de Gazelles, &c. La Gazelle eſt une eſpece de Biche, belle, douce, qui s'aprivoiſe aiſément, & qui eſt une excellente nourriture; mais l'Auteur n'a jamais oüi dire qu'elles donnaſſent du muſc, comme font celles de *Boutan.* Tous les animaux à quatre pieds ſont d'un très-bon goût, parce que les herbes odoriferantes qu'ils mangent, leur donnent un fumet ex-

quis. D'ailleurs, la grande quantité de grains qu'on recueille dans le Pays, fait que les Volailles domeſtiques y ſont ſans nombre, très-graſſes & très-bonnes.

Il étoit aſſez difficile de parler du Mont Carmel, ſans faire mention des Carmes, qui le regardent comme le berceau de leur Ordre. Il y a bien de l'apparence que ces RR. PP. ne feront pas contents de tout ce qu'on en dit dans ces Mémoires ; & peut-être que dans l'impoſſibilité d'en avoir raiſon de l'Auteur, ils tomberont ſur l'Editeur ; mais il eſt bon pour leur répondre, & à coup sûr il ne reſtera pas court. Pour nous, inſtruits par l'exemple du ſçavant Papebroch, nous n'avons garde d'entrer dans ces diſcuſſions, où d'ailleurs il n'y a rien de ſolide à gagner pour perſonne. Outre les Carmes, qui ont un Monaſtére ſur le Carmel, on y voit auſſi des Pénitens Indiens, auſquels il ne manque que la vraie Foy, pour y retracer ces fameux Anacoretes de la Paleſtine, qui ont fait tant d'honneur aux premiers Siécles du Chriſtianiſme. Le Chevalier d'Arvieux nous aſſure que ce ſont de très-bonnes gens, à qui il ne

ſeroit peut-être pas difficile de faire embraſſer notre Religion.

Il ajoute que c'eſt une choſe étonnante, que la dévotion de tous les Orientaux pour le Carmel, parce qu'ils ſont perſuadés que la ſainte Vierge y a fait ſon ſéjour pendant quelque tems, & que ç'a été auſſi la demeure d'Elie & de ſes ſucceſſeurs. Ils ne nomment jamais, dit-il, ce Prophéte, ſans lui donner une épithete qui ſignifie *vivant.* Les Turcs, les Maures, & les Arabes, en paſſant par le Carmel, & en doublant le Cap, le ſaluent toujours en baiſſant la tête & les mains, & en diſant : *O, notre Dame, ô Elie vivant, ſouffrez que nous paſſions devant votre Maiſon.* Ils font la même choſe en l'honneur de *Jonas* toutes les fois qu'ils paſſent devant une petite Moſquée bâtie à l'endroit, où ils prétendent que ce Prophéte fut englouti par une Baleine.

Des quatre Provinces, qui compoſent la Terre Sainte, la Galilée, dont *Safet* eſt la Capitale, eſt la plus agréable & la plus fertile. La Samarie en approcheroit beaucoup, ſi elle étoit moins montagneuſe & mieux cultivée. La Paleſtine

n'a presque point de Montagnes ; cependant on n'y voit point d'arbres ; on y trouve peu d'eau, & le terrein en est fort sabloneux. La Judée est toute en Montagnes & en Vallons stériles, incultes & desagréables, sur-tout aux environs de Jerusalem. Il en faut excepter le désert de S. Jean, & ses dépendances.

Le Chapitre XXII, qui traite de *Barut* & de son territoire, contient la description de quelques arbres propres du Pays ; ce sont le *Sebeste*, le *Figuier d'Adam*, le *Figuier de Pharaon*, & le *Tamarin*. Il y a aussi dans le XXIV des observations très-curieuses sur le Mont Liban & son district, & sur les Chrétiens Maronites, qui y demeurent. Dans le XXV, sur la Ville de Balbec ; & dans le suivant, sur celle de Damas.

*On rendra compte des quatre derniers volumes dans le Journal du mois prochain.*

## ARTICLE XXXII.

*ALBERTI THURA LAURENTII filii Pastoris Leirskoviensis in Cimbria Gynæceum Daniæ litteratum, fœminis Danorum eruditione vel scriptis claris conspicuum, præmissâ Præfatione de fœminarum variarum apud Danos in Litteras & Litteratos munificentiâ, & adjecto ad calcem, unà cum Appendice, duplici indice personarum. Altonâ, apud Jonam Korte 1732.* c'est-à-dire : Le Gynecée lettré, ou les Femmes sçavantes de Danemark, par M. Albert Thura, Pasteur de ..... avec une Préface sur les bienfaits de diverses Dames Danoises envers la Littérature & les Gens de Lettres. On a ajouté à la fin un Appendice & deux Tables. A Altena, chez Jonas Korte, 1732. in 8°. pages 142.

VOici une Galanterie du Nord qui pourroit n'être pas indifférente en France & ailleurs, si elle n'étoit écrite en Latin, & parsemée de Poësies Danoises : car c'est de Danemark qu'elle

vient, & le titre dit aſſez en quoi elle conſiſte. Une liſte de femmes ſçavantes ou amatrices de la Science, juſqu'à devenir des Mécénes, mérite bien la gloire d'intereſſer toutes les Nations.

M. Albert Thura n'eſt pas le ſeul, ni le premier qui ait célébré les Dames de ſon Pays qui ſe ſont diſtinguées dans les Lettres. D'autres avoient ébauché cet Ouvrage : ſçavoir, Jean-Iſaac Pontanus, Othon Sperlingius, Eleonore Chriſtierne, fille de Chriſtierne IV que l'Auteur cite tous dans la Préface d'un Livre intitulé, *Idée de l'Hiſtoire Littéraire des Danois*. Il cite encore ici MM. André Bordigius, Severin Lintupius, & Thomas Broderus-Bircherodius : mais leurs eſſais ſur cette matiere n'ont été ni achevés, ni imprimés ; il n'y a eu que M. Schachtius qui ait donné la liſte de trente-ſix Dames ſçavantes dans les Nouvelles Littéraires de 1700. L'Auteur aidé par ces ſecours, & celui de M. Grammius, a porté ſes recherches beaucoup plus loin que ceux qui l'avoient précedé.

Elles conſiſtent dans deux Claſſes de Dames. La premiere n'occupe que la

Préface, ou, comme dit l'Auteur, le *Vestibule du Gynecée.* C'est un choix des Mécénes ou Bienfactrices des Gens de Lettres. M. Thura n'en a recueilli que cinquante-trois. La seconde, qui est composée de Femmes sçavantes, est beaucoup plus nombreuse. C'est une centurie parfaite de paragraphes; mais comme plusieurs paragraphes contiennent diverses personnes, outre celles qui sont dans l'Appendice, leur nombre monte en tout à cent vingt-cinq, & voilà le *Gynecée lettré.*

M. Thura prie d'abord son Lecteur de s'arrêter au *Vestibule*, ou à la salle d'entrée, *Atrium*, & d'y considérer les statues de tant de Particulieres qui ont fait du bien aux Gens de Lettres: car il ne parle point des Reines & des Princesses du Danemark; c'est aux grands Historiens, dit-il, à éterniser leur mémoire. A l'égard de celles qu'il cite, leurs liberalités conformes à leur condition, pourtant considérables & toujours au-dessous de leur bienveillance envers la Littérature, sont des bienfaits plus précieux par cet endroit, que les magnificences même des Rois

& des Reines. Il s'agit de réparations, de pensions, de bourses, d'augmentations de revenus, &c. en faveur des Colleges, des Academies, des Eleves, & des Veuves de Docteurs. Le catalogue de ces legs pieux ou sçavans, est moins pompeux pour la vanité des Bienfactrices, qu'intéressant pour la reconnoissance de ceux qui jouissent de leurs bienfaits.

L'Auteur ne parle au reste que des plus récens ; & pour ne pas retenir plus long-tems ses Lecteurs à l'entrée du Palais, il leur en ouvre tout l'intérieur, en leur parlant à peu près en ces termes : Voici le Gynecée sçavant de Danemark. Vous y trouverez des personnes distinguées par leurs écrits ou par leur érudition. Leur nombre est considérable. Vous n'y verrez cependant que celles des deux derniers Siécles. Reconnoissez le bonheur de notre Patrie, qui peut le disputer en ce genre aux autres Nations. . . . . Je conviens toutefois que toutes les Dames dont il est ici question, ne marchent point dans le même rang. Un de mes Amis, dont les conseils me sont respectables, m'avoit conseillé d'en former deux appartemens ;

l'un plus brillant, pour les vraies doctes; l'autre plus ſimple, pour les demi-ſçavantes. Peu s'en eſt fallu que je n'aye ſuivi ſon deſſein; mais tout conſidéré, je l'ai abandonné. Hé! qui ne voit combien ce travail étoit délicat, & capable de m'attirer l'inimitié des femmes intereſſées, ſoit de celles qui vivent encore, ſoit des parentes des autres? Trop de précaution ou trop peu de connoiſſance m'auroient fait faire quelque mépriſe dans le reglement des rangs: ainſi j'ai crû devoir me diſpenſer de l'odieux du cérémonial. J'ai ſuivi tout ſimplement l'ordre alphabetique: c'étoit en effet la voye la plus douce. J'ai marqué du reſte tout ce que je ſçavois du mérite de chaque Dame, ſauf à laiſſer juger le Public ſur la différence. Mon intention étoit auſſi de conjurer avec zele, *devotè implorare*, les perſonnes vivantes les plus diſtinguées, dont je fais quelque mention, de vouloir bien permettre que je les introduiſiſſe dans mon Gynecée, pour ne paroître pas y entrer malgré elles. Un ami m'inſinuoit cette penſée; un autre m'en a détourné. J'ai compris que leur modeſtie inventeroit cent pré-

textes pour s'excuſer tout-à-fait elles-mêmes. J'ai donc cité ſans façon celles qui étoient déja connues par les nouvelles publiques, & par diverſes lettres particulieres. L'Auteur finit, en ſe flattant que ſon Ouvrage ne déplaira pas, & en promettant qu'on en verra bientôt pluſieurs autres de ſa façon ſur l'Hiſtoire Littéraire du Danemark.

La Centurie de ſon Gynecée eſt réellement diviſée en cent articles fort courts, quoiqu'inégaux, qui contiennent l'Hiſtoire ſuccinte des Oeuvres ou de l'érudition de cent Danoiſes, & même plus. L'érudition eſt quelquefois ſurprenante, & les œuvres ſont eſtimables. Il eſt principalement queſtion de Poëſies, tant Latines, que Danoiſes: car la connoiſſance du Latin eſt un jeu pour les Dames du Danemark. Pluſieurs d'elles excellent à parler cinq ou ſix Langues, & à écrire ſur des matieres très-relevées avec autant de facilité que d'agrément. Telles ſont les Sapho, les la Suze, les Deshoulieres, les Scuderi, les Lambert, &c. d'un Pays où regne le goût des Lettres au milieu des frimats. Ce petit recueil ne ſçauroit manquer de

faire un jour partie de l'Hiſtoire des Hommes & des Femmes illuſtres.

## ARTICLE XXXIII.

*ANECDOTES GALANTES & tragiques de la Cour de Neron, par M. Dauvigny. A Paris, chez Rollin fils, &c. 1734. environ 300 pages.*

CE Livre, comme l'indique le titre d'Anecdotes, toujours ſuſpect avec raiſon, eſt plutôt un Roman qu'une Hiſtoire ; ou, pour mieux dire, c'eſt une Hiſtoire que la fiction a voulu embellir, en l'alterant, en lui prêtant de nouvelles ſituations, en confondant pour cela la ſuite & l'ordre des événemens, en diſpoſant enfin des différens morceaux qui la compoſent, comme d'autant de matériaux épars, pour en former un tout qui pût amuſer & plaire. Cette licence que l'on tolére dans les Auteurs Dramatiques à qui elle eſt ſouvent néceſſaire pour émouvoir & pour toucher plus ſûrement les Spectateurs ; que l'on ne ſouffre qu'à regret dans ceux qui n'ayant pas le courage de tra-

vailler pour les esprits solides, emploïent mincement leurs talens à desennuyer les Lecteurs frivoles, n'est pas supportable dans un sujet comme celui-ci. Le Regne de Neron trop connu, trop odieux dans toutes ses circonstances, n'est point susceptible des agrémens de l'invention, ou pour interesser, n'a point besoin d'arrangemens arbitraires. Au nom seul de ce Prince, les idées les plus sombres se retracent dans l'esprit ; on se rappelle, en gémissant, les malheurs de tout l'Empire, soûmis pendant plusieurs années aux caprices & aux cruels emportemens d'un Maître sans mœurs & sans raison ; on parcourt avec horreur tous les dégrés par lesquels la noirceur de son ame se développa. En ramassant ce que tant de célebres Historiens nous en ont transmis, on peut donc former un corps d'histoire infiniment utile par les réfléxions qu'il feroit naître, & plus agréable sans comparaison pour quiconque aime à penser que des contes, quelque bien écrits qu'ils puissent être, ou que les fables les plus joliment inventées. Quelle legereté d'abord, & quelle inconstance dans les plaisirs de Neron !

La brutale volupté y tient la place de la délicatesse & des sentimens. Ces premieres passions dont on s'aveugle quelquefois jusqu'à vouloir en faire l'apologie,& que l'on ne rougit point d'excuser dans la premiere jeunesse, terribles dans leurs suites, en amenent de plus considérables. La prodigalité, le luxe, l'éloignement des affaires, sont les moins dangereuses. Britannicus est coupable de survivre à son malheur & à la perte de l'Empire. A la fleur de son âge, il expire par le poison au milieu de la joie, & dans la sécurité d'un repas; une fin cruelle termine les differends de la mere avec le fils; Agrippine est punie de tous ses crimes par un crime encore plus horrible. L'accusation calomnieuse, l'exil, la mort de la vertueuse Octavie arrachent des larmes aux plus insensibles; Poppée, son indigne rivale, ne succede à sa grandeur, que pour être à son tour la victime des fureurs de Neron; Rome dévorée par les flammes, est pour le barbare Empereur un spectacle dont il s'amuse. Au milieu de tant de cruautés, Burrhus meurt tranquille, & sans avoir éprouvé la colere de son Maître; Bur-

rhus, dont la vertu mériteroit peut-être plus d'éloges, si plusieurs circonstances de sa vie ne nous donnoient lieu de soupçonner que l'exacte probité ne l'emporta pas toujours chez lui sur l'envie de commander, ou du moins qu'il sçut trouver en plus d'une occasion de ces tempéramens delicats qui mettoient son honneur à couvert, sans trop exposer sa fortune. Seneque moins heureux que Burrhus, & moins digne de l'être, hipocrite avec art, & vertueux par ostentation, aussi avide d'amasser des trésors, que de faire briller l'esprit dans ses ouvrages, est convaincu d'avoir trempé dans une conspiration dont la découverte fait couler le plus noble sang de Rome; il est proscrit comme les autres, & la reconnoissance de son Eleve, ne lui laisse que le choix du supplice. Tous ces forfaits, & tant d'autres qui les suivirent ou qui les avoient précedés, épuisent la patience & l'indolence des Romains. Tout l'Empire s'ébranle, les Légions se révoltent, & Neron abandonné, prévient la punition de ses crimes, en se tuant lui-même. Voilà le riche Esquisse sur lequel on peut travailler,

ſans qu'il ſoit néceſſaire pour s'aſſurer du ſuccès, de s'écarter de la verité, de ſortir des bornes de la vrai-ſemblance, ni de recourir à des fictions qui ſe trouvent par-tout, incapables par là même de plaire, propres préciſément à répandre de la langueur, & à jetter de la confuſion dans les récits, à énerver la majeſté de l'Hiſtoire, à diminuer enfin ou à partager l'impreſſion que les faits véritables doivent exciter. L'Auteur des Anecdotes dont nous parlons, auroit pû aiſément réuſſir dans ce genre de travail, à en juger par la politeſſe de ſon ſtyle ; & il y auroit eu moins de peine qu'un autre, puiſque pour l'exécution de ſon deſſein, il a été obligé d'effleurer du moins une grande partie de ces évenemens, & qu'il a ſçû copier ou imiter heureuſement les plus beaux endroits de Tacite ſur le Regne de Neron, comme nous lui ferons la juſtice de le remarquer bientôt. J'avoue que le ſujet ne feroit pas nouveau ; mais outre qu'à la fiction près, il eſt le même que celui de l'Auteur, il y a toujours une maniere nouvelle de traiter ce qui l'a déja été, & de le préſenter au Public.

Plus un ſujet eſt connu, plus il y a de gloire à ſe le rendre propre. C'eſt un abus, comme l'Auteur le dit dans ſa Préface, que de n'oſer ſe riſquer à donner au Public des choſes qu'il peut ſoupçonner d'avoir déja vûes. *On n'abandonne point une mine d'or, parce qu'on en a déja tiré une partie.*

Après ce que nous venons de dire, on ne doit point attendre de nous une exacte analyſe de ce Livre. Nous ne devons ces détails ſcrupuleux qu'à des Ouvrages plus ſérieux. Ce ſeroit d'ailleurs revenir en quelque façon ſur nos pas, & répeter avec dégoût preſque tout ce que nous venons d'expoſer. Tâchons ſeulement d'extraire le Rolle d'Epicaris, le plus frappant ſans comparaiſon du Roman, & qui en fait un des principaux nœuds. Cette Affranchie ne nous eſt connue dans Tacite, que par la part qu'elle eut à la conjuration de Piſon, & que par le courage avec lequel, après une queſtion affreuſe où elle n'avoit rien avoué, elle ſçut ſe donner la mort, & tromper l'attente de Neron, qui la réſervoit à de nouveaux ſupplices. *Poſterò cùm ad eoſdem cruciatus retraheretur,*

*gestamine sellæ, nam dissolutis membris insistere nequibat, vinclo fasciæ quam pectori detraxerat, in modum laquei ad arcum sellæ restricto, indidit cervicem, & corporis pondere connisa, tenuem jam spiritum expressit.* Ici Epicaris est une fille parfaite ; si sa naissance & son état paroissent la confondre dans la foule, sa beauté, & encore plus ses sentimens, l'élevent peut-être au-dessus de ce qu'il y a de plus grand. Neron a occasion de la connoître, & se dégoûte aussi-tôt de la célébre Acté, pour ne s'attacher qu'à elle. La vertu d'Epicaris trop foible pour résister à la gloire de captiver un Empereur, est assez forte pour la soûtenir dans l'opulence qui l'accable, & dans le credit immense que lui donne la faveur du Prince. Elle aime sincérement Neron. Ses inclinations perverses, ses vices énormes n'avoient point encore parû, ou s'étoient concentrés dans l'intérieur de son Palais, ou dans un petit cercle de Confidents. Epicaris s'aveugle long-tems sur son caractere ; & lorsque la notorieté de ses crimes ne lui permet plus de le justifier, elle en rejette tout l'odieux sur les flatteurs qui l'environnent, & sur les

indignes Miniſtres qui abuſent de ſa confiance. Elle redouble ſes attentions; ſes inſinuations deviennent plus touchantes, ſes exhortations plus vives. Elle eſpére que ſes conſeils fixeront enfin le naturel inconſtant du Prince, & le rameneront aux vertus de ſes premieres années, dont le ſouvenir, malgré les funeſtes images qui commencent à l'obſcurcir, le rend encore cher aux Romains. Rome admire dans l'Affranchie ces qualités ſi rares; Agrippine elle-même, qui avoit d'abord redouté ſon eſprit, & apprehendé qu'elle ne voulût diminuer ſon crédit,& partager les ſoins du Gouvernement, rend juſtice au mérite d'Epicaris, ſe lie avec elle, & la choiſit pour Arbitre dans les differends qu'elle a avec ſon fils. Octavie enfin, l'Impératrice Octavie, inſtruite de la grandeur de ſes ſentimens, daigna plus d'une fois lui donner des marques de ſon eſtime. Neron, pour tout dire, eût regné avec gloire, s'il n'avoit accordé qu'à Epicaris la tendreſſe qu'il refuſoit à Octavie, & qu'il lui auroit enfin donnée, aux inſtances d'Epicaris même. Popée vient troubler ce concert, & ren-

verſer ces projets généreux. Cette femme ambitieuſe, après avoir ſéduit le cœur de l'Empereur, porte ſes vûes juſqu'au Thrône. Dès-lors Epicaris n'eſt plus qu'une Rivale que l'on acheve d'écarter; il faut perdre Agrippine, & répudier Octavie. Tout change de face, les noirs complots, les artifices déteſtables, les débauches les plus outrées, les Fêtes les plus ſcandaleuſes, prennent la place de la décence, de l'ordre, de la retenue, & de la dignité. Agrippine eſt aſſaſſinée par le cruel Anicet, dans le tems même qu'Epicaris étoit auprès d'elle, occupée à adoucir le ſentiment de ſes diſgraces; la vertueuſe Octavie eſt répudiée ſous prétexte de ſterilité, & bientôt après accuſée d'adultere par ſes propres femmes que l'on a eu ſoin de corrompre; elle périt, emportant avec elle les regrets de tout l'Empire. Rien alors ne peut plus arrêter le torrent; il ſe répand partout; chaque jour eſt marqué par de nouveaux actes de cruauté & d'injuſtice. La vertu Romaine ſe reveille dans la plupart des Sénateurs. On prend la réſolution de ſe défaire de l'Empereur; mais pour aſſurer l'entrepriſe, on croit avoir

besoin des lumieres & du crédit d'Epicaris. Il étoit délicat de lui en faire l'ouverture. Si sa discretion rassuroit, le reste d'attachement qu'elle conservoit pour Neron, donnoit quelques allarmes. Les mépris de ce Prince, ses persécutions même, ses crimes, & le triomphe de Popée, avoient moins allumé la haine de l'Affranchie, qu'excité sa pitié. On prit un milieu ; & en lui déguisant l'attentat que l'on formoit contre le Souverain, on lui répresenta la nécessité de délivrer l'Empire des cruels Ministres qui corrompoient Neron. Epicaris donna dans le piége. Son zele pour le bien public, ses sentimens pour Neron, lui donnerent un empressement plus vif qu'on n'avoit pû l'espérer pour tout ce qu'on voulut entreprendre. Elle devint l'ame de la Conspiration ; elle en régla le plan, & plus d'une fois elle la renoua dans des momens critiques où l'ambition & les vûes particulieres des Conjurés alloient la rompre sans retour. C'est ainsi qu'en croyant travailler pour la gloire de l'Empereur, elle hâtoit la perte de ce Prince sans le sçavoir, & mûrissoit l'exécution d'un dessein qu'elle

auroit déteſté, ſi elle l'eût connu. On étoit à la veille de la révolution qui devoit arriver, lorſqu'un Eſclave, en trahiſſant ſon Maître, anéantit les eſpérances des Conjurés. Déja les Principaux ſont dans les fers, & les tourmens ont arraché à pluſieurs le fatal ſecret. Epicaris chargée comme les autres, auroit pû aiſément racheter ſes jours, ſi elle avoit voulu condeſcendre à la paſſion de Tigellin, & conſentir à l'épouſer; mais elle ne put voir dans lui qu'un valet inſolent, & qu'un infame miniſtre des plaiſirs & de la barbarie de Neron. Elle parut devant l'Empereur, elle ſe juſtifia avec nobleſſe d'avoir attenté à ſes jours; elle expoſa avec force les maux auſquels, pour le bien même du Prince, elle avoit voulu chercher un remede. La queſtion la plus violente ne put lui extorquer l'aveu des coupables, & elle ſçut enfin ſe donner la mort au milieu de ſes bourreaux mêmes, après avoir laſſé leur fureur. Tel eſt le caractere que l'Auteur de ces Anecdotes prête à Epicaris; il nous a paru aſſez intéreſſant pour ne le pas confondre avec les autres fictions dont nous nous diſpenſons de parler.

Rapportons à préſent, comme nous l'avons promis, quelques-uns des traits du Livre, tels que l'Auteur les accommode à ſa maniere, ou qu'il les a quelquefois imités des Hiſtoriens anciens. Joignons y les mêmes faits, tels que Tacite les dépeint. La comparaiſon ne déplaira peut-être pas, & fera ſentir mieux que nos réfléxions, la différence des deux Langues, ou, ſi l'on veut, des Auteurs qui travaillent ſur le même ſujet. Voici la maniere dont l'Auteur des Anecdotes raconte la mort d'Octavie: « On murmura hautement contre un „ choix [*de Popée*], qui faiſoit trop „ connoître l'innocence d'Octavie ; & „ le Peuple encore tout ému de la dou„ leur que lui avoit laiſſé le départ de „ cette Princeſſe, parut diſpoſé à un „ ſoulevement général. Neron trem„ bloit ; mais Popée voulant ſignaler „ par quelque entrepriſe hardie le com„ mencement de ſon Regne, fit armer „ les Gardes de l'Empereur ; & ayant „ raſſuré ce Prince, elle en obtint un „ ordre de faire mourir Octavie, ſous „ prétexte qu'elle avoit occaſionné par „ ſes intrigues la révolte des Romains.

Le

„ Le porteur de cet Ordre funeste fut
„ le même Anicet, assassin d'Agrippine.
„ Il se rendit promptement à l'Isle de
„ Caprée, & montra à Octavie le cruel
„ Arrêt qui la condamnoit à la mort.
„ Ce dernier coup, loin de l'accabler,
„ ne servit qu'à donner plus d'éclat à
„ sa constance; & loin de montrer quel-
„ que attache pour une vie qu'elle avoit
„ presque toujours passée dans les lar-
„ mes, elle reçut la mort comme un
„ remede à ses maux. Opposons à cela la version de l'Analiste Romain; & pour ne pas sortir des bornes, arrêtons-nous seulement à ce qu'il nous apprend de la mort de la vertueuse Impératrice: *Paucis dehinc interjectis diebus, mori jubetur: cum jam viduam se, & tantùm sororem testaretur, communesque Germanicos, & postremò Agrippinæ nomen cieret, quâ incolumi infelix quidem matrimonium, sed sine exilio pertulisset. Restringitur vinculis, venæque ejus per omnes artus exsolvuntur; & quia pressus pavore sanguis tardiùs labebatur, præfervidi balnei vapore enecatur; additurque atrocior sævitia, quòd caput amputatum, latumque in Urbem Poppæa*

*vidit*. Ces images ſont moins ſimples que celles de l'Auteur François ; ſont-elles moins touchantes ? Pourquoi nous a-t-il décrit encore avec la même uniformité , s'il eſt permis de le dire , la mort d'Agrippine ? Sans nuire à ſon deſſein , ne pouvoit-il pas faire entrer dans ſon récit ces circonſtances frappantes que rapporte Tacite, & qui font de ce fait la Scene la plus tragique qui fut jamais ? S'il craignoit d'allonger ſon Livre , le retranchement devoit plutôt tomber ſur ces froides deſcriptions de Fêtes , & ſur ces intrigues déplacées dans un ſujet auſſi ſérieux , & tout à la fois auſſi ſuſceptible de véritables ornemens.

La mort de Séneque forme encore une ſituation qui attache dans la vie de Neron. L'Auteur a puiſé le fonds de la relation qu'il nous en a faite, dans Tacite , ajoutant ou retranchant à ſa fantaiſie. Nous en allons juger. « Les „ ſatellites de Neron arriverent, *dit-il* ; „ ils lui [ *à Seneque* ] ſignifierent l'ordre „ de ce Prince , & lui laiſſerent quatre „ heures pour ſe déterminer. Il n'en faut „ pas tant , leur dit-il ; trop heureux , en

„ quittant la vie, d'être délivré du mal-
„ heur de vivre ſous un Tyran. En mê-
„ me tems il ſe tourne vers ſes amis;
„ & reprenant dans ce dernier moment
„ ſa premiere préſomption, il fit éclater
„ autant de vanité & d'amour propre,
„ qu'il avoit fait paroître auparavant
„ de foibleſſe & de lâcheté. Mes biens,
„ leur dit-il, appartiennent dès ce mo-
„ ment au Prince : je ne puis vous en
„ faire part; mais au lieu de ces avan-
„ tages paſſagers qu'on acquiert avec
„ tant de peine, & qu'on perd avec plus
„ de peine encore, je vous laiſſe l'exem-
„ ple de ma vie; vous pouvez m'imi-
„ ter ſans peine. J'ai ſçû, en donnant
„ à la ſageſſe une liberté permiſe, adou-
„ cir le chemin qui conduit à la vertu.
„ Je vous laiſſe encore, ajouta-t-il avec
„ autant de vanité, l'exemple d'un cou-
„ rage qui ne s'effraye point d'une mort
„ ſi prochaine. Le préſomptueux Phi-
„ loſophe allongea ſon diſcours d'un
„ grand nombre d'autres louanges qu'il
„ donna à ſes vertus; mais ſe voyant
„ preſſé par les Gardes de Neron, il
„ entra enfin dans le Cabinet des Bains;
„ & s'étant plongé dans une des cuves

„ remplies d'eau tiéde, il ſe fit ouvrir „ les veines. Ecoutons Tacite: *Ille [ Seneca ] interritus, poſcit Teſtamenti tabulas ; ac denegante Centurione, converſus ad amicos, quando meritis eorum referre gratiam prohiberetur, quòd unum jam, attamen pulcherrimum habebat, imaginem vitæ ſuæ relinquere teſtatur... Simul lacrymas eorum, modo ſermone, modo intentior in modum coërcentis, ad firmitudinem revocat : Ubi præcepta ſapientiæ? Ubi per tot annos meditata ratio adversùs imminentia ? Cui enim ignaram fuiſſe Neronis ſævitiam? neque aliud ſupereſſe poſt matrem fratremque interfectos, quàm ut Educatoris Præceptoriſque mortem adjiceret ?*

„ La femme de Séneque, *continue* „ *l'Auteur de ce Livre*, émue de ce „ ſpectacle, ſe jetta dans une autre cu- „ ve;& ſe faiſant auſſi couper les veines, „ elle parut réſolue à ſuivre ſon mari. Sé- „ neque déja affoibli par la perte de ſon „ ſang, ſembla voir couler celui de ſa „ femme avec plaiſir. Il l'encouragea à „ mourir généreuſement, & à ſe mon- „ trer par ſa fermeté digne du ſang de „ Pompée, dont elle étoit iſſue. *Ubi hæc,*

dit Tacite, *in commune disserit, complectitur uxorem ... rogat oratque temperaret dolori. ... Illa contrà, sibi quoque destinatam mortem adserverat, manumque percussoris exposcit. Tùm Seneca gloriæ ejus non adversus, simul amore ne sibi unicè dilectam ad injurias relinqueret; vitæ, inquit, delinimenta monstraveram tibi; tu mortis decus mavis, non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitûs constantia penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine; post quæ eodem ictu brachia ferro exsolvunt. ... sævisque cruciatibus defessus, ne dolore suo animum uxoris infringeret, atque ipse visendo ejus tormenta, ad impatientiam delaberetur, suadet in aliud cubiculum abscederet.*

„ Cette femme courageuse, *ajoute* „ *notre Auteur*, alloit expirer, si Neron „ averti de son dessein, n'eût envoyé „ sur le champ, pour lui bander ses „ playes; on réussit à la guérir : mais „ elle conserva toute sa vie une pâleur „ qui fut une marque honorable de ses „ vertus & de sa fidelité. *At Nero*, continue Tacite, *nullo in Paulinam proprio odio, ac ne glisceret invidia cru-*

*delitatis, inhibere mortem. Hortantibus militibus, servi libertique obligant brachia, premunt sanguinem, incertum an ignaræ. Nam ut est vulgus ad deteriora promptum, non defuere qui crederent, donec implacabilem Neronem timuerit, famam sociatæ cum marito mortis petivisse; deinde oblatâ mitiore spe, blandimentis vitæ evictam, cui addidit paucos posteà annos, laudabili in maritum memoria, & ore ac membris in eum pallorem albentibus, ut ostentui esset, multum vitalis spiritus egestum.*

„ Ainsi périt, *conclut l'Auteur*, celui de tous les hommes qui avoit sçû „ mieux mettre à profit les talents de „ l'esprit. Du sein de la pauvreté, il parvint à posséder des richesses immenses; il les acheta par trop de bassesses; son avarice lui en fit faire un „ mauvais usage, & l'on peut dire que „ le désir de les conserver lui coûta la „ vie.

Nous en avons assez dit, pour faire connoître le style & l'esprit de l'Ecrivain. On regrettera sans doute qu'il n'employe pas son tems & ses talents à des ouvrages plus solides.

## ARTICLE XXXIV.

*NOUVELLES CLASSES de Maladies, qui dans un ordre ſemblable à celui des Botaniſtes, comprennent les genres & les eſpeces de toutes les Maladies, avec leurs ſignes & leurs indications, par S. . . de L . . . . Docteur Medecin de Montpellier, Correſpondant de la Societé Royale des Sciences. vol. in-12. pag. 450. A Avignon, chez B. d'Avanville, Imprimeur, près la Place S. Didier. 1734.*

CE petit Traité ne peut guére être regardé que comme un eſſai, & une eſpece d'Analyſe d'un fort grand Ouvrage, qu'il ſeroit bien digne de l'Auteur d'executer en ſon entier. Tel qu'il eſt néanmoins, il peut beaucoup aider les Commençans à mettre de l'ordre dans leurs études, & à écarter toutes ces ſpéculations vaines & frivoles, qui ont inutilement occupé tant de Médecins. „ Je conviens, dit M. de la Croix, que „ les belles découvertes qu'ont fait Ba-

„ glivi, Bellini, &c. par l'application
„ des Mathematiques à la Phyſique, &
„ celles des Anatomiſtes, ont developé
„ bien des ſecrets de la nature : mais
„ après tout, ils n'ont embelli tout au
„ plus que la Théorie ; & à quelques
„ Théoremes près ſur la circulation &
„ la ſaignée, la Pratique ne s'eſt pas en-
„ core apperçue de l'utilité de leur tra-
„ vail.

L'Auteur ajoute que cette raiſon, & pluſieurs autres, dont il fait mention, ont porté le fameux Stahl & ſes Diſciples à nous donner des Hiſtoires des grandes Maladies dépoüillées de tous les raiſonnemens ſyſtematiques ; & les Médecins *Empyriques*, (nom, dit-il, reveré autrefois, & qu'un abus fatal a fait donner aujourd'hui à des téméraires Praticiens) à abandonner les hypotheſes, & à étudier la nature dans les Malades, plutôt que dans les Livres ; à connoître les Maladies, leur cours, leurs penchants, plutôt que leurs cauſes prochaines ; enfin, à étudier la Pratique plutôt que la Logique, la Chymie & la Phyſique ſpéculative. En effet, « Si l'on
„ a jamais eu beſoin d'étudier l'Hiſtoire

„ des Maladies, c'eſt aujourd'hui que
„ cette étude eſt devenue néceſſaire ; la
„ fureur des ſyſtêmes, qui flattent tous
„ l'imagination, ayant fait preſque ou-
„ blier l'étude de la Nature, ou négli-
„ ger la connoiſſance des Maladies : au-
„ jourd'hui, dis-je, que les Malades
„ ſont regalés de grands raiſonnemens
„ de Phyſique, d'Hiſtoire, mais ne ſont
„ pas guéris peut-être ſi ſouvent qu'au-
„ trefois.

Or cette Hiſtoire générale des Maladies, ſi néceſſaire, doit, ſelon M. de la Croix, marquer le caractere, la maniere de croître & de finir de chaque eſpece, avec la maniere Dogmatique ou Empyrique, mais propre & ſpécifique de la traiter ; & elle peut ſe réduire à certaines claſſes, genres & eſpeces, ainſi qu'on voit faire heureuſement aux Botaniſtes ſur les Plantes. Pour faire voir combien les Médecins ont eu tort de négliger ces connoiſſances, il les compare à ces Payſans, qui confondent ſous un nom général trente ſortes de Plantes différentes, ſe contentant de les déſigner par les noms de franches, de fauſſes & de bâtardes ; comme ſi, dit-il,

elles n'étoient pas toutes légitimes. Et pour faire l'application de ſa comparaiſon, il cite l'exemple de la Pleuréſie, que les Médecins ſe contentent de diſtinguer en vrayes & en fauſſes: Car que deviendront donc, demande-t-il, les Pleuréſies éréſipelateuſes, les ſtomachiques, les catharrales, les goutteuſes, les pulmoniques, les ardentes, les vermineuſes, les malignes, les peſtilentielles, celles du mediaſtin, du pericarde, du dos, du diaphragme, &c. qui toutes ont des ſignes & des pronoſtics différens, & veulent être différemment traitées. Il en eſt de même des Fiévres. De combien de ſortes n'y en a-t-il pas? Et qu'un Médecin s'aviſe de traiter une Fiévre produite par un coup de Soleil, de la même maniere que celle, qui ſeroit cauſée par le vin, par le jeûne, par le froid, &c. à quoi n'expoſe-t-il pas ſon Malade?

Il eſt vrai, & M. de la Croix en convient, que le nombre des eſpeces de Maladies eſt indéfini, & que leurs varietés dépendent de la combinaiſon hazardeuſe & infinie des cauſes, âges, tempéramens, pays, ſéxes, régimes, &c.

Mais il prétend qu'il en est des Maladies, & de leurs especes, comme des Plantes; & de même que les premieres ne sont toutes qu'un effet de la Nature, & se peuvent réduire à une seule, qui est la fiévre, aussi les plantes ne sont qu'une végétation ornée de Racines, Fleurs, Feuilles, &c. D'ailleurs, quelque grand que soit le nombre des Maladies, il est absolument nécessaire de les connoître, avant que d'en étudier les remedes; comme les Botanistes s'attachent à la connoissance des Plantes, avant que d'en rechercher les propriétés. Enfin, quelque nombreuses qu'elles soient, elles ne vont pas à l'infini; le nombre en est fixe, aussi-bien que celui des Plantes; s'il ne l'étoit pas, pourroit-on connoître aujourd'hui tant de sortes de Maladies décrites par les Anciens.

C'est la méthode qu'on suit en les traitant, continue-t-il, qui les fait souvent changer de face, en cela semblables aux Plantes, « que le transport, „ la culture, la diversité des climats, & „ les variations de l'air font un peu dé- „ generer, mais jamais au point de les „ faire changer de genre, & de les ren-

„ dre méconnoiſſables. On peut donc marquer les caractéres invariables des unes & des autres, & faire même la deſcription de chacune de leurs eſpeces, quand la Nature n'a point été troublée dans leur formation. Dans les Maladies, dont parlent les Anciens, comme la Pleuréſie, la petite Vérole, la Fiévre quarte, ne voit-on pas arriver chacune dans les ſaiſons, qu'ils ont marquées? Leurs durées, leurs révolutions ne ſont-elles pas les mêmes, « à moins que les ſoins turbulents du Médecin ne dérangent la nature?

Philippe Nenter avoit déja eſſayé de réduire les Maladies ſous diverſes claſſes; mais M. de la Croix trouve de grands défauts dans ſa méthode; les principaux ſont, qu'il met enſemble des Maladies, qui n'ont entr'elles aucun rapport; que ſes genres & ſes claſſes rentrent les uns dans les autres; qu'il ſuit l'ordre des cauſes, au lieu qu'il faut ranger » les Maladies ſuivant leurs ſym-
„ ptomes, ou phénomenes apparents,
„ conſtants, & eſſentiels, mettant dans
„ chaque claſſe toutes *celles*, dont les
„ ſignes ou ſymptomes évidents & pa-

„ thognomoniques ſont les mêmes. Enfin, qu'il ne fait nulle mention des eſpeces, qui ſont ce qu'il y a de plus eſſentiel, pour bien connoître les Maladies.

M. de la Croix, en ſuivant la methode qu'il vient d'indiquer, diviſe toutes les Maladies en dix claſſes. La premiere contient les Fiévres ſimples ; la ſeconde, les Maladies inflammatoires, ou Fiévres avec inflammation ; la troiſiéme, les maladies évacuatoires ; la quatriéme, les paralytiques & les ſoporeuſes ; la cinquiéme, les convulſives ; la ſixiéme, les Maladies d'eſprit ; la ſeptiéme, les douloureuſes ; la huitiéme, les cachectiques ; la neuviéme, les affections ſuperficiaires, ou qui attaquent la peau ; la dixiéme enfin, les dialytiques, c'eſt-à-dire, celles, où il y a ſolution de continuité.

Les quatre premieres claſſes renferment les Maladies, qui ſont ordinairement aigues ; les quatre ſuivantes traitent de celles, qui ſont ordinairement chroniques ; & les deux dernieres ſont compoſées des affections externes. Chaque claſſe eſt ſous-diviſée en ſections,

pour les genres, & les especes sont numerotées. L'Auteur, sur chaque Maladie, dont il parle, rapporte en peu de mots ce qui en a été dit par les plus Sçavants, & marque leurs indications, leurs signes, & leurs remedes. En un mot, la lecture de ce Traité ne rendra pas un jeune Médecin véritablement habile; mais elle lui facilitera les moïens de le devenir, & lui mettra de l'ordre dans l'esprit. Il trouvera aussi beaucoup à profiter dans le discours préliminaire, dont nous n'avons touché que ce qui étoit absolument nécessaire, pour donner quelque idée de l'Ouvrage; aussibien que dans les définitions & les remarques, qui sont à la suite de ce discours.

## ARTICLE XXXV.

### *EXTRAIT DU MECHANISME des mouvemens des corps flotants, par M. de la Croix, Commissaire Général de la Marine, Maître des Comptes, & Maître d'Hôtel de la Reine, & de feue Madame la Dauphine, Mere du Roi.*

§I. TOut corps qui flote au milieu d'une Riviere, d'un Canal, d'un Etang, d'une Mer, n'est soûtenu que par les efforts des compressions de l'eau contre sa partie submergée. Donc :

1°. Ces efforts des compressions de l'eau forment seuls ses soûtiens.

2°. Leur force totale résultante est toujours égale à sa gravité, lorsqu'il est degagé de toute force étrangere ; ou à la gravité totale résultante de ses parties graves, & des forces qui lui sont appliquées. Dès qu'il flote, ses soûtiens sont nécessairement égaux à sa tendance vers le centre de la terre.

3°. Leur direction résultante est verticale. Ils ne pourroient pas former ces appuis, s'ils n'agissoient pas dans une direction opposée à sa tendance vers le centre de la terre.

4°. Dès que leur force totale & leur direction verticale sont aussi invariablement determinées, elles ne peuvent aucunement être changées, ni par la configuration de sa partie submergée, ni par l'homogenité ou l'heterogenité de ses parties intérieures.

5°. Leur centre d'effort eſt le point d'apui du corps flotant ; il eſt le centre de ſes apuis.

6°. Son centre de gravité eſt toujours dans la perpendiculaire de ſon point d'apui, lorſqu'étant degagé de toute force étrangere, il reſte fixe dans une ſituation determinée ; & le centre de gravité commun à ſes parties graves, & aux forces qui lui ſont appliquées, eſt pareillement toujours dans la perpendiculaire de ſon point d'apui, lorſque recevant l'impreſſion de ces forces, il reſte fixe dans une ſituation déterminée. Ce ſont deux forces égales qui agiſſent dans des ſens oppoſés, & elles reſtent en équilibre ; elles agiſſent donc néceſſairement dans la même direction.

§ II. Le point de ſa capacité qui eſt à plomb immédiatement au-deſſus de ſon point d'apui, trouve dans ce dernier point un obſtacle inſurmontable à ſa tendance vers le centre de la terre ; toutes ſes autres parties étant par leurs liaiſons aſſujetties à des diſtances determinées du premier, y reſtent ſuſpendues. Il eſt conſequemment le point de ſuſpenſion du corps flotant.

§ III. De ce qu'il a pour point d'apui le centre d'effort des compressions de l'eau contre sa partie submergée, & pour point de suspension, le point de sa capacité, qui est à plomb immédiatement au-dessus de son point d'apui; il résulte invinciblement que le Mechanisme de ses mouvemens est le même que celui des mouvemens qu'il auroit, s'il étoit, lors des applications des mêmes forces, suspendu dans l'air par le même point par lequel il l'est dans l'eau.

§ IV. Lorsqu'il s'incline.

1°. Il a pour ligne d'apui la parallele à l'horison qui passe par son point d'apui actuel, & qui est en même tems parallele à la longueur du côté sur lequel il s'incline.

2°. Il a pour axe d'inclinaison la parallele à l'horison, qui passe par son point de suspension actuel, & qui s'apuye de long en long sur sa ligne d'apui.

3°. Toutes ses parties décrivent pendant son inclinaison, des arcs ou portions de courbes, qui sont paralleles les unes aux autres, qui ont continuellement leur centre ou foyer dans son axe d'inclinaison, & dont les surfaces sont perpendiculaires à cet axe.

§ V. Comme il a la liberté de s'incliner ſur tous ſes côtés, on lui reconnoît autant de lignes d'apui & d'axes d'inclinaiſon poſſibles, qu'on peut concevoir de diametres dans deux cercles horiſontaux qui ſeroient concentriques à ſon point d'apui & à ſon point de ſuſpenſion.

§ VI. Lorſqu'il tourne ſur lui-même, pour virer de bord, il a pour axe de ce mouvement circulaire, la perpendiculaire de ſon point d'apui; & toutes ſes parties décrivent alors des arcs concentriques à cette perpendiculaire.

§ VII. Toute force dont la direction eſt perpendiculaire à l'horiſon.

1°. Augmente ſa gravité, lorſqu'elle s'apuye ſur lui, ou la diminue, lorſqu'elle agit pour le ſoulever.

2°. Elle agit pour operer ou pour empêcher ſon inclinaiſon ſur un levier égal à la diſtance entre la ligne de ſa direction & le plan vertical de l'axe de l'inclinaiſon qu'elle opere ou qu'elle empêche.

§ VIII. Toute force dont la direction eſt horiſontale, agit.

1°. Pour le pouſſer horiſontalement.

2°. Elle augmente ſa gravité, lorſque l'angle d'incidence de ſa ligne de direction ſur la ſurface du corps, eſt aigu, & en deſſous de cette ligne. Elle la diminue, lorſque cet angle eſt aigu & en deſſus, & elle ne l'augmente ni ne la diminue, lorſque ce même angle d'incidence eſt droit.

3°. Elle agit pour operer ou pour empêcher ſon inclinaiſon ſur un levier égal à la diſtance entre ſa ligne de direction & le plan horiſontal de l'axe de l'inclinaiſon qu'elle opere ou qu'elle empêche.

4°. Elle agit pour le faire virer de bord, ou pour l'en empêcher ſur un levier égal à la diſtance entre ſa ligne de direction, & la perpendiculaire du point d'apui actuel du corps flotant.

Mais il eſt néceſſaire d'obſerver qu'on ne reconnoît aucune force de levier dans la quantité dont ſa gravité & la vîteſſe de ſes tranſports horiſontaux ſont augmentées ou diminuées par les forces qui lui ſont appliquées.

§ IX. Toute force qui agit ſur lui, a:

1°. Sa puiſſance abſolue égale à la diſtance entre le point auquel elle ap-

plique ſon centre d'effort, & l'axe du mouvement qu'elle opere, ou qu'elle empêche.

2°. Sa puiſſance reſpective égale à la longueur du levier ſur lequel elle agit, & que j'ai déterminé dans les § VII & VIII précedents.

3°. Son mouvement abſolu égal au produit d'elle-même multipliée par ſa puiſſance abſolue.

4°. Son mouvement reſpectif égal au produit d'elle-même multipliée par ſa puiſſance reſpective.

§ X. Lorſque pluſieurs forces agiſſent en même tems ſur lui.

1°. Il ne reſte fixe dans une inclinaiſon determinée, que lorſque les forces qui operent ſon inclinaiſon & celles qui s'y oppoſent, ſont en équilibre autour de l'axe actuel de ſon inclinaiſon.

2°. Il ne demeure conſtamment orienté ſur un même air de vent, que lorſque les forces qui agiſſent pour le faire tourner dans un ſens, ſont avec celles qui agiſſent pour le faire tourner dans le ſens oppoſé en équilibre autour de la perpendiculaire de ſon point d'apui actuel.

3°. Il n'acquiert une vîteſſe uniforme dans ſes tranſports horiſontaux, que lorſque ces differens équilibres ſont accomplis.

§ XI. Lorſque pluſieurs forces qui ont des directions differentes, agiſſent en même tems ſur lui, on ſe ſert des regles ordinaires de la compoſition des mouvemens, pour déterminer l'axe de l'inclinaiſon qu'elles operent, & la ligne de direction de ſon tranſport horiſontal.

On ſe ſert des mêmes regles pour décompoſer une force dont la direction eſt en même tems inclinée ſur ſa longueur & ſur l'horiſon.

§ XII. Pour déterminer la perpendiculaire de ſon point d'apui.

1°. Je conſidere que ſa partie ſubmergée, & le volume d'eau qu'elle déplace, ſont parfaitement égaux & ſemblables.

2°. Je ſuppoſe ſa partie ſubmergée compoſée de parties homogenes, comme l'eſt le volume d'eau qu'elle déplace, auquel cas ils ont leurs centres de gravité homologues.

3°. Je les diviſe l'un & l'autre par

ma penſée, en filets verticaux infiniment déliés; & j'obſerve:

Que tous ceux de ces filets dans leſquels j'ai diviſé le volume d'eau deplacé, ſont en équilibre autour de la perpendiculaire de ſon centre de gravité.

Que chacun d'eux a ſon poids parfaitement égal à la force de la compreſſion de l'eau contre la baze du filet vertical homologue de la partie ſubmergée.

Qu'ainſi, tous les efforts des compreſſions de l'eau contre les bazes des filets verticaux, dans leſquels j'ai diviſé la partie ſubmergée du corps flotant, ſont pareillement en équilibre autour de la perpendiculaire de ſon centre de gravité.

Et conſéquemment, que leur centre d'effort, qui eſt le point d'apui du corps flotant, eſt dans cette perpendiculaire du centre de gravité de la partie ſubmergée.

§ XIII. Pour déterminer la hauteur de ce point d'apui, je ſuppoſe d'abord que le corps flote ſur une eau dormante; que ſes flots ſont anéantis; que ſa partie ſubmergée eſt coupée à fleur

d'eau ; qu'elle eſt dans toute ſa capacité compoſée de parties homogenes, inflexibles, & auſſi légeres que l'air ; qu'enfin, elle eſt aſſujettie par une force étrangere égale au poids de tout le corps flotant, & appliquée ſur le plan de ſa flotaiſon, de maniere que ce plan ſoit de niveau avec la ſurface de l'eau.

Je diviſe alors par ma penſée cette partie ſubmergée en tranches horiſontales infiniment minces. Je ſaiſis par les côtés la premiere tranche, qui eſt la plus baſſe ; & dégageant tout à coup la partie ſubmergée de la force étrangere, j'obſerve :

1°. Que toutes les tranches ſuperieures ſont par les compreſſions de l'eau repouſſées en bloc vers la ſurface de l'eau.

2°. Que pour retenir cette premiere tranche ſous l'eau, je n'ai beſoin que d'une force égale au poids du volume d'eau qu'elle déplace.

Je remets enſuite cette premiere tranche dans l'eau ; j'aſſujettis de nouveau la partie ſubmergée ſous l'eau ; je ſaiſis par les côtés la ſeconde tranche ; je dégage la partie ſubmergée de la force

étrangere, & j'obſerve de nouveau :

1°. Que toutes les tranches ſuperieures ſont par les compreſſions repouſſées en bloc vers la ſurface de l'eau.

2°. Que pourvû que j'aſſujettiſſe dans une ſituation horiſontale la ſeconde, que je tiens ſaiſie par ſes côtés, la premiere eſt par les compreſſions de l'eau repouſſée & aſſujettie contre ſa baze ; & que pour pouvoir les retenir dans l'eau, j'ai beſoin d'une force égale au poids du volume d'eau que ces deux tranches déplacent : ce qui me fait juger que tous les efforts des compreſſions de l'eau contre ces deux tranches, ſe réuniſſent dans la ſeconde.

Je répete cette expérience de tranches en tranches, juſqu'à celle qui forme le plan de la flotaiſon de la partie ſubmergée ; & j'obſerve que pourvû que j'aſſujettiſſe dans une ſituation horiſontale la tranche que je tiens ſaiſie, toutes les tranches de deſſous ſont par les compreſſions de l'eau repouſſées contre elle ; & que pour pouvoir la retenir dans l'eau, j'ai beſoin d'une force égale au volume d'eau déplacé par cette tranche, & par celles de deſſous : ce qui me fait juger

juger de nouveau que tous les efforts des compreſſions de l'eau contre ces differentes tranches, ſe réuniſſent toujours dans celle qui eſt la plus élevée. Qu'enfin, celle infiniment mince, qui forme le plan de la flotaiſon, eſt la ſeule qui exige une force égale au poids de tout le volume d'eau déplacé par la partie ſubmergée du corps flotant, pour être aſſujettie ſous l'eau, ou de niveau avec la ſurface de l'eau : ce qui me fait conclure que tous les efforts des compreſſions de l'eau contre la partie ſubmergée, ſe réuniſſent dans le plan de la flotaiſon ; & conſéquemment, que c'eſt dans ce plan, que réſide leur centre d'effort.

§ XIV. Mais le corps flotant a pour point d'apui le centre * d'effort des compreſſions de l'eau ; & ce centre d'effort réſide dans la perpendiculaire ** du centre de gravité de ſa partie ſubmergée, & dans le plan † de ſa flotaiſon. Le corps flotant a donc toujours, lorſ-

* § I précédente.

** § XII précédente.

† § XIII précédente.

qu'il flote ſur une eau dormante, pour point d'apui, le point de ſection de la verticale du centre de gravité de ſa partie actuellement ſubmergée ſur le plan de ſa flotaiſon actuelle.

Il a pareillement pour point de ſuſpenſion, le point * de ſa capacité, qui eſt à plomb immédiatement au-deſſus de ſon point d'apui. Il a donc toujours, lorſqu'il flote ſur une eau dormante, pour point de ſuſpenſion, le point de ſa capacité, qui eſt à plomb & immédiatement au-deſſus du point de ſection de la verticale du centre de gravité de ſa partie ſubmergée ſur le plan de ſa flotaiſon actuelle.

Et conſéquemment, ſa ligne d'apui, telle que je l'ai déterminée, * eſt toujours dans le plan de ſa flotaiſon actuelle, & ſon axe d'inclinaiſon, tel que je l'ai déterminé, ** eſt toujours de long en long apuyé ſur ce plan de ſa flotaiſon actuelle.

§ XV. Pour m'aſſurer que ſon point d'apui réſide toujours dans le plan de ſa flotaiſon actuelle, telles que ſoient les

* § II précédente.

** § V précédente.

liqueurs ſur leſquelles il flote, ſoit qu'elles ſoient peſantes ou légeres, dormantes, courantes ou agitées, & telles que ſoient les forces qui lui ſont appliquées, je le fais floter ſucceſſivement par ma penſée, ſur des liqueurs de differents poids, ſur des eaux dormantes & courantes, que je lui fais parcourir; & je le livre enfin aux fureurs du vent, & d'une Mer agitée, qui l'élevent ſucceſſivement au ſommet de vagues d'une hauteur immenſe, & l'entraînent enſuite dans des abîmes profonds. A chaque quantité dont il eſt enfoncé dans ces liqueurs, à chaque hauteur à laquelle il ſe trouve, & à chacune des differentes ſituations qu'il acquiert ſucceſſivement, je fixe pour un moment par ma penſée, toutes les impreſſions des forces qui agiſſent ſur lui, pour me donner le tems de faire à ſa partie actuellement ſubmergée, l'application des expériences & démonſtrations que j'ai rapportées dans les § XII, XIII & XIV précédentes; & je reconnois qu'elles me conduiſent toujours à la même détermination de la réſidence continuelle de ſon point d'apui, dans le point de ſection de la

verticale du centre de gravité de ſa partie actuellement ſubmergée ſur le plan de ſa flotaiſon actuelle, & à la même détermination de ſon point de ſuſpenſion de ſa ligne d'apui & de ſon axe d'inclinaiſon.

§ XVI. On a même une confirmation de cette verité dans les petites figures d'émail qui ſe tiennent ſuſpendues dans l'eau, au moyen de fioles vuides qu'elles ont ſur leurs têtes. Dans les differents mouvemens qu'on leur imprime, en remuant la bouteille qui les contient, il eſt facile d'en remarquer un d'oſcillation, dont le centre de rotation eſt dans le ſommet des fioles qui ſont au-deſſus de leurs têtes : ce qui prouve évidemment que leur point d'apui eſt dans ce même ſommet, & détruit le ſentiment de ceux qui ſuppoſent une boule enfoncée dans l'eau, de maniere que le point le plus élevé de ſa ſurface ſoit de niveau avec celle de l'eau, & qui prétendent qu'elle n'auroit pas ſon point d'apui dans le point de ſa ſurface, qui forme ſeul ſa flotaiſon. Je veux plus. Qu'ils faſſent cette boule égale de poids au volume d'eau qu'elle

déplace, étant entierement ſubmergée; & qu'ils la faſſent nager entre deux eaux, pourvû qu'elle ſoit d'une groſſeur convenable, pour rendre ſenſibles les differens mouvemens qu'ils lui imprimeront, ils lui en reconnoîtront un d'oſcillation, qui aura ſon centre de rotation dans le point le plus élevé de ſa ſurface. Ce mouvement d'oſcillation eſt commun à tous les corps flotants, lorſque les forces qui ont operé leur inclinaiſon, les abandonnent ſubitement.

§ XVII. Etabliſſez ſucceſſivement à differentes hauteurs dans le milieu des côtés d'un Parallelipipede rectangle & concave, deux boulons horiſontaux taillés par-deſſous en angles aigus, l'un dans le côté droit, & l'autre dans le côté gauche, & à chacune des differentes hauteurs auſquelles vous aurez fixé ces boulons, leſtés le Parallelipipede, pour l'enfoncer dans l'eau, juſqu'à ce que le deſſous de ſes boulons ſoit à fleur d'eau; ſi lorſqu'il ſera droit, vous tranſportez des poids d'un bout à l'autre, pour le faire incliner ſur ſa longueur.

1°. Pourvû que ſon inclinaiſon per-

mette à ſa baze de reſter noyée, ſes boulons reſteront pendant ſes differentes inclinaiſons apuyés ſur la ſurface de l'eau, comme s'ils étoient poſés ſur une table de marbre.

2o. Si à chaque hauteur differente à laquelle vous aurez fixé ſes boulons & la grandeur de ſon tirant d'eau, vous le ſuſpendez dans l'air, en poſant ſes boulons ſur deux couſſins d'acier, & que vous lui faſſiez alors les mêmes tranſports des mêmes poids que vous lui aurez fait dans l'eau, ces differentes expériences vous rendront très-ſenſibles les trois hypotheſes du déplacement du point d'apui de tout corps flotant pendant ſes inclinaiſons.

Soit la demie largeur du côté ſur lequel il s'incline $= a$

Son tirant d'eau, lorſqu'il eſt droit, $= c$

Le ſinus de l'angle de ſon inclinaiſon $= x$

Premiere Hypothese. Le Parallelipipede a dans l'eau même point d'apui avant & après ſon inclinaiſon, & ſon inclinaiſon eſt la même dans l'air & dans l'eau, lors des mêmes tranſports des

mêmes poids, toutes les fois que le ſinus de l'angle de ſon inclinaiſon donné = x eſt = $\sqrt{3c^2 - 2a^2}$

Ce qui prouve évidemment que ſa ligne d'apui & ſon axe d'inclinaiſon ſont avant & après ſon inclinaiſon les mêmes dans l'eau que dans l'air : car il a dans l'air pour ligne d'apui, celle qui eſt terminée par les points de la ſurface des couſſins d'acier, ſur leſquels ſes boulons s'apuyent, & pour axe d'inclinaiſon, la ligne qui eſt terminée par les deſſous de ces boulons. Or la diſpoſition & la ſituation des parties graves du Parallelipipede, & ſon inclinaiſon étant les mêmes dans l'air & dans l'eau, ſa ligne d'apui, & l'axe de ſon inclinaiſon ſont néceſſairement ſitués de même dans ces deux fluides. Il a conſéquemment dans l'eau pour ligne d'apui, celle qui eſt terminée par les particules de la ſurface de l'eau, ſur leſquelles les deſſous de ſes boulons s'apuyent; & pour axe d'inclinaiſon, celle qui eſt terminée par les deſſous de ces boulons : ce qui eſt une nouvelle confirmation de la détermination que j'ai faite de la ligne d'apui, & de l'axe d'inclinaiſon de tout corps flotant.

Deuxieme Hypothese. Le point d'apui du Parallelipipede se déplace pendant son inclinaison vers le côté sur lequel il s'incline, & son inclinaison est plus petite dans l'eau que dans l'air, lors des mêmes transports des mêmes poids, toutes les fois que:

1°. Son tirant d'eau donné $= c$ est $= \sqrt{\frac{2a^2}{3}}$

2°. Son tirant d'eau donné $= c$ est plus petit que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$

3°. Son tirant d'eau donné $= c$ est plus grand que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$ & que le sinus de l'angle de son inclinaison donné $=$ $x$ est plus grand que $\sqrt{3c^2 - 2a^2}$

Parce que sa ligne d'apui & l'axe de son inclinaison restent toujours dans le milieu de sa longueur lorsqu'il est suspendu en l'air par ses boulons, au lieu que lorsqu'il est à flot, ils se déplacent pendant son inclinaison d'une certaine quantité vers le côté sur lequel il s'incline, que par leur déplacement ils diminuent de cette quantité les leviers sur lesquels agissent celles de ses parties graves qui sont dans ce même côté &

qui ont été augmentées par le tranſport des poids ; & qu'ils augmentent de cette même quantité les leviers ſur leſquels agiſſent celles de ſes parties graves qui ſont dans le côté oppoſé, & qui ont été diminuées par le tranſport des poids: enſorte qu'une moindre inclinaiſon lui ſuffit dans l'eau, pour rétablir l'équilibre entre les côtés oppoſés de la perpendiculaire de ſon point d'apui.

TROISIEME HYPOTHESE. Le point d'apui du Parallelipipede ſe déplace dans l'eau vers le côté oppoſé à celui ſur lequel il s'incline, & ſon inclinaiſon eſt plus grande dans l'eau que dans l'air, toutes les fois que ſon tirant d'eau donné $= c$ eſt plus grand que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$ & que le ſinus de l'angle de ſon inclinaiſon donné $= x$ eſt plus petit que $\sqrt{3c^2 - 2a^2}$

Parce que ſa ligne d'apui & ſon axe d'inclinaiſon reſtent toujours dans le milieu de ſa longueur, lorſqu'il eſt ſuſpendu en l'air par ſes boulons, au lieu que lorſqu'il eſt à flot, ils ſe déplacent pendant ſon inclinaiſon d'une certaine quantité vers le côté oppoſé à celui ſur

lequel il s'incline ; Que par leur déplacement ils augmentent de cette quantité la longueur des leviers ſur leſquels agiſſent celles de ſes parties qui ſont dans le côté ſur lequel il s'incline, & qui ont été elles-mêmes augmentées par le tranſport des poids ; & qu'ils diminuent de cette même quantité la longueur des leviers ſur leſquels agiſſent celles de ſes parties graves qui ſont dans le côté opposé, & qui ont été elles-mêmes diminuées par le tranſport des poids : entorte qu'il lui faut ſubir dans l'eau une plus grande inclinaiſon que dans l'air, pour pouvoir rétablir l'équilibre entre les côtés opposés de la perpendiculaire de ſon point d'apui.

Il eſt néceſſaire d'obſerver à l'égard de tous les autres corps flotans, que la configuration de leurs parties qui ſont ſucceſſivement ſubmergées, & la quantité dont elles ſont enfoncées dans l'eau, décident abſolument du placement du centre de gravité de ces parties ſubmergées, & du déplacement de leur point d'apui, lequel eſt toujours relatif à une des trois hypotheſes que je viens d'expoſer.

§ XVIII. Tous les points de la capacité d'un corps flotant, qui, lorſqu'il eſt droit, ſont traverſés par la perpendiculaire du centre de gravité de ſa partie ſubmergée, décrivent pendant ſon inclinaiſon un arc ou portion de courbe qui a continuellement ſon centre ou foyer dans ſon point de ſuſpenſion actuel. Ceux de ces points qui ſont au-deſſus du point de ſuſpenſion, deſcendent dans le côté ſur lequel il s'incline, en s'éloignant toujours de plus en plus de la perpendiculaire de ce point de ſuſpenſion. Ceux qui ſont en-deſſous s'éloignent pareillement de cette perpendiculaire, mais en s'élevant dans le côté oppoſé à celui ſur lequel il s'incline.

Mais lorſqu'il eſt droit, ſon centre de gravité eſt toujours * dans un des points que je viens de déſigner, ſans quoi il ne ſeroit point alors dans la perpendiculaire du centre de gravité de la partie ſubmergée, exactement ſoûtenu par ſon point d'apui actuel. Il reſte pendant l'inclinaiſon dans le même point de la capacité du corps où il étoit auparavant, & aſſujetti au mouvement du

* Derniere concluſion de la § I.

point dans lequel il ſe trouve ; il ſe meut différemment, ſelon qu'il eſt plus ou moins élevé. Or, par ſon mouvement il tolere, occaſionne, ou empêche la culbute du corps flotant, ainſi que je vais l'expliquer.

1o. Dans le cas de la premiere hypothèſe, le corps flotant culbute à la moindre inclinaiſon, lorſqu'étant droit, ſon centre de gravité eſt dans ſon point de ſuſpenſion ; parce qu'alors ce centre de gravité tourne ſur lui-même, & n'oppoſe aucune réſiſtance aux forces qui operent ſon inclinaiſon.

2o. Le corps flotant culbute à la moindre inclinaiſon, toutes les fois que par le mouvement que ſon inclinaiſon occaſionne à ſon centre de gravité ; ce centre de gravité eſt tranſporté en dehors de la perpendiculaire de ſon point d'apui actuel dans le côté ſur lequel le corps s'incline ; parce que dès qu'il eſt dans ce côté, ſon mouvement tend à l'éloigner toujours de plus en plus de la perpendiculaire de ſon point d'apui, & que s'y trouvant toujours de moins en moins ſoûtenu par ce point d'apui, il concourt avec les forces qui operent

l'inclinaiſon, à faire culbuter le corps flotant, ce qui arrive.

Dans le cas de la premiere hypotheſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt plus élevé que ſon point de ſuſpenſion.

Dans le cas de la ſeconde hypotheſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt trop élevé au-deſſus de ſon point de ſuſpenſion, pour que la quantité dont ce point de ſuſpenſion ſe déplace vers le côté ſur lequel le corps s'incline, puiſſe exceder celle dont le centre de gravité ſe meut vers ce même côté.

Dans le cas de la troiſiéme hypotheſe, toutes les fois que le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt plus élevé que ſon point de ſuſpenſion, & lorſqu'étant en deſſous de ce point, il l'eſt trop peu pour que la quantité dont il ſe meut vers le côté oppoſé à celui ſur lequel le corps s'incline, puiſſe exceder celle dont le point d'apui ſe déplace vers le même côté.

3°. Le corps flotant peut s'incliner ſans culbuter, toutes les fois que par le mouvement que ſon inclinaiſon oc-

caſionne à ſon centre de gravité, ce centre de gravité ſe trouve en dehors de la perpendiculaire de ſon point d'apui actuel dans le côté opposé à celui ſur lequel le corps s'incline; parce qu'alors ce mouvement tend à l'éloigner toujours de plus en plus de la perpendiculaire de ſon point d'apui actuel, & qu'il agit alors pour contrebalancer les forces qui operent l'inclinaiſon ſur un levier égal à la diſtance à laquelle il eſt de la perpendiculaire de ſon point d'apui : ce qui arrive.

Dans le cas de la premiere hypotheſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt en deſſous de ſon point de ſuſpenſion.

Dans le cas de la ſeconde hypotheſe, toutes les fois que le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt en deſſous de ſon point de ſuſpenſion, & lorſqu'il eſt en deſſus, mais trop peu élevé, pour que la quantité dont il ſe meut vers le côté ſur lequel le corps s'incline, puiſſe atteindre celle dont ſon point d'apui ſe déplace vers ce même côté.

Et dans le cas de la troiſiéme hypo-

theſe, lorſque le corps flotant étant droit, ſon centre de gravité eſt en deſſous aſſez éloigné de ſon point de ſuſpenſion, pour que la quantité dont il ſe meut vers le côté oppoſé à celui ſur lequel le corps s'incline, excede celle dont ſon point d'apui ſe déplace vers ce même côté.

Or il eſt facile de reconnoître par le détail que je viens de faire:

Que la troiſiéme hypotheſe lui eſt très-déſavantageuſe, puiſque dans les cas où elle a lieu, ſon point d'apui ſe déplace vers le côté oppoſé à celui ſur lequel il s'incline.

Que la premiere lui ſeroit moins déſavantageuſe, s'il pouvoit s'y trouver ſans être obligé de paſſer auparavant par la troiſiéme hypotheſe. En effet, cette premiere hypotheſe eſt impoſſible pour leParallelipipede,lorſque ſon tirant d'eau donné $= c$ eſt égal ou plus petit que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$ elle n'a lieu que lorſque ſon tirant d'eau eſt plus grand que $\sqrt{\frac{2a^2}{3}}$: mais il faut alors qu'il acquiert une inclinaiſon aſſez grande pour que le ſinus de l'angle de ſon

inclinaiſon donné $= x$ devienne $=$ $\sqrt{3c^2 - 2a^2}$ ſans quoi ſon point d'apui ne ſe trouveroit pas après ſon inclinaiſon dans le point où il etoit auparavant.

Qu'enfin la deuxiéme hypotheſe lui eſt la plus avantageuſe de toutes, pourvû qu'on ait ſoin de ménager ſon tirant d'eau relativement à la configuration de ſa partie ſubmergée, & de maniere que ſon point d'apui ſoit forcé de ſe déplacer vers le côté ſur lequel il s'incline dès le premier inſtant de ſon inclinaiſon. Avantage qu'on aſſure au Parallelipipede flotant, en obſervant de tenir ſon tirant d'eau plus petit que la racine des deux tiers du quarré de ſa demi largeur, moyennant quoi le déplacement de ſon point d'apui tend toujours à augmenter la longueur du levier ſur lequel ſon centre de gravité agit pour s'opoſer à ſon inclinaiſon même, quoique ce centre de gravité ſoit au-deſſus du plan de ſa flotaiſon. On en a un exemple ſenſible dans les Bateaux des Rivieres qui ſont chargez de Foins, de Charbon, ou de Bois.

§ XIX. De ces différentes recherches,

il résulte que le corps flotant ne peut proprement s'incliner sans que son point d'apui se déplace. Mais pour prouver que les différens déplacemens de ce point d'apui n'operent aucun changement dans le mechanisme de ses mouvemens: je le supose par ma pensée suspendu dans l'air par la pointe d'une piramide renversée, à laquelle avec le secours d'une force étrangere, je fais successivement parcourir tous les points par lesquels je le prétends suspendu dans l'eau; & je reconnois que lors des aplications des mêmes forces il conserve dans l'air les mêmes situations qu'il avoit acquises dans l'eau; parce que son point de suspension tel que je le détermine, étant lors de chacune des différentes situations qu'il acquiert & qu'il conserve toujours dans la perpendiculaire du centre de gravité de sa partie submergée, le centre de gravité commun à ses parties graves & aux forces qui lui sont appliquées est dans l'air comme dans l'eau, dans cette même perpendiculaire exactement soutenu par son point d'apui actuel.

§ XX. On attaque à la vérité cette

derniere démonstration, en prétendant que si lors des aplications des mêmes forces, j'aplique la pointe de ma piramide renversée à tout autre point que je voudrai de la perpendiculaire du centre de gravité de la partie qui est submergée lors d'une situation déterminée du corps flotant, il acquérera la même situation dans l'air, parce que le centre de gravité commun à ses parties graves & aux forces qui lui sont apliquées sera également soutenu par son point d'apui actuel.

Cette objection pourroit avoir quelque fondement, si toutes les forces qui operent, ou qui empêchent l'inclinaison du corps flotant, avoient leur direction perpendiculaire à l'horison ; parce que les leviers sur lesquels elles agissent, étant toujours égaux aux distances entre le point où elles apliquent leur centre d'effort, & la perpendiculaire de son point d'apui qui est celle du centre de gravité de sa partie submergée, la hauteur de ce point d'apui n'influë point sur la longueur de leurs leviers. Mais il n'en est pas de même des forces dont les directions sont horisontales ; les leviers sur

lesquels elles agissent sont toujours égaux* à la distance entre leur ligne de direction & le plan horisontal du point d'apui du corps flotant. Or les experiences que j'ai citées, les démonstrations que j'ai raportées, & les calculs que j'ai pû faire en consequence, prouvent tous invinciblement que les forces dont la direction est horisontale agissent pour operer ou pour empêcher l'inclinaison du corps flotant sur des leviers toujours égaux à la distance entre la ligne de direction de leur centre d'effort, & le plan de la flotaison actuelle du corps flotant; & qu'en suposant son point d'apui plus ou moins élevé que le plan de sa flotaison actuelle, il est impossible d'établir l'équilibre qui se trouve entre ces forces & celles qui les contrebalancent lorsque le corps flotant reste fixe dans une situation déterminée.

§ XXI. Le Mechanisme qui fait l'objet de ce traité est trop interessant pour ne pas engager les plus grands Geometres à l'aprofondir & à le déveloper, & à me faire part de leurs sentimens sur mes recherches & sur mes idées. En ef-

* Troisiéme observation de la § VIII.

ſet ce Mechaniſme quoique pratiqué de tous les tems par toutes les nations, eſt encore ignoré. Et cependant ſes loix décident ſeules du ſuccès des navires; elles peuvent ſeules fournir les moyens de fixer leurs proportions, leurs aſſietes, la configuration de leurs parties ſubmergées, le placement & les proportions de leurs mâtures, & leurs arrimages qui ſont abſolument arbitraires. Tant qu'on ne connoîtra point ces loix on ne parviendra point à faire un Vaiſſeau parfait, ni à lui aſſurer tous les avantages qu'on peut attendre de ſa navigation.

## ARTICLE XXXVI.

### *HISTOIRE NATURELLE de l'Univers, par M. Colonne, Gentilhomme Romain.*

Voyez l'article XXIII. des Mémoires de Mars 1735.

## SUITE DU TOME SECOND.

### TROISIE'ME PARTIE.

#### *Du Regne mineral.*

LE premier chapitre traite fort au long du ſel, & de toutes les eſpeces de ſels, de leur génération, de leur

nature, de leurs proprietez. L'Auteur croit le ſel une des plus ſimples & des plus naturelles productions de la terre, & qu'il n'eſt autre choſe qu'un mélange des trois élemens terreſtres, l'eau, la terre & l'air: & ſuivant que l'un de ces trois élemens domine dans le mélange, il croit qu'il en réſulte des ſels divers, ſalpêtre, alun, vitriol, armoniac, &c.

M. Colonne ne paroît pas ſi heureux dans ſes conjectures ſur le ſable, qui fait la matiere du ſecond chapitre. Il le croit une eſpece de ſel dans lequel l'élement terreſtre domine: car le ſable ſelon lui eſt produit dans la mer, & produit ſous la forme de ſable; au lieu qu'il paroît aſſez prouvé par divers Auteurs, par Kircher entr'autres, que les grains de ſable ne ſont que des briſures de pierres & de rochers que les pluyes détachent des montagnes & entraînent peu à peu dans les ruiſſeaux, dans les rivieres, & enfin dans la mer. Sur les montagnes ce ſont des rochers, dans les vallées des cailloux, dans les ruiſſeaux c'eſt du gros ſable, dans les rivieres il eſt plus fin, & dans la mer c'eſt du ſablon. A propos

du ſable, l'Auteur parle du verre, du vernis, de la poterie, & même un peu de la porcelaine.

Le troiſiéme chapitre eſt ſur la génération des pierres opaques ; la pierre, ſelon lui, n'eſt qu'une terre pétrifiée : & le ſuc qui la pétrifie n'eſt qu'une eſpece d'humidité gluante fort chargée de ſel ou d'un limon gras & bitumineux. Ce qu'il dit de la turquoiſe, qu'entre les mains des jeunes gens elle devient belle, & de quelques autres pierres, ne méritoit pas trop de trouver place, au moins ſans correctif, dans une hiſtoire naturelle qui devoit ſervir de ſecond tome, il eſt vrai, mais de ſupplément & d'éclairciſſement à celle de Pline, un peu défectueuſe par la crédulité, ſinon de l'Auteur, du moins de ſes correſpondans. M. Colonne traite aſſez à fond de l'ambre, ſoit jaune, ſoit gris, qu'il regarde après bien d'autres comme un bitume terreſtre rejetté par les flots de la mer, & durci à l'air, à l'aide des ſels que l'eau marine lui communique.

Le quatriéme chapitre eſt ſur les pierres tranſparentes. Elles ne ſont autre choſes ſelon l'Auteur, que *de l'eau coagulée*

*& durcie par des vapeurs ou par la ſubſtance même du ſuc petrifiant. Or la vapeur de ce ſuc petrifiant eſt formée par des ſels.* Et les couleurs des pierres *ne viennent que des differentes fumées minerales qui ſe ſont mêlées avec l'eau congelée.* Il y a ici des détails curieux ſur les diamans, ſur les perles, ſur le corail, & ſur le bezoard.

*Chapitre cinquiéme, de l'aiman.* L'Auteur n'eſt pas de l'avis de Deſcartes ſur la matiere magnetique. Il rejette ſa matiere canelée & ſes écrous qui ſont en effet une choſe ingenieuſe, mais faite à plaiſir. Au ſixiéme *chapitre*, il traite *du magnetiſme de pluſieurs autres corps.* Au ſeptiéme, *de la génération des mineraux & des métaux.* M. Colonne la croit l'effet du ſoufre & du vif-argent. Il définit le ſoufre avec *Geber une graiſſe de la terre.* Le ſecond tome finit par là.

## TOME TROISIE'ME.

### QUATRIE'ME PARTIE.

*Du Royaume de Neptune, ou des mers.*

*Chapitre premier, du flux & reflux de la mer en general, & de l'Euripe en*

*particulier*. Après avoir réfuté Deſcartes, mais un peu plus foiblement qu'il ne peut être réfuté; l'Auteur avouë qu'il va ouvrir aux Carteſiens un beau champ à la réfutation, ſur ce qu'il attribuë ſans beaucoup de preuves ni de vrai-ſemblance le flux de la mer aux rayons du Soleil mêlez avec les influences de la Lune. Or c'eſt par voye de fermentation que ces rayons & ces influences agiſſent ſur ou dans les eaux de la mer, auſquelles elles ſervent de levain.

*Chapitre deuxiéme, des tempêtes & autres méteores de la mer*. M. Colonne ne croit pas que ce ſoient les vents qui cauſent les tempêtes, mais que ce ſont plûtôt les tempêtes qui cauſent les vents, étant cauſées elles-mêmes par des exhalaiſons ſoûteraines qui les gonflent, les diviſent & ſe répandent dans l'air en forme de vent. Il confirme ce ſentiment par la remarque que dans les tempêtes il n'y a point de vent reglé; ces exhalaiſons au reſte émanent des feux ſoûterrains; mais l'Auteur va plus loin: car il prétend encore ici que ce ſont les influences du Soleil & des Aſtres qui mettent ce feu en action. C'eſt dommage

qu'une

qu'une hiſtoire naturelle ſoit généralement infectée d'une hypotheſe de Phyſique auſſi décriée que celle des influences aſtrologiques.

Les chapitres trois & quatre ſont *ſur les pluyes ordinaires & les extraordinaires.* Le cinquiéme, ſur l'origine des ſources, des rivieres, des lacs & des fontaines, *avec l'hiſtoire de ce qu'il y a de plus curieux dans le genre des liquides.* Il y a en effet dans ce chapitre un détail aſſez curieux ſur cette matiere. Ce ſont des morceaux d'hiſtoire naturelle, pris ſans beaucoup de recherche ni de critique dans les hidrographes, dans les relations, dans les journaux même, & dans d'autres recueils qui ſont aſſez communément entre les mains de toutes les perſonnes qui aiment la lecture. Tout cela eſt d'ailleurs écrit par une perſonne à qui notre langue étoit étrangere.

### *Du regne vegetal.*

*Chapitre ſixiéme, de la génération des vegetaux.* Les végetaux appartiennent au regne de Neptune, ſelon l'expreſſion & la penſée de l'Auteur, parce que l'eau entre pour la plus grande par-

tie dans leur composition & dans le fonds de leur substance. Après cette remarque M. Colonne se jette dans la question des semences & des plantes préexistantes à l'infini les unes dans les autres. Pour toute réfutation il la traite de ridicule. Elle est peu philosophique en effet ; cependant un nombre d'habiles gens qui l'ont défenduë, semblent mériter une attaque dans les formes de la part de ceux qui proposent d'autres pensées.

Celle de M. Colonne sur la production de la semence par l'allongement, & sans doute aussi le repliement des fibres de la plante, est fondée sur ses observations, & paroît fort naturelle.

Au septiéme chapitre il entreprend de prouver *que la petite plante qui est dans la graine, n'est pas la vraie semence de la plante.* Car tout cet ouvrage est bien plus physique, ou plûtôt systématique qu'historique, malgré son titre, Et par malheur encore, la physique systématique de l'Auteur n'est pas toujours la plus saine & la plus conforme aux expériences, aux observations, aux découvertes modernes.

La petite plante qu'on obſerve dans quelques graines n'eſt pas ſelon lui la ſemence véritable, mais uniquement le receptacle de cette ſemence. Elle en eſt le corps, la liqueur qui y circule en eſt l'ame, & un certain feu ſecret qui fait circuler cette liqueur en eſt l'eſprit. N'y a-t-il point là un peu de chicanne ? La plante & toute plante n'eſt ſans doute qu'un nombre d'organes ſolides ou de moyenne conſiſtance, dans leſquels circulent des liqueurs animées par un feu ſecret & très-ſubtil. Et cette plante n'eſt ſans doute que le dévelopement de la petite plante que les modernes qualifient de ſemence. M. Colonne veut-il réduire les plantes à n'être que des liqueurs ? Et s'il y avoit à choiſir, ne devroit-on pas plûtôt réduire la plante à ſes organes ſolides, & au ſquelete qui fait ſa conſiſtance & ſa ſubſtance permanente, qu'aux liquides qui ne font que paſſer, & beaucoup moins à cet eſprit inviſible & incorporel qui eſt le même dans tous les corps les plus differens ?

Au chapitre huitiéme on voit *comment le ſuc de la terre, qui eſt l'aliment univerſel de toutes les plantes, peut être*

*changé dans la nature essentielle d'une ou d'autre plante, par le sperme seminal de la plante, & par l'action du semen qui est dans le sperme essentiel.* Au neuviéme de quelle maniere la graine fermente dans la terre, *lorsque le suc terrestre se mêle avec le sperme seminal qui est dans les fibres de la petite plante* Et à cette occasion le dixiéme chapitre est une digression *sur les fermens* en general.

L'onziéme chapitre examine si les plantes ont quelque sentiment, & de quelle espece. L'Auteur qui admet un sentiment dans la matiere qui se meut, prétendant qu'elle sent son mouvement, & qu'elle connoît qu'elle se meut, ne pouvoit manquer de donner du sentiment aux plantes;les plantes qu'on nomme *sensitives* sont les principales preuves. Chacun en sent la force, & nous dispense d'entrer dans un plus grand détail à cet égard. M. Colonne, Anticartésien par systême, donne volontiers dans les extrêmités oposées à celles où a donné Descartes, qui ôte le sentiment même aux bêtes.

Au douziéme chapitre il donne l'histoire de quelques plantes rares & ex-

traordinaires. Il y avoit pourtant bien des choſes curieuſes & même rares à dire ſur les plantes les plus ordinaires, dans une hiſtoire naturelle qui ſemble devoir tout renfermer. Au treiziéme chapitre, il s'agit *du vrai corail de Dioſcoride*, de pluſieurs autres plantes marines, & de quelques autres qui ſe pétrifient ſur la terre.

## CINQUIE'ME PARTIE.

### *Du regne animal.*

*Chapitre premier, de la generation des quadrupedes.* L'Auteur appelle ceci *le Royaume de Jupiter*, parce que *le feu étherée & l'air, qui forment le ſoufre des Chymiſtes y prédominent ſur les autres élemens.* Il s'étend beaucoup ſur la génération des animaux en général, & de pluſieurs quadrupedes & autres en particulier, réfutant toujours les Cartéſiens ou en general les modernes ſur la préformation des animaux par le moyen des ovaires concentrés les uns dans les autres.

*Chapitre deuxiéme, de la generation*

*des volatiles.* Il s'agit là ſurtout de la génération du poulet, génération que l'Auteur ſoutient toujours être une formation actuelle de membres auparavant non exiſtans, & non un ſimple dévelopement de membres envelopés. Le troiſiéme tome finit par-là.

## TOME QUATRIEME.

### SUITE DE LA CINQUIE'ME PARTIE.

*Le chapitre troiſiéme*, parle de quelques animaux *quadrupedes des plus curieux.* Le quatriéme, des *oiſeaux les plus ſinguliers.* Le cinquiéme, des *ſerpens & autres animaux venimeux.* Tout cela eſt curieux, mais peu rare, & d'ailleurs incomplet pour une hiſtoire naturelle. L'Auteur s'excuſe ſur ce qu'on trouve ailleurs l'hiſtoire naturelle des animaux ordinaires. On trouve bien auſſi celle des extraordinaires, dont il parle aſſez au long. On peut même remarquer que les hommes aimant l'extraordinaire & le merveilleux, on trouve plus de livres qui parlent des animaux quadrupedes, volatiles, & autres qui ſont rares &

ont quelque chose de singulier, qu'on n'en trouve qui parlent du chat, du chien & de la souris. Est-ce la peine de parler de tout ce que le monde voit ? Oüi, c'en seroit la peine, si l'on vouloit ne pas se contenter sur toutes choses d'un coup d'œil populaire & superficiel. Le moindre insecte qui rampe sous nos yeux contient autant de merveilles que l'élephant, le cameleon, ou le scorpion, dont M. Colonne & mille autres nous donnent l'histoire.

Les sixiéme & septiéme chapitre roulent sur les *Poissons*, sur leur génération & sur un nombre d'animaux aquatiques dont il y en a même qui ont la figure humaine. Le chapitre huitiéme est sur les *limaçons & les huîtres de mer*. Le neuviémé sur les Insectes & les *animaux visibles par le microscope*.

Dans le neuviéme, l'Auteur entreprend d'expliquer ce que c'est que *l'instinct* & le *discernement*. Or selon lui cet instinct n'est dans les animaux qu'une faculté de sentir & de discerner ce qui leur est contraire ou favorable. Tout cela se réduit à attribuer aux animaux de véritables sensations, de véritables con-

noiſſances à peu près comme les nôtres, quoique peut-être dans un dégré inférieur. Le préjugé naturel porte aſſez à cela : mais l'Auteur va tout-à-fait trop loin, lorſqu'il fonde cet attribut des animaux de ſentir & de connoître, & ſans doute le nôtre auſſi ſur l'attribut même de la matiere, qui ſelon lui eſt eſſentiellement ſentante & connoiſſante. C'eſt toujours à Deſcartes que M. Colonne en veut. Il ne ſe laſſe point de le pourſuivre, & il y revient encore au onziéme chapitre, qu'il intitule : *du ſentiment des animaux*, comme s'il n'en avoit pas aſſez dit dans le chapitre précedent.

Le dixiéme chapitre traite *de l'homme.* Conſideré comme animal, il ne differe en rien de fort eſſentiel de ceux de cette claſſe. C'eſt un ſquelete, ou comme dit notre Auteur, « c'eſt une *carcaſſe* com-
„ poſée d'os, où ſont attachées des chairs
„ & des tuyaux, dans leſquels le ſang &
„ diverſes humeurs s'écoulent ; & quel-
„ ques-uns de ces canaux s'entrelaçant
„ de différentes manieres forment di-
„ vers vaiſſeaux, comme le foye, les
„ poulmons, la rate, &c. Le cerveau

„ même n'eſt qu'un tiſſu de fibres, où le „ ſang le plus pur eſt filtré en eſprits ani„ maux. Le cœur n'eſt qu'un tiſſu de „ canaux remplis de ces eſprits qui ani„ ment & réchauffent le ſang qui y en„ tre par la circulation, lequel en paſſant „ par les poulmons prend quelque por„ tion de l'air, dans lequel la matiere „ premiere, *qui eſt proprement l'ame ani„ male*, eſt mêlée, & ſans laquelle rien „ ne peut vivre.

“ Quant à l'anatomie de l'homme, „ elle eſt à l'égard des viſceres & des au„ tres parties internes, plus ſemblable à „ celle d'un cochon que d'aucun autre „ animal. On remarque encore que le „ cerveau humain eſt plus grand que ce„ lui de tout autre animal. Il eſt donc cer„ tain que l'homme eſt un animal quant „ au corps, comme Ariſtote l'a fort bien „ défini, & ainſi que tous les Philoſo„ phes en conviennent, ayant même „ encore les plus grandes imperfections „ des autres animaux. „ M. Colonne ſuit l'homme dans ſes divers états de naiſſance, d'enfance, d'accroiſſement, de vieilleſſe, de déperiſſement, & le trouve très-animal, & ſouvent très-inférieur aux autres animaux.

Il le considere ensuite du côté de la raison, & ne le trouve pourtant pas plus digne d'estime, vû les écarts de cette raison, l'ignorance de son esprit, les foiblesses, les vices de son cœur. En un mot tout ce chapitre est fort moral, & du reste fort vague, & par conséquent rien moins qu'historique & très-peu physique.

## SIXIE'ME PARTIE.

### *Des Méteores.*

C'est sur tout *des vents* qu'il est question dans les deux chapitres qui composent uniquement cette sixiéme partie en cinquante pages ou environ. C'est Junon à qui cette partie est consacrée, parce que l'air est son royaume. Seroit-ce à cause de la mobilité inégale & variable de cet élement que les anciens l'auroient mis sous la domination d'une femme?

Le vent est un mouvement de l'air : M. Colonne ajoute fort bien d'après Kircher, que c'est le mouvement d'un air vaporeux, soit parce que tout air contient des vapeurs que la terre ne ces-

ſe d'exhaler, ſoit parce que le vent lui même en éleve, & n'eſt ſouvent produit que par des vapeurs exhalées par la terre ou élevées par le Soleil. Les vents doux & reguliers, l'Auteur les attribuë au Soleil ; mais les vents violens, les ouragans, les typhons, &c. il les croit produits par l'action des feux ſoûterrains. Tout cela finit par un chapitre où M. Colonne raporte les obſervations du P. Fournier dans ſon excellent ouvrage d'Hidrographie.

## ARTICLE XXXVII.

*EPISTOLA AD REVERENDOS admodum Patres Generalem, Priorem, & Monachos Cænobii San-Germanenſis.* Lettre adreſſée aux très-RR. PP. Général, Prieur & Religieux de l'Abbaye de S. Germain des Prés de Paris, & datée de Sorbonne, le 22 de Janvier 1735. *in*-4°. pages 48.

IL faut qu'un Procès littéraire ait ſon cours comme un Procès civil, & il eſt ordinaire de voir dans l'un comme

dans l'autre, les productions ſe multiplier. Meſſieurs les Docteurs de Sorbonne, dans une Lettre adreſſée à M. Maffei, ont fait quelques obſervations critiques ſur diverſes éditions des SS. PP. publiées par les PP. Bénédictins: Premier écrit. Les PP. Bénédictins ont répondu à ces obſervations dans une Lettre adreſſée à Meſſieurs les Docteurs: Second écrit. Dans cette troiſiéme Lettre, ces Meſſieurs répliquent aux PP. Bénédictins, & nous allons en rendre compte, ainſi que nous avons fait des deux autres

Meſſieurs les Docteurs commencent par ſe plaindre des injures dont les PP. Bénédictins les ont accablés dans leur écrit, & il eſt en effet difficile de lire la liſte qu'ils en ont fidélement copiée, ſans convenir qu'ils ont ſujet de ſe plaindre. Nous avions déja pris la liberté d'en dire notre avis, & il faut eſperer que les Sçavans ſe perſuaderont enfin, à force de l'entendre dire, que les injures ne ſont pas des raiſons, & qu'elles ne peuvent jamais ſervir qu'à décrediter les meilleurs Ouvrages. Rien de plus ſimple, diſent MM. les Doc-

teurs, que le deſſein que nous nous ſommes propoſé. Nous voyons qu'on nous donne tous les jours pour nouvelles découvertes des écrits déja connus & publiés depuis long-tems; nous voyons de plus, que par ignorance ou par inattention, ces écrits ſont attribués tantôt à un ſaint Pere, tantot à un autre. Or nous nous ſommes propoſé de faire une Bibliotheque alphabetique la plus exacte qu'il nous ſera poſſible, dans laquelle nous rangerons par ordre tous les Ecrits des SS. PP. ſous le nom de leurs véritables Auteurs. Il s'agit là de choſes de fait, dont la vérification ne demande que le témoignage des yeux. A quoi bon ſe fâcher, & employer les termes les plus odieux, pour décrier un Ouvrage dont le deſſein eſt applaudi par tout ce qu'il y a de perſonnes qui aiment la verité?

Tel eſt le préliminaire de cette Lettre. Meſſieurs les Docteurs répondent enſuite aux diverſes accuſations qu'on leur a intentées, & 1°. au reproche qu'on leur a fait de ſe contredire eux-mêmes. Cette contradiction prétendue conſiſte en ce qu'ils ſemblent reprocher aux Edi-

teurs Bénédictins, de n'avoir pas lû tous les Ecrits des SS. PP. imprimés ou manuſcrits, en même tems qu'ils avouent que la choſe eſt impoſſible. Mais c'eſt à tort, diſent MM. les DD. qu'on les accuſe ſur cela de contradiction; car s'ils ont dit que les Editeurs Bénédictins n'ont pas lû aſſez exactement tous les Ecrits des SS. PP. c'eſt ſimplement un fait qu'ils ont rapporté, & non pas un reproche qu'ils ont prétendu leur faire. Or la preuve de ce fait eſt ſenſible, & il eſt aiſé d'en ajouter de nouvelles. Le P. *Mabillon* par exemple donne pour une partie des Ouvrages de Rabau Maure, des Homelies qui ſont mot pour mot de S. Auguſtin, de S. Gregoire le Grand, de S. Jerôme, ou de Bede. Les PP. *Martene & Durand*, dans leur tréſor d'Anecdotes attribuent à S. Odilon un Sermon de la Nativité de la Vierge, qui n'eſt qu'une moitié du 2e chapitre du Livre II de S. Ambroiſe ſur les Vierges. *Les mêmes*, dans leur grande collection, prétendent que l'Opuſcule de Florus, ſur le Canon de la Meſſe, qu'ils y ont inſeré, n'avoit juſqu'alors paru qu'imparfait & defec-

tueux ; & cependant il ſe trouve tout entier dans la Bibliotheque des SS. PP. de Lyon. Il eſt donc évident, concluent MM. les DD., que ces Editeurs n'avoient pas tout lû. Doit-on leur en faire un crime ? Non, ſans doute, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de lire tout ; mais par cette raiſon là même, il eſt permis d'examiner leurs éditions, pour relever les fautes qui s'y ſont gliſſées, pour ſuppléer à ce qui peut leur avoir échapé ; en un mot, pour y faire les corrections dont elles peuvent avoir beſoin. C'eſt le deſſein que ſe ſont propoſé MM. les DD., & il faudroit être bien ennemi de la verité, & de la ſcience, pour le déſaprouver.

Il eſt pourtant vrai que les Editions des PP. Bénédictins perdront par-là une partie du mérite qu'elles avoient dans l'opinion du Public, & que ces Manuſcrits tant vantés de la Bibliotheque de S. Germain des Prés, & d'autres Monaſteres, ſeront comme les autres ſujets à l'examen. Il n'eſt pas moins vrai qu'on ne s'en rapportera pas ſi aveuglément dans la ſuite aux aſſurances que les Editeurs donnent dans leurs Préfa-

ces, d'avoir tout lû, tout examiné, tout confronté. Mais enfin, cet inconvenient est-il assez grand pour contrebalancer l'utilité que le Public retirera de l'Ouvrage de MM. les Docteurs? Ne vaut-il pas mieux que quelques Editeurs Bénédictins perdent un peu de leur gloire, que de laisser tout le Public dans l'erreur? Faut-il parce qu'un Auteur est de la même societé que nous, entreprendre de justifier jusqu'à ses fautes & ses erreurs, & regarder comme nos ennemis ceux qui les censurent, quoiqu'ils le fassent avec modération? Pour nous, nous sommes persuadés que lorsque les PP. Bénédictins connoîtront la pureté du zele qui anime MM. les Docteurs dans leur travail, ils seront les premiers à applaudir à leurs découvertes, sauf à les redresser eux-mêmes, selon les Loix de la Charité chrétienne, & sans ce zele amer qui offense, s'il leur échape quelque faute. C'est ainsi que la verité s'éclaircit, & que les Sciences se perfectionnent.

La seconde contradiction qu'on reproche à MM. les DD., ne leur paroît pas mieux fondée que la premiere; & il

ſeroit inutile de la rapporter. Mais la réponſe au ſecond Chef d'accuſation contient des faits intéreſſans. C'eſt à tort, dit l'Auteur de la Lettre à MM. les Docteurs, qu'ils font un reproche au P. Mabillon, d'avoir attribué à S. Laurent l'Homelie *de Muliere Chananæa* ; car ce n'eſt pas le P. Mabillon, ajoute-t-il, c'eſt le Manuſcrit de S. Germain, qui fait cette mépriſe. Mais quoi, lui diſent Meſſieurs les Docteurs, n'étoit-ce pas au P. Mabillon à s'appercevoir de la mépriſe, & à la corriger ? Sur ce pied là, continuent-ils, il faudra donc excuſer auſſi les PP. Martene & Durand, d'avoir attribué à Alexandre & à Theodoric, Cardinaux, Légats du ſaint Siege deux Lettres qui ſont, l'une, d'Albert, depuis Gregoire VIII : l'autre, de Theodwin. Car ce ne ſont point les PP. Martene & Durand qui ont fait la mépriſe ; c'eſt le Manuſcrit dont ils ſe ſont ſervis ; & ſi les Editeurs Bénédictins ont donné ces deux Lettres, comme *Anecdotes*, & non encore imprimées, quoique François du Cheſne les eût déja publiées avant eux, ce ne ſera pas encore leur faute. Mais cette façon de

justifier les méprises des Editeurs, est-elle recevable?

Un des points les plus considérables de cette contestation, est de vérifier si en effet le P. Mabillon a attribué l'Homelie de la Chananéene à un S. Laurent, & de sçavoir à qui il faut l'attribuer. Comme l'Ecrivain des PP. Bénédictins a fait ses efforts pour excuser & justifier sur cela le P. Mabillon, MM. les Docteurs justifient de leur côté la remarque qu'ils avoient déja publiée dans leur premiere Lettre, & ils mettent la chose dans un si grand jour, qu'il ne paroît guére possible de se refuser à leurs preuves; & comme ce seroit peu de sçavoir précisément que le P. Mabillon s'est trompé, ils nous apprennent la verité du fait, qui est que cette Homelie est de S. Chrysostôme, ainsi qu'ils l'avoient déja dit; ils le prouvent de nouveau, & réfutent par des réponses solides les vivacités qui ont échapé à l'Ecrivain des PP. Bénédictins.

La derniere édition d'Origene, par le P. la Ruë, donne aussi occasion à MM. les DD., de faire plusieurs remarques. Ils louent l'Editeur, & ils l'estiment;

mais ils ne laiſſent pas de remarquer que ſon édition auroit été plus parfaite, s'il avoit conſulté les Ouvrages de Raban Maure, dans les endroits où ce dernier cite Origene ; car il auroit trouvé dans ces citations, de quoi corriger les fautes des Manuſcrits qu'il a ſuivis ; & MM. les DD. en rapportent pluſieurs exemples, qui prouvent en même tems quelle eſt leur application & leur exactitude dans l'exécution du deſſein qu'ils ſe ſont propoſé. Ils ſe juſtifient avec le même ſuccès ſur les queſtions de Wicbodus, attribuées à Bede, & ils corrigent en paſſant une faute qui s'eſt gliſſée dans toutes les éditions des Conciles, & que les Editeurs n'ont pas remarquée. C'eſt dans une Lettre d'Alexandre III, à Gerard, Evêque, & aux Chanoines de Boulogne, où il faut lire *nos*, au lieu de *non*, qui fait un ſens abſurde.

La grande queſtion roule ſur deux Lettres de S. Auguſtin nouvellement publiées. Nous avons rapporté, en rendant compte de la Lettre de l'Ecrivain des PP. Bénédictins, les raiſons ſur leſquelles il fondoit l'authenticité de ces deux Lettres, & par leſquelles il répon-

doit aux doutes de MM. les DD. Ici ces Meſſieurs répliquent à l'Ecrivain. Le détail des raiſonnemens ſeroit trop long, & peut-être peu intéreſſant pour la plupart de nos Lecteurs. Mais on y trouve par occaſion des faits qui méritent d'être lûs ; entr'autres, 1°. La mépriſe des nouveaux Editeurs de S. Auguſtin, dans le jugement qu'ils prononcent ſur le Dialogue d'Oroſius & de S. Auguſtin, en 65 queſtions. 2°. Une autre mépriſe du P. Mabillon, dans l'édition de S. Bernard, par rapport aux Méditations d'Arnold, ou de Drogon. 3°. Une pareille mépriſe du P. Montfaucon, dans l'édition de S. Chryſoſtôme, où il dit qu'il traduit du Grec de Savilius pour la premiere fois en Latin une explication de l'Oraiſon Dominicale, laquelle 1°. n'eſt pas de S. Chryſoſtôme, & 2°. avoit parû déja pluſieurs fois en Latin. 4°. D'autres ſemblables fautes échapées au P. Beaugendre, à Baluze, & encore au P. Montfaucon, dont le S. Chryſoſtôme paroît en effet fournir une ample matiere de critique. On en rapporte ici pluſieurs exemples, entr'autres l'Homelie ſur ces paroles de ſaint

Matthieu, *Si Filius Dei es, mitte te deorſum.* Mauvais Ouvrage, dit le P. Montfaucon, de quelque miſérable Ecrivain. Il eſt vrai, diſent MM. les Docteurs, que l'Ouvrage paroît tel dans la traduction de ce Pere ; mais dans le Grec il a paru bon à M. Tillemont ; il paroît encore tel dans la traduction du P. Garnier ; & ce ſçavant Jeſuite, après avoir été plus heureux dans ſa traduction, l'a auſſi été dans la découverte qu'il a faite du véritable Auteur de ce diſcours, qui eſt l'impie Neſtorius. Ces remarques ſont ſuivies de quelques autres ſemblables ; & cet échantillon, pour ainſi dire, que MM. les Docteurs nous donnent de l'Ouvrage qu'ils préparent, fait eſperer qu'il ſera d'une utilité infinie pour perfectionner & corriger les nouvelles éditions qu'on nous a données depuis quelques années des Ouvrages des SS. PP., & qu'on a peut-être trop eſtimées, quoique pluſieurs méritent de l'être. Tous les Sçavans doivent attendre avec impatience le fruit de leurs travaux, & applaudir d'avance à des recherches ſi pénibles & ſi utiles.

Lorſque nous finiſſions cet extrait,

on nous à remis une seconde Lettre adressée par M. de Bacq, de la Societé de Sorbonne, au R. P. Général de la Congrégation de S. Maur, pour servir de réponse à celle des PP. Bénédictins. Elle est écrite comme la premiere avec modération, & elle n'est pas moins solide ; mais comme on n'y employe à peu près que les mêmes raisons que nous venons de rapporter de la premiere, il seroit inutile d'en faire un extrait particulier.

## ARTICLE XXXVIII.

# LE PSYCHOMETRE OU REFLEXIONS SUR LES différens caracteres de l'Esprit, par un Mylord Anglois.

*L'Ecrit suivant n'est que l'essai d'un plus grand ouvrage, traduit sur l'original Anglois ; l'Auteur invite les connoisseurs & les vrais critiques de toutes les nations, à lui communiquer leurs lumieres ; ils pourront adresser leurs Mémoires, port payé, aux Journalis-*

*tes de Trevoux, ou au Pere Roüillé l'un des Auteurs du Journal, au College de Louis le Grand, ruë Saint Jacques à Paris.*

QUoique la vraye Philoſophie diſtingue *l'Etre penſant*, d'avec *l'Etre materiel*; il y a cependant entre ces deux ſubſtances une Analogie ſecrette qui fait que les proprietés de l'une s'expriment dans un ſens figuré, par les mêmes paroles qui déſignent les proprietés de l'autre dans un ſens naturel. Les mots profond, ſublime, étendu, ſolide, délicat, ſubtil, lumineux & brillant ſont des métaphores dérivées originairement des Etres corporels. Voilà pourquoi il y a pluſieurs genres d'eſprit, comme il y a pluſieurs ſortes de corps. Pour bien juger du caractere des grands hommes, il faut connoître ces différences, & ſçavoir les comparer, les balancer & les aprétier.

## L'ESPRIT PROFOND.

L'Eſprit profond eſt celui qui ſçait pénétrer juſqu'aux racines cachées des vérités les moins connuës, découvrir

leurs premieres ſemences, remonter aux principes, deſcendre aux conſéquences & démontrer leur enchaînement. Tels paroiſſent parmi les anciens Apollonius & Archimedes, & parmi les Modernes, Deſcartes & Neuton.

### L'Esprit sublime.

L'Eſprit ſublime préſente à l'ame des vérités, & même des ſentimens qui l'anobliſſent & l'élevent. Son objet en tant que diſtingué de l'eſprit profond eſt plûtôt de perfectionner la volonté que l'entendement. Il arrête, il attire, il attache, il perſuade. Il reſſemble aſſez à l'eſprit lumineux qui éclaire, qui découvre des nouvelles vérités, ou qui met les anciennes dans leur vrai point de vûë. Tels étoient autrefois, Pythagore, Socrate & Platon, l'Archevêque Fenelon & Corneille en France, le Duc de Shaftsbury & Milton en Angleterre, le Dante & le Taſſe en Italie.

### L'Esprit solide.

L'Eſprit ſolide eſt celui qui voit clairement ce qu'il voit, quoique ſa vûë ne ſoit pas toujours fort étenduë, je le croi-

rois

rois le même que l'eſprit juſte & Géometrique, qui ſçait arranger ſes idées avec ordre, clarté & préciſion. L'Angleterre eſt féconde dans ces ſortes d'eſprits. Bacon & Locke en ſont des exemples. La France a eu auſſi quelques génies de cette eſpece, comme Nicole, Arnault, & le P. Bourdalouë, Jeſuite.

L'ESPRIT SUBTIL.

L'eſprit ſubtil & l'eſprit délicat ſe diſtinguent par la difference de leur objet; l'un regarde les penſées; l'autre, les ſentimens. L'eſprit ſubtil découvre les diſtinctions & les differences les plus déliées des idées; il fend un cheveu, il aperçoit les premiers élemens des verités les plus abſtraites. Tel étoit S. Thomas, en Italie; Suarez, en Eſpagne; Scot, en Ecoſſe; & Malebranche, en France.

L'ESPRIT DELICAT.

L'eſprit délicat démêle toutes les nuances fines des paſſions, des vertus, des ſentimens & des caracteres. Waller & Priſe, en Angleterre; la Fontaine, Racine & Quinaut, en France, ont excellé dans ce genre.

L'ESPRIT VIF.

L'eſprit vif voit promptement ſon objet, le peint avec graces, l'orne de fleurs, l'aiguiſe par des traits, & l'enrichit de tours ingenieux. Les Grecs autrefois, les Italiens & les François aujourd'hui ſurpaſſent les autres Nations dans ce genre. Il reſſemble aſſez à l'eſprit brillant, qui n'a point de lumiere propre, qui ne crée rien, qui n'a rien d'original, mais qui ſçait placer les penſées des autres dans un vrai point de vûe, les faire éclore, & leur donner de l'éclat. Tels ſont la Bruyere, & S. Evremont, en France; l'Eſpion Turc, & le Spectateur Anglois; Bocace & Cervantes, en Eſpagne.

L'ESPRIT MALE.

L'Eſprit mâle eſt celui qui ſaiſit fortement ſon objet, qui le tourne & le retourne à ſon gré. Comme dans la Géometrie la force réſulte de l'union de la maſſe & de la vîteſſe, de même l'eſprit mâle renferme la ſolidité & la vivacité. Il ſecoue les préjugés, il écarte les ombres, il enchaîne l'imagination, il s'enfonce & s'éleve tour à tour; ſemblable

aux rayons du Soleil réunis, il éclaire & embraſe tous les objets qu'il rencontre. Rien n'eſt plus rare que ce génie. Boſſuet & Paſcal en France, Clarke & More en Angleterre, poſſedent beaucoup de ces qualités; mais il y a des endroits où tous ces Auteurs ſont foibles.

### L'ESPRIT ETENDU.

L'eſprit étendu embraſſe une grande quantité d'objets, de raports, de connoiſſances; il voit de loin; il ſçait raſſembler les idées les plus ſéparées, les comparer, les combiner, & en tirer des concluſions; il s'allie ſouvent avec l'*eſprit univerſel*, qui a une aptitude pour exceller dans toutes les Sciences, & qui renferme en ſoi les ſemences de tous les eſprits. Pic de la Mirandole en Italie, Leibnitz en Allemagne, Boréhave en Hollande, Clarke en Angleterre, Bayle, Fontenelle, & le Pere Tournemine François, excellent dans ce genre. Voilà les principales diſtinctions de l'eſprit, dont les contraires ſont aſſez connues par leur oppoſition.

Le plus grand génie eſt ſans doute celui qui voit *loin*, *vîte & clair*; mais

il eſt preſque impoſſible de rencontrer toutes ces éminentes qualités dans un même ſujet. Les génies qui excellent dans un ſens, ſont défectueux dans un autre. Le profond eſt quelquefois obſcur ; le ſublime friſe ſouvent le chimerique ; l'eſprit trop étendu tombe dans le vague ; la ſolidité rend quelquefois lent & peſant ; la ſubtilité degenere en idées guindées ; le délicat, en précieux ; le lumineux, en ébloüiſſant ; le vif, en legereté ſuperficielle ; & le mâle, en hardieſſe audacieuſe.

## DESCARTES ET NEUTON.

Deſcartes & Neuton étoient peut-être les deux plus vaſtes génies que l'Europe, & même l'Univers ayent jamais produit dans aucun ſiecle. Le génie du Philoſophe François eſt lumineux, ſublime, étendu, mais pas toujours ſolide ; celui du Philoſophe Anglois eſt profond, exact, univerſel, mais ſouvent obſcur. Deſcartes enſeigna le Catechiſme de la raiſon aux Européens ; ſa Phyſique, ſa Metaphyſique, & ſa Géometrie contiennent les ſemences de toutes les ſciences, & ſupoſent des prin-

cipes qui tendent à nous donner un ſyſtême général de l'Univers, de tous les Etres, & de tous leurs raports. Il faut avoüer cependant qu'il devine ſouvent le principe plutôt qu'il ne le démontre. Son imagination étoit trop vive, pour raiſonner toujours avec juſteſſe. En rejettant la Philoſophie des Anciens, il retint leur doctrine ſur la *Matiere Etherée*, qui eſt le reſſort univerſel de tous les mouvemens. Neuton, en voulant rejetter d'abord ce principe, tomba dans la doctrine obſcure des cauſes occultes, & il n'eſt devenu intelligible, qu'en revenant à ce même principe vers la fin de ſes jours. Son milieu Etheréen, ſon eſprit ſubtil, & ſon principe d'attraction peuvent être conciliés avec la doctrine de Deſcartes. La vraye Phyſique réſulte de la combinaiſon de ces deux ſyſtêmes. Les Géometres Ecoſſois y travaillent. La Nature ſemble avoir reſervé à ces Inſulaires la gloire de terminer les diſcordes Philoſophiques entre les François & les Anglois, comme autrefois les guerres ſanglantes entre ces deux Nations. Deſcartes, en proſcrivant la Metaphyſique Arabe, &

le Jargon ſcholaſtique qui ſe répandit dans toutes les Ecoles Chrétiennes par les Maures, d'abord en Eſpagne, enſuite en Italie, enfin en France, introduiſit pourtant les methodes Arabes dans la Géometrie, & appliqua l'Algebre à la ſcience des lignes. Cette methode eſt commode pour les eſprits vifs qui ne ſçavent pas s'arrêter long-tems à un même objet. Ils ſe ſoulagent par les ſignes Algebriques, & ſuivent pas à pas une longue ſuite de raiſonnemens dont ils ne peuvent embraſſer les raports tout à la fois : ils arrivent ſûrement au but ; mais l'eſprit marche dans l'obſcurité, ſans voir intuitivement ſon objet. Il va d'un lieu dans un autre, comme un aveugle porté dans une voiture douce & rapide ; mais il ne voit point les beautés de la Nature, & de l'art des Pays par où il paſſe. Neuton perfectionna le calcul, en l'étendant juſqu'à l'infini même ; mais par une déſappropriation rare dans un inventeur, il ſentit l'illuſion de cette methode, & tâcha de ramener toutes ſes démonſtrations à la ſimple Géometrie. Le croira-t-on ? Ce goût du ſimple en lui, venoit de la pro-

fondeur & de l'étendue de ſon génie. A force de pénétration, il voyoit juſqu'à la premiere ſource des verités Géometriques ; & ſon génie embraſſant une infinité de raports, il découvrit ainſi par une eſpece d'intuition ſimple, ce que les autres ne démontrent que par une comparaiſon ſucceſſive d'idées. Quelques-uns confondent cette methode de Neuton avec celle d'Apollonius & d'Archimedes. Il y a autant de raports multipliés dans ces Géometres anciens, que dans les methodes Algebriques, & ils ſont bien plus difficiles à ſaiſir. Neuton vouloit ſimplifier les démonſtrations, en dévoilant l'origine & la génération des raports, pour les préſenter à l'eſprit par un ſeul regard. Il digéra d'abord ſon ſyſtême en douze Theorêmes ; mais il l'embaraſſa & l'obſcurcit depuis par pluſieurs lemmes, corollaires & propoſitions incidentes. La Metaphyſique de Deſcartes eſt lumineuſe ; mais il y avance des idées qui ont poſé les fondemens du Spinoſiſme, comme l'identité de la matiere & de l'eſpace, la neceſſité d'une plénitude materielle, abſolue, & infinie, & l'impoſſibilité du

vuide. On peut démontrer que l'eſpace, ou le lieu des corps, eſt immuable, indiviſible, éternel, c'eſt-à-dire le même que l'immenſité Divine; & par conſéquent, ſi l'eſpace & la matiere ſont les mêmes, l'étendue corporelle eſt un attribut de l'Eſſence ſuprême. Neuton ſentit la fauſſeté de cette idée, & combattit toujours la doctrine de Deſcartes. Son principe Metaphyſique de deux ſortes d'étendues; l'une, indiviſible, immobile & infinie; l'autre, diviſible, mobile & bornée, paroît vrai, ſolide & profond: mais ſes raiſonnemens Phyſiques ſur le vuide, ſont très-foibles.

## HENRY MORE ET SPINOSA.

Je compare Henry More, Docteur Anglois, & Spinoſa, à cauſe de l'oppoſition diametrale de leurs génies & de leurs ſyſtêmes. C'eſt contraſter les lumieres les plus vives avec les obſcurités les plus déſolantes. More étoit un eſprit ſublime, profond & vaſte; mais il ne paroît pas avoir eu l'ombre de la juſteſſe Géometrique. Il ne ſçait pas enchaîner les verités qu'il découvre; il ſe plonge juſqu'aux abîmes, & s'éleve juſ-

qu'au Ciel, ſans laiſſer aucune trace de ſa route, comme l'Aigle dans l'air, & la Baleine dans la Mer. Son eſprit reſſemble dans la Theologie à celui de Deſcartes dans la Phyſique; il devine ſouvent les principes, ſans les démontrer; ſes idées éclairent, élevent & enlevent quand on peut les raſſembler, les combiner, & les digérer dans un ſyſtême lié: mais il eſt Philoſophe par ſauts & par bonds; il n'atteint au ſublime que par ſecouſſes, par accès & par tranſport. En s'élevant au-deſſus des autres, il va ſouvent au-delà du but, ſe guinde, s'égare, ſe perd, & mêle les chimeres avec les verités. Spinoſa avoit l'eſprit plus juſte, plus ſubtil, plus conſequent, & plus univerſel. Géometre, Phyſicien, Metaphyſicien, Philologue, il connoiſſoit preſque toutes les ſciences; cependant il ſuppoſe tous ſes principes, ſans en démontrer aucun. Il ſe fourvoie dès le premier pas qu'il fait; il ſuit ſa route ſans ſe détourner un inſtant: mais la plûpart de ſes définitions ſont fauſſes, & tous ſes axiomes ſont équivoques. Son ſyſtême eſt une combinaiſon du Cabbaliſme, du Carteſianiſme, & du

Thomiſme mal entendu. Il ſoutient avec les Cabbaliſtes, que tout ſort de Dieu par émanation neceſſaire ; avec les Cartéſiens, que l'eſpace & la matiere ſont les mêmes ; avec les faux Thomiſtes, que la certitude des futurs contingens dépend d'un décret abſolu de la volonté Divine. Il ne paroît pas pourtant avoir été Athée par principes, puiſqu'il ſoutient qu'il y a une Puiſſance infinie qui produit tout par émanation, une intelligence infinie qui penſe à tout, & une volonté infinie qui veut tout auſſi néceſſairement qu'il le voit. Il diſtingue toujours dans l'Etre éternel une Nature productrice, qu'il appelle, *Natura naturans*, & une Nature produite, qu'il nomme, *Natura naturata*. Or comme, ſelon lui, les *idées & les objets* ſont eſſentiellement les mêmes, il n'admet qu'une ſeule ſubſtance dans la Nature, dont tous les êtres particuliers, & toutes les eſpeces generiques ſont des idées ou des attributs. Il établit ainſi en Dieu, non une ſeule idée conſubſtantielle, mais une infinité d'idées conſubſtantielles. Il regarde l'étendue & la penſée comme deux proprietés de l'Etre ſuprême ;

mais en ſoûtenant que l'étendue eſt indiviſible, immuable, éternelle, il nie l'exiſtence réelle de la matiere, & réduit tout à l'eſprit pur, à l'eſſence éternelle, à une intelligence infinie qui renferme toutes les idées; & ces idées ſont des êtres réels, éternels, conſubſtantiels à Dieu, qui émanent de lui néceſſairement, qui ſubſiſtent en lui diſtinctement, & qui agiſſent par lui efficacement, comme le Verbe des Chrétiens.

Ceux qui regardent le Spinoſiſme comme un Materialiſme groſſier, ne l'entendent pas; c'eſt l'Idéaliſme le plus pur, le Malebranchiſme conſommé, & une eſpece de Janſeniſme outré, ou tombé en démence. More adopta la doctrine d'Origene, & l'embellit de pluſieurs opinions choiſies qu'il tira du Cabbaliſme, ou de la Mythologie Hebraïque. Ses idées ſur la Création libre, mais éternelle du monde, ſur l'immenſité de l'Univers, ſur le nombre innombrable d'intelligences créées, ſur leur préexiſtence, leur dégradation & leur rétabliſſement, préſentent à la raiſon un plan général de la Providence, & pour ainſi dire, une équation univerſelle du

fini & de l'infini, qui ſapent l'impieté par les fondemens, qui confondent le Spinoſiſme, & qui répondent à toutes les objections de Bayle ſur l'origine & la durée du mal.

## BOSSUET ET FENELON.

Le génie de Boſſuet, Evêque de Meaux, paroît étendu, clair & ſolide. Celui de Fenelon eſt ſublime, lumineux & délicat. Il manquoit peut-être à l'un & à l'autre un degré de profondeur, & une certaine univerſalité, qui font le génie tranſcendant du premier ordre. L'Evêque de Meaux, en raiſonnant très-conſequemment aux principes poſés ou ſuppoſés, les prouve rarement. Il fit trembler la prétendue Réforme, parce que les Proteſtans conviennent avec les Catholiques dans la croyance des grandes & premieres verités; cependant je ne ſçai s'il avoit aſſez de profondeur, pour réfuter un Spinoſiſte, un Déïſte, un incredule décidé. Il poſſedoit un grand nombre de faits hiſtoriques & dogmatiques; mais il ne remonte jamais aux premieres verités. L'Archevêque de Cambray peint & perſuade, éclaire &

échauffe. Il passe rapidement des images aux sentimens, sans insister assez sur les preuves des verités qu'il avance. Dans sa dispute sur l'amour du beau, il paroît pourtant plus fondé que son Antagoniste. Tout se réduit à sçavoir si la volonté peut être remuée par la *vûe claire de la verité*, aussi-bien que par le *sentiment aveugle du plaisir*. Je sçai que la Philosophie commune enseigne que le plaisir est le seul ressort du cœur humain; mais l'esprit vraiment Géometrique pourra peut être démontrer que la *verité* peut agir quelquefois aussi fortement sur l'ame, que la *volupté*. Les premiers zélateurs de la Morale sévére, Jansenius, S. Cyran, Pascal, & les Théologiens de Louvain, adopterent la doctrine du pur amour, & la soûtinrent même. Je ne dis point pourquoi leurs successeurs ont changé de sentiment. Les idées que Bossuet donne de la Divinité, de la Religion & de la Morale, sont fort inferieures à celles de Fenelon. L'Evêque de Meaux paroît quelquefois trop humaniser l'Etre éternel, & nous le répresente comme un Legislateur arbitraire qui nous impose des

Loix févéres, & qui nous récompenfe ou nous punit pour y avoir manqué. L'Archevêque de Cambray rend la Divinité plus aimable. Il nous peint Dieu comme le Pere commun des efprits, & comme l'ami univerfel des Etres, dont les Loix, loin d'être des chaînes qui nous gênent, font au contraire des aîles qui nous élevent, nous perfectionnent, & nous béatifient. En un mot, l'un étoit un Géant qui terraffoit des monftres, & renverfoit des Montagnes; mais il marchoit toujours fur terre, fans s'élever plus haut. L'autre eft un Aigle qui vole vers le Soleil, y puife & en rapporte la lumiere, pour éclairer & enflammer l'Univers. Si ces deux grands hommes avoient eu l'efprit plus Géometrique, Boffuet auroit été plus profond, & Fenelon plus exact.

## Malebranche et Locke.

Malebranche eft le génie le plus fubtil, le plus conféquent & le plus fyftêmatique que jamais nation ait produit. Sa fubtilité cependant dégénére quelquefois en idées guindées, & alors cet Auteur dont le ftyle eft d'une clarté éle-

gante & précise devient obscur & diffus. Il nie la puissance active des *causes secondes*, pour la même raison que Spinosa nie la puissance créatrice de la *cause premiere*, c'est-à-dire, parce que nous n'avons point une idée claire & parfaite de *force*. Malebranche soutient que l'Etre fini ne peut pas agir, parce qu'on ne voit point le raport qu'il y a entre l'acte de la volonté créée, & la production des nouveaux modes. Spinosa conclut que l'essence infinie ne peut pas créer parce qu'on ne voit aucune liaison entre l'acte d'un Etre indivisible & la production de nouvelles substances. Ils oublient tous deux ce premier principe de la Logique, qui nous enseigne que *voir clair* est une raison d'affirmer, mais que ne point *voir* n'est jamais une raison de nier. L'oubli de ce principe est la source de tous les sophismes & de tous les égaremens du Malebranchisme & du Spinosisme. Le Philosophe François soutient que l'essence lumineuse de la divinité est l'objet aussi-bien que la cause de toutes nos perceptions, & que la matiere créée est absolument inefficace, & ne peut pas agir sur les ef-

prits. Le Philoſophe Juif ſent l'inutilité d'une telle création, & la rejette comme ſuperfluë & chimerique. Spinoſa & Malebranche étoient diſciples du même Maître. (*Deſcartes*) & puiſent dans ſa doctrine des principes qui paroiſſent tout-à-fait contraires, mais qui ſe concilient enfin. L'un confond l'action de Dieu avec l'action de la créature, l'autre confond la ſubſtance de Dieu avec la ſubſtance de la créature, & tous deux en parlant du même principe, ſuivent des routes différentes, mais il faut qu'ils reviennent néceſſairement aux mêmes concluſions en ſoutenant que Dieu eſt phyſiquement *tout* en *tous*, qu'il n'y a point de matiere réelle, & que les eſprits finis ſont des idées ou des formes conſubſtantielles de la divinité. Spinoſa raiſonna conſéquemment à ſon faux principe & favoriſa l'Atheiſme peut-être ſans le croire. Malebranche craignit les juſtes conſéquences du faux principe, & aima mieux raiſonner inconſéquemment que de combattre la religion. Locke n'a ni la profondeur ni la ſubtilité de Malebranche, c'eſt un eſprit froid, exact & clair, mais il n'eſt quelquefois

tranſparent que parce qu'il eſt mince & ſuperficiel. Il devient ſouvent obſcur quand il veut aprofondir, & ne ſçait plus où il en eſt. Tandis qu'il ne s'agit que des raports ſenſibles, palpables & communs, il raiſonne avec une clarté merveilleuſe ; lorſqu'il veut remonter aux principes, il s'égare quelquefois & tombe à terre. Son génie paroît pourtant plus ſolide que celui de Malebranche ; il voit clairement tout ce qu'il voit, mais il ne voit qu'un petit nombre d'idées. Ses raiſonnemens ſur le vuide & le plein, ſur la liberté, ſur la premiere ſource de nos idées, ſur la durée & ſur l'eſpace ſont très ſuperficiels ; il a pourtant quelquefois des idées grandes & profondes, d'où émanent les vétités les plus ſublimes, comme par exemple, que l'eſſence intime & parfaite des Etres nous eſt inconnuë ici bas, que nous ne voyons que quelques-uns de leurs attributs, que nous avons des idées auſſi claires des proprietés de l'ame que de celles de la matiere ; que l'infini dans le créé n'eſt rien de poſitif, un ſimple raport & une pure négation, que par conſéquent il ne peut y avoir qu'un ſeul infini poſitif

& abſolu qui eſt l'Etre increé. Malebranche eſt un Faucon, dont la vûë eſt perçante, & le vol ſublime. Locke eſt ſemblable à l'animal imaginaire des anciens qu'on apelle Lynx, il voit à travers des murs & de tous les objets opaques, mais c'eſt un quadrupede ſans aîles.

MILTON, FENELON ET LE TASSE.

L'Angleterre, la France & l'Italie ont produit juſqu'ici les ſeuls trois Poëmes épiques qui paſſeront peut-être à la poſtérité, & qui ſeront admirés dans tous les tems & dans tous les pays, le *Paradis perdu*, le *Telemaque* & la *Jeruſalem conquiſe*. Milton ne ſuit pas les regles de l'Epopée, mais on y rencontre plus que dans aucun autre Auteur les traits d'un génie vraiment créateur. Le Traducteur François de ce Poëme n'a point entendu le ſyſtême du Poëte Anglois. Milton verſé dans les ſciences des anciens, & Maître de leurs langues, voulut mettre la religion chrétienne en Poëſie, comme Homere celle des Grecs ou plûtôt des Egyptiens. Son poëme embraſſe tous les tems, tous les lieux & tous les Etres; il décrit ce qui ſe paſſa

dans cet intervalle de durée qui entr'ouvre les deux éternités. Il parcourt le Ciel, la Terre & les Enfers, il fait parler les Anges, les Démons & les hommes. Le Messie étoit le seul Heros qui convenoit à la scene, à la durée & aux personnages de son Poëme. Comme il possedoit parfaitement le systême des Orientaux & des Egyptiens, il regarde l'enfer comme une planette analogue à la nôtre, mais perduë dans un coin de l'immensité, privé de lumiere ou du moins éclairé seulement par des flâmes dévorantes & séparé par le cahos de la sphere du Soleil & des Astres; il adopte aussi une opinion commune à plusieurs anciens; que tous les esprits angeliques fidelles ou rebelles sont unis à un vehicule de matiere plus ou moins subtil, lumineux & incorruptible. Il semble enfin avoir eu quelque idée d'un systême renouvellé depuis peu, & qui prétend que les différentes Mythologies des Payens, ne sont que des émanations plus ou moins dégradées & défigurées de la vraye Theologie enseignée par le Protoplaste à ses enfans, & repanduë parmi les différentes nations à mesure que le

genre humain ſe multiplia & couvrit la face de la terre. En conſéquence de ces trois principes il corporaliſe tous les objets, il fait trouver dans la ſphere des Anges & des Démons, des Montagnes, des Vallons, des Rivieres & des corps ſemblables à ceux de notre terre; l'Ecriture Sainte eſt pleine de ces images. Milton revêt les Anges d'une matiere céleſte, & les Démons de figures giganteſques. Il allie la poëſie d'Iſaïe & celle d'Homere ſans indécence, ſes fictions ſont hardies, ſon génie ſublime, ſes penſées élevées & ſes expreſſions dans la langue originale d'une force & d'une varieté étonnantes. Tout en lui porte le caractere d'un génie mâle & créateur. Le *Telemaque* eſt un poëme plus régulier que le *Paradis perdu*, & le génie du Poëte François eſt plus naturel, plus délicat & plus fleuri, quoique moins hardi & moins mâle que celui du Poëte Anglois. Le ſublime de Milton conſiſte dans les penſées, celui de Fenelon dans les ſentimens. Le premier en quelques endroits déroge à la majeſté de la religion chrétienne. Le dernier annoblit toujours la religion payenne. On trou-

ve plus de Métaphyſique & de Theologie dans le Poëme Anglois. On rencontre plus de morale & de politique dans le Poëme François. On ne peut aimer le Telemaque ſans être bon citoyen. On peut ſe plaire dans la lecture du Paradis perdu ſans devenir meilleur chrétien ; tout y a trop l'air de fable. Milton ſurprend, étonne & tranſporte. Fenelon peint, perſuade & transforme. Les images de Milton ſont ſouvent giganteſques & outrées ; celles de Fenelon ſont toujours naturelles & ſimples, quoique fleuries. On reproche au Poëte François une trop grande monotonie dans ſes images, & au Poëte Anglois une trop grande uniformité d'idées. L'Enfer de Milton eſt plus beau que ſon Paradis, c'eſt-à-dire, mieux dépeint ; l'eſprit de Fenelon eſt toujours égal & toujours maître de ſon ſujet, Poëte, Philoſophe, politique, il réuſſit dans tous les genres. L'imagination du Poëte François reſſemble à une lumiere douce, pure & paiſible qui éclaire & échauffe ſans diſſoudre ni conſumer : celle de l'Anglois eſt un feu impétueux qui épuiſe les forces de l'eſprit en l'embraſant. En un

mot Fenelon tient le juſte milieu entre Milton, qui ſe perd ſouvent dans les nuës, & le Taſſe qui s'éleve rarement au-deſſus de la terre. La *Jeruſalem conquiſe* eſt plus variée que le *Paradis perdu*, & auſſi réguliere que le *Telemaque*. Le génie du Poëte eſt très-délicat, mais peu nerveux; ſes fictions ſont amuſantes, ſes ſentimens tendres, ſes caracteres diverſifiés; mais le ſurnaturel de ſon Poëme eſt ſouvent puerile, & le ſublime s'y trouve plûtôt dans l'expreſſion que dans les penſées ou dans les ſentimens. On y reconnoît toutes les marques d'un eſprit imitateur qui ne ſçait pas créer des Etres & des mondes nouveaux comme le Poëte Anglois, ni peindre les vérités ſublimes & morales comme le Poëte François. Les fictions de Milton ſe reſſentent un peu trop de l'eſprit Britannique & de la hardieſſe Proteſtante. Celles du Taſſe friſent la ſuperſtition, le Romaneſque, & la Chevalerie errante.

### BAYLE ET FONTENELLE.

Bayle & Fontenelle peuvent ſe comparer par leur univerſalité, mais le dernier paroît avoir un génie bien plus pro-

fond & plus exact que le premier. On trouve dans les ouvrages de Bayle une érudition immense de trois genres, Histoire, Métaphysique & Belles-Lettres. On admire dans ceux de Fontenelle les principes de presque toutes les sciences, de la Mathématique, de la Medecine, de la Chimie, de la Physique, de la Métaphysique, de la Poësie, de l'Histoire & tous les caracteres d'un génie qui embrasse les objets les plus éloignés, & qui connoît également l'étenduë & les bornes de l'esprit humain. Bayle a l'esprit hardi, leger, badin, varié, mais il n'aprofondit pas toujours son sujet, il paroît fuir la lumiere pour se perdre dans l'incertitude ténébreuse du Pyrrhonisme. Il montre tous les côtés obscurs d'une question sans chercher jamais le point lumineux d'où saillit l'évidence, il embellit, il orne, il égaye tout par ses traits brillans & ses tours ingénieux; mais son esprit est plus Sophiste que Philosophe, plus éloquent que juste, plus poëtique que géometre, plus étendu que profond. Fontenelle sans avoir tant d'audace se rend maître de tous les sujets qu'il traite, il paroît avoir créé

tout ce qu'il arrange, il fait éclorre les penſées informes d'autrui, & les met dans l'évidence; ſon eſprit univerſel eſt également ſubtil & délicat. Il ſaiſit les diſtinctions & les préciſions des idées les plus abſtraites ſoit Méthaphyſiques, ſoit Géometriques, il entend auſſi toutes les délicateſſes du cœur; on prétend qu'il ne les ſent pas également, & que ſon amour eſt trop Métaphyſique comme celui de Petrarque.

On pourra un jour continuer ces comparaiſons, entre les grands hommes tant anciens que modernes, former par-là des tableaux qui renfermeront l'Hiſtoire de l'eſprit humain. & décider ainſi la grande queſtion, ſi les Auteurs d'aujourd'hui égalent ou ſurpaſſent ceux d'autrefois.

## ARTICLE XXXIX.

*VOYAGE MERVEILLEUX du Prince Fan-Férédin dans la Romancie, contenant pluſieurs obſervations Hiſtoriques, Géographiques, Phyſiques, Critiques & Morales. A Paris, chés P. G. le Mercier, ruë Saint*

*Saint Jacques au Livre d'or, 1735. vol. in 12. pages 275. ſans l'Epître Dédicatoire & la Table des Chapitres.*

L'Inſpection ſeule du titre qu'on vient de lire, fait voir ce que l'Auteur anonyme s'eſt propoſé dans cet ingénieux ouvrage. Un voyage dans le pays des Romans ſi fréquenté de nos jours doit intéreſſer tout Lecteur, beaucoup plus que les relations des Voyageurs qui vont dans les quatre parties du monde, dans leſquelles il n'arrive preſque point de changement. Car il n'en eſt pas de même dans la Romancie, c'eſt la région des enchantemens. On jugera de la différence par ce voyage. C'eſt en un mot une critique très-fine de ce qu'on apelle Romans.

Michel Cervantes, touché de pitié pour ſa nation devenuë toute Romaneſque, à force d'outrer l'idée de la Chevalerie, avoit précédé l'Auteur dans le deſſein de guérir ſes compatriotes; il n'a peut-être que trop réuſſi. Il eſt à préſumer que la critique Françoiſe pourra produire un effet plus heureux dans une nation trop ſenſée pour s'in-

ſatuer du faux merveilleux, & trop indulgente pour ne pas s'y livrer quelquefois au delà des bornes que lui marque la juſteſſe & la droiture de ſon eſprit.

Le prétendu Prince Fanférédin décrit d'abord ſon départ pour la Romancie, les motifs qui l'y engagerent, la longueur de ſes recherches, les ſentimens qui s'élevoient dans ſon cœur, la maniere enfin dont il ſe trouva tranſporté dans ce pays tant déſiré; pas un mot en tout cela qui ne ſoit une critique, & qui s'écarte de ſon objet. Le voilà dans la Romancie. Surpris comme un aveugle né qui ouvriroit les yeux pour la premiere fois, tous les objets lui paroiſſent nouveaux. » C'étoient à la » vérité des bois, des rivieres, des » fontaines; il diſtinguoit des prairies, » des collines, des vergers. Mais toutes » ces choſes ſont ſi diférentes de tout ce » que dans ce pays-ci nous appellons du » même nom, qu'on peut dire avec vé» rité que nous n'en avons que le nom » & l'ombre. » Cette deſcription accompagnée de reflexions pleines de ſens & d'agrément ſur le détail des ra-

retés de ce pays, le mene insensiblement à la peinture de ses habitans. Il trouve enfin des hommes : mais quels hommes ! quelles mœurs ! quelles modes ! L'âge d'or n'en approche pas. Matiere à critique nouvelle & toujours voilée d'un sérieux plaisant. Il arrive dans la forêt des avantures. Autres objets singuliers. Il vient à bout de reveiller un Prince enchanté, qui devient alors son Enée ou son Achate, & qui ne le quitte plus. C'est par ses soins qu'il est instruit de tout ce qui concerne la Romancie ; c'est avec lui qu'il fait tout le voyage : il partage avec lui mille avantures & mille spectacles étonnans dont nous n'indiquerons que peu de traits. Le guide devenu l'ami de son liberateur lui aprend d'abord la langue Romancienne, au moyen d'un petit Dictionaire extrêmement curieux & raisonnablement satyrique ; il ne contient que peu de regles. Car la fécondité de cette langue résulte de son indigence même. Le nouvel éleve dans la Romancie apprend ce que c'est que la haute & la basse, l'ancienne & la nouvelle : mille choses curieuses & interessantes. Il

éprouve la maladie des baillemens, maladie qu'on ne peut guérir qu'en changeant d'air. Il voit les bois des amours, & les tables banales de leur langage. Il est instruit de la varieté des voitures, des lettres Romanciennes pour la commodité des voyageurs, des trente-six formalités préliminaires qui doivent préceder les propositions de mariage, de ce qu'on nomme les grandes épreuves, enfin de tous les usages & de toutes les loix irrévocables du pays. Tous sujets, comme l'on entrevoit, qui donnent lieu à de plaisantes malices. Les deux Romanciens entrent dans une espece de Ville, semblable à une foire. Elle est habitée par des ouvriers Romanciens de toute espece. Il y a des enfileurs, des souffleurs, des brodeurs, des ravaudeurs, des enlumineurs, des faiseurs de lanternes magiques, des montreurs de curiosité, des baladins, &c. il n'est pas difficile de deviner que les ouvriers sont les Auteurs Romanciens. » Nous apellons ici *enfileurs*. des » ouvriers qui sont assez communs de» puis un tems. Ces gens-là assemblent » de divers endroits une vingtaine ou

» une trentaine de petits riens, qu'ils » ont l'adreſſe d'enfiler & de coudre en- » ſemble; & voilà leur ouvrage fait. » Les *ſouffleurs* au contraire ne pren- » nent qu'un de ces petits riens; mais » ils ont l'art de l'enfler & de le tendre » en le soufflant, &c.

Tout ce chapitre mérite d'être lû, & plus encore le ſuivant. Il décrit l'arrivée d'une grande flotte d'armateurs ou de Romans perſonifiés, une eſpece d'aréopage d'hommes & de femmes, dont une grave matrone eſt la préſidente, le jugement que ce tribunal porte des armateurs qu'on oblige à s'y préſenter, les procédures, les plaidoyers & la ſentence. Un nouveau débarquement donne lieu à la concluſion, c'eſt-à-dire, à un Roman commencé & terminé en trois jours par un double mariage de la ſœur du Prince Fanférédin avec le Prince des Enchantés, & de la ſœur de celui-ci avec le Prince Auteur de ce livre. Car la *cataſtrophe lamentable* qui finit l'ouvrage eſt un ſonge de ce Prince qui redevient M. de la Broſſe, comme il trouve ſon ami redevenu M. des Mottes.

## ARTICLE XL.

*RE'FLEXIONS SUR l'Introduction à l'Histoire de l'Univers, par M. de Puffendorf, brochure* in-8°. *à Amsterdam, chez H. du Sauzet, 1734.*

TOut ce qui regarde les hommes célébres devient précieux, & doit être rassemblé avec soin ; il n'est pas moins du devoir d'un Journaliste de recueillir ce qui se publie sur les Auteurs distingués, quelque court qu'il puisse être, que d'un historien d'exposer certains traits particuliers de son Heros, lorsqu'ils servent sur tout, ce qui arrive souvent, à le mieux peindre que des événemens plus éclatans. C'est par cette raison que nous ne pouvons refuser place dans ces Mémoires aux réflexions dont nous allons parler. Nous n'en connoissons pas l'Auteur, mais quel qu'il soit, nous croyons pouvoir répondre que l'on sera également content de la politesse & de la vérité de sa critique.

La juste admiration que M. de Puffendorf s'étoit acquise par tant d'ouvrages importans, prévint extrêmement en faveur de celui-ci, & peu s'en fallut qu'il ne fût reçû généralement de tout le monde avec les mêmes respects. A peine eut-il paru que différentes traductions le rendirent familier aux nations les plus polies de l'Europe. Il est pourtant bien éloigné de l'étenduë qui convenoit au dessein de l'Auteur, & de la perfection qu'on en pouvoit attendre. Oseroit-on hazarder une comparaison? On l'a crû un tableau de Raphaël ou de Michel-Ange, & ce n'est qu'une de ces ébauches que les grands Maîtres tracent d'abord grossierement, & qu'ils abandonnent ensuite au pinceau de leurs éleves, en se réservant le droit d'y retoucher. Nous ne voulons pas dire pour cela qu'aucun autre que M. de Puffendorf ait travaillé à son introduction, mais les défauts qui frapent dans cet ouvrage, nous font juger que ce n'étoit dans l'origine que des materiaux encore brutes, que l'Auteur ne publia sans doute, que pour ceder à l'importunité de ses amis, sans avoir, où se donner le

loisir d'y mettre la derniere main.

En effet deux qualités paroissent essentiellement nécessaires dans un abregé comme celui-ci. 1°. En suprimant les circonstances particulieres, & quantité de détails qui ne sont que du ressort d'une histoire générale, il faut au moins que l'on y trouve les époques les plus célébres, les événemens les plus importans, & que tout cela y soit raconté de façon, que la précision ne nuise point à la clarté, & que la vérité y paroisse dans tout son éclat. Sans cela, on ne formera qu'un calendrier sterile, qu'une liste de noms, aussi insipide que peu interessante. 2°. Cela ne suffit pas. On veut connoître encore le genie, les mœurs & les coutumes de chaque nation; il faut donc que l'Historien dans un abregé même, trouve le secret d'exposer les interêts des Princes, les loix principales de chaque pays, & leur origine, les changemens que les traités publics ont operés dans le monde, les motifs qui y ont donné lieu, & qu'il joigne encore à tout cela les réflexions politiques, *dont l'importance saisit infailliblement la mémoire des lecteurs.*

A ces deux conditions ſeulement, un abrégé ſera tout à la fois utile & agréable. Il n'y a qu'à parcourir l'introduction de Puffendorf pour ſe convaincre qu'il a preſque également manqué à ces deux qualités.

Il ne nous a traité *qu'en mignature* le tableau de l'Empire Romain. Nous connoiſſons aſſez ces vainqueurs du monde, familiariſés dès l'enfance avec leurs exploits & leurs conquêtes. Mais on ſçait que l'art du gouvernement, autant que la ſcience militaire, les avoit élevés au plus haut point de gloire, c'étoit principalement les ſecrets de leur ſublime politique qu'il falloit nous déveloper.

L'Hiſtoire d'Eſpagne dans Puffendorf, nous offre encore de plus grands défauts, ſelon notre critique. L'Hiſtorien eſt mal-à-propos ſuperficiel ſur les malheurs & ſur la gloire de cette nation. Il n'inſiſte point aſſez ſur l'irruption des Mores. Ce fut à la vérité de la part de ceux-ci une tentative dont le ſuccès paſſa les eſperances ; mais il ne falloit pas laiſſer ignorer que la haine des Eſpagnols contre leur Roi, hâta plus la ré-

volution que la vengeance du Comte Julien. Pourquoi paſſe-t'il encore ſi rapidement ſur le regne des Princes qui ſe ſont diſtingués contre les Mores ? On ne trouve dans ce qu'il dit du regne de Ferdinand aucune trace de cette ſoupleſſe de génie qui fut l'ame de tous les deſſeins de ce Prince. Cette omiſſion n'eſt pas pardonnable à un Auteur, qui faiſoit ſon capital de l'étude de la politique. Ces maximes raffinées du Conſeil de Madrid, qui ont maintenu pendant près d'un ſiécle la Monarchie dans le dégré de puiſſance, où Charles V. l'avoit conduite, n'y ſont pas plus aprofondies.

Moins le Portugal avoit été conſidérable juſqu'au Regne d'Emmanuel, plus il convenoit à Puffendorf d'expliquer les moyens par leſquels il s'étoit élevé ſous le Regne de ce Prince ; c'étoit l'occaſion de préſenter cette Nation par ſon bel endroit, comparable à ce que nous avons de plus fameux dans l'Hiſtoire. Etoit-il dans la bonne foi de couler ſur la Révolution qui plaça le Duc de Bragance ſur le Thrône ? L'Auteur, bon Allemand, a conſulté

apparemment en cela la haine qu'il avoit conçue contre la France; mais il ne réüssira pas à frustrer le Cardinal de Richelieu, de la gloire qui lui est dûe, ni de la part qu'il eut à cet événement memorable.

Le Critique passe ensuite à l'Angleterre, & nous présente lui-même en racourci ce que son histoire a de surprenant, de varié, & d'agréable. Ce n'est que pour nous mieux faire sentir combien M. de Pufendorf est au-dessous de ce sujet. Par exemple il vole avec rapidité sur le Regne de Canut, qui chassa les Saxons; il nous indique succinctement les évenemens les plus considérables du Regne du Conquérant Normand: mais *le beau nom de Legislateur, si cher d'ailleurs à M. de Pufendorf, est sans aucun mérite pour le Roi Guillaume.* Un précis des Loix fameuses de ce Prince, de ce qui en subsiste encore aujourd'hui, & des variations qu'elles ont souffertes, auroit fait grand plaisir. On n'auroit pas été moins satisfait de trouver quelque chose de solide & de raisonné sur l'origine des Parlemens, sur leurs broüilleries avec les Rois, sur la

constitution présente de ce Royaume. Il falloit à ce qu'il nous apprend de la passion d'Henri VIII pour Anne de Boulen, ajouter un portrait du Cardinal de Volsei, qui nous fit connoître la politique de cet artificieux Ministre, dont l'ambition ruina la Religion, & le perdit enfin lui-même. Le caractere d'Elizabeth est totalement manqué, & son beau Regne n'a rien d'intéressant. Il se trompe même, ajoute le Critique, lorsqu'il avance que la Religion Anglicane est la Religion réformée sous la direction des Evêques. Si cela étoit, les Anglicans seroient-ils aussi acharnés qu'ils le sont contre les Puritains?

On ne fait pas un crime à Pufendorf d'avoir passé légérement sur les commencemens de notre Monarchie, au milieu des ténebres qui envelopent notre origine; mais il devoit circonstancier le Regne de Clovis. Ce Prince le méritoit par ses exploits, par sa valeur, & par la forme fixe qu'il donna à l'Etat. Quel cas fera-t-on d'une histoire où l'on verra le plus grand homme confondu presque avec ses descendans, qui vécurent dans la mollesse, & qui, pour la

plûpart, ne sont connus que par leur imbecillité? Voici, au lieu d'une simple omission, une erreur grossiere de l'Auteur. Il prétend que *le Pape Zacharie consentit d'autant plus facilement à l'usurpation de Pepin, qu'il apprehendoit la puissance des Lombards en Italie.* Les Papes n'avoient point alors la prétention de disposer des Couronnes. » La Nation Françoise consulta le Pape » sur la déposition de son Roi ; & le » Pape qui vouloit véritablement ga- » gner Pepin, la conseilla. Charlemagne ne tient pas dans l'Introduction une place plus honorable que Clovis. A peine y apprend-on qu'il est le premier Empereur d'Occident. On n'y dit mot, ni de ses victoires, ni de tout ce qu'il fit ou entreprit pour la gloire & pour le bien de l'Eglise. On n'y explique point comment l'Empire François si redoutable, devint presque à rien par l'usurpation que firent les Gouverneurs, des Provinces qui leur étoient confiées. Philippe Auguste, *qui étouffa une partie de ces nouveaux Souverains*, n'a coûté que peu de lignes à M. de Puffendorf. Les démêlés de Philippe le

Bel avec Boniface VIII, ne ſont pas ſeulement nommés. Si la ruine des Templiers eſt racontée, on néglige d'en diſcuter les motifs. On effleure ſeulement l'affaire du Concordat ſous François I, & le changement qui ſe fit en conſequence dans la diſcipline de l'Egliſe de France. Un détail exact des Traités publics auroit pû dédommager de la brieveté de ces narrations. On ſe contente d'indiquer les Traités de Vervins, de Munſter, des Pyrenées, de Nimegue, de Riſwick, d'Utrecht, qui ſont la baſe des interêts préſents de l'Europe.

Dans ce qui regarde les Etats du Pape, le Critique reproche avec raiſon à l'Auteur, de ne s'être point renfermé dans les bornes que la politique & l'hiſtoire lui preſcrivoient. Ce ne ſont par-tout que des diſſertations vagues, qui n'ont aucun rapport aux Papes, comme Princes temporels, & dont il a puiſé tous les principes dans les préventions & dans les Ecrits des Proteſtans. On ſçait bien qu'on ne peut abſolument ſe défendre des préjugés d'une Religion dans laquelle on a été élevé: mais l'équité demande d'un homme

éclairé ſur tout, ou qu'il ſe taiſe ſur les matieres controverſées ; ou, s'il entreprend de prononcer, qu'il ne le faſſe que ſur des ſujets de ſa competence, ou qu'après un mûr examen de part & d'autre, ſans adopter les puerilités, les excès, les invectives, qui ne doivent le jour qu'à la paſſion la plus aveugle, & qu'à la haine la plus forte. Un ſeul article que le Critique rapporte, fera juger de ſes réfléxions ſur cet endroit de l'Ouvrage de Puffendorf. " Il examine, dit-il, deux queſtions ; la premiere, pourquoi la Monarchie des Papes eſt élective, & non héréditaire; la ſeconde, pourquoi ils ne ſe marient point. Perſonne ne devineroit les idées de M. de Pufendorf. Il répond au premier, *qu'un enfant qui a un bâton entre les jambes, & qui croit être â cheval, ne ſeroit pas propre à répréſenter la gravité de cette place* ; & ſur le ſecond, il prétend qu'*une apparence de pieté obligeoit de paroître ſi fortement attaché aux choſes Divines, qu'on fût entierement détaché des plaiſirs charnels.* Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter, dit le Critique, que le Public eût per-

mis au nouvel Editeur qui a senti ces absurdités, de les supprimer?

On pouvoit du moins se flatter que l'abregé de l'Empire seroit mieux fait, & plus rempli. Il vaut peut-être moins que les autres, au jugement du Critique. Rapportons ses propres paroles. « On seroit tenté de croire, nous dit-il, » qu'un Ecolier téméraire, sous le nom » de son Maître, a tracé sur le papier » quelques passages gravés dans sa mé- » moire. C'est une necessité de recourir à d'autres livres, si l'on veut avoir les premieres notions sur l'histoire de l'Empire. Les Regnes des Princes de la Maison de Saxe y sont croqués; on oublie les troubles qui agiterent si longtems l'Allemagne; à peine se souvient-on de la fameuse querelle des Investitures; on ne fixe point notre attention sur une époque aussi marquée que la Bulle d'or de Charles IV, qui prescrivit l'ordre & les rangs que l'on observe encore inviolablement. On ne trouve qu'une légére mention du Traité de Passau, qui assura aux Protestans l'exercice paisible de leur Religion, de la paix de Westphalie, & de celle d'Oliva,

qui forment aujourd'hui la base du Droit public dans l'Empire.

Les Royaumes du Nord ne sont pas si négligés ; & c'est ce qui rend encore plus sensibles les autres défauts que l'on vient de relever en partie.

Dans tout ceci, comme l'on voit, l'Anonyme n'attaque que l'Historien Allemand, & ne touche point aux autres abregés qui se trouvent dans la nouvelle édition de l'Introduction. Il y en a, nous dit-il, de deux sortes; ceux des Etats, oubliés par M. de Puffendorf, & ceux qui servent de continuation à l'Ouvrage. Il applaudit au contraire aux lumieres & au travail du sçavant Editeur M. Brusen la Martiniere, & il souhaiteroit que le Public, à qui le Dictionaire Géographique, & d'autres productions du même prix, répondent des talents de M. de la Martiniere, voulût l'engager à refondre les propres articles de M. de Puffendorf. Par-là, » toute l'Histoire moderne seroit réu» nie sous les yeux du Lecteur, com» me dans un tableau, & sur le même » plan de l'Histoire ancienne, que l'in» fatigable M. Rollin s'empresse de pu-

» blier. Reſte à ſçavoir s'il eſt également facile de réuſſir dans l'un & l'autre de ces projets. Dans l'Hiſtoire ancienne, un Auteur n'a point à lutter contre les préjugés des Nations, ni à ſe défendre de ſes affections particulieres, ou de ſes haines. Le Public auſſi indifferent ſur ce chapitre, n'exige de lui que les agrémens du ſtile, qu'un choix judicieux dans les faits qu'il rapporte, & dans les authorités dont il s'appuye. Dans l'Hiſtoire moderne, ſur tout quand elle embraſſe les Pays Etrangers, tout eſt ſemé d'écueils, & les difficultés ſont preſque inſurmontables. L'oppoſition des Nations, la difference des Loix, les contradictions des Ecrivains paſſionnés, les événemens qui ſe confondent, les circonſtances des tems qui ſe détruiſent ſucceſſivement, & l'interêt vif de tous les Lecteurs, vingt autres cauſes de cette nature, font ſentir cette verité.

Finiſſons par la plainte modeſte que le Critique fait ſur la derniere édition de l'Introduction : elle regarde les Libraires, & nous croyons devoir la rapporter pour le bien du Public.

„ La Hollande qui a coutume de
„ nous enrichir de ſes belles Editions,
„ s'eſt un peu démentie dans celle de
„ l'Ouvrage dont il s'agit, donnée en
„ 1732. Le caractere en eſt abſolument
„ trop menu. On en attendroit avec
„ impatience une nouvelle, accompa-
„ gnée des additions néceſſaires, ſi l'on
„ pouvoit eſpérer que l'Editeur de la
„ derniere voulût bien y donner ſes
„ ſoins, puiſqu'on ſeroit aſſuré d'avoir
„ une Introduction à l'Hiſtoire de l'Eu-
„ rope abſolument complette, correcte,
„ & ſans défauts.

## ARTICLE XLI.

### *MEPRISE DE L'AUTEUR d'un Livre intitulé, Diſſertation ſur les fondemens de la Religion Chrétienne, extraite des* Miſcellaneæ Obſervationes, *annoncées dans nos Mémoires de Janvier 1735. Article I.*

A en croire cet Ecrivain, pag. 126, *S. Jerôme nous démontre que le verſet 9 du Chapitre XXVII de S. Matthieu, eſt cité d'un Livre apocryphe*

*attribué à Jeremie.* Ce n'eſt point la penſée de S. Jerôme. Il dit à la verité, qu'il a vû un Livre apocryphe attribué à Jeremie, où le verſet cité par S. Matthieu ſe trouvoit à la lettre ; mais bien loin d'avoir crû que ce paſſage fût cité d'après l'Ecrit apocryphe, il penſe au contraire qu'il eſt tiré du Prophete Zacharie. Voici le paſſage. *Alors fut accompli ce qui a été dit par le Prophete Jeremie : Ils reçurent trente pieces d'argent, &c.* « Ce Texte, dit S. Jerôme, „ ne ſe trouve point dans Jeremie. „ Il y a quelque choſe de ſemblable „ dans Zacharie, qui eſt preſque le der„ nier des douze Prophetes ; & quoi„ que le ſens ne ſoit pas fort différent, „ cependant l'ordre & les mots ſont dif„ férens. J'ai lû depuis peu dans un cer„ tain volume Hebraïque que me pré„ ſenta un Hebreu de la ſecte Naza„ réenne, un écrit apocryphe de Jere„ mie, où j'ai vû cela écrit mot pour „ mot. Cependant ce paſſage me paroît „ plutôt tiré de Zacharie, à la maniere „ ordinaire des Evangéliſtes & des „ Apôtres, qui ſans s'embarraſſer de „ l'ordre des expreſſions, citent pour

„ exemple le ſeul ſens du Vieux Teſta-
„ ment.

L'Auteur, pour juſtifier ſa mépriſe, nous renvoye au Spicilege des Saints Peres, par Grabius. Il eût mieux vallu lire S. Jerôme, & nous y renvoyer. De ſçavoir ſi Grabius s'eſt expliqué d'une maniere bien claire, ou non, c'eſt une queſtion à part. Après avoir parlé de certaines citations, dont il dit que S. Jerôme avoue qu'elles ſont tirées d'Ecrits apocryphes, il continue ainſi:
« Il eſt conſtant par le Chapitre II, ℣ 1
„ du Livre II des Machabées, qu'avant
„ la Naiſſance de Jeſus-Chriſt il cou-
„ roit certains Ecrits apocryphes ſous
„ le nom de Jeremie. S. Jerôme aſſure
„ qu'il en a vû un chez un Nazaréen,
„ & qu'il y a trouvé exactement les
„ paroles que S. Matthieu cite au Cha-
„ pitre XXVII, comme de Jeremie.
„ Voyez le Commentaire de ſaint Je-
„ rôme ſur ce Texte de S. Matthieu.
„ Origene ſoupçonna la même choſe
„ avant lui.

## ARTICLE XLII.

### *REMARQUES SUR LA Traduction de Longin, par Boileau, extraites des* Miſcellaneæ Obſervationes.

L'Obſervateur commence par dire que cette Traduction lui paroît excellente, & qu'à ſon goût, peu d'Auteurs Grecs ſont ſi bien traduits : de ſorte que la France doit beaucoup à Boileau, pour avoir prouvé par cet Ouvrage, que la Langue Françoiſe, qu'on croyoit molle & délicate, eſt ſuſceptible de force & d'énergie. Cette Traduction ne lui ſemble pas néanmoins exempte de défauts, & il en cite trois ou quatre, en ſe ſervant de l'édition d'Amſterdam *in*-4°. 1718, pour Deſpreaux, & de celle de Londres *in*-4° 1724, pour Longin.

On lit *pag.* 10. φυσῶν οὐ σμικροῖς μὲν αὐλίσκοισι φορβειᾶς δ' ἄτερ. *La flute dont il joue n'eſt pas petite, mais il ne ſe ſert point de ce qu'on nomme Capiſtrum:* c'eſt-à-dire que Clitarque dont il s'agit ici

prend véritablement un ton ſublime, mais qu'il outre & qu'il enfle ſon ſtyle. Le *Capiſtrum* φορβεία étoit un cuir lié derriere la tête du joüeur de flute, & couvrant ſa bouche de maniere que l'extrêmité de la flute entroit par une petite ouverture entre ſes levres. Son uſage, dit le Scholiaſte d'Ariſtophane, (*a*) étoit d'adoucir le ſon en modérant le ſouffle, où ſelon Plutarque, (*b*) il arrêtoit la violence du ſouffle, ce qui revient au même. On peut juger par-là ſi Deſpreaux traduit exactement lorſqu'il dit de Clitarque, *il ouvre une grande bouche pour ſouffler dans une petite flute.* L'antitheſe de *grande* & de *petite* eſt peu digne de Sophocle dont on cite les paroles. Mais comme l'exemplaire ſur lequel Deſpreaux travailloit fait lire σμικροῖς au lieu de ȣ σμικροῖς *non parvis*, on lui paſſe l'expreſſion de *petite flute*; mais le prétendu proverbe en lui-même n'eſt pas ſenſé; car le moyen de ſouffler en ouvrant une grande bouche, & le moyen de remplir alors un petit inſtrument? Auſſi le traduc-

(a) *Ad Veſpaſ. v.* 580.
(b) *De irâ cohibendâ, p.* 456.

teur Anglois Welstedius s'exprime-t'il d'une maniere encore plus risible lorsqu'il outre l'antithese *d'enorme ouverture*, & de *petit flageolet*.

Longin *pag.* 22. en décrivant le genre sublime τὰ ὕψη, ajoûte τὰ διὰ παντὸς ἀρέσκοντα καὶ πᾶσιν. Ce que Boileau tourne en cette maniere, *quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties.* Welstedius son fidele imitateur traduit aussi Boileau plûtôt que Longin. Car il eût mieux été de mettre, *qu'elle plaît toujours & à tout le monde.* En effet, outre que ce sens est celui qui s'offre naturellement à l'esprit, le sublime est souvent renfermé dans très-peu de paroles, souvent dans un seul mot, comme Despreaux lui-même l'a fait voir, quelquefois jusques dans un silence éloquent, ainsi que Longin le montre, *chapitre* 9. en ces cas où sont les parties du sublime? Ce qui suit enfin détermine absolument le vrai sens de πᾶσιν.

*Pag.* 50. καὶ τοῖς φραστικοῖς ἅπασι καὶ ἐπιδεικτικοῖς, *& generalement pour tous ces discours qui se font dans le genre démonstratif.* φραστικοῖς n'est point expri-

mé,

mé, & il ſignifie ce que les Rhéteurs appellent *narrations* où il eſt queſtion de raconter une hiſtoire, de rapporter un fait, choſe en quoi excelloit particulierement le talent inimitable de Ciceron, comme on le voit dans ſa harangue pour Milon, & en cent autres endroits. Welſtedius ne manque pas d'imiter Boileau juſques dans cette omiſſion.

*Ibidem.* ϰαὶ φυσιολογίαις : Longin ici, comme ci-deſſus, apporte un exemple du ſublime Ciceronien, en diſant que cette ſorte de ſublime eſt très-propre aux *Epilogues*, ou *Peroraiſons*, aux narrations hiſtoriques, & enfin φυσιολογίαις que Boileau prend pour des *traités de Phyſique.* Mais il ne s'agit pas ici de diſſertations de Phyſique ou de Philoſophie naturelle. Longin n'entend que de courtes deſcriptions des choſes naturelles qu'il eſt permis à l'Orateur de toucher en paſſant, quand la matiere & l'occaſion le requierent. Surquoi l'on ne peut trop admirer la double bévûë de Welſtedius qui en traduiſant les *traités de Phyſique* que Boileau prête à Longin, par *treatiſes of Phyſik*, eſt allé s'imagi-

ner que le mot François *Physique*, qui s'entend de la connoissance des choses naturelles, répondoit au terme Anglois *Physic*, qui signifie *Medecine*.

## ARTICLE XLIII.

# NOUVELLES LITTERAIRES.

## ITALIE.

### De Venise.

François Pitteri a achevé de réimprimer en François les Mémoires de M. de Tillemont, pour l'Histoire Ecclesiastique.

M. Angelo Capelli a fait imprimer chez Ant. Maffei, une nouvelle Méthode pour connoître les éclipses passées, présentes, & à venir, sans autre instrument que la régle & le compas. Il a grossi son Livre de divers problêmes d'Astronomie, & de la maniere de dresser des Ephémerides pour les mouvemens Célestes. Il y a joint des Tables Planétaires. L'Ouvrage est de deux volumes *in*-4°. dont le premier comprend, *As-*

*trosophia numerica, sive Astronomica supputandi ratio, in libros 14 digesta.* I. *Cælestium corporum longitudinem exhibet.* II. *Novam Eclypsium methodum tradit.* III. *Problemata Astronomica promovet.* IV. *Ephemeridum constructionem docet.* Le second ne contient que les Tables nécessaires pour les Opérations.

### De Boulogne.

Longhi a mis en vente le premier volume *in-folio* d'un Ouvrage important qui a pour titre, *De Servorum Dei Beatificatione, & Beatorum Canonizatione, L. 1. Authore,* Prospero de Lambertinis, *S. R. E. Cardinali Tit. S. Crucis in Hierusalem, Anconæ primùm Episcopo, posteà Archiepiscopo Bononiæ, 1735.* Nous ne disons rien présentement de ce nouvel Ouvrage, qui aura incessamment sa place dans nos Mémoires. Ce premier tome sera suivi de cinq autres.

## Moscovie.

### De Petersbourg.

On a publié depuis peu le quatriéme volume des *Mémoires de l'Academie*

*Imperiale.* Nos Mémoires feront bientôt connoître les deux premiers.

M. Bechenstein a mis au jour la troisiéme partie de son art Heraldique.

## SUEDE.

### De Stokolm.

Le Docteur Triewald a fait imprimer en Langue Suédoise le Recueil des expériences Physiques qu'il fait ici réguliérement.

## ALLEMAGNE.

### De Thorn.

M. Jaénichen s'est fait Editeur d'un Ouvrage de feu Martin Boehm, sur les Interregnes de Pologne. *De Interregnis Poloniæ.* Il y a joint quelques supplémens. Le même Auteur a laissé en mourant deux autres Manuscrits, dont le premier contient des notes & des additions, pour la *Pologne* de Simon Slanwoski ; le second est intitulé, *Prussia geographicè, politicè & ecclesiasticè illustrata.*

### De Francfort sur le Mein.

M. J. Jacques Mosen, Conseiller privé de l'Electeur de Cologne, publie depuis quelque tems dans un Ouvrage Périodique, divers sujets de dévotion,

des Cantiques, diverſes Hiſtoriettes pieuſes, & quantité d'autres piéces du même goût.

M. Senckemberg a fait préſent au Public, du premier Tome de ſon Ouvrage, qui a pour titre, *Selecta Juris & Hiſtoriarum tum anecdota, tum jam edita.* Ce premier volume *in*-4°. réunit quelques anciens monumens qui concernent la Ville de Francfort. A la ſuite eſt un Supplément de la vie de Melchior Goldaſt, que le même Auteur mit au jour il y a quelques années. On ſçait que Goldaſt fut un célébre Juriſconſulte Proteſtant qui vivoit au commencement du XVII ſiécle. On a de lui en trois volumes *in-folio*, *Monarchia S. Romani Imperii, ſive Tractatus de Juriſdictione Imperiali ſeu Regia, & Pontificia ſeu Sacerdotali, deque poteſtate Imperatoris, ſive Regis ac Papæ, cum diſtinctione utriuſque Regiminis politici & eccleſiaſtici.* M. Senckemberg finit ce premier Tome par un Abregé de l'hiſtoire des Rhingraves.

## ALSACE.

### DE STRASBOURG.

Jean-Daniel Dulſequer le fils, a mis

ſous preſſe, & propoſe par ſouſcription un Ouvrage qui a pour titre, *La Théorie & la Pratique de la coupe des pierres & des bois, pour la conſtruction des voutes & autres parties des Bâtimens civils & militaires ; ou Traité de Stereotomie, à l'uſage de l'Architecture, par M. Frezier, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, Ingénieur ordinaire du Roi, en Chef à Landau ; auquel on joindra une Diſſertation critique ſur les ordres d'Architecture.*

On fait rarement travailler à des ouvrages d'Architecture civile ou militaire un peu conſidérables, ſans éprouver la neceſſité d'avoir des ouvriers intelligens dans la *coupe des pierres & des bois.* Alors les Livres qui traitent de cette matiere ſont d'un grand ſecours. Leur utilité, & leur petit nombre les avoit rendus extrémement rares, lorſque M. de la Rue donna le ſien ; mais ſon objet, auſſi-bien que celui du P. Deran, qui, avant lui, étoit pour ainſi dire, le ſeul, n'a été que d'inſtruire les ouvriers dans une pratique qu'ils n'ont éclairée d'aucunes raiſons, & qui eſt quelquefois fauſſe dans ſon principe.

C'eſt ce qui engage l'Auteur à propoſer au Public un nouveau Traité, où il penſe moins à inſtruire les manœuvres, que ceux qui doivent les conduire.

Suppoſant que tout homme qui ſe mêle d'Architecture, doit avoir quelques principes de Géometrie, il commence par la théorie des *ſections des Corps*, ou de la *Stereotomie*, afin que ceux qui veulent en faire une étude, entendent le fond de cet art, pour n'agir qu'avec connoiſſance de cauſe; *premiere nouveauté* que les Auteurs qui l'ont précedé, avoient laiſſée à déſirer, & qui fait à peu près le tiers de l'Ouvrage.

La *ſeconde nouveauté*, qui eſt une extenſion de celle-ci, conſiſte en ce que dans la partie qui concerne la pratique, l'Auteur a ajouté à la fin de chaque *trait* une explication démonſtrative tirée des principes de ſa théorie. Le P. Dechalles, il eſt vrai, dans ſon Traité *de Lapidum Sectione*, inſeré dans ſon grand cours de Mathématiques en Latin, avoit le premier commencé à rendre raiſon des *traits*, mais il n'avoit pas emonté à la ſource des courbes qui ſe

forment aux arêtes par la pénétration des corps.

*La troisiéme nouveauté* consiste dans la correction des erreurs de plusieurs des anciens *traits*; il ne sert de rien de dire que celles qu'on reproche aux Auteurs de la coupe des pierres, sont de nulle conséquence pour la pratique, parce que la grossiereté des materiaux, & la grandeur des ouvrages ne permet pas d'operer avec une grande précision : car premierement, puisqu'on peut mieux faire, pourquoi operer mal de propos déliberé? En second lieu, est-il vrai que ces erreurs sont toujours insensibles? M. Frézier en appelle à la remarque de M. de la Rue, sur les *jarrets* des arêtes des voûtes des écuries de Versailles, malgré les agrémens qu'on a pû y faire; ce sont certainement des suites nécessaires de la fausseté du trait des *voûtes d'arêtes sur le noyau*, que les Appareilleurs ont trouvé dans les Auteurs qui établissent pour leur *plan*, c'est-à-dire pour la projection horizontale, des arcs de cercle, au lieu d'une courbe méchanique qui en est très-differente, puisqu'elle a diverses infléxions,

& un nœud : ce qui n'a pas encore été corrigé.

Enfin, la *quatriéme nouveauté* est celle de la construction d'une grande partie des traits qui sont presque tous intrinsequement differens des anciens, ou du moins dans quelques circonstances.

Après avoir exposé en quoi ce Traité differe des autres, il convient de faire voir la distribution des matieres, & leur arrangement.

Il est divisé en quatre livres, dont les trois premiers contiennent la science, & le dernier, l'art de la stereotomie. Ceux-là ne feront qu'un tome, & le dernier en fera deux.

*Tome I.* On verra dans le premier tome la théorie des lignes courbes, qui se forment à la surface de ces corps, dont quelques parties peuvent représenter les voûtes. Tels sont la Sphere, le Cone, le Cylindre, l'Anneau, & l'Helice, lorsqu'ils sont coupés par des plans, ou pénétrés par d'autres corps ronds de même, ou de differente espece, qui se rencontrent ou se croisent : ce qui donne lieu à une division de ce livre en deux parties.

La premiere, qui concerne les Courbes Planes, sera un très-petit Abregé des Sections coniques, parce que cette matiere a été traitée par un grand nombre de Mathématiciens.

La seconde traitera des *Courbes à double courbure*, par la seule Géometrie élementaire, où l'on fera voir le rapport qu'elles ont avec les sections coniques. Ce premier livre pourroit être appellé la *Tomomorphie*, ou figure des sections.

Dans le *second livre*, on trouvera tous les problêmes nécessaires pour décrire les unes & les autres de ces courbes, tant sur les surfaces planes, que convexes, ausquelles elles conviennent. Ce sera une espece de Géometrie pratique des Appareilleurs. On pourroit l'appeller la *Tomographie*, ou description des sections.

Le *troisiéme livre* contient l'art de représenter dans leurs mesures les sections quelconques rectilignes & mixtes. 1. Par le moyen de la projection. 2. Par le dévelopement des surfaces. 3. Par la connoissance des angles qu'elles font entr'elles.

Ces trois livres enſemble feront le premier tome d'un *in-4°.* du caractere appellé *S. Auguſtin*, de 512 pag. avec 27 planches de la grandeur de la page.

Le *quatriéme livre*, qu'on pourroit appeller la *Tomotechnie*, l'art de couper, contient les *traits* de toutes ſortes de voûtes ; il ſera d'un volume un peu trop gros, pour être relié en un ſeul tome : c'eſt pourquoi on le compte pour deux.

*Tome II.* La premiere partie du 4^e^. livre contiendra les traits des *Voutes ſimples*, c'eſt-à dire, qui n'ont qu'une ſurface continue ſans diviſion d'arêtes. Elle commence par l'examen de la Nature, & formation des ſurfaces planes, courbes régulieres, & *gauches* ou irrégulieres. Le 2^e^. chapitre expoſe les differentes manieres de tailler les ſolides, par équarriſſement, par panneaux, & par une troiſiéme methode mixte. Le 3^e^. chapitre traite des arrondiſſemens des angles. Le 4^e^. des voutes planes. Le 5^e^. des Cylindriques ou *Berceaux*. Le 6^e^. des Coniques ou Trompes. Le 7^e^. des Spheriques ou *Culs de four* circu-

laires. Le 8^e^. des ſpheroides ou *culs de four ovales.* Le 9^e^. des Annulaires ou *voutes ſur le noyau.* Le 10^e^. des Helicoides ou *vis S. Giles.* Le 11^e^. des irrégulieres aux *arrieres vouſſures.*

Cette premiere partie du 4^e^. livre formera un ſecond tome d'environ 560 pages avec 33 planches d'égale grandeur.

*Tome III.* La ſeconde partie du quatriéme livre traitera des *voutes compoſées* de differentes ſurfaces, qui ſe rencontrent ou ſe croiſent.

I. Des régulieres, comme (1) des rencontres des berceaux, entr'eux appellées *voutes d'arêtes*, & *arcs de Cloître.* (2.) Des mêmes, avec les voutes ſpheriques, comme *Deſcente qui rachete un cul de four.* (3.) Des mêmes, avec les coniques. (4.) Des coniques entr'elles, comme *embraſure en tour ronde ou creuſe & en talud.* (5.) Des Annulaires, avec les cylindriques, ſpheriques & coniques, comme *porte, niche, ou lunette dans une voute ſur le noyau.* (6.) Des Helicoides, avec les mêmes, comme *porte, niche ou lunette ebraſée dans une vis S. Giles.*

La ſeconde partie de ce 3^e^. tome contiendra les rencontres des ſurfaces irrégulieres avec d'autres, en 3 chapitres.

La troiſiéme traitera des ſurfaces courbes des eſcaliers, coquilles & limons ſur des baſes circulaires, elliptiques ou en ſpirale.

La quatriéme traitera du diſpoſitif à la conſtruction des voutes, par des problêmes de MM. de la Hire, Couplet & Pitot, touchant la force des pies droits, pour contenir leur pouſſée & celle des cintres, pour en ſoutenir la charge avant que la clef y ſoit miſe.

On y joindra une petite *diſſertation critique ſur les ordres d'Architecture*, où l'on ſe propoſe d'en montrer les abus. Enfin, une petite explication des termes : ce qui ſera un troiſiéme tome de 500 pages, ſans compter les tables & trente-deux planches.

Tout l'Ouvrage ſera *in*-4°. 3 vol. avec 95 planches bien gravées, de même forme & papier que le premier tome, avec des caracteres neufs, & ſera achevé dans le courant de l'année 1736. Le premier tome en paroîtra vers la fin de l'année courante. Le prix des ſouſ-

criptions ſera de 24 liv. dont le premier payement ſera de 12 liv. en ſouſcrivant, & le ſecond de 6 liv. en recevant le premier tome, & le troiſiéme payement auſſi de 6 liv. en recevant les deux derniers tomes. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit, en payeront 36 liv. quand il ſera achevé. On recevra les ſouſcriptions juſqu'au mois de May de l'année courante chez Jacques Guerin l'aîné, Coignard fils, Clouzier, Ganeau, Cavelier, Briaſſon, &c. ruë S. Jacques.

## ANGLETERRE.

### De Londres.

Les brochures ſe multiplient étrangement ici. Celle qui a le plus de cours eſt une *exhortation* pathétique aux membres du Parlement, & ſur tout aux jeunes gens qui commencent à prendre connoiſſance des interêts de leur patrie, pour les engager à ſe garentir de la corruption. L'Auteur en marque les ſources & le but d'une maniere fort énergique. Il rapporte ce qu'on a vû dans les brochures précédentes, les dettes immenſes de la Nation dont elle ne peut ſe libérer que par

une éxacte œconomie, & par une attention rigoureuse à n'accorder que les subsides absolument nécessaires, pour la conservation de la Patrie, sans s'embarquer dans des intérêts étrangers, engagemens ruineux, & dont on ne voit ni la fin ni le but. Ceux qui connoissent la Carte du pays entendent bien des choses qui échapent à un étranger, surtout dans une autre brochure où l'on fait l'Histoire d'un Chevalier Robert Cochram, premier Ministre d'un Roi d'Ecosse, qui vivoit, dit-on, dans le treiziéme siécle. Les faits paralleles aux événemens présens, sont rapportés d'une maniere fort ingénieuse.

On prêche ici vivement contre *le Papisme & ses Supposts*, on n'entend que Sermons, on ne lit que Pastorales contre la Religion Catholique Romaine, & au profit de l'incrédulité qui fait chaque jour des progrez sensibles en Angleterre.

L'infatigable M. Whiston a donné un nouvel ouvrage contenant six Dissertations. 1°. Sur le témoignage de Joseph touchant J. C. 2°. Sur l'exemplaire du Nouveau Testament dont Jo-

ſeph s'eſt ſervi. 3°. Sur l'Eclypſe mentionnée par Phlégon. 4°. Confirmation des prédictions de l'Ecriture par la chronologie, & par les obſervations Aſtronomiques. 5°. Réflexions ſur les remarques du Chevalier Newton, ſur les prophéties de Daniel & de l'Apocalypſe. 6°. Sur la durée du Miniſtére de J. C. qui a été au moins de quatre ans. C'eſt un *in*-8°. imprimé chez le fils de l'Auteur.

## PAYS-BAS.

### D'AMSTERDAM.

On a mis en vente depuis quelques mois, *l'Alciphron, ou le petit Philoſophe, en ſept Dialogues, contenant une Apologie de la Religion Chrétienne, contre ceux qu'on nomme Eſprits forts*, 2. vol. in-12. 1734.

Ce Livre traduit de l'Anglois de Berkley, a ſon bon & ſon mauvais côté. L'on y refute aſſez bien ſur pluſieurs chefs la doctrine des Athées. Mais l'incrédule y parle avec une confiance capable d'impoſer ; & il donne ſes objections comme autant de démonſtrations ſuivies. Cet air de triomphe dans une ſi mauvaiſe cauſe peut faire une impreſ-

ſion dangereuſe ſur certains eſprits ſuperficiels, qui prennent l'aparence pour la réalité, & une fauſſe lueur pour la lumiere même de l'évidence.

De plus ces objections ſont parées de tous les ornemens du langage, & ſoutenuës de toutes les ſubtilités d'une Métaphyſique fine & déliée. On a même enchéri ſur celles qui ſont répanduës dans les Livres de Socin & des Auteurs Antichrétiens. On y met en évidence de nouveaux principes d'Athéiſme que les impies les plus déclarés *n'oſeroient propoſer que de vive voix*. Ainſi s'en explique l'Auteur des ſept Dialogues qui compoſent les deux volumes, dans l'avertiſſement qui eſt à la tête de l'ouvrage. Convient-il de préſenter un appas ſi ſéduiſant à l'impieté, & de lui fournir de nouvelles armes contre Dieu même, ſous prétexte que les réponſes ne laiſſent aucune reſſource à l'incrédule.

Mais ces réponſes ſont-elles un contrepoiſon ſuffiſant ? Le défaut de la plûpart eſt de ſe faire trop attendre. Par exemple dans le premier Dialogue, on expoſe crûment les réflexions & les

maximes déteſtables des Athées ſur l'exiſtence de Dieu, ſur l'autorité des Rois, ſur celle de l'Egliſe, des Prêtres, des Magiſtrats, &c. Tout cela cependant y demeure ſans réfutation. Si celui qui fait le perſonnage d'Athée s'y trouve quelquefois interrompu, ce n'eſt que par quelques interrogations qui lui donnent lieu de déveloper mieux ſon ſyſtême. Ainſi le Lecteur à l'ouverture du Livre reſpire un air contagieux dont l'antidote eſt à une diſtance trop éloignée, pour prévenir à tems les funeſtes effets du poiſon.

Toutes les réponſes ne ſont pas toujours de la force des objections. Celui qui réfute l'Athée eſt un Proteſtant. Il ne combat donc point armé du bouclier & ſous les étendarts de l'Egliſe Catholique. Eſt-il étonnant qu'il ne puiſſe repouſſer tous les traits de l'incrédule, contre l'objet de la foi, ſon motif & ſa certitude ; contre l'autorité des Ecritures, contre la foibleſſe & l'impuiſſance de la raiſon humaine pour ſe déterminer en fait de Religion ?

Par une ſuite néceſſaire, comme celui qui dans ces Dialogues fait le per-

ſonnage de Chrétien, s'y montre auſſi ſous le maſque de Proteſtant, il y avance quantité d'erreurs qui ne peuvent avoir lieu dans un Royaume Catholique.

1°. Les définitions des Conciles y ſont peu ménagées; celle du mot *Conſubſtantiel* employé par le Concile de Nicée, pour exprimer la divinité du fils de Dieu, doit ſa naiſſance, ſi l'on en croit l'Auteur, à la brigue & aux paſſions humaines. Il conte pour rien la tradition orale, & déroge à l'authenticité de quelques Livres de l'Ecriture.

2°. Il ſoutient que des raiſons probables, ſuffiſent pour apuyer ſolidement notre foi. Ce principe eſt abſolument faux; les motifs de crédibilité ſont d'une certitude à toute épreuve. Penſer autrement, c'eſt frayer le chemin à l'Athéiſme que l'on combat dans l'ouvrage.

3°. Selon l'Auteur, on ne peut ſans ſe rendre coupable d'infidélité abandonner une religion qui nous a été tranſmiſe par nos ancêtres, & dont les Rois du pays ont fait une loi inviolable. Suivant ce principe un Turc ne

peut abjurer en ſûreté de conſcience, le Mahometiſme ſous prétexte qu'il eſt dans la route que ſes peres lui ont tracée, & que les Sultans lui ont preſcrite.

4°. On prétend dans le ſeptiéme Dialogue que le Chriſtianiſme n'eſt réſervé qu'aux ames vulgaïres, non aux grands génies & aux profonds ſpéculatifs, comme ſi la Religion Catholique n'avoit pas eu des hommes de cette trempe; & que Dieu en eût voulu exclure les ſçavans.

5°. L'Auteur voudroit perſuader que la tranſubſtantiation eſt un dogme inſoutenable, & qui mene droit à l'idolâtrie.

6°. Enfin pour écarter le grand argument que nos Controverſiſtes font valoir avec tant d'avantage contre les Proteſtans, on traite d'illuſion la preuve qu'ils empruntent de la diverſité des ſectes qui partagent le Proteſtantiſme. Ainſi on ne peut lire ce nouvel ouvrage avec trop de précaution. L'Analyſe que nous en donnerons inceſſamment fera connoître à fond le caractere du Livre & de l'Auteur.

# FRANCE.

## De Paris.

On a publié depuis peu les Livres ſuivans :

Traité de la Nobleſſe, & de toutes ſes diférentes eſpéces, nouvelle édition augmentée des Traités du Blaſon des Armoiries de France, de l'origine des noms, ſurnoms, & du Ban & arriere-Ban, par M. de la Roque, à Roüen, chez Pierre le Boucher, Libraire, dans la Cour du Palais, & Jore pere & fils, 1734. *in*-4. & ſe vend à Paris, Quai des Auguſtins, chez Bauche, & ruë S. Jacques, chez d'Eſpilly.

Abrégé de l'Anatomie du corps humain, où l'on donne une deſcription courte & exacte des parties qui le compoſent, avec leurs uſages, par M.*** Chirurgien Juré, chez le Mercier, fils, ruë S. Jacques, 1734. 2. vol. *in*-12.

Eſſais du Chevalier Bâcon, Chancelier d'Angleterre, ſur divers ſujets de politique & de morale, traduits de l'Anglois, 1734. chez Emery, Quay des Auguſtins, *in*-12. Ce prétieux Livre où la raiſon, la vertu, la religion, les devoirs de l'Etat & de l'honnête

homme marchent toujours d'intelligence, peut paſſer pour le chef-d'œuvre du grand homme dont il porte le nom.

Entretiens ſur la cauſe de l'inclinaiſon des orbites des Planétes, où l'on répond à la queſtion propoſée par l'Académie Royale des Sciences, pour le ſujet du prix des années 1732. & 1734. par M. Bouguer de la même Académie, & Hydrographe du Roi au Havre de Grace, chez Claude Jombert, ruë S. Jacques, 1734.

Réflexions ſur les défauts d'autrui, par M. l'Abbé de Villiers, quatriéme édition, revûë & corrigée, chez Jacques Colombat, ruë S. Jacques, 1734. *in*-12. 2. vol.

Les œuvres de Salvien, Prêtre de Marſeille, contenant ſes lettres & ſes traités ſur l'eſprit d'interêt & ſur la providence, avec des notes traduites en François, par le Révérend Pere *** de la Compagnie de Jeſus, à Paris, chez J. B. Deleſpine, ruë S. Jacques, à Saint Paul, 1735. un vol.

*Errata du mois de Mars 1735.*

PAge 391. ligne 22. ces réformes, *liſ.* ſes réformes. p. 420. l. 22. au voiſina-

ge, *l.* du voiſinage, p. 450. l. 5. & l'on me cherche la cauſe, *l.* & dont on ne cherche la cauſe. p. 470. dans le titre, par le R. P. de Laûbruſſe, *l.* de Laubruſſel.

*Errata du mois d'Avril 1735.*

PAge 603. ligne 15. pour corrompre, *liſ.* pour rompre. p. 644. l. 8. & 11. ſon mouvement, *l.* ſon moment. p. 646. l. 27. ſes flots, *l.* ſes hauts. p. 647. l. 25. dans l'eau, *l.* dans ſa place. p. 696. l. 15. des nouvelles, *l.* de nouvelles.

*APPROBATION.*

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LEROUGE.

---

## TABLE DES ARTICLES. du mois de d'Avril.

ART. XXXI. MEmoires du Chevalier d'Arvieux, &c. contenant ſes voyages à Conſtantinople, dans l'Aſie, la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte & la Barbarie; la deſcription de ces pays, les Religions, les Mœurs, le Négoce, le Gouvernement de ces peuples, l'Hiſtoire naturelle, &c. pag. 582.

ART. XXXII. Alberti Thura, &c. Gynæceum Daniæ litteratum, &c. ou le Cynécée lettré des Femmes Sçavantes de Dannemark, par M. Albert Thura, &c. p. 607.

Art. XXXIII. Anecdotes galantes & tragiques de la Cour de Neron. p. 613.
Art. XXXIV. Nouvelles classes de maladies, &c. avec leurs signes & leurs indications. p. 631.
Art. XXXV. Extrait du Méchanisme des corps flotans, par M. de la Croix, Commissaire général de la Marine,&c. p. 638.
Art. XXXVI. Histoire naturelle de l'Univers, par M. Colonne. p. 668.
Art. XXXVII. Epistola ad Reverendos admodum patres, &c. ou Lettre adressée aux très-Révérends Peres, Général, Prieur & Religieux de l'Abbaye de S. Germain des Prez, & dattée de Sorbonne. p. 683.
Art. XXXVIII. Le Psychometre, ou Réflexions sur les diférens caractéres de l'esprit, par un Mylord Anglois. p. 694.
Art. XXXIX. Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie, &c. p. 720.
Art. XL Réflexions sur l'introduction à l'Histoire de l'Univers, par M. de Puffendorf. p. 726.
Art. XLI. Méprise de l'Auteur d'un Livre intitulé : Dissertation sur les fondemens de la Religion Chrétienne : &c. p. 739.
Art. XLII. Remarques sur la traduction de Longin, par Boileau. p. 742.
Art. XLIII. Nouvelles Littéraires. p. 746.

*Fin de la Table.*

---

A Paris, de l'Imprimerie de Claude Robustel.

# MEMOIRES
POUR
# L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1735.

# MEMOIRES
## POUR
# L'HISTOIRE
## Des Sciences & des beaux Arts,

*Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le DUC DU MAINE.*

Mai 1735.

*Imprimé à Paris, & se vend*
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

LES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1701. | 19. vol. | 1719. | 12. v. |
| 1702. | 12. v. | 1720. | 5. v. |
| 1703. | 12. v. | 1721. | 12. v. |
| 1704. | 1. v. | 1722. | 12. v. |
| 1705. | 12. v. | 1723. | 12. v. |
| 1706. | 12. v. | 1724. | 12. v. |
| 1707. | 12. v. | 1725. | 12. v. |
| 1708. | 12. v. | 1726. | 13. v. |
| 1709. | 12. v. | 1727. | 12. v. |
| 1710. | 12. v. | 1728. | 12. v. |
| 1711. | 12. v. | 1729. | 12. v. |
| 1712. | 12. v. | 1730. | 12. v. |
| 1713. | 12. v. | 1731. | 12. v. |
| 1714. | 12. v. | 1732. | 12. v. |
| 1715. | 12. v. | 1733. | 12. v. |
| 1716. | 12. v. | 1734. | 12. v. |
| 1717. | 12. v. | 1735. | 5. v. |
| 1718. | 12. v. | | |

# MEMOIRES

## POUR L'HISTOIRE

## des Sciences & des beaux Arts.

*Mai 1735.*

### ARTICLE XLIV.

*ESSAIS DU CHEVALIER Bacon, Chancelier d'Angleterre, ſur divers ſujets de Politique & de Morale. pp. 395. A Paris, chez Emery, Quay des Auguſtins, à S. Benoît, 1734. avec Approbation & Privilege du Roi.*

LA Morale fournit aux hommes un fonds inépuiſable de réflexions ; la Politique n'offre pas un champ moins

étendu aux eſprits vifs ou mélancoliques. Quelque aplication que l'on ait pourtant à s'exercer ſur ces ſujets ſi dignes d'occuper la raiſon, on n'arrivera jamais à les épuiſer ; & y réuſſit-on pour le tems auquel on écrit, il eſt comme certain que le tableau le plus parfait dans ce genre, aura beſoin d'être retouché, ou pour plaire également à ceux qui nous ſuivront, ou pour repréſenter leurs mœurs avec la même fidélité. Les principes généraux ſont à la vérité toujours les mêmes, & c'eſt à les bien établir que l'on doit donc principalement s'attacher, mais ils varient à l'infini dans les aplications. Le tems, en amenant de nouveaux goûts, ou en changeant les ſituations, en rend comme indiſpenſables les explications & les adouciſſemens. Hazardons une comparaiſon ? Il en eſt des principes comme des étoffes. La matiere de celles-ci eſt toujours la même, l'or & l'argent, la laine & la ſoye, en font pareillement le fonds ; mais la maniere de les combiner & de les travailler change, pour ainſi dire, leur eſpece, & la mode, en les employant ſelon ſes caprices, rend

encore la différence plus ſenſible. On eſt tenté de rire en voyant les habillemens de nos peres dans les portraits que nous en conſervons ; doit-on être moins étonné de l'opoſition qui ſe trouve entre leurs mœurs & les nôtres, & de l'éloignement de leurs idées, & de la façon dont nous penſons aujourd'hui ſur la plûpart des mêmes objets. La Philoſophie moderne rejette avec mépris ce que l'ancienne avoit adopté comme autant de dogmes inconteſtables. Les diſtinctions de l'Ecole, en poſſeſſion pendant un ſi long tems de maîtriſer l'eſprit humain, de préſider à ſes opérations, & d'enlever avec les ſuffrages les récompenſes les plus diſtinguées, ne peuvent faire ſubſiſter de nos jours ceux qui n'en ignorent aucune. Ne pouſſons pas plus loin l'induction. Elle ſeroit curieuſe & amuſante, ſi on la faiſoit avec ſoin, mais elle ne ſeroit pas ici à ſa place, & ſans rechercher dans la nature même de l'homme, & dans la viciſſitude des choſes, les cauſes de ces changemens ; terminons ces réflexions que le titre ſeul du livre dont nous allons parler, a fait naître aſſez naturellement.

Le nom de l'Auteur fait ſon éloge. Le mérite de Bacon, ſi diſtingué dans la Littérature, n'eſt pas moins honoré parmi les politiques ; il fut tout à la fois, bel eſprit & grand homme d'Etat. Elevé aux premiers emplois, & au maniement des affaires publiques, il eut l'avantage de prendre, s'il eſt permis de le dire, les paſſions à leur ſource, il connut lui-même & conduiſit ces reſſorts intérieurs qui reglent les empires, & qui décident par la juſteſſe & par la continuité de leurs mouvemens, de la fortune du Souverain & des Sujets. Il y a plus, il fut heureux & malheureux ; il put donc adoucir ou réformer dans le ſilence de la retraite, ce qu'il n'avoit qu'ébauché ou apperçu imparfaitement dans le tumulte de la Cour. Un homme toujours placé à la même hauteur, & fixé d'un ſeul côté, ne voit que ce qui eſt devant lui ; le reſte eſt un pays perdu, & il ne peut en avoir que des notions hazardées. On ignore dans un bonheur conſtant, le vrai caractere de l'adverſité, & on ne peut en la peignant, ſe flater d'en prendre régulierement tous les traits. Par la même rai-

ſon, quelqu'un qui n'aura jamais connu que la médiocrité ou que les diſgraces, ne ſera point propre à repréſenter la proſpérité dans ſon état naturel, ni à nous décrire exactement les étranges révolutions qu'elle produit dans nos ſentimens & dans nos idées; il n'eſt donc pas étonnant que le Chancelier Bacon avec tous ces avantages, ait réuſſi dans ſes eſſais, à nous parler également bien de preſque tous les chapitres de la Morale & de la Politique; l'avertiſſement qui eſt à la tête de cette nouvelle traduction, fait connoître dans une étenduë plus grande le prix de l'ouvrage; nous nous contenterons d'en raporter le trait qui ſuit: „ Bayle, nous „ dit-on, qui avec beaucoup de dé- „ fauts, ne laiſſe pas que d'avoir connu „ ce qui n'étoit que préjugé, & d'avoir „ fait quelquefois une guerre aſſez heu- „ reuſe à beaucoup de préventions, „ avoit raiſon d'eſtimer cet écrit. Il louë „ beaucoup ces eſſais; il nous aprend „ qu'il s'en fit en peu de tems un aſſez „ grand nombre d'éditions, & ceux qui „ liront cette traduction aplaudiront à „ cet égard au jugement de ce critique

„ qu'il faut abandonner ſur tant d'au-
„ tres points.

Au reſte les eſſais de Bacon n'avoient point été juſqu'à préſent étrangers en France. „ Jean Baudouin , continuë „ l'Auteur de l'avertiſſement, l'un des „ premiers membres de l'Académie „ Françoiſe , en avoit déja publié une „ traduction en 1624. nous l'avons par- „ couruë, & nous y avons trouvé une „ différence énorme entre elle & celle „ que nous publions. Style mauvais „ dans la premiere, additions peu dignes „ de l'Auteur, expreſſions louches, ſur- „ années & ſouvent bizarres, c'eſt le „ caractére de cette traduction. L'é- „ légance, la pureté du langage, la pré- „ ciſion forment au contraire le carac- „ tere de celle-ci. Il eſt à regretter que l'Auteur ait eu aſſez de modeſtie ou d'indifférence pour nous cacher ſon nom.

Comme la langue Angloiſe eſt fort à la mode parmi nous depuis quelques années, & qu'elle le mérite ſans contredit, ſoit par l'énergie de ſes expreſſions, ſoit à cauſe des excellens ouvrages qui nous viennent de ce pays-là, il

pourroit arriver que quelques-uns de ceux qui la ſçavent déja, ou qui en font leur étude, fuſſent tentés de confronter la traduction Françoiſe avec l'original Anglois. C'eſt un plaiſir qui a ſa délicateſſe, chaque nation a un air de viſage qui lui eſt propre, chaque eſprit a ſa façon de penſer, chaque langue ſes expreſſions particulieres. On aime, pour peu qu'on ſoit inſtruit, à faire toutes ces comparaiſons; l'amour propre s'érige en juge, & la ſatisfaction de prononcer, de louer quelquefois, & de blâmer plus ſouvent, nous dédommage de ce que nous ont coûté nos connoiſſances. L'Editeur a prévu tout cela, & pour aller au-devant des reproches qu'on auroit pû lui faire, il nous avertit que l'on a été obligé de faire quelques retranchemens dans la verſion que l'on publie. Ils étoient, ſelon lui, néceſſaires pour ſe conformer à nos mœurs, & aux Loix reçûës dans le Royaume, & par reſpect pour la vérité qui s'y trouvoit bleſſée. „ La liberté de penſer, ajou-
„ te-t'il judicieuſement, eſt ſoufferte en
„ France comme en Angleterre : mais
„ ici elle eſt reſſerrée dans les bornes de

„ la ſageſſe & de la modération, au lieu
„ que l'on n'ignore pas qu'elle eſt ſou-
„ vent portée à un excès condamnable en
„ Angleterre ; & les Anglois les plus
„ judicieux ne font pas difficulté d'en
„ convenir, & de ſouhaiter que l'on
„ imitât à cet égard notre prudence &
„ notre réſerve.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour donner une idée générale du Livre de Bacon, mais on attend de nous que nous le montrions d'un peu plus près, & cela devient même néceſſaire pour juſtifier le jugement favorable que nous en portons. Nous ſommes ſeulement embarraſſés dans la manière dont nous devons l'éxécuter. En effet s'agit-il d'une hiſtoire ? Il eſt aiſé d'en rendre compte, on en prend la ſubſtance, on en détache les menus détails & les circonſtances poſtiches ; peut-être même que par là la narration devient plus vive & plus intereſſante ; s'il eſt queſtion d'un livre de raiſonnement, on ſe contente d'en ſaiſir les principes, on tâche de les expoſer avec ordre & avec préciſion, & on ménage le plaiſir de déduire les conſéquences pour ceux qui

ſçavent ou qui ſe flattent de ſçavoir approfondir. Mais ici les méthodes ordinaires, deviennent inutiles. L'ouvrage ne préſente qu'une multitude confuſe de chapitres, & tous traitent de différens ſujets. C'eſt un aſſemblage infini de leçons, de maximes & de regles, rangées à la vérité ſuivant leurs claſſes, mais la plûpart ſi profondes pour le ſens ou ſi conciſes pour l'expreſſion qu'on n'en peut rien retrancher ſans diminuer de leur prix, & que bien loin de ſonger à les reſſerrer, il faudroit plûtôt y joindre un Commentaire qui en facilitât la pleine intelligence aux eſprits ordinaires. En un mot c'eſt un de ces livres rares qui pour être goûtés, demandent des méditations ſérieuſes, & qui vous font tomber malgré vous dans ces rêveries abſtraites, plus utiles ſouvent pour notre inſtruction & pour la perfection de nos idées que les études les plus longues. Nous n'avons donc dans l'eſpéce préſente, pour arriver à notre but, d'autre moyen que de tranſcrire ici au hazard quelques morceaux du livre, l'échantillon fera juger de la piece, & la diverſité des penſées préviendra le dégoût.

*De la Nobleſſe*, pag. 22. & ſuiv.

Que ne dit-on pas communément de la Nobleſſe dans les livres de morale ? C'eſt peut-être le lieu commun qui fournit le plus à l'éloge ou à l'invective? Voici une partie de ce que penſe Bacon ſur ce ſujet. On peut la conſiderer, ſelon lui, ou comme faiſant partie d'un état, ou comme une condition de particulier. „ Une Monarchie où il n'y a „ point de nobleſſe, eſt toûjours une „ pure & abſoluë tyrannie, comme cel„ le du Turc.... les Démocraties n'en „ ont pas beſoin; elles ſont même plus „ tranquilles & moins ſujettes aux ſédi„ tions, quand il n'y a pas de familles „ nobles. Alors on regarde à l'affaire „ propoſée, & non pas à celui qui la „ propoſe, ou ſi on y regarde, ce n'eſt „ qu'autant qu'il peut être utile pour „ l'affaire, & non pas pour ſes armes „ & pour ſa généalogie; nous voyons „ que la République des Suiſſes ſe ſou„ tient fort bien malgré la diverſité de „ la Religion, & des Cantons, parce „ que l'utilité & non pas le reſpect fait „ leur lien.... L'égalité dans les per-

„ sonnes cause l'égalité dans les conseils.
„ . . . . Les Rois qui peuvent choisir
„ dans leur Noblesse des gens prudens
„ & capables, trouvent en les em-
„ ployant beaucoup d'aisance & de fa-
„ cilité; le peuple se plie naturellement
„ sous eux, comme étant nés pour
„ commander. . . . . A l'égard de la No-
„ blesse dans les particuliers, on a une
„ espece de respect pour un vieux Châ-
„ teau, ou pour un Bâtiment qui a ré-
„ sisté au tems, ou même pour un bel
„ & grand Arbre qui est frais & entier
„ malgré sa vieillesse; combien en doit-
„ on plus avoir pour une noble & an-
„ cienne famille qui s'est maintenuë con-
„ tre tous les orages des tems? La nou-
„ velle Noblesse est l'ouvrage du pou-
„ voir du Prince, mais l'ancienne est
„ l'ouvrage du tems seul. „ Ces réfle-
xions valent bien les portraits que la malignité trace tous les jours de l'orgueil & du luxe de la noblesse, & les plaintives déclamations des gens de Lettres sur l'indigence de la vertu & du mérite. Il est moins question dans la Politique de réformer le monde & d'attaquer à la fois tous les inconveniens,

que d'établir des regles ſages ſur les uſages déja reçûs. On détruit autant qu'on peut les abus qui nuiſent à la ſocieté ou qui ne peuvent ſubſiſter avec l'ordre ; on ſe contente de blâmer ceux qui ſont inſéparables de la foibleſſe humaine, & de ſouhaiter que les particuliers ſoient aſſez raiſonnables pour en ſentir le ridicule, & pour les corriger.

*De la Diſſimulation*, pag. 99. & ſuiv.

La penſée du Poëte, *dum vitant ſtulti vitia, in contraria currunt*, a plus d'étenduë qu'on n'imagine. Les foux font ſans comparaiſons le plus grand nombre, & les ſages ne ſont guéres que ceux dont les écarts ſont plus ſupportables, ou les foibleſſes moins dangereuſes. Garder conſtamment le milieu dans la pratique des vertus & dans le choix des moyens, ce ſeroit avoir trouvé le grand ſecret pour lequel la chimie épuiſe toutes ſes expériences. On cherche à être doux, on devient foible & ſimple. Veut-on paroître ferme? On n'eſt le plus ſouvent que dur & injuſte. On confond dans la conduite la ſage réſerve avec le plat myſtere & la prudente politique

avec la basse dissimulation. Voyons quelques-unes des pensées du Philosophe Anglois sur l'art de feindre. La science de se conduire, & la dissimulation sont, selon lui, deux facultés bien différentes. Dans les ames élevées, la dissimulation seroit un embarras & une petitesse; elle n'est donc nécessaire qu'à ceux dont les lumieres sont bornées, parce que, *quand on ne peut arriver à l'excellent, il faut s'attacher au plus sur dans le médiocre.* „ Il est certain, „ *nous dit-il encore*, que les habiles gens „ paroissent toujours véritables & ou-„ verts dans leur maniere d'agir, mais „ ils sont en même tems comme les che-„ vaux bien dressés, sçachant quand il „ faut tourner & s'arrêter : & s'il arri-„ voit une nécessité de dissimuler, l'o-„ pinion déja établie de leur bonne foi „ les rendroit impénétrables. „ Il y a trois manieres de cacher ses desseins. 1°. On peut ne pas donner occasion d'observer ce qu'on pense. 2°. On tâche adroitement de persuader qu'on ne pense pas tout ce qu'on pense en effet. 3°. On feint d'être tout différent de ce qu'on est véritablement dans le fonds,

La premiere eſt infiniment eſtimable ; un homme qui a la réputation d'être ſûr dans le commerce , eſt l'azile & la reſſource des autres dans leurs malheurs & dans leurs affaires. La ſeconde eſt ſouvent indiſpenſable : „ Les hom-
„ mes ſont trop fins , *dit Bacon* , : on ne
„ ſçauroit garder un milieu ſi juſte ,
„ qu'ils n'aperçoivent de quel côté on
„ incline. Par la maniere dont on ré-
„ pond à leurs queſtions , ils ſe mettent
„ ſur les voyes , & vont bientôt juſqu'au
„ ſentiment qu'on voudroit leur cacher.
„ Si vous gardez le ſilence , ils jugent
„ par votre ſilence même ; & pour les
„ équivoques , elles ne ſçauroient du-
„ rer long-tems ; de maniere que pour
„ garder un ſecret il faut néceſſairement
„ ſe donner la liberté d'être un peu diſ-
„ ſimulé , ſeulement comme une con-
„ ſéquence du ſecret. Mais la troiſiéme
„ maniere qui eſt le faux-ſemblant ,
„ *continuë-t'il* , je la regarde comme la
„ plus criminelle , & la moins politique,
„ ſi ce n'eſt dans les grandes affaires &
„ qui ſont rares. L'habitude de feindre
„ ce qui n'eſt point , vient d'une fauſſe-
„ té naturelle , d'un cœur bas & timide,

„ ou de quelqu'autre grand défaut qu'il „ eſt abſolument néceſſaire de déguiſer, „ & on continuë à être faux en tout, pour ſe tenir en habitude.

*De la viciſſitude des choſes*, pag. 160. & ſuivantes.

Le chapitre de la viciſſitude des choſes, eſt plein de remarques curieuſes; mais dont quelques-unes, en s'écartant des notions ordinaires, meriteroient des diſcuſſions un peu étendues. Voici par exemple comme l'Auteur s'exprime, après nous avoir parlé des grands changemens que les famines, les inondations, les tremblemens de terre produiſent dans notre globe. « Si „ quelqu'un veut conſiderer avec at- „ tention la conduite des Indiens de „ l'Amerique, il trouvera de la pro- „ babilité à les regarder comme un „ Peuple plus neuf & plus jeune que „ celui de l'ancien monde. Si Bacon a été le premier à propoſer cette idée, c'eſt ce que nous ignorons; mais au moins eſt-il certain qu'il n'a pas été ſeul à le faire, & que d'autres l'ont pareillement inſinuée depuis lui. On a beau

dire : ſans s'amuſer même à la refuter du côté de la Religion, avec laquelle il eſt impoſſible de l'accorder, on ne voit point avec l'attention qu'ils demandent, ce fondement ſolide, ſur lequel ils veulent appuyer cette opinion. *La groſſiereté de ces Peuples, la confuſion de leurs penſées, l'ignorance de la plûpart des Arts, & l'imperfection de ceux qu'ils poſſedoient, ne peuvent être des preuves ſérieuſes de leur nouveauté. Outre que pluſieurs étoient réünis en ſocieté, & ſe gouvernoient par des Loix, qui, pour n'être pas auſſi raiſonnées & multipliées que les nôtres, n'en étoient pas moins propres à aſſurer leur bonheur, étoient-ils donc pour l'eſprit, pour la raiſon, pour l'agrément même de la vie, ſi éloignés de tant de Peuples de notre continent, à qui nous ne conteſtons pas une ancienneté égale à celle des Peuples les plus polis ? Actuellement encore la différence eſt-elle

* Quand on parle de la difficulté d'accorder avec la Religion, la nouveauté prétenduë des Peuples de l'Amerique, ce n'eſt qu'autant que ce ſentiment leur donneroit une création différente de la nôtre.

ſi grande entre les Indiens, même les moins apprivoiſés de l'Amerique, & certains Peuples d'Afrique, ou des Pays les plus Septentrionaux ? On pourroit aſſortir ſans peine les uns & les autres pour les talents & pour les connoiſſances, & dire d'eux, comme Jupiter dans Virgile, *Tros, Rutulusve fuat, nullo diſcrimine habebo.* Ce que Bacon nous dit encore du déluge particulier qui avoit détruit le nouveau monde, & dont il trouve la raiſon de le conjecturer dans ces fleuves ſi vaſtes & ſi profonds, que ceux de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, ne ſont que des petits ruiſſeaux en comparaiſon, eſt auſſi hazardé, que contraire peut-être aux regles de la bonne Phyſique. Rendons-lui pourtant juſtice. La maniere dont il s'exprime dans ce chapitre, prouve qu'un Auteur récent n'a pas eu tort de le regarder comme le Précurſeur de la nouvelle Philoſophie. « C'eſt une folie, » *nous dit-il*, & une vanité à ceux qui » penſent que les Corps céleſtes ont » de grandes influences ſur chacun de » nous en particulier. . . . Les Come» tes influent un peu ſans doute ſur la

„ maſſe entiere ; mais les hommes ſont
„ à préſent trop négligens & trop peu
„ curieux, pour faire des obſervations
„ là-deſſus ; ils regardent plutôt avec
„ étonnement leur cours, qu'ils n'en
„ obſervent avec ſageſſe les effets, ſur
„ tout ceux qui pourroient ſe compa-
„ rer entr'eux. Par exemple, une Co-
„ mete d'une telle grandeur, d'une
„ telle couleur & clarté, d'un tel cir-
„ cuit de rayons, dans une telle aſſiete
„ par rapport à la région du Ciel, dans
„ quel tems de l'année elle a paru, de
„ ſa route, ou de ſon cours, de ſa du-
„ rée, & enfin quels effets elle a pro-
„ duit. Un ſiécle plus tard, Bacon n'au-
roit point eu ces ſouhaits à former, ni ces avis à donner au monde ; il auroit eu le plaiſir d'admirer, comme nous, les recherches exactes, & les ſçavantes découvertes de la Societé Royale ; & la prévention pour ſon Pays, ne l'auroit pas empêché de prendre auſſi une part ſinguliere aux nobles efforts & aux travaux ſi utiles de notre Académie, dans ce genre, & dans quantité d'autres.

Mais, des obſervations ſur la Nature,

passons à ce qui regarde les hommes. Les révolutions ne sont pas moins frapantes dans l'ordre moral, que dans le globe Physique. Un esprit fougueux, un caractere né pour dominer la multitude, n'est pas moins redoutable au bonheur d'un Etat, qu'un ouragan est terrible, pour les terres cultivées. Ces mines souterraines, en s'enflammant, changent l'espece & la nature d'un Pays entier ; & les embrasemens qu'elles causent, font succeder souvent une campagne affreuse, & un désert aride aux Villes les plus opulentes. Un génie audacieux, en empoisonant la multitude, a plus d'une fois ébranlé le fondement des Loix les plus anciennes, & renversé la constitution la plus sage d'un Empire. « La plus grande vicissi-
» tude qui se remarque parmi les hom-
» mes, *dit Bacon*, est celle des Reli-
» gions & des Sectes : car ces Phéno-
» menes dominent principalement sur
» l'esprit des hommes. *Selon lui*, c'est
» particulierement dans le temps où l'on
» voit regner la grossiereté, l'ignoran-
» ce & la barbarie, que l'on doit crain-
» dre la naissance de quelque nouvelle

„ Secte, sur tout s'il se présente quel-
„ qu'un de ces esprits inquiets & bi-
„ zarres, qui ne respirent que les pa-
„ radoxes, ou que des sentimens con-
„ traires à l'opinion commune. Tou-
„ tes ces choses se rencontrerent quand
„ Mahomet publia sa Loi. Si cela est vrai, comme on n'en disconvient point, l'est-il moins que dans les siécles même les plus polis, la diversité de sentimens sur la Religion, peut avoir d'étranges effets pour la tranquillité publique, soit par les haines plus que civiles, qui divisent alors les Citoyens, & souvent les mêmes familles, soit parce que l'ambition plus dangereuse sans comparaison dans ses déguisemens que dans ses transports, se couvre du zele des Autels, & que la multitude après tout est à peu près toujours également susceptible des impressions qu'on veut lui donner. « Il y a trois moyens, *ajoute*
„ *l'Auteur Anglois*, pour introduire
„ de nouvelles Sectes, par de préten-
„ dus miracles, par une éloquence su-
„ blime, & par le fer; & je pense de
„ même d'une vie singuliere, & sainte
„ en apparence. N'auroit-il pas pû ajouter?

ter ? Ce qui nous a précedé, nous prouve ces maximes ; ce qui nous ſuivra, les confirmera encore. Ce monde-ci n'eſt qu'une répétition continuelle des mêmes Scenes. Les Acteurs changent, les Roles ſubſiſtent, & les paſſions ont dans leur jeu, pour ainſi dire, une monotonie qui ne finira qu'avec les hommes.

Bacon paſſe enſuite aux changemens qui arrivent dans la guerre. Ils roulent principalement ſur trois points : ſur le théatre ou ſur le lieu où la guerre ſe fait, ſur la qualité des armes, & ſur la diſcipline militaire. Sur les deux derniers articles, on peut faire des Traités entiers, & poſer des regles certaines ; ſur le premier, quoi qu'en penſe l'illuſtre Anglois, on ne peut gueres rien établir de fixe, & l'hiſtoire ne nous offre que des conjectures à faire, & chacun les fait à ſa façon. Le Nord & le Midi, l'Orient & l'Occident ont mutuellement prévalu. Le climat eſt aſſez indifférent à tout cela. Tel pays qui rampe aujourd'hui dans l'eſclavage, fut autrefois la pepiniere des Heros. Les grands Empires ont eu leur origine dans les régions les plus

tempérées. Si les peuples du Nord ont englouti l'Empire Romain, c'est que les corps les plus robuſtes n'ont qu'une vie bornée. Les reſſorts qui avoient élevé Rome, & maintenu ſa force pendant pluſieurs ſiecles, s'uſerent à la fin. Son malheur fut de n'avoir plus d'ennemis, ou de n'en avoir point qui ne lui fuſſent inférieurs en richeſſes & en puiſſance. La négligence ſur les précautions, le luxe, la préſomption, les rivalités fréquentes pour l'Empire, furent les premiers deſtructeurs de la maîtreſſe du monde, & les Barbares n'eurent, pour achever l'ouvrage, que les derniers coups à donner. Les choſes ſont ſur un autre pied, à préſent que les nations également diſciplinées & attentives ſur leurs intérêts, s'obſervent mutuellement, toujours prêtes à s'unir pour prévenir les accroiſſemens. Qui ſçait ſi l'avenir impénétrable à nos méditations, ne fera pas voir à nos deſcendans l'irrégularité de ceux de nos ſyſtêmes que nous croyons les plus prudens? Pour le lieu de la guerre, il eſt clair qu'il a toujours varié, ſuivant que le tems a changé la diſpoſition des Etats, & reculé ou rétré-

ci leurs frontieres. Les Provinces intérieures de la France, si l'on en excepte les querelles civiles, ne connoissent les malheurs de la guerre que dans nos annales, depuis que les Anglois ont été renvoyés dans leur Isle, ou que par les relations qui leur viennent des pays où elle se fait. L'Italie réunie sous un même Souverain, joüiroit de ce bonheur : partagée entre plusieurs maîtres, elle est, comme nécessairement, le théatre des plus sanglantes révolutions. La constitution particuliere de l'Allemagne, la met presque toujours à la veille de voir déchirer son sein, autant par ses forces domestiques que par les étrangeres. Les choses changeront peut-être à cet égard dans la suite des siecles. Mais le tems seul dérangera ces combinaisons, en formera de nouvelles ; la pénétration des hommes, aussi fautive que la science des Astrologues, ne peut aller jusqu'à les annoncer.

*De l'Etude, pag. 278. & suiv.*

On peut bien croire que le Chancelier Bacon qui avoit l'esprit orné des plus belles connoissances, pense avec justesse sur le Chapitre de l'Etude. Il

montre comment on peut trouver dans l'Etude des remedes à tous les défauts de l'esprit; mais il faudroit, pour assurer le succès & la guérison, que chacun se connût, & ajustât son travail à ses besoins. Malheureusement il en est de l'esprit pour l'ordinaire, comme de l'estomac qui rejette par caprice les mêts qui lui conviennent, & qui choisit par goût ceux qui lui sont oposés. Ne pourroit-on pas dire encore, en poussant la même comparaison, que comme trop de nourriture est nuisible au corps, soit par la grande abondance de sucs qui se distribuent dans les vaisseaux, soit par les mauvaises digestions qui surviennent, de même aussi trop de rafinement, de contention, de recherches dans les études, acable l'esprit plus qu'il ne le perfectionne, & l'affadit, au lieu de l'aiguiser? Mais écoutons Bacon lui-même. » Employer trop de tems à la lecture, ou » à l'étude, n'est qu'une paresse qui a bon» ne mine; s'en servir trop pour orner son » discours, est une affectation: for» mer son jugement purement sur les » préceptes tirés des Livres, est trop » scolastique & très-incertain. Les Let-

» tres perfectionnent la nature, & sont
» perfectionnées par l'expérience. Les
» talens naturels, de même que les plan-
» tes, ont besoin de culture, mais les
» Lettres apprennent les choses d'une
» maniere trop vague, si elles ne sont
» déterminées par l'expérience. Les per-
» sonnes adroites & artificieuses mépri-
» sent les Lettres, les simples les admi-
» rent, les sages en font usage. Ce qu'on
» ne sçauroit tirer des Lettres seules,
» c'est la prudence qui n'est pas en elles,
» qui est au dessus d'elles, & qu'on n'ac-
» quiert que par de sages réflexions. «
Il s'ensuit donc que l'érudition, loin de servir à nous enfler, ne peut souvent que nous humilier, soit par les écarts où elle nous jette, soit parce qu'elle nous rend, si elle est seule, gauches, distraits, & dégoûtans dans le commerce de la vie. Il lui faut de l'assaisonnement. On peut être honnête homme, homme d'esprit, sujet utile & précieux dans un Etat sans un amas bien grand de connoissance. Le personnage le plus sçavant est souvent le plus sot & le plus inutile des hommes.

*De l'Athéiſme*, pag. 236. & ſuiv.

Dès le tems de Bacon, on commençoit à devenir incrédule. On n'avoit pas encore à la vérité réduit l'impieté en ſyſtême, ni attaqué la Religion par des Ouvrages publics. Les beaux eſprits étoient alors plus libertins que mécréans. Les uns, hériſſés d'érudition, ne s'attachoient qu'à rétablir les textes des anciens Auteurs aux dépens quelquefois du bon ſens, & ſouvent des bonnes mœurs : les autres plus délicats, ſe bornoient aux objets ſenſibles, peignoient les ſentimens, exprimoient les douceurs & les deſordres des paſſions. Peu raiſonoient ou abuſoient de la raiſon contre la Foi. Le goût a bien changé. Il ſemble que l'Auteur Anglois le prévoyoit. Voici quelques-unes de ſes penſées ſur l'Athéiſme. » Je croirois plutôt toutes » les fables de l'Alcoran & du Talmud, » que de croire qu'il n'y a pas un eſprit » qui a créé & qui gouverne le monde, » auſſi Dieu n'a jamais fait de miracles » pour convaincre les Athées, parce » que ſes ouvrages doivent ſuffire; il » eſt vrai qu'un peu de Philoſophie fait » incliner à l'Athéiſme, mais un plus

» grand ſçavoir dans la Philoſophie ra-
„ mene l'eſprit à la connoiſſance d'un
„ Dieu. Celui qui conſiderera les cau-
„ ſes ſecondes ſéparées & deſunies,
„ pourra s'y borner, & n'aller pas plus
„ loin. " Et dès lors méritera-t'il d'être
écouté comme un maître, ou ſera-t'il
capable d'en impoſer aux perſonnes ſen-
ſées? „ Mais s'il les obſerve liées & en-
„ chaînées les unes aux autres, il eſt for-
„ cé d'avoir recours à une ſageſſe infinie
„ qui a créé le tout, & qui en maintient
„ l'arangement. " Il eſt donc vrai, ſelon
Bacon, que l'incrédulité eſt inſenſée
dans ſes prétentions, & que les eſprits
qui aiment à paſſer pour forts, ſont réel-
lement les plus foibles. La raiſon de ne
pas comprendre ne fut jamais une rai-
ſon de ne pas croire, ſur tout quand on
a, pour ſe déterminer à croire, les mo-
tifs les plus puiſſans. Les abſurdités
qu'ils nous débitent, ſans parler de cel-
les qu'on les force de proche en proche
d'admettre & de dévorer, ne paroîtront
jamais à des yeux éclairés que des réve-
ries d'une imagination échauffée, ou
que les fruits de la corruption du cœur.
Ajoûtons encore ce qui ſuit dans Ba-

„ loüable de méditer ſur la mort, ſi on „ la regarde comme une punition du „ péché, ou comme un paſſage à une „ autre vie; mais c'eſt une foibleſſe de „ la craindre, ſi on la regarde ſimplement „ comme le tribût qui eſt dû à la „ nature.... Celui qui a dit (en parlant „ ſimplement comme Philoſophe) que „ l'appareil de la mort effraye plus que „ la mort même, a raiſon à mon ſens. „ Les gémiſſemens, les convulſions, la „ paleur, les pleurs de nos amis, & la „ noire préparation des obſéques, c'eſt „ ce qui rend la mort terrible.... On „ doit remarquer que toutes les paſſions „ ont plus de force ſur l'eſprit de l'hom„ me que la crainte de la mort; elle ne „ doit pas être un ennemi fort redouta„ ble, puiſque nous avons toujours en „ nous dequoi la vaincre. La vengean„ ce triomphe de la mort, l'amour la „ mépriſe, l'honneur la recherche, la „ douleur la ſouhaite comme un refu„ ge, la peur la devance, & la foi la reçoit „ avec joie. Nous liſons même que „ lorſqu'Othon ſe fut tué, la pitié qui eſt „ la plus foible des paſſions engagea plu„ ſieurs de ceux qui lui étoient attachés

„ de ſe tuer par compaſſion pour lui. Sé-
„ neque ajoûte à ceci l'ennui & le cha-
„ grin. *Songez*, dit-il, *combien de tems*
„ *vous avez fait la même choſe*....Ce-
„ lui qui meurt occupé de quelque
„ grand deſſein, dont il ſouhaite avec
„ paſſion l'accompliſſement, peut ſe
„ comparer à celui qui ne ſent pas la
„ douleur d'une bleſſure dans la chaleur
„ d'une bataille.... La mort ouvre la
„ porte à la renomée, & détruit l'en-
„ vie, *extinctus amabitur idem.* Ainſi
„ penſoient les Sages du Paganiſme,
„ mais malheur à celui qui à la mort
„ n'auroit que de telles conſolations,
„ puiſqu'il n'y a que la vraye religion
„ qui puiſſe en procurer de ſolides. "
Ce ſentiment chrétien rectifie les vaines ſpéculations de la Philoſophie. D'autres raiſons en pourroient encore montrer la foibleſſe & l'impuiſſance.

Inſenſiblement nous ſortirions des bornes qui nous ſont preſcrites: Obligés de finir, nous renvoyons les Lecteurs au livre même, & ſur-tout aux Chapitres de la véritable grandeur des Etats, de l'Empire, de la Fortune, des Colonies, du Conſeil des Souverains, de

„ loüable de méditer ſur la mort, ſi on
„ la regarde comme une punition du
„ péché, ou comme un paſſage à une
„ autre vie; mais c'eſt une foibleſſe de
„ la craindre, ſi on la regarde ſimple-
„ ment comme le tribût qui eſt dû à la
„ nature.... Celui qui a dit (en parlant
„ ſimplement comme Philoſophe) que
„ l'appareil de la mort effraye plus que
„ la mort même, a raiſon à mon ſens.
„ Les gémiſſemens, les convulſions, la
„ paleur, les pleurs de nos amis, & la
„ noire préparation des obſéques, c'eſt
„ ce qui rend la mort terrible.... On
„ doit remarquer que toutes les paſſions
„ ont plus de force ſur l'eſprit de l'hom-
„ me que la crainte de la mort; elle ne
„ doit pas être un ennemi fort redouta-
„ ble, puiſque nous avons toujours en
„ nous dequoi la vaincre. La vengean-
„ ce triomphe de la mort, l'amour la
„ mépriſe, l'honneur la recherche, la
„ douleur la ſouhaite comme un refu-
„ ge, la peur la devance, & la foi la reçoit
„ avec joie. Nous liſons même que
„ lorſqu'Othon ſe fut tué, la pitié qui eſt
„ la plus foible des paſſions engagea plu-
„ ſieurs de ceux qui lui étoient attachés

„ de se tuer par compassion pour lui. Sé-
„ neque ajoûte à ceci l'ennui & le cha-
„ grin. *Songez*, dit-il, *combien de tems*
„ *vous avez fait la même chose*....Ce-
„ lui qui meurt occupé de quelque
„ grand dessein, dont il souhaite avec
„ passion l'accomplissement, peut se
„ comparer à celui qui ne sent pas la
„ douleur d'une blessure dans la chaleur
„ d'une bataille.... La mort ouvre la
„ porte à la renomée, & détruit l'en-
„ vie, *extinctus amabitur idem.* Ainsi
„ pensoient les Sages du Paganisme,
„ mais malheur à celui qui à la mort
„ n'auroit que de telles consolations,
„ puisqu'il n'y a que la vraye religion
„ qui puisse en procurer de solides. "
Ce sentiment chrétien rectifie les vaines spéculations de la Philosophie. D'autres raisons en pourroient encore montrer la foiblesse & l'impuissance.

Insensiblement nous sortirions des bornes qui nous sont prescrites. Obligés de finir, nous renvoyons les Lecteurs au livre même, & sur-tout aux Chapitres de la véritable grandeur des Etats, de l'Empire, de la Fortune, des Colonies, du Conseil des Souverains, de

l'amitié, des ſoupçons, des interêts particuliers, &c. ils ſeront peut-être plus contens encore de ces matieres que de celles que nous avons ébauchées, telles que le hazard nous les a préſentées; & ils admireront preſque par tout dans Bacon le Philoſophe profond, l'habile politique, le bel eſprit, & l'excellent Citoyen.

Nous ſera-t'il permis, avant que de conclure abſolument, d'hazarder ici une idée ſur les Livres de réflexions? On ne leur conteſte ni leur mérite, ni leur agrément. La raiſon qui les dicte communément leur aſſure auprès des honnêtes gens & dans tous les tems, un ſuccès plus conſtant que ne peut être celui de la plûpart des autres Ouvrages. Mais avoüons qu'ils dégoutent ſouvent, au moins les eſprits ordinaires, par leur ſéchereſſe, & qu'ils fatiguent même autant par la multitude des préceptes, que par l'obſcurité inſéparable de la brieveté du ſtile & de la vivacité des images.

Les Lecteurs ſuperficiels, & ce n'eſt pas petit nombre, ne les approchent point; ou s'ils le font, la vanité qui les engage à les lire ne leur en donne point l'in-

telligence. Seroit-il donc impossible de rendre leur utilité plus générale? Nous voudrions pour cela qu'on se bornât aux maximes principales, à celles dont l'usage est plus essentiel pour la conduite de la vie, & dans les différens états, qu'on les exposât avec la plus grande clarté, en les exprimant avec autant d'énergie, & qu'on les justifiât ensuite par les traits les plus mémorables de l'Histoire soit ancienne, soit moderne; les exemples aideroient aux préceptes, & les préceptes à leur tour remplaceroient le vuide des faits purement historiques. Nous nous retrouverions avec plaisir dans ceux qui nous auroient précédés, & l'aplication de leurs actions seroit naturelle à ce que nous avons à faire. Le goût, la critique & l'érudition devroient également concourir à ce travail. On conçoit encore qu'il faudroit en écartant la briéveté des Sentences, éviter en même tems la prolixité des narrations. Ce seroit donc comme un corps de morale animé & parlant, où tout le monde trouveroit un profit certain. Les gens habiles, en se rapelant ce qu'ils auroient déja lu ou pensé, & ce qui leur coûteroit

peut-être beaucoup à rassembler ; les autres en s'apprivoisant avec la réflexion, en prenant une premiere teinture de l'Histoire , & en formant le désir de perfectionner ces premieres connoissances par des lectures plus étenduës. En un mot on plairoit en même tems aux forts & aux foibles, & on les instruiroit tous à la fois, ce qui doit être le but de tout Auteur sensé en écrivant.

## ARTICLE XLV.

*LE MONDE FOU PRE'FE'RE' au Monde sage, en vingt-quatre promenades de trois amis, &c. nouvelle édition augmentée de deux Lettres, 2. vol. in-12. dont le premier contient 242. pages, & le second 320. à Amsterdam, chez les Westeins & Smith, 1734.*

LE titre de cet ouvrage semble promettre ou un pur jeu d'esprit, par lequel un Auteur se plaît à donner quelque vraisemblance à un paradoxe singulier, comme Erasme dans l'éloge de

la folie, ou des réflexions Philoſophiques & Critiques ſur la conduite & les ſentimens ordinaires des hommes. Peut-être l'Auteur s'étoit-il en effet propoſé l'un de ces deux objets en intitulant ainſi ſon ouvrage. Mais quoiqu'il en ſoit nous nous croyons obligés d'avertir que c'eſt un titre trompeur qui n'a aucun raport à l'ouvrage qu'il annonce; & dont nous ne pouvons deviner la raiſon. Il nous paroît même que tout le livre n'étant qu'une ſuite de diſſertations ſur la vérité, ſur la conſcience, ſur la religion, & d'autres matieres ſemblables, diſſertations où l'on ſe propoſe de donner toujours la préférence à la ſageſſe & à la vertu, il eût été beaucoup mieux intitulé : *Le Monde ſage preferé au Monde fou*, il y a pourtant un endroit du livre qui ſemble avoir donné lieu à l'Auteur de choiſir ce titre, ainſi que nous dirons dans un moment; mais comme deux ou trois pages dont le ſujet n'eſt pas l'objet principal de l'Auteur, ne peuvent pas donner idée d'un ouvrage, il ſemble qu'elles ne doivent pas en faire le titre.

L'ouvrage eſt en Dialogues entre

trois amis, & ces Dialogues ſont appellés Promenades, parce que les interlocuteurs ſont ſupoſés s'entretenir à la campagne ou dans des lieux de promenade voiſins de la Ville. Il faut que l'Auteur ſe ſoit perſuadé que l'idée de promenade donneroit à ſes entretiens un air de gayeté qu'ils n'auroient pas eu, s'il les avoit ſupoſé faits dans une chambre; car la promenade en elle-même n'entre pour rien dans le ſujet des entretiens, ſi ce n'eſt pour y donner occaſion à de froides préfaces. „ Je ſuis arrivé le premier. Vous êtes arrivé le „dernier. Je n'ai pas pû venir plus tôt. „ Pour cette fois nous voilà arrivés en „ même tems. Le Soleil eſt beau, l'Au-„ rore charmante, &c.

Les trois interlocuteurs ſont, un Philoſophe, un Avocat & un Négociant. De ces trois il y en a un qui comme le maître des deux autres, les inſtruit, les déſabuſe de leurs préjugés, & leur dévelope les grandes vérités dans leurs principes; or on ſeroit naturellement porté à croire que c'eſt le Philoſophe ou du moins l'Avocat qui eſt chargé de cette fonction; mais l'Auteur

a mieux aimé faire cet honneur au Négociant, de sorte que c'est un Marchand qui apprend à raisonner & à penser à un Philosophe & à un Avocat Nous ne sçavons pas ce qu'en penseront les Philosophes & les Avocats d'Amsterdam; mais nous croyons que ceux de Paris s'en tiendroient offensés.

Le style de l'ouvrage n'est pas correct, pour ne rien dire de plus; on y lit „ des affaires distraisantes, il m'a évité „ la peine, je croyois de me rendre trop „ tard, vous croyez de rire, j'impatien„ tois de le revoir, j'ai impatienté tout „ le jour l'heure du rendez-vous, & quantité d'autres barbarismes semblables, qui font croire que l'Auteur auroit beaucoup mieux écrit en Hollandois; & c'est un conseil qu'on peut donner en général à la plûpart des Ecrivains François des Pays-Bas. On y en a pourtant vû plusieurs écrire parfaitement en François, & il y en a encore quelques-uns; c'est que les premiers Ecrivains réfugiés aporterent en Hollande toute la pureté de la langue Françoise, & n'eurent pas le tems de l'oublier; au lieu que ceux qui les suivent étant nés

dans la Hollande même y contractent aiſément de mauvaiſes façons de parler.

Pour ce qui eſt de ce qu'on doit penſer de l'ouvrage, l'Auteur paroît ſur tout fort inquiet ſur deux points. Il craint d'une part qu'on ne l'accuſe d'enſeigner des nouveautés ; & de l'autre qu'on ne lui reproche d'avoir trop égayé des matieres graves qui ſemblent demander tout le ſérieux d'un Ecrivain. Rien n'eſt plus raiſonnable qu'une pareille inquiétude ; car la plûpart des nouveautés ſont toujours dangereuſes , & un ſtyle enjoué ou comique ne convient point aux matieres ſérieuſes. Il eſt pourtant vrai que bien des gens pardonnent volontiers aux Ecrivains ces deux ſortes de fautes. Mais ce qu'on aura peut-être de la peine à pardonner à celui-ci , c'eſt qu'après s'être mis en frais pour demander grace aux Lecteurs ſur ces deux points , & que les Lecteurs touchés de ſes raiſons ſe diſpoſent à lui pardonner , lorſqu'ils viennent à lire le livre même , ils ſont tout étonnés de n'y trouver rien ſur quoi ils puiſſent faire tomber leur indulgence. Ils y cherchent ces préten-

duës nouveautés, ils s'attendent à y trouver quelque ſyſtême nouveau, ou les principes de quelque ſecte nouvelle, & ils n'y rencontrent que des choſes rebattuës, ſoit dans la morale, ſoit dans les principes des ſectes Calviniſtes. Ils y cherchent du moins de l'enjoüement, ils ne ſeroient pas même fâchés d'y en trouver, & ils n'y voyent partout qu'un ſtyle ſérieux, où il n'y a pas le mot pour rire. Cela reſſemble à ces Orateurs froids & à ces Poëtes glacés qui s'écrient que le feu du zele ou de l'éloquence les emporte, que la fureur poëtique les ſaiſit, les entraîne, dans le tems qu'ils tuënt leurs Auditeurs ou leurs Lecteurs par le froid mortel de leur poëſie & de leurs diſcours. Ils s'imaginent bonnement qu'on les en croira ſur leur parole. Rendons cependant quelque compte un peu plus détaillé de l'ouvrage, ou du moins de quelques promenades.

Dans le premier entretien il eſt queſtion de ſçavoir s'il faut être dévot ou *Piétiſte*, c'eſt le nom d'une ſecte particuliere de Proteſtans; & le tout bien examiné, Eraſte qui eſt le Docteur con-

clut qu'il eſt très-bon d'être véritablement dévot & Piétiſte, mais qu'il ne veut pas paſſer pour l'être, de peur de tromper le monde. Le ſecond entretien roule encore ſur la même matiere, avec quelques réflexions ſur l'amitié & l'amour propre. Dans le troiſiéme, l'Auteur nous aprend qu'il ne trouve pas bon qu'on diſe des *plaiſirs innocens* & des *plaiſirs coupables*, parce que ces épithetes, dit-il, ne conviennent qu'à un être moral; mais il auroit bien dû nous expliquer auſſi ce qu'il entend par un être moral. Il n'approuve pas non plus,, la diſtinction que les Theologiens ,, ont voulu faire pour déſigner les plai- ,, ſirs licites & illicites; ,, & il voudroit,, ,, qu'ils euſſent renvoyé ſur cela chacun ,, à ſa conſcience.,, Il eſt certain que cette voye eſt la plus courte; mais on ne croira jamais que ce ſoit la plus ſûre. Car il eſt bien vrai qu'il faut ſuivre la conſcience; mais il faut qu'elle ſoit éclairée; & c'eſt aux Theologiens à diſſiper ſes obſcurités & à fixer ſes incertitudes par les principes de la religion & de la révelation. Ici commence ſans ordre & ſans ſuite un tas de réflexions vagues ſur

la conſcience, & cette matiere fait l'occupation de pluſieurs promenades, après leſquelles nous ne voyons pas que les trois Docteurs s'en retournent chez eux beaucoup plus habiles qu'ils n'étoient auparavant. Mais ils ont eu du moins la ſatisfaction de traiter encore du *Piétiſme*, de parler de leurs *Camarades de Collége*, & d'autres ſujets également intereſſans. C'eſt dans une de ces promenades qu'on explique ce que c'eſt que le monde *ſage* & le monde *fou.*

„ Du monde le plus ſage, dit-on, au „ monde le plus fou, il y a dans le fond „ bien peu de diſtance.... L'amour pro- „ pre eſt le grand reſſort qui fait agir „ également les uns & les autres. *Toute* „ *la différence qu'il y a*, c'eſt que „ dans le monde ſage l'amour propre „ ſçait ſe déguiſer & s'habiller de toutes „ couleurs, juſqu'à ſe rendre mécon- „ noiſſable. La gravité, la retenuë, la „ généroſité, l'empreſſement à rendre „ ſervice, &c. tout cela ſont des cou- „ leurs dont il s'accommode fort bien .. „ .. au lieu que dans le monde fou l'a- „ mour propre eſt habillé groſſiere-

„ ment. Il excite les paſſions, ſans ſe „ mettre en peine de les déguiſer ou de „ leur donner de beaux noms. Il oſe ſe „ montrer capricieux, emporté, volup- „ tueux, vindicatif, impie même. Il „ n'y a que l'avarice & l'envie qu'il ne „ veuille pas avoüer; ce n'eſt pas ſans „ quelque ſujet. Il faut rendre juſtice au „ monde ſage; ces deux rares qualités „ ont chez lui bien plus d'azyle qu'elles „ n'en ont chez le monde fou. Voilà „ le monde maſqué & le monde démaſ- „ qué; lequel à votre avis eſt le plus eſ- „ timable?

Au lieu de repondre à la queſtion de l'Auteur, (car elle ne le mérite pas,) il eſt bon de lui faire remarquer qu'il raiſonne ſur une fauſſe ſupoſition, en ne reconnoiſſant d'autre différence entre les ſages & ceux qu'il apelle foux, ſi ce n'eſt que les premiers ſont habiles à déguiſer leurs vices, au lieu que les ſeconds les montrent à découvert. Si la choſe étoit ainſi, il eſt bien ſûr qu'il ſeroit difficile de donner généralement la préférence aux uns ſur les autres, parce que cette préférence ne dependroit plus que des circonſtances particulieres de

liaiſon, de ſocieté & d'intérêt où l'on ſe trouveroit par raport à ces deux eſpeces différentes d'hommes qu'on ſuppoſe également vicieux dans le fond. Mais dans quelle religion & dans quelle philoſophie même payenne l'Auteur a-t'il pris un principe ſi contraire à toutes les lumieres naturelles ? Quoi! il n'y a plus de véritables vertus dans le monde, plus de charité envers le prochain, plus de vraye modeſtie, plus de vrai zele pour la patrie, pour ſes amis, plus de vraye reconnoiſſance pour ſes bienfaicteurs ; tout ce que les hommes appellent générοſité, déſintéreſſement, modération, équité, juſtice, amitié, ce ne ſont que des beaux noms dont on ſe pare & qui ne ſervent qu'à mieux déguiſer un fond de corruption encore plus grand dans les ſages que dans les foux, parce que les ſages ont de plus, ſelon lui, l'avarice & l'envie en partage: il ſuffit de raporter de pareilles propoſitions pour les réfuter ; & on n'eſt plus ſurpris de voir le monde fou préferé au monde ſage par un homme qui paroît n'avoir jamais eu l'idée de la ſageſſe, ſoit Chrétienne, ſoit Philoſophique.

Les premieres promenades ſont interrompuës par un voyage de l'un des trois interlocuteurs à la campagne ; mais ceux qui reſtent à la Ville ſont dédommagés par des lettres qu'on leur écrit ſur les mêmes matieres qui faiſoient le ſujet des entretiens, principalement ſur la conſcience. Mais enfin les deux bourgeois s'ennuyent à la Ville & vont à leur tour trouver leur Docteur à la Campagne. Là recommencent les promenades & les nouveaux entretiens qu'on peut auſſi comparer non pas à des promenades ſuivies & réglées qui conduiſent à un terme fixe & déterminé, mais à ces promenades vagues, pour ainſi dire, où l'on va à travers champs, battant la campagne de côté & d'autre, marchant ou s'arrêtant ſuivant le caprice, ſans ſçavoir précisément où l'on va. On y traite encore de la conſcience, de la connoiſſance de ſoi-même. On y lit un écrit où l'on ſuppoſe un Juif écoutant des Docteurs Chrétiens, & s'obſtinant en conſéquence à demeurer plus ferme que jamais dans la croyance Judaïque. Ce Juif aſſurément n'a pas tort dans la ſupoſition où on le place, lorſ-

qu'on

qu'on ne lui présente que les Docteurs des différentes sectes qui partagent le Calvinisme & les autres hérésies ; mais des Docteurs Catholiques s'y prendroient mieux, & sçauroient le mettre dans son tort. Tout ceci est suivi de longues distinctions Métaphysiques sur *la vérité*, & de peur qu'on ne s'y trompe les interlocuteurs conviennent de leur donner le nom de *rêveries*, & leur Docteur ne se reconnoît que pour un *rêveur.* Il ne nous apartient pas de le trouver mauvais; c'est à lui de se connoître, puisqu'il donne des leçons sur la connoissance de soi-même.

Tel est en général la matiere du premier volume. Le second est dans le même goût. On y trouve au commencement un Dialogue d'Interlocutrices qui s'appellent, *Uranie*, *Salomé*, *Cleopatre*, *Clairette*, *Cecile*, *Fauvette*, *&c.* elles disent aussi leur sentiment sur la conscience & sur la vérité, & on trouvera qu'elles ne raisonnent pas plus mal que le Docteur. Le morceau le plus considérable de ce volume est une espece de fiction Romanesque où l'on donne une description du pays de la lumiere & des

*Catacombes*, c'eſt-à-dire, des ténébres ſelon le ſens qu'on donne à ce mot. Mais l'extrait en paroîtroit peut-être trop long à nos Lecteurs, & nous aimons mieux les renvoyer à l'ouvrage même, pourvû qu'ils le liſent avec précaution. Car il eſt plein de principes faux qui vont à détruire toute religion, & même toute philoſophie raiſonnable & ſenſée. L'ouvrage a pourtant le mérite d'être à ſa ſeconde édition, ce qui prouve que ce ne ſont pas toujours les meilleurs livres qui ſont le plus vendus.

## ARTICLE XLVI.

*HISTOIRE DES REVOLUTIONS d'Eſpagne, depuis la deſtruction de l'Empire des Goths, juſqu'à l'entiere & parfaite réunion des Royaumes de Caſtille & d'Aragon en une ſeule Monarchie, par le P. Joſeph d'Orleans, de la Compagnie de Jeſus, & publiée par les PP. Rouillé & Brumoy, de la même Compagnie, 1734. à Paris chez Rollin fils, Quai des Auguſtins, à Saint Athanaſe, trois volumes* in-4. *Tome I. pages 579. Tome*

*II. pages 644. Tome III. pages 655.*

NOus n'aurons point, au ſujet de cet ouvrage, à eſſuyer le reproche qu'on a fait quelquefois aux Journaliſtes, de favoriſer certains Livres aux dépens de l'équité, que l'on doit plus encore aux autres qu'à ſoi-même. Quelqu'intérêt que nous prenions à celui-ci, & quoiqu'il ait trouvé grace aux yeux du public, c'eſt par cet intérêt & cette faveur même que nous avons crû devoir en différer l'extrait, pour rendre compte des ouvrages d'autrui dès leur primeur; & nous ne ferons mention aujourd'hui du P. d'Orleans qu'avec toute la réſerve & la brieveté qu'on attend de ceux qui ſont obligés de parler d'eux-mêmes où de ce qui ſemble leur apartenir.

*Nec te vituperes, nec te laudaveris ipſum.*

C'eſt ce que les Editeurs ont pratiqué, ſans donner lieu à l'interprétation maligne qu'il a plû à un Journaliſte * de donner à *l'Avertiſſement* qui annonce

*Voyez le Journal Litteraire de l'an 1734. Tom. 22. Part. I. Art. 5. Pag. 101.

l'importance de l'ouvrage, & dont le Libraire ſeul doit être cenſé garant. Il s'agiſſoit après tout du P. d'Orleans : & ſeroit-ce être ſi coupable que de louer un peu un confrere mort que le public avoit déja placé depuis long-tems dans la Liſte des meilleurs Hiſtoriens ? Mais les Editeurs n'en ont fait l'éloge en effet que par la publication de ſon Hiſtoire ; ſon heureux ſort a fait le reſte. On ne ſe fera point un mérite de l'accüeil favorable qu'on a bien voulu lui faire, ni de ce qu'en ont dit les différens Journaux de France & d'Hollande. On eſt même bien éloigné de ſçavoir mauvais gré au critique du P. d'Orleans ; car il ne parle guere que de ce qui le concerne, & il ſe contente preſque de dire en parlant des continuateurs : que „ leur „ ſtyle eſt à peu près le même que celui „ du P. d'Orleans, c'eſt-à-dire, vif, ſer- „ ré, ingénieux, rapide. „ Compliment pour faire paſſer ce qui ſuit ; com- „ me lui ils mettent aſſez ſouvent ſur la „ ſcêne S. George & S. Jacques ; comme „ lui ils raportent des évenemens in- „ croyables. "

Rien n'eſt plus libre que la criti

que ; si ce n'est la liberté de l'examiner : & quand la critique & l'examen ne passent pas les bornes de la politesse, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour s'en formaliser. Le Journaliste & le public ne seront donc pas fâchés que dans le court extrait que nous allons faire, nous révisions quelques endroits du P. d'Orleans qui ont parû répréhensibles au Censeur, de même que les Editeurs de leur côté ne trouvent pas mauvais que le Journaliste en ait porté son jugement comme il lui à plû, sauf à lui de le réformer s'il est démontré qu'il a peu connu le livre en question, & toute l'Histoire d'Espagne.

Il dispute d'abord à l'Auteur le titre de *révolutions*, parce que c'est, dit-il, *l'Histoire d'Espagne*. Il est vrai qu'on n'y a rien obmis d'essentiel, depuis l'invasion des Maures ; jusqu'à leur destruction, depuis l'an 711. jusqu'à l'année 1516. mais la ruine du florissant Empire des Goths, & le rétablissement des divers états de l'Espagne réunis sur la personne d'un seul Roi, qu'est-ce autre chose qu'une révolution générale qui

renferme quantité de révolutions particulieres, ſemblable, ſi on l'oſe dire, à l'immenſe tourbillon des Coperniciens qui contient une infinité de petits Tourbillons ? La choſe n'a pas beſoin de comparaiſon, puiſqu'on ſçait aſſez que nul état n'a été le théâtre de tant de diviſions & de réunions alternatives, que l'Eſpagne, depuis qu'elle a vû dans ſon ſein deux peuples toujours en guerre ou en équilibre, l'un pour ſe maintenir dans ſa poſſeſſion, l'autre pour conſerver ſon uſurpation; tous les deux pour s'entre-détruire ou pour faire triompher la loi du plus fort ? Un état livré d'abord aux Romains, puis aux Goths, enſuite aux Maures, puis diviſé entr'eux & les naturels du pays, enſuite ſousdiviſé entre différens Rois des uns & des autres; réuni enfin ſous un Monarque, n'eſt-ce point là un ſujet qui mérite le titre de révolutions, auſſi-bien pour le moins que l'Hiſtoire de la République de Rome, ou celle de l'Angleterre, & tant d'autres ſujets hiſtoriques, auſquels on a crû devoir donner ce nom ſans qu'il ait été conteſté.

Ce n'eſt après tout qu'une bagatelle,

& nous ne la raportons que pour donner un tableau racourci de l'objet du P. d'Orleans ? Il y a un défaut nous en conviendrons. C'eſt le grand nombre des Siéges & des Combats, c'eſt la multitude des petitsEtats qui naiſſent les uns après les autres, & dont l'Hiſtoire ne peut ſe diſpenſer de déveloper les interêts, en paſſant ſouvent de l'un à l'autre. Mais ce défaut réſulte de l'objet même & non de la peinture. C'eſt ce qui produit la difficulté d'une hiſtoire Grecque par exemple. Loin de reprocher au P. d'Orleans le paſſage rapide d'évenemens en évenemens, de ſorte qu'on a peine, dit-on, " à les diſtinguer, bien ,, plus encore à les retenir ; ,, ceux qui connoiſſent les Hiſtoriens d'Eſpagne, & Mariana entr'autres, rendent au P. d'Orleans la juſtice d'avoir diſſipé plus qu'eux l'obſcurité qui ſemble attachée à cet amas de faits, leſquels demandent un grand art pour être mis en leur place ſans ſe confondre, & bien moins de mémoire pour être retenu dans la lecture de l'ouvrage François, que dans celle des Annaliſtes Eſpagnols, ſans même en excepter l'habile & judicieux

Mariana. Ceux qui connoiſſent le dernier ſeront encore moins tentés d'imputer au P. d'Orleans un air de merveilleux & un défaut de vrai-ſemblance, qui ſe répand particulierement (à en croire le critique) „ ſur les commencemens de cette hiſtoire, & les rend „ auſſi incertains que ceux des autres „ peuples. „ Rien n'eſt ſi peu juſte que ce reproche. On ne l'a pas fait aux Annaliſtes contemporains de chaque ſiecle de l'Eſpagne. On l'a épargné aux Zurita, aux Garibaï, aux Alezon, &c. & cependant ils le méritoient un peu les uns plus, les autres moins. La vanité nationale qui regne en tous pays a réellement établi ſon ſiége principal dans celle de toutes les Nations qui ſe pique d'avoir le plus de bon ſens & de grandeur d'ame. Un Hiſtorien Eſpagnol qui ne feroit pas mention de Tubal leur déplairoit à coup ſûr. Mariana même a fait ſemblant de ſe prêter à cette chimere pour ne pas bleſſer des eſprits prévenus de l'éclat d'une antiquité faſtueuſe ; & ſi les origines de toutes les nations ſont obſcures, on ne doit pas faire un crime particulier aux Eſpagnols de l'ob-

ſcurité de leurs premiers commencemens; mais le P. d'Orleans n'eſt point dans le cas. Après une notice courte & generale de la Monarchie d'Eſpagne. Il commence à l'année 711 par la ruine entiere de l'Empire Goth ſous le regne de Rodrigue; évenement très-connu, & dont les particularités ont été tranſmiſes de main en main par des Ecrivains eſtimés des deux Nations, & ont paſſé de bouche en bouche par des traditions que l'intérêt commun conſervoit dans leur pureté. Suppoſé donc qu'il y eût là quelque choſe d'incroyable ou de peu vrai-ſemblable, (ce qui n'eſt pas) ce ne ſeroit point au P. d'Orleans, mais à tous les Auteurs Eſpagnols qu'il faudroit s'en prendre.

L'amour inſenſé de Rodrigue pour la fille du Comte Julien fut le nœud du malheur de toute l'Eſpagne. La deſcription qu'en fait l'Auteur eſt bien autoriſée; cependant le critique n'eſt pas content, entr'autres choſes de la lettre que la Princeſſe deshonorée écrivit à ſon pere; il ne la trouve pas aſſez ſimple, il en ſubſtituë une autre que voici: *Le Roi m'a fait violence, je ſuis au déſeſpoir, je*

*meurs si vous ne me vengez*. Et il ajoute : „ qu'un Auteur se croiroit deshonoré „ s'il ne faisoit pas parler & écrire ceux „ qu'il représente en Acteurs de Trage- „ dies, comme si tous ceux qui ont été „ la cause ou l'occasion des grands éve- „ nemens avoient eu le talent de bien „ parler ou de bien écrire. „ Nous ignorons si la Princesse dont il s'agit auroit adopté le billet que lui suggere le Journaliste. Une Françoise des Romans modernes le feroit peut-être ; mais les Espagnoles écrivent dans un autre goût que les Françoises ; & le Critique pouvoit s'en raporter là-dessus aux Historiens Espagnols, & particulierement au P. Mariana, dont le P. d'Orleans n'a fait que traduire mot pour mot la lettre en question. Le Lecteur sera peut-être bien-aise de la comparer avec celle du Journaliste. C'est sur son exemple que nous la mettons, *telle que le P. d'Orleans l'a transcrite* de Mariana, (ajoutons-nous) afin que le Critique n'y soit plus trompé.

„ Plût-à-Dieu que la terre m'eût en- „ gloutie, & que je ne fusse pas obligée „ de vous donner le cruel avis dont ma

„ gloire & la vôtre m'engagent à trou-
„ bler un repos qui m'eſt cher ! Vous
„ concevrez aſſez par mes larmes qui
„ effacent preſque mes mots à meſure
„ que je les écris, le triſte état où eſt mon
„ cœur : mais ſi je me tais, vous me
„ croirez coupable, & je demeurerai ac-
„ cablée de tout le poids de mon mal-
„ heur ſans eſperance de ſoulagement.
„ Attendrai-je que le tems découvre un
„ ſecret qui ne peut éclater qu'à ma
„ honte & à la vôtre, ſi nous ne nous
„ mettons en devoir de la prévenir par
„ une vengeance qui marque que nous
„ y ſommes ſenſibles ? La peine que je
„ ſens à parler eſt égale à la neceſſité où
„ je me trouve de ne pas me taire. En
„ un mot votre fille, votre ſang, celui
„ de nos Rois mêlé avec le vôtre a ſouf-
„ fert la plus honteuſe violence par leur
„ indigne ſucceſſeur. C'eſt à vous & à
„ vos amis, ſi leur courage les rend di-
„ gnes de l'être, à expier un attentat qui
„ ne peut demeurer impuni ſans rendre
„ notre maiſon infâme à toute la poſté-
„ rité. „

Ceux qui liſent Mariana ne diſent point ironiquement que *cette lettre eſt*

*un chef-d'œuvre : determinose* ( dit simplement cet Historien ) *de escrivir una carta a su padre deste tenor.*

Poursuivons avec le Journaliste. „ Le „ Pere ( le Comte Julien ) entra dans le „ ressentiment de sa fille. Il sollicita ses „ amis & les ennemis de son Roi à van- „ ger son injure & les leurs. Il *engagea* „ les Sarazins à conquérir l'Espagne. Il „ sçut *engager* le Prince qu'il vouloit „ perdre à éloigner ses Troupes. Il fut „ d'abord foiblement secouru. Les Sa- „ razins ne lui confierent que cent che- „ vaux & quatre cens hommes de pied. „ Voyant que c'étoit tout de bon, ils en- „ voyerent une Armée de douze mille „ hommes sous la conduite d'un nom- „ mé Tarif, Capitaine de réputation. „ Le Roi Rodrigue qui avoit éloigné ses „ Troupes, leva de nouvelles Armées. „ Il fut battu & ne parut plus, de même „ que le Comte Julien, sa femme, sa „ fille & les principaux Seigneurs de son „ parti. Ainsi les Sarazins conquirent „ l'Espagne. “ Tout ceci a assez l'air d'une Tragédie après laquelle tous les Acteurs disparoissent.

Ce joli mot sembleroit tenir lieu de

raiſon pour montrer que la narration du P. d'Orleans eſt *peu probable*, comme on le met à la marge, s'il n'étoit démontré par Mariana, Garibai, & tous les Annaliſtes, qu'elle eſt en effet *prouvée*. Mais quoi! Il falloit du tems pour lire ces Auteurs, & le Journaliſte n'en a pas même trouvé pour les feuilleter. La confrontation des endroits qui lui ont paru peu vraiſemblables, ou incroyables, ou répréhenſibles, n'auroit pourtant rien gâté pour aſſeoir ſon jugement & pour fixer celui du Public plus diſpoſé à croire le P. d'Orleans ſur la foi des meilleurs Hiſtoriens, que deux ou trois ironies dénuées de raiſons. Le Critique en apporte pourtant, ou plutôt il fait ſemblant d'en apporter, en demandant par exemple ce qu'étoit devenuë l'Armée de Rodrigue; & comment il eſt poſſible qu'il n'eût rien ſçu de la conſpiration des Maures, après ſur-tout qu'elle eût éclaté? S'il n'a pu ſe donner la peine de conſulter là-deſſus tous les Hiſtoriens d'Eſpagne, il devoit du moins jetter un coup d'œil ſur l'Auteur qu'il vouloit critiquer, & le P. d'Orleans lui

eût répondu après eux, que(*a*)*Rodrigue avoit été surpris à l'arrivée des Maures en Espagne, & que ces Infideles y avoient déja fait du progrès avant qu'il eût pû se persuader ce qu'on lui disoit de leur débarquement. Que d'ailleurs il s'étoit lui-même dépourvu de Troupes, d'armes, de munitions; de chevaux par l'imprudente déférence qu'il avoit euë pour les conseils du Comte Julien.*

Nous ne voyons pas que sur un texte si clair, on puisse s'écrier : *Est-il possible que Rodrigue n'ait rien sçu de cette conspiration? Les premieres hostilités ne l'avoient-elles pas averti?* Voyons si la seconde question est plus raisonable. *Les Troupes que le Roi avoit éloignées de sa Capitale, n'avoit-il pas le tems de les rassembler? Avoient-elles pris parti avec ses ennemis? Il falloit au moins le dire.* Le P. d'Orleans qui suit Mariana dans tout ce recit, croit avec son guide avoir satisfait ses Lecteurs en leur disant (*b*) » Rodrigue avoit autour de Tolede Capitale de l'Empire des Goths en Espagne,

(*a*) Tome I. Page 13.
(*b*) Tome I. Page 9.

„ un aſſez bon nombre de Troupes qui
„ l'euſſent pû ſervir au beſoin. ( C'eſt
„ dire qu'elles ne le purent, après la pre-
„ miere invaſion des Sarazins. ) Julien
„ jugeant que c'étoit une affaire deciſi-
„ ve que de les éloigner, répréſenta au
„ Roi, que l'Eſpagne étant dans une auſ-
„ ſi profonde paix qu'elle étoit alors au
„ dedans, la politique vouloit qu'on
„ prévînt les troubles qui pouvoient ve-
„ nir du dehors, & qu'on tînt en bride
„ les Etrangers : que ces Troupes qui
„ coûtoient beaucoup & ne ſervoient
„ de rien à Tolede, ſeroient utiles tant
„ au delà des monts ( remarquez, je
„ vous prie, cette expreſſion ) pour ar-
„ rêter les incurſions que faiſoient ſou-
„ vent les François de ce côté-là ſur les
„ Goths, qu'au de là du détroit ( ceci
„ vaut encore la peine d'être remarqué )
„ pour contenir les Maures inquiets dans
„ les bornes de leurs Etats. „ Rodrigue
„ ayant donné dans ce ſecond piege,
„ &c. Voilà donc des Troupes amolies
par une longue paix, puis écartées, par-
tie au delà des Monts, partie au delà du
Détroit, par le conſeil d'un homme qui
étoit d'intelligence avec les Maures.

*N'avoit-on pas le tems de les rassembler*, ces Troupes, dira un Lecteur qui ne lit point? Oui, rien n'étoit plus facile. Elles n'étoient qu'au delà des Monts & du Détroit. Le Prince étoit trahi. Julien avoit un Parti considérable en Espagne; les Maures, sous sa conduite, avoient déja passé le Détroit, & ravagé les côtes, ils s'étoient ensuite emparés de deux Provinces entieres. N'importe, vous voulez absolument qu'on vous dise si ces Troupes Royalistes écartées par les soins d'un traître, avoient pris parti avec lui, & si le Roi ne pouvoit pas les rassembler! Mariana guidé par les anciens Annalistes, & le P. d'Orleans après eux croyoient en avoir dit assez. On ne dit à un Lecteur attentif que ce qu'il faut dire. Le reste seroit de trop. *Intelligenti pauca.*

Troisiéme question du Journaliste. *Est-ce les premiers événemens qui ont changé les noms? Ou plutôt n'est-ce point les noms anciens qui ont servi de fondement à la fiction des événemens ou de leur cause.* Pardon, mais en vérité on ne vous entend pas. Ecoutons jusqu'à la fin. *Nous ne voyons point*, dites-vous,

*que les Romains, que les Normans ayent changé les noms des Villes qu'ils ont conquises. Gibraltar*, dit-on, *autrefois Calpé, fut nommée ainsi du mot Arabe Gebal qui signifie Mont, & de la premiere syllabe du nom de Tarif. Pour ce qui est de Tarifa autrefois Tartesse, il est visible que le conquérant Tarif lui donna son nom.* Le Critique veut dire qu'il est blessé de ces changemens de noms que firent les Maures dans la conquête d'Espagne, & que le P. d'Orleans a imaginé cela. Il n'y a qu'une petite difficulté; c'est que Mariana & le torrent des Historiens l'avoient tellement assuré avant notre Auteur, qu'il n'est encore arrivé à personne de douter de ces changemens. La preuve que le Journaliste tire des Romains & des Normans est encore plus étonnante. „ Nous ne voyons „ point, dit-il, que les Romains, que „ les Normans ayent changé les noms „ des Villes, qu'ils ont conquises. "

Pour lui rendre les termes dont il use avec les Editeurs, *il souffrira, s'il lui plaît, qu'on observe*, qu'il n'a tenu qu'à lui de voir & de sçavoir ce que tout le monde voit & sçait. Qui ne sçait en ef-

fet que les Romains ont changé des (*a*) milliers de noms. Il lui en faut citer quelques-uns pour ne pas l'accabler par le nombre. En veut-il en Eſpagne? Les Villes que l'on nomme aujourd'hui Ecija & Martos, s'appelloient autrefois Aſtigi & Tucci. Les Romains changerent ces noms en ceux d'*Auguſta firma* pour la premiere, & d'*Auguſta gemella* pour la ſeconde. En veut-il dans la Cilicie? Pompée nomma *Pompeiopolis* une Ville qui s'appelloit *Soli* ou *Solæ*, Ville grecque qui fonda les noms de *Solæciſare* & *Solæciſmus*. En veut-il dans la Paphlagonie? Il trouvera une autre *Pompeiopolis* qu'on nommoit auparavant *Eupatoria*, du nom de Mithridate *Eupator* qui l'avoit bâtie. *Pline l. 6. c. 2. Amiſo junctum fuit oppidum Eupatoria, à Mithridate conditum, victo eo Pompeïopolis utrumque appellatum eſt.* Et pour le lui dire en François d'après Moreri, » il y a eu dans la Paphlagonie », une autre Ville qu'on appelloit *Eupatoria*, à qui Pompée donna encore ſon nom après avoir vaincu Mithridate. «

(*a*) Il n'y a qu'à conſulter l'Hiſtoire Romaine des PP. Catrou & Rouillé.

C'en eſt aſſez, ce ſemble, pour les Romains. A l'égard des Normans, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'entrer dans ces recherches, le Journaliſte devoit du moins ſe ſouvenir que la Normandie ne portoit pas apparemment le nom de *Normandie* avant l'invaſion des Normans. Voilà donc la Géographie d'Eſpagne en ſûreté, & les Maures en poſſeſſion de l'avoir changée en partie. Le concert des Hiſtoriens avec Mariana & le P. d'Orleans ne ſuffiſoit pas. Il faut tout dire, le Critique croyoit n'attaquer que le dernier, & il ne parle en effet que de lui, ſans faire attention qu'un Hiſtorien ne marche qu'à la ſuite de ſes prédéceſſeurs, & qu'il faut connoître ceux-ci avant que d'attaquer celui-là. C'eſt l'erreur du Chaſſeur de Moliere. Cette erreur paroît d'une maniere bien étrange dans la citation que fait le Critique des harangues de Rodrigue & de Tarif à la tête des deux Armées prêtes à combattre. Il ignoroit qu'elles ſont preſque traduites de Mariana. Il eſt fâcheux pour lui de contrequarer toujours cet Auteur, ſans le ſçavoir. Mariana en eſt vengé par l'*incognito* même. Mais quand il ſeroit

vrai que ces deux discours fussent du P. d'Orleans, il seroit encore plus vengé par la simple lecture que le Journaliste en procure à ses Lecteurs. » Il manque „ à cette harangue (ajoûte-t'il en parlant „ de la premiere) une description de „ Vierges publiquement deshonorées, „ de Matrones indignement traitées, „ d'enfans écrasés, de vieillards trem- „ blans égorgés aux pieds des Autels, „ des fleuves de sang, &c. « Si le Critique veut être plaisant (car on pourroit s'y méprendre, si l'on ne voyoit qu'il s'efforce quelquefois de le paroître.) Il n'est pas heureux en plaisanteries, puisqu'elles retombent sans qu'il y pense, sur le Tite-Live d'Espagne, & sur Tite-Live lui-même.

Il l'est encore moins lorsqu'il traite le mariage de la Reine veuve de Rodrigue avec le fils d'un des Conquérans comme un dénoument de Tragédie. Il faut toujours le renvoyer à Mariana & aux Historiens précédens. C'est ce qu'il suffit de lui dire pour la derniere fois en le plaignant d'une méprise si singuliere & si générale sur le fonds même de l'Histoire. Il est vrai que le Journaliste

ſe condamne lui-même quand il dit avec une certaine confiance qui étonne, que *la plûpart des Hiſtoires ont dégénéré en Romans.* On peut en inferer qu'il n'a gueres lû que des Romans, & qu'il connoît peu l'Hiſtoire.

Le principal reproche qu'il fait au P. d'Orleans pour tâcher d'égayer les Lecteurs, non ceux de ce Pere, mais les ſiens, c'eſt l'article des Miracles. On en peut juger par les titres en marge. *Miracles entaſſés.* Tout eſt merveilleux dans cette Hiſtoire. *Prodige incroyable. Continuation de miracles. Matiere pour l'inquiſition. Miracles communs aux bonnes & aux mauvaiſes cauſes. Fable pitoyable.* Pour le coup le Critique n'a pas pris ſes avantages afin d'être crû, lui qui ſçait que ceux à qui il s'adreſſe ne ſont pas gagés pour ſoûtenir *les miracles communs aux bonnes & aux mauvaiſes cauſes*, & moins encore les *Fables pitoyables.* Il en donne une preuve par ſon ſilence ſur le troiſiéme volume, où l'on défie de trouver rien de pareil. Mais le trouve-t'il dans la partie qui eſt de la main du P. d'Orleans? Non, ſans doute; & le Journaliſte mérite d'être crû ſur

l'aveu naïf qu'il fait, après avoir prétendu badiner longuement ſur les miracles en queſtion. Voici cet aveu ſingulier.

„ L'équité demande que nous obſervions que le P. d'Orleans veut tout „ à la fois paroître douter de la vérité „ des prodiges qu'il raconte, & paroître „ les croire. Je raporte, dit-il, ces viſions ſans les garantir; & quand je „ les garantirois, je vis dans un ſiecle où „ la pieuſe crédulité qui regnoit alors, „ & qui portoit la religion de nos peres „ quelquefois *au-delà de ſon objet*, ne „ trouve pas dans les eſprits la même docilité.

Nous demandons à tout Lecteur ce que ſignifie cette déclaration du P. d'Orleans tant de fois réiterée dans les récits néceſſaires qu'il fait d'après les Hiſtoriens & les Annaliſtes Eſpagnols. L'équité demandoit plus du Journaliſte. Elle exigeoit qu'il dît tout le contraire de ce qu'il veut faire entendre au ſujet du P. d'Orleans, qu'il repréſente comme follement ſuperſtitieux & crédule, ſans ſonger qu'il ne faut que le lire & le confronter avec les Auteurs Eſpagnols pour être très-convaincu du contraire.

Il devoit au moins ne pas enveloper les continuateurs dans cette imputation univerſelle, contre ſes lumieres, s'il les a lûs, contre l'équité s'il a négligé de les lire. Il le fait toutefois, & ce qui lui eſt ordinaire dans ſes propoſitions générales, il le fait ſans preuve, il les connoît peu, ou il affecte de les peu connoître, c'eſt à ce ſujet de choſes *merveilleuſes & incroyables* qu'on lui réitere le défi. Il ne cite rien du tout de ce qui concerne le dernier continuateur, il prétend ſe borner à un morceau ou deux du premier, ſçavoir du feu P. Arthuys. Du moins l'a-t'il crû ainſi, preuve évidente qu'il ne l'a pas lû & qu'il n'a pas même lû l'endroit de l'avertiſſement, où il eſt dit que „ l'ouvrage du P. d'Orleans eſt „ exactement compris dans le premier „ volume & dans le deuxiéme juſqu'à la „ page 449. „ la ſuite eſt des PP. Arthuys & Brumoy. Or le Critique ne parle que du premier volume. Il ne devoit donc pas mettre ſur le compte du P. Arthuys un fait prétendu incroyable, ſçavoir que Jacques I. Roi d'Arragon après une grande victoire remportée ſur les Maures par ſon oncle Bernard, Gou-

verneur d'Eneſe, oſa lui-même à la tête d'environ cent maîtres faire conduire un convoi de vivres à *Eneſe* où il arriva „ après avoir paſſé à la vûë de Zaën, „ (Prince Maure,) & de ſon armée qui „ s'étant raſſemblée au bruit de ſa mar„ che, l'attendoit & n'oſa l'attaquer, „ tant la renommée rend redoutable le „ nom d'un homme que la fortune a „ ſouvent rendu victorieux, „ Qu'y at'il là d'incroyable? Le P. d'Orleans vient de raconter la défaite complette de Zaën & de ſon armée qu'une terreur panique avoit ſaiſi & mis en fuite, avec perte de plus de dix mille hommes. Une partie de l'armée encore effrayée ſe rallie dans le moment que Jacques I. paſſe peu accompagné ſans qu'on oſe l'attaquer. Eſt-ce là le premier exemple d'une heureuſe témérité? Auſſi le P. d'Orleans avoit-il préparé ce fait en diſant de Jacques: „ qu'il fit cette excurſion „ avec ſi peu de monde que l'événe„ ment ſeul a pû faire donner la loüan„ ge que mérite la vraye valeur, à des „ actions qu'une iſſuë malheureuſe au„ roit flétries de tout le blâme qu'attire „ la témerité. „ Voilà au reſte un événement

ment constaté à peu près en mêmes termes par toute l'Histoire Espagnole, sans que le Journaliste y ait fait attention, faute de la connoître.

Reste enfin un morceau attribué encore au P. Arthuys & qui est du P. d'Orleans. C'est le portrait de S. Ferdinand. „ C'est, dit le Critique, un morceau achevé. Quelque malin dira peut-être qu'il est dans le style des Litanies. „ Le voici, on en jugera. „ On jugera en effet du prix d'une si fine plaisanterie, & des méprises éternelles du Journaliste. „ Un Roi grand, heureux, conquerant, vainqueur de tous ses ennemis, continent, moderé, modeste, n'agissant que pour la gloire du Seigneur, pour le bien de l'Eglise, pour le repos de ses sujets, ne recevant les hommages des hommes que pour les raporter à Dieu, ne connoissant de politique que celle qui s'accorde avec la sagesse chrétienne, assidu aux Autels, pratiquant exactement tous les exercices de la religion, zélé pour la foi, ennemi juré de toutes les erreurs qui l'attaquent, juge sévere des grands oppresseurs du peuple, l'azile des pe-

„ tits opprimés, charitable envers les „ pauvres, magnifique dans la décora- „ tion des temples du Seigneur. Tel fut „ le caractere de Ferdinand III dit le „ Saint, Roi de Castille, dont le nom „ écrit au livre de vie sera éternellement „ consacré sur la terre par le culte reli- „ gieux que lui rend toute l'Espagne. „ Ce n'est pas-là un caractere indigne d'une plume à qui l'on a rendu depuis longtems la justice de varier & d'animer d'une maniere supérieure ses caracteres & ses portraits.

Nous avons obmis & réservé pour la fin une méprise que le Critique n'ose tout-à-fait imputer au P. d'Orleans ; c'est qu'un Général Maure nommé *Alcaman*, celui qui combattit contre Pelage, & qui fut tué dans le combat, l'an 716 ou 18 semble être cité comme s'il eût vêcu encore sous l'anné 722. „ Du moins, dit le Journaliste, le P. „ d'Orleans parle ainsi. Les troubles qui „ se renouvellerent à Cordouë par l'am- „ bition & la jalousie des Chefs, empe- „ cherent qu'on n'envoyât à *Alcaman* „ les secours nécessaires pour faire tête „ à Pelage qui s'y fortifioit cependant;

„ & augmentoit tous les jours ſon do„ maine, &c. „ Véritablement ce texte eſt équivoque en apparence; mais à le regarder de près, on voit que l'Hiſtorien par maniere de récapitulation parle de ce qui s'étoit paſſé auparavant; & c'eſt pour le faire entendre, & pour ſuppléer au vuide que laiſſe l'Hiſtoire depuis 716 ou 718 juſqu'en 730, qu'il ajoute tout de ſuite & ſans interruption „ les choſes demeurerent en cet état „ juſqu'environ l'an 730. „ Enfin fût-ce-là une faute, tout ce qui eſt repris au-delà ne l'eſt point comme nous l'avons ſuffiſamment montré par un zele qui nous paroiſſoit dû à la mémoire & à la réputation ſi bien fondée du P. d'Orleans. Ainſi nous avons quelque droit de prier M. de la B** D. M** qui eſt à la tête du Journal Littéraire d'Hollande, de faire honneur à ſon choix quand on lui envoye des Extraits faits à Paris; car nous ſçavons qu'il en reçoit, & que celui-ci en particulier lui eſt venu de Paris. L'eſtime que nous avons pour ſon Journal, mérite de ſa part qu'il exige dans ces Extraits Etrangers plus d'exactitude, nous n'oſons pas dire plus de bonne foi.

Comme cette diſcuſſion a interrompu néceſſairement le précis du Livre du P. d'Orleans, nous allons le reprendre & le finir, mais en très-peu de mots, renvoyant au livre même, ou à ceux qui en ont parlé plus au long.

Nous n'avons beſoin pour cela que de citer quelques pages du dernier continuateur, elles ſervent de préambule à la révolution du Royaume de Grenade. „On a vû, dit-il, dans un grand détail „(plus grand, j'oſe le dire, que dans „(aucune autre Hiſtoire d'Eſpagne, ) „l'Arragon ſe réunir inſenſiblement à la „Caſtille, contre toutes les aparences, „malgré tous les obſtacles du dedans & „du dehors, & par des voyes ſupérieu„res, ce ſemble, à toute la prudence „humaine. Ces deux Royaumes n'a„voient été d'abord que deux Comtés „unis, & dépendans de la Couronne „de Navarre ſous le Roi Dom Sanche „le Grand. Après ſa mort ils devinrent „Royaumes à leur tour, & ils demeure„rent ſéparés durant 445 ans, juſqu'à „ce qu'ils furent enfin rejoints d'une „maniere ferme & ſtable ſous Iſabelle & „Ferdinand, par le traité de paix fait

„ entre la Caſtille & le Portugal l'an
„ 1479. C'eſt ainſi que la Caſtille ſou-
„ miſe d'abord à la Navarre, auſſi bien
„ que l'Arragon, ſoumit peu à peu à
„ ſon tour l'Arragon, la Navarre enſui-
„ te, puis tout le reſte de l'Eſpagne.
„ Mais la réunion des deux principales
„ Couronnes ayant été le principe de
„ toutes les autres réunions qui ſuivi-
„ rent en divers tems, on a crû devoir
„ borner la carriere des révolutions d'Eſ-
„ pagne à cette importante révolution
„ qui entraîna tout le reſte. En effet ou-
„ tre la Navarre, le Rouſſillon & la
„ Cerdaigne que nous venons de voir ſe
„ réunir à la domination de Ferdinand
„ & d'Iſabelle, ces deux fondateurs de la
„ Monarchie univerſelle d'Eſpagne dans
„ l'un & l'autre Hemiſphere, conqui-
„ rent en dix ans le Royaume de Grena-
„ de, & ruinerent entierement l'Empi-
„ re des Maures. Cette célébre conquê-
„ te eſt tellement liée à celles que je
„ viens de décrire, qu'il m'a paru néceſ-
„ ſaire en terminant cet ouvrage, d'en
„ donner une idée aſſez étenduë pour
„ n'en rien perdre d'eſſentiel, & aſſez
„ ſuccincte pour la préſenter plus vive-

„ment aux yeux du Lecteur, comme „une des principales ſuites de la gran- „deur Eſpagnole, portée au ſuprême „dégré par Iſabelle & Ferdinand.

„On a vû dans le commencement „de cet ouvrage que les Maures étoient „entrés en Eſpagne vers l'an 712 de J. „C. ils en ſubirent le joug l'an 1492. „Je dois rapeler en peu de mots les „mouvemens de cet eſſain d'infideles „que la providence tranſporta dans „une region Chrétienne pour la punir „& qu'elle proſcrivit au bout d'envi- „ron 800 ans pour en délivrer les „Chrétiens. Il faut ſe ſouvenir que cette „inondation de barbares fut l'effet d'un „dépit du Comte Julien contre le Roi „Dom Rodrigue, Prince livré à ſes in- „fames plaiſirs: que le fameux Tarif à „la tête d'une nombreuſe armée d'Afri- „cains ravagea les Iſles & les Côtes Eſ- „pagnoles: que le Prince Sanche & „Dom Rodrigue après pluſieurs efforts „inutiles perdirent ſucceſſivement deux „batailles qui déciderent du ſort de „l'Eſpagne: que les vainqueurs apellant „du fonds de l'Afrique des millions de „guerriers, firent en quelque maniere

„ déserter leur patrie pour former dans
„ l'Europe une nouvelle nation : que
„ les malheureux restes des vaincus
„ ayant choisi Pelage pour Roi, ce bra-
„ ve Prince soutint par sa valeur les dé-
„ bris de la Monarchie dans les Astu-
„ ries, laissant à ses successeurs la néces-
„ sité de faire une guerre éternelle aux
„ Conquérans, plus ou moins heureu-
„ sement à proportion de leur adresse,
„ de leur bravoure & des conjonctures :
„ qu'ils reprirent insensiblement la su-
„ périorité jusqu'à réduire les Maures à
„ un coin de l'Espagne qu'ils avoient au-
„ paravant presqu'entierement subju-
„ guée : que les infideles cantonnés dans
„ les extrêmités de la Peninsule où ils
„ étoient supérieurs, par la facilité de
„ communiquer avec l'Afrique, fonde-
„ rent entre la Murcie & l'Andalousie,
„ une autre Monarchie Espagnole assez
„ ferme & assez durable pour tenir tête
„ à la domination légitime durant près
„ de huit siécles : que ce Royaume étran-
„ ger dans le sein du Christianisme étoit
„ formé de plus de cent Villes considé-
„ rables & bien fortifiées, dont Grena-
„ de la plus belle de toute l'Espagne

„ étoit la Capitale : que cette grande „ Ville étoit ſituée dans le plus riche, le „ plus doux, & le plus beau climat de „ toute la région, qui eſt entrecoupée „ de collines, de plaines, & de ruiſſeaux „ propres à entretenir la fécondité de la „ terre, l'agrément des vûës de Grena- „ de, & la bonté de ſon air : que les di- „ viſions des Eſpagnols, tantôt entr'eux, „ tantôt avec d'autres nations voiſines „ firent ceſſer leurs guerres contre les „ Maures : que les treves plus longues „ ou plus courtes, ſuivant les intérêts „ réciproques, ou plûtôt ſelon le ca- „ price des uns & des autres, ſe re- „ nouoient preſqu'auſſi-tôt qu'elles „ étoient rompuës : que les deux na- „ tions, quoique bien différentes de „ mœurs & de religion, laſſées de tant „ d'alternatives, s'accoutumerent à vi- „ vre enſemble dans une eſpece de paix „ ou d'équilibre politique, que le tems „ & les circonſtances rendoient néceſ- „ ſaire de part & d'autre : qu'enfin les „ interêts différens des petits Etats Eſpa- „ gnols, preſque toûjours déſunis par „ la guerre autant que par la multiplici- „ té des Rois, furent la principale cau-

„ ſe qui maintint au milieu d'eux une
„ domination ennemie, & intéreſſée à
„ ſemer la diſcorde entre les Souverains
„ Eſpagnols, capables de la renverſer
„ tous enſemble, & trop foibles pour
„ l'attaquer chacun en particulier.

„ La providence avoit ménagé à
„ Ferdinand & à Iſabelle le bonheur de
„ réparer la faute de Rodrigue. Ils ſub-
„ juguerent, & furent cauſe que l'on
„ chaſſa de l'Eſpagne, pluſieurs années
„ après des Etrangers que l'incontinen-
„ ce d'un méchant Roi y avoit intro-
„ duits & rendus les maîtres. A juger
„ humainement des révolutions qui ar-
„ rivent dans les Etats, les Maures fu-
„ rent la premiere ſource de leur ruine.
„ La politique raffinée de Ferdinand &
„ d'Iſabelle, aidée d'un courage égal, &
„ ſoutenuë par la prudence & la valeur
„ de quantité de grands hommes, qui
„ ne ſont jamais rares dans les beaux re-
„ gnes, terminerent enfin cette éton-
„ nante révolution. Abbohacen dix-neu-
„ viéme Roi Maure, &c.

Nous avons nommé les deux conti-
nuateurs. Le P. Rouillé s'eſt chargé de
corriger dans les Ecrits du P. d'Orleans

& du feu P. Arthuys „ les négligences „ d'histoire & de style qui échapent aux „ meilleurs Ecrivains , & d'ajouter „ grand nombre de faits & de circonstances historiques.

## ARTICLE XLVII.

*MUSÆUM FLORENTINUM exhibens insigniora vetustatis monumenta, quæ Florentiæ sunt, Joanni Gastoni Etruriæ Magno Duci Dedicatum Florentiæ. Fol. primum volumen anno 1731. ex Typographia Michaëlis Nestenus, & Francisci Moücke, secundum volumen Florentiæ 1732. ex Typographia Francisci Moücke;* c'est-à-dire, le Cabinet de Florence, où sont représentés les plus illustres Monumens de l'Antiquité, dédié au Sérénissime Jean Gaston, Grand Duc de Toscane, *in-fol.* 1. volume 1731. de l'impression de Michel Nestenus & de François Moücke, 2. vol. de l'impression de François Moücke.

APrès ce titre général pour tout l'ouvrage, les deux premiers vo-

lumes, que nous avons entre les mains en ont un particulier qui porte : *Gemmæ antiquæ*, &c. c'eſt-à-dire, Pierres antiques tirées du Cabinet de Medicis, & de plusieurs autres Cabinets de Florences, compriſes dans cent planches pour chaque volume, les figures des hommes illuſtres & des Dieux, avec les explications de M. Antoine François Gori, Profeſſeur public d'Hiſtoire à Florence, &c.

On ne peut conteſter à la Ville de Florence la gloire d'avoir fait renaître les beaux Arts dans l'Europe, où l'inondation des Barbares les avoit enſevelis ſous les ruines de l'Empire Romain ; il n'eſt pas moins vrai de dire que c'eſt particulierement à l'Auguſte maiſon de Medicis, que Florence eſt redevable d'un avantage, qui l'égale en ce point à Rome & à Athenes. Depuis même que de la Toſcane le bon goût s'eſt communiqué à la plûpart des Regions de l'Europe, les Grands Ducs jaloux de conſerver leur droit d'aîneſſe dans cette régénération littéraire, n'ont point diſcontinué d'accumuler dans leurs Palais les plus précieuſes richeſſes de la

plus ſçavante antiquité, & ils en ont enfin composé ce Cabinet ſi renommé dans tout l'Univers, l'objet de la curioſité de tant de Voyageurs, & l'admiration de tous les vrais connoiſſeurs.

C'eſt non-ſeulement ce rare & magnifique Cabinet, mais encore la belle Vigne de Medicis, qui eſt à Rome; tout ce qu'à l'exemple des grands Ducs, pluſieurs Seigneurs Toſcans ont recüeilli des Monumens antiques, & tout ce que la premiere ferveur du renouvellement des Arts a produit de plus excellent dans Florence, qui eſt l'objet de l'ouvrage, dont nous rendons compte au public. Une ſocieté d'illuſtres Sçavans a entrepris de faire part au monde entier de ces ineſtimables tréſors, que leur Ville renferme dans ſon ſein, & veut que ſans être obligé de paſſer les Monts, ſans même ſortir de chez ſoi, on puiſſe contempler à ſon aiſe ce qu'on n'a pû voir juſqu'à préſent ſans de grandes dépenſes, & un pénible voyage, que bien des Sçavans n'étoient point en état de faire; & en tirer les lumieres, dont ils ont beſoin pour percer les ténébres, que la confuſion des ſiécles d'ignoran-

ce avoit répanduës ſur la belle antiquité.

M. Antoine Gori, Profeſſeur public d'Hiſtoire à Florence, qui a été chargé de la conduite de cet ouvrage, nous avertit que ce grand recueil ſera compris en dix volumes abſolument détachés les uns des autres, de ſorte qu'on pourra les ranger dans tel ordre, qu'on jugera à propos. Des deux, qui ſont déja venus juſqu'à nous, le premier, qui eſt ſorti de deſſous la Preſſe, contient cent planches, leſquelles renferment ſix cens quarante-trois pierres gravées en creux, & cent ſoixante camayeux, ou pierres travaillées en relief. Cette différence, avec le nom de la pierre, ſont marqués dans un petit Cartouche au bas des figures, qui ſont toutes numerotées, afin que par le moyen des chiffres on puiſſe trouver l'explication hiſtorique de chacune, qu'on trouvera à la ſuite des planches.

Toutes les pieces de ce volume ſont diſtribuées en quatre claſſes, dont la premiere repréſente en vingt-quatre planches les portraits des Empereurs, des Céſars, des Impératrices, & de pluſieurs

Hommes Illuſtres. La ſeconde, depuis la vingt-cinquiéme planche juſqu'à la quarantiéme, des Rois, des Reines & des Heros. La troiſiéme, juſqu'à la cinquante & uniéme planche incluſivement, des Philoſophes, des Orateurs, des Poëtes & des Muſes. La quatriéme, qui eſt de quarante-neuf planches, des Dieux & des Déeſſes. Les autres volumes, que M. Gori annonce ſuivant l'ordre dans lequel ils ſeront imprimés, contiendront les choſes ſuivantes.

Le ſecond, qui eſt déja publié, & que nous avons entre les mains, comprend auſſi-bien que le premier, cent planches, diviſées pareillement en quatre claſſes. La premiere, qui eſt de vingt-trois planches, eſt compoſée de piéces, qui portent toutes le nom de l'ouvrier, quelque inſcription, ou quelque ſymbole. Ces anciens Artiſtes ſont, Agathopus, Allion, Amphoterus, Aſpaſias, Aulus, Carpus, Cneus, Epitynchanus, Hyllus, Oneſas, Pigmon, Plotarchus, Quintus Alexa, Scyllax, Seleucus, Solon, Teucrus. On y trouvera auſſi des cachets avec des lettres Grecques, Latines, ou Etrangeres, qui faiſoient connoître ceux à

qui ils apartenoient, ou bien des caracteres, qui marquoient que ces Pierres étoient des Amulettes. Il y en a même plusieurs, qui avoient été consacrées à quelque Divinité, ou présentées à quelques personnes illustres, ou données pour prix à ceux, qui s'étoient distingués dans les jeux du Cirque. Les Pierres de la seconde classe, ont toutes raport à la guerre de Troye; celles de la troisiéme regardent l'Histoire Romaine; & celles de la quatriéme, les Signes célestes, & renferment des symboles, qui concernent la Science Augurale. Cette quatriéme classe est suivie d'un suplément de dix-huit pieces, qui n'ont pû entrer dans aucune classe, & qu'on a jugé trop belles pour les omettre. La Religion, la Paix, la Guerre, la Mythologie, l'Histoire ancienne, sont les sujets les plus ordinaires, qui sont traités dans ce volume.

Le troisiéme doit contenir les Statuës de Marbre les plus rares des Dieux, des Déesses, & des grands Hommes, & la plûpart sont des plus grands Maîtres de l'antiquité. Le quatriéme, les Bustes des Césars, des Empereurs & des Imperatrices, qui n'ont point encore été donnés au public. Le

cinquiéme, les figures des Dieux & des Déeſſes en bronze; les plus beaux cachets de même métal, ornés de deviſes & autres inſcriptions, qui pourront être d'une grande utilité pour l'Hiſtoire ancienne. Le ſix, le ſept & le huitiéme renfermeront un choix des plus belles médailles, qui n'ont point encore parû, & dont la plûpart ſont dans le Cabinet du Grand Duc. Les deux derniers ſont deſtinés aux portraits des plus fameux Peintres, faits par eux-mêmes, & qui rempliſſent toute une ſalle du Palais de ce Prince à Florence.

M. Gori remarque avec le ſçavant *Ezechiel Spanheim*, que ce ſont les Princes de la Maiſon de Medicis, qui les premiers ont mis en honneur dans l'Italie l'étude des Monumens antiques, & ſurtout le fameux Laurent de Medicis, qui a ramaſſé à grands frais un nombre prodigieux de Pierres gravées, de Médailles, de Livres & de Manuſcrits Grecs & Latins, & tout ce qu'il a pû déterrer d'autres ſemblables débris de la ſçavante antiquité, & que le celébre *Angelo Politiano*, qui en avoit tiré de grands ſecours, en témoigne ſa recon-

noiſſance à ce Prince, ſurnommé *le Magnifique*, dans la préface de ſes Mélanges curieux. Le Cardinal Leopold de Medicis, les grands Ducs François, Ferdinand & Côme III dont le dernier a enrichi ſon Cabinet de ſix mille pieces rares, achetées en Eſpagne; le Grand Prince Ferdinand ſon fils aîné, le Grand Duc Jean Gaſton ſon cadet & ſon ſucceſſeur, & l'Electrice Palatine leur ſœur, ſont ceux, qui ont le plus contribué à compoſer ce grand Tréſor.

Les autres Cabinets, dont on a tiré dequoi enrichir cet ouvrage, ſont ceux des Princes *Strozzi*, des Marquis *Riccardi*, *Niccolini* & *Guadagni*, des Comtes, *Gherardi*, & des Seigneurs, *Corretani*, *Bonarroti*, & *Gaddi*, dont M. Gori a déja fait mention dans la Préface de la premiere Partie des Inſcriptions anciennes des Villes de l'Etrurie, qu'il a données au public. M. Sebaſtien *Blanchi*, lequel a la garde du Cabinet de Medicis, s'eſt chargé du ſoin de mettre les pieces, qui compoſent les deux premiers volumes dans l'ordre, où elles ſont, & d'en faire le choix. Enfin les deſſeins, ſur leſquels toutes ces figures

ont été gravées, sont du célébre Peintre Jean Dominique *Campiglia.*

Outre qu'on n'a rien épargné pour orner cet ouvrage, on a encore eu attention de n'y mettre aucun ornement étranger; ainsi le premier Cartouche du premier volume représente le Revers d'une Médaille de l'Empereur Commode, fort estimée de M. Vaillant, & qu'elle fut frapée à l'occasion d'une troisiéme Expedition projettée par ce Prince, & à laquelle le Sénat s'oposa, au raport de Lampridius. Ce Revers représente la Fortune assise, tenant de la main droite le frein d'un cheval, & de la gauche une corne d'abondance, & un gouvernail avec cette inscription, *Fortunæ manenti Cos. V. P. P. S. C.* les illustres Auteurs l'ont adoptée pour devise de leur ouvrage, par le moyen duquel ils prétendent assûrer l'immortalité au Cabinet de Florence, quand même les pieces, qui le composent, viendroient à périr par quelqu'accident.

Au bas de la préface on a mis en guise de cul de lampe un très-beau Médaillon, qui représente Hercules armé de sa massüe, & tenant de la main gauche

la peau de Lion de Nemée, avec ces paroles : *Hercules invictus.* M. Gori nous aprend que la République de Florence avoit pris ce Médaillon pour ſon Sceau, que les Grands Ducs l'ont conſervé, & cela ſur la tradition raportée par Vincent *Borghini*, dans ſa diſſertation ſur l'origine de Florence, que l'Hercules Lybien ayant conduit une Colonie d'Afrique en Italie, a été le premier fondateur de l'ancien Royaume d'Etrurie. M. Gori explique de même dans ſa préface toutes les Vignettes, Lettres Griſes, &c. qui ſont répanduës dans les deux volumes, & qui ont été choiſies parmi les plus belles pieces du Cabinet de Medicis.

## ARTICLE XLVIII.

*L'ORIGINE ANCIENNE DE LA Phyſique nouvelle, par le Pere Regnault de la Compagnie de Jeſus. Tom. 2. A Paris, chez Jacques Clouſier, ruë S. Jacques, à l'Ecu de France, 1734. 3. vol. in-12.*

C'Eſt toujours un commerce de Lettres entre Ariſte & Eudoxe, où

l'on continuë le parallele de la Physique nouvelle & de l'ancienne. Nous avons touché dans le précis du premier volume ce que l'un & l'autre ont de commun. Le second nous annonce le degré de perfection de la nouvelle sur l'ancienne.

Il seroit étonnant, comme Eudoxe l'observe d'abord, que dans le cours de tant de siécles, tant de beaux génies qui se sont apliqués successivement à observer la Nature, n'eussent point enrichi la Physique. La Nature est un fonds inépuisable, & la curiosité n'a guéres de bornes. Aussi Séneque ne doutoit pas que la postérité ne découvrît beaucoup de secrets ignorés de son tems. » La Nature, disoit-il, ne dévoile pas tous ses „ mysteres à la fois. On verra un tems „ où la lumiere se répandra sur les cho„ ses qui nous sont cachées. On sera „ surpris qu'elles nous ayent échapé. Et „ le Vulgaire même sçaura ce que nous „ ne sçavons pas. "

La prédiction du Philosophe, dit Eudoxe, n'étoit pas vaine, & si la Physique de nos jours a des traits qui lui sont communs avec la Physique des Anciens,

elle en a qui lui ſont propres. Pour découvrir le concert de l'une & de l'autre, on a ſuivi un ordre de matieres, où ce qui précéde porte le jour dans ce qui ſuit. On parcourt de nouveau dans le même ordre toutes les parties de la Phyſique à la lumiere de l'ancienne & de la nouvelle. Celle-ci a-t'elle ſur celle-là des avantages dans les connoiſſances qui regardent les principes des Corps, la matiere ſubtile, le mouvement, la ſphere, les minéraux, la peſanteur, la ſtatique, l'air, l'hydroſtatique, le feu, la chymie, les eaux, la mer, le flux & le reflux, l'origine des fontaines, les eaux minérales, le corps humain, les animaux, les plantes, les méteores, les aſtres, le ſyſtême du monde, l'Auteur de l'Univers? La Phyſique nouvelle devoile-t'elle mieux, & à quel point dévoile-t'elle mieux tout cela que la Phyſique ancienne? C'eſt l'objet des recherches d'Ariſte & d'Eudoxe dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

A la faveur d'un certain goût qui eſt le fruit de l'expérience, Eudoxe démêle dans la Phyſique de nos jours bien des avantages que l'ancienne ſemble n'avoir

point, & qu'Arifte même ne difcernoit pas dans la nouvelle. Par exemple, les Anciens appercevoient que les Corps étoient dociles à certaines loix de mouvement; les Modernes les ont déterminées ces loix: les Anciens connoiffoient la direction, l'attraction, & la communication de l'Aiman, quelques-uns même la déclinaifon, les Modernes en connoiffent l'inclinaifon & le tourbillon, & ils pénétrent jufqu'à la fource de tant de merveilles: les Anciens obfervoient quelque pefanteur dans l'air; les Modernes vont jufqu'à pefer l'air à la balance, &c. Bien d'autres connoiffances étoient difperfées en divers fiécles, en différens Ouvrages, & elles fe trouvent raffemblées. Les femences, les matieres du fyftême de Defcartes étoient éparfes: elles font réunies; & il falloit un génie pour les réunir comme on l'a fait.

Mais écoutons Eudoxe. „ Le plus „ petit des corps, dit-il, donne le bran- „ le aux autres; c'eft la matiere fubtile „ ou la matiere éthérée. La matiere fub- „ tile eft auffi ancienne que le monde. „ Les Anciens la faifoient fervir à bou- „ cher les Pores, à porter les Aftres d'un

„ bout du Monde à l'autre, & à nous „ éclairer. Aujourd'hui, c'eſt elle qui „ non-ſeulement nous éclaire & réjouit „ nos ſens par le vif éclat de mille cou- „ leurs, mais qui s'inſinuë par des mil- „ liers de canaux inſenſibles dans le ſein „ de la Terre, pour donner par ſon action „ aux Elémens & aux principes indiffé- „ rens, oiſifs & inefficaces d'eux-mêmes „ cette tiſſure, cet aſſortiment de parties „ qui fait l'argent, l'or & les pierreries; „ elle qui produit & nous donne en „ ſpectacle les jeux magiques de l'Ai- „ man; elle qui par ſon agitation ſecrete „ & continuelle cauſe les fermentations, „ & opere les miracles de la Chymie. „ Eſt-ce un Agent univerſel? Elle anime „ tout, elle eſt comme l'ame de tout, „ de la Phyſique même. Vous diriez „ qu'elle eſt la dépoſitaire du mouve- „ ment deſtiné par l'Auteur de la Natu- „ re à faire jouer tous les reſſorts de „ l'Univers, & c'eſt ce que l'on ſçait „ mieux, & ſur quoi l'on s'explique plus „ nettement que l'antiquité, &c. "

Paſſons au mouvement. Le mouvement fut toujours un tranſport d'un endroit dans un autre. Les Anciens avoient

même quelque idée des loix de la Nature. Mais étudier les effets, les démarches, & pour ainſi dire les penchans des corps, non-ſeulement juſqu'à obſerver que leur force vient également de la vîteſſe & de la maſſe; mais juſqu'à démêler les loix auſquelles la ſageſſe du Créateur les a ſoûmis, juſqu'à fixer en conſéquence de ces loix la communication des mouvemens, ou la diſtribution des forces, & à prédire les effets, les démarches des corps en mille circonſtances diverſes; c'étoit une découverte réſervée aux Modernes, &c.

Anciennement on ſçavoit que par l'efficace du mouvement les métaux réſultent du mélange des huiles, des ſoufres, des ſels & de la terre. Les Modernes vont plus loin. Ils diſcernent quel mélange fait une eſpece de métal, par exemple, le fer: auſſi font-ils une ſorte de fer avec de la terre, du ſoufre & du vitriol. Vous croiriez voir la main de la Nature former ſous les pas des Phyſiciens de nos jours les métaux & les pierres précieuſes.

Dès les Siécles paſſés, on connoiſſoit la direction, l'attraction, la communication,

cation, la déclinaiſon même de l'Aiman. Sçavoit-on que la déclinaiſon de l'Aiman varie différemment en divers endroits ? Le tourbillon en étoit-il connu ? Nous le connoiſſons. Nous éparpillons de la limaille d'acier ſur un carton, nous en aprochons une pierre d'Aiman : voilà tout-à-coup un tourbillon tracé dans la limaille, qui ſemble ſortir d'un pôle de l'Aiman pour rentrer par l'autre ; & qui par pluſieurs ſillons circulaires formés d'une maniere imperceptible, nous découvre un tourbillon magnétique coulant d'un pôle à l'autre de l'Aiman ; d'où réſultent les jeux de l'Aiman, &c.

La cauſe de la peſanteur fut regardée dans l'Antiquité comme l'action d'une matiere imperceptible, qui pouſſe les corps vers leur centre commun : mais comment les corps peſans accélerent-ils leur mouvement ? On ne le ſçavoit pas avant le commencement du dernier Siécle.

La nouvelle Phyſique peut avoir apris de la Phyſique ancienne, que l'air même a ſa peſanteur. Mais à quel degré n'a-t'on pas perfectionné cette découverte dans le dernier Siécle ? Les Anciens ſça-

voient précisément que l'air pese. Les Modernes sçavent déterminer le poids de l'air. Par quel charme secret un Barometre nous dévoile-t'il l'avenir ? Aristote n'avoit pas donné la solution de ce problême.

L'air a son ressort comme il a sa pesanteur. Séneque ne l'ignoroit pas. Mais voulez-vous voir à l'œil le jeu du ressort de l'air ? Un Physicien moderne met dans la machine pneumatique un verre à moitié plein d'eau tiéde, il pompe, voilà des milliers de petites bulles d'air qui se dégagent, se dilatent, se montrent. Il fait rentrer l'air pompé ; vous voyez les petites bulles se resserrer & disparoître. Il pompe à plusieurs reprises, les petites bulles reparoissent, vont toujours en grossissant ; & ce sont enfin de gros bouillons qui jaillissent hors du verre.

Par là nous sçavons pourquoi les Liquides sensibles agissent en tous sens : c'est que les particules de ces liquides sont comme autant de petits balons pleins d'air & comprimés, qui s'efforçent de s'étendre de toutes parts, &c.

Dans les Liquides, les acides & les

alkali furent toujours deux ſels ennemis, l'Antiquité ne l'ignora point. Mais tout ennemis qu'ils ſont ces ſels, ils ne ſont d'eux-mêmes que des corpuſcules indifférens pour l'action ou le repos. Avant le mélange où ils ſe détruiſent, ils ont peu de mouvement, s'ils en ont. D'où leur vient tout d'un coup cet excès de force & d'agitation qui les détermine à fermenter, à combattre, à ſe détruire ? En un mot, quelle eſt la cauſe extérieure des fermentations ? Comment cette cauſe ſecrete agit-elle ? Il ne paroît pas que les Anciens le ſçuſſent bien; cette cauſe extérieure, c'eſt la matiere ſubtile ? car enfin, c'eſt un corps inviſible : ce n'eſt point l'air ; l'action de l'air eſt trop tranquille : donc c'eſt la matiere ſubtile. Mais comment agit-elle dans les fermentations ? Chargée des acides qui s'inſinuent dans les alkali, & qu'elle entraîne violemment, elle va heurter contre mille & mille petites cellules pleines d'air, les comprime d'abord, & comprime l'air. A force de ſecouſſes, elle briſe ces petites priſons avec l'action du reſſort de l'air, entre rapidement, dégage, rarefie l'air, preſſe avec

le ſecours de l'air, & lance de tous côtés les parties des alkali. De là, ce mouvement intérieur de parties inſenſibles accompagné de raréfaction, en quoi conſiſte la fermentation.

Eſt-il queſtion des eaux de la mer en particulier ? Il faut l'avoüer, l'Antiquité fut auſſi frapée que nous du flux & du reflux, & elle fit ſur ce Phénomene, toujours ancien & toujours nouveau pour les Philoſophes, des obſervations dignes de la poſtérité. Mais les Modernes en ont ajoûté, qui feroient honneur aux Anciens. Par exemple, ſelon les obſervations récentes, la mer monte plus vîte qu'elle ne deſcend; plus elle monte, plus elle deſcend. En Eté, les marées des nouvelles ou pleines Lunes ſont plus grandes le ſoir que le matin; en Hyver, elles ſont plus grandes le matin que le ſoir, &c.

Après avoir parlé des fontaines, des eaux minérales & ſalutaires au corps, on paſſe au corps même. Les Anciens ſçavoient le nom, la matiere, l'arangement & l'uſage de la plûpart des principales parties du corps humain. Ils avoient même quelque idée, ce ſemble,

de la circulation du ſang : mais l'ancienne Phyſique ne ſçavoit ni la route du chyle, ni celle du ſang. Or, nous voyons le chyle aller droit des veines lactées à la veine ſouclaviere gauche & vers le cœur, par le réſervoir du chyle, & par le canal thorachique.

Si nous voulons voir des objets inviſibles à la ſimple vûë, le Microſcope dévoile à nos ſens un petit Monde ignoré des Anciens.

Elevons nos regards plus haut, dit Eudoxe, & juſqu'aux Méteores. Selon les Anciens, comme ſelon les Modernes, la foudre n'eſt qu'une exhalaiſon enflamée d'elle-même : mais comment une exhalaiſon s'allume-t'elle dans un nuage qui porte tant d'eau ? Comment une ſimple exhalaiſon enflamée renverſe-t-elle & les arbres & les édifices ? Comment un feu, qui cauſe tant de ravages, coule-t'il entre la chemiſe & la peau ſans brûler celle là, ſans bleſſer celle-ci ? Là-deſſus les Anciens laiſſent mon eſprit dans l'inquiétude ; les Modernes au contraire ne font que mêler à mes yeux deux liqueurs froides, ſçavoir, de l'eſprit de Nitre avec de l'huile de Girofle,

ou bien de l'eſprit de Nitre avec de l'huile de Vitriol concentrée, & de l'huile de Thérébentine : le mélange prend feu d'abord, & c'eſt une flâme qui s'élance de toutes parts. On met du bois, de la cire & du fer dans l'eſprit de Nitre, & l'eſprit de Nitre ne diſſout ni le bois le plus tendre, ni la cire même, tandis qu'il change le fer le plus dur dans une ſorte de liqueur. Je vois la flâme de l'eſprit de Vin couler ſur la main & ſur le papier ſans laiſſer aucune trace ſur le papier, & ſans bleſſer la main. Après cela mon eſprit eſt ſatisfait; & il voit en Phyſicien la foudre ſe former, s'allumer, effleurer à peine les corps les plus tendres, & diſſiper les plus durs.

Portons nos regards au-deſſus des nuages, & juſqu'aux Aſtres mêmes. L'Antiquité le fit avant nous, avec un ſuccès qui ſurprend, quand on fait attention aux inſtrumens que nous avons, & qu'elle n'avoit pas. Elle excella dans l'Aſtronomie autant, à peu près, ce ſemble, qu'on le pouvoit avant les Téleſcopes. Mais enfin, les Téleſcopes inventés ou perfectionnés vers le commence-

ment du dernier Siécle, nous ont découvert dans les Cieux bien des Astres & des mysteres inaccessibles aux Anciens. Les Anciens soupçonnoient les Cieux de renfermer dans leur sein des Planetes invisibles : mais ils n'en voyoient que sept où nous en voyons seize. Et que de Phénomenes nouveaux dans ces Planetes !

On entre dans le détail de ces nouveaux Phénomenes ; & après ce détail, il s'agit des systêmes du Monde. La substance de ces systêmes n'est pas nouvelle, dit-on : mais ces systêmes anciens n'ont-ils rien de nouveau ? Autrefois on s'embarassoit assez peu d'assortir les Phénomenes aux loix du mouvement. Dès qu'on avoit fait tourner les Planetes d'Occident en Orient, & la Terre sur son centre dans le même sens, l'Univers devoit offrir aux yeux le spectacle qu'il leur présentoit chaque jour ; & c'en étoit assez pour Copernic même. La Physique nouvelle est plus curieuse ; elle va chercher jusques dans les loix de la Nature les principes & les ressorts secrets des Phénomenes sensibles. Par exemple, pourquoi les Planetes sont-

elles placées à des diſtances inégales du centre ? Pourquoi ces Planetes ſituées à des diſtances inégales ont-elles, ſelon les obſervations récentes, d'autant plus de vîteſſe réelle, qu'elles ſont plus proches du Soleil ?

La plûpart des traits du ſyſtême Cartéſien ſe trouvent répandus, il eſt vrai, dans les Ouvrages des Phyſiciens qui ont eu quelque réputation avant Deſcartes : mais ces traits détachés ſont réunis dans le ſyſtême, enchaînés, naiſſans les uns des autres, & établis ſur les loix de la Nature. On montre l'uſage que Deſcartes a fait de ces loix, comment il en a fait naître différentes parties de ſon ſyſtême, quelle force de génie demandoit une pareille entrepriſe. „Que Deſcartes, dit Eudoxe, ait tiré, „ou non, des Anciens les diverſes par- „ties de ſon Monde imaginaire : les „réunir, ces parties diverſes, les diſpo- „ſer, les ranger, les aſſortir, faire de „ces matériaux épars & brutes un édi- „fice ſelon les regles, où les regles ſoient „du moins gardées avec quelque vrai- „ſemblance, d'une maſſe de matiere „homogéne, & ſur trois ou quatre loix

„ de mouvement conſtruire un Monde
„ en idée, dont la conſtruction ſucceſ-
„ ſive & détaillée ſemble offrir à l'eſ-
„ prit non-ſeulement les Phénomenes
„ que nous voyons, mais les cauſes &
„ les reſſorts dont l'action inviſible don-
„ ne ce ſpectacle à l'Univers;c'eſt un trait
„ qui marque beaucoup de pénétration,
„ une grande étenduë d'eſprit, une ima-
„ gination belle & hardie, en un mot un
„ génie. “ Cet examen donne lieu à une critique ſuivie de la Phyſique d'Ariſtote, & un parallele des entretiens de Platon & des entretiens modernes.

Mais s'il ne s'étoit pas perdu tant de Livres anciens, n'y trouveroit-on pas le degré de perfection que l'on donne à la Phyſique nouvelle? Eudoxe répond: 1. Fonder la perfection de la Phyſique ſur des Ouvrages perdus, ce n'eſt que deviner. 2. Puiſque les avantages de la Phyſique nouvelle ſur l'ancienne ne ſe trouvent point dans les Ouvrages qui nous reſtent des Anciens, apparemment ils ne ſe trouveroient pas dans leurs Ouvrages perdus. Les Siecles qui nous ont conſervé les meilleurs en fait de Belles-Lettres & d'Hiſtoire, ne nous auroient-

ils pas conſervé les meilleurs en fait de Phyſique ? Ordinairement les plus excellens en chaque genre ſont les plus répandus ; & les plus répandus ſe conſervent le plus long-tems. Auſſi, les Ouvrages d'Ariſtote & de Platon, les plus grands Philoſophes de l'Antiquité, au jugement de Ciceron, ſont venus juſqu'à nous. La Phyſique de Démocrite, qui, ſelon Seneque, étoit le plus ſubtil des Anciens, devint celle d'Epicure ; & nous avons encore celle d'Epicure dans Lucrece. 3. La perfection de la Phyſique dépend des Phénomenes & des Obſervations. Or, croirons-nous que la Nature ſe ſoit tellement épuiſée en Phénomenes pour les Anciens, qu'elle n'en ait pas réſervé de nouveaux pour les Modernes ? Il eſt évident que ceux-ci ont, du moins, autant que les Anciens, le génie & le goût des Obſervations. Pour les Obſervations, il faut des Inſtrumens ; les Modernes en ont d'excellens que l'Antiquité n'avoit pas ; tels ſont le Microſcope & le Teleſcope.

Ariſte reconnoît enfin les avantages de la Phyſique nouvelle ſur l'ancienne, mais l'ardeur de ſçavoir le porte plus

loin ; il veut être inſtruit des moyens par où la Phyſique eſt parvenue à ce point de perfection. Eudoxe continue d'éclairer Ariſte, comme on le verra dans l'Extrait du dernier volume.

## ARTICLE XLIX.

*TRAITE' DU VRAI MERITE de l'homme conſideré dans tous les âges, & dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu. 2. vol. 514. pag. chez Saugrain, grande Salle du Palais. 1734.*

S'Il eſt vrai que les Auteurs ſe peignent eux-mêmes dans leur ſtyle, l'Ouvrage dont nous rendons compte, doit donner une idée bien avantageuſe de celui qui l'a compoſé. Le but qu'il ſe propoſe, les préceptes qu'il établit, les images qu'il preſente, tout annonce un Ecrivain poli, un Maître ſage, un honnête homme. Un Exorde badin ſert de prélude aux préceptes ſérieux qu'il donne enſuite. Il feint qu'un jeune homme curieux d'apprendre, vint le trou-

ver un jour pour ſe mettre ſous ſa conduite. Il s'en charge d'autant plus volontiers, qu'il trouve dans ſon Eleve un Sujet plus digne de ſes ſoins, de ſon zele, & de ſa tendreſſe. Les regles qu'il lui trace roulent ſur les Exercices qui peuvent le former, les Etudes qui doivent l'occuper, les plaiſirs qu'il peut goûter, la façon dont il doit ſe mettre, paroître & ſe comporter dans le monde.

Le jeune homme avoit un penchant vif pour le deſſein; c'étoit une paſſion. L'Auteur lui apprend à ne s'en faire qu'un amuſement. Quelques pas de danſe, quelques airs de muſique, ſix mois d'armes, un an de cheval, c'eſt, ſelon lui, tout ce qu'il faut pour un jeune homme: il faut ſe prêter à ce genre de ſcience, & ſe livrer à celles qui peuvent enrichir l'eſprit & former le cœur.

L'Hiſtoire eſt de toutes les ſciences celle dont il faut ſe faire une plus ſérieuſe étude. La Géographie & la Chronologie en ſont comme les deux clefs; l'une fixe le lieu, l'autre le tems des événemens. Mais on doit s'attacher principalement à ce qui peut le plus

contribuer à former les mœurs. Quel fonds de morale ne trouve-t'on pas dans l'Hiſtoire. Les exemples de vices & de vertus qu'elle nous preſente ſont les plus efficaces leçons que l'on puiſſe nous faire. Nous dégoûter des horreurs du vice, c'eſt nous donner du goût pour les attraits de la vertu.

L'Hiſtoire dont il veut que ſon Diſciple ait d'abord connoiſſance, eſt celle du Peuple de Dieu. C'eſt proprement la nôtre, & celle du monde entier depuis le jour de ſa création juſqu'à celui où nous ſommes. La Providence de Dieu qui veille ſans ceſſe ſur ce Peuple chéri, les différentes infidélités de ce peuple ingrat, ſes défiances continuelles, ſes révoltes contre Moyſe, les crimes de ſa proſpérité, la rigueur de ſon eſclavage, ſes combats, & ſes victoires ſur les peuples qui l'environnoient, le caractere de ceux avec leſquels il fut allié; tels ſont les grands objets dont il faut d'abord ſe remplir l'eſprit. A cette Hiſtoire doit ſucceder celle des Grecs avec leſquels les Juifs furent mêlés & confondus. A celle-ci, l'Hiſtoire Romaine, c'eſt-à-dire celle de preſque toutes les

Nations que les Romains nous ont fait connoître par leurs victoires. Quel objet que le commencement, les progrès, l'étendue, & la ruine de cet Empire, qui, fondé par une poignée de brigands, d'abord monarchique ſous des Rois, enſuite Républicains ſous des Conſuls, devenu encore monarchique ſous les Ceſars, dans l'eſpace d'environ 750. ans, engloutit tous les Royaumes de la terre, étendit ſes limites juſqu'à celles qui bornent le Monde, devint l'unique Empire de l'Univers, & ne ſuccomba que ſous le poids de ſes forces & de ſa gloire. L'Auteur promet à ſon Diſciple de le conduire par l'étude de tous ces points principaux de l'Hiſtoire juſqu'aux triomphes de Conſtantin le Grand, qui furent ceux de la Croix de Jeſus-Chriſt, & il lui fait remarquer par tout dans les conquêtes du Peuple Romain le doigt de Dieu, qui ſembla ne combler Rome de tant de gloire, que pour la rendre digne de devenir par la prééminence de ſon Siege la Capitale du Monde Chrétien, comme elle avoit été par ſes victoires celle du Monde Idolâtre. Il promet enſuite de lui ap-

prendre ſucceſſivement & par ordre l'Hiſtoire des differens Etats de l'Europe. A l'étude de l'Hiſtoire, il veut que ſon Diſciple faſſe ſuccéder celle de la Philoſophie, du Droit Romain, des Coûtumes particulieres, & qu'il prenne au moins une teinture des beaux Arts. Après que notre Auteur a cultivé ainſi l'eſprit de ſon Eleve, il s'applique à lui former le cœur. C'eſt ſon objet principal, & il y conſacre tous ſes ſoins.

Il commence par lui donner de juſtes idées de la nobleſſe, & lui aprend à diſtinguer la vraye de la fauſſe. C'eſt un avantage d'être né grand, ſi un mérite perſonnel ſe trouve joint à cette qualité dont il ne dépend pas de nous d'être privé ou revêtu. Mais que ſert-il d'être né grand, ſi l'on deshonore le ſang illuſtre que l'on a reçû de ſes ayeux, & ſi noble par la naiſſance, on eſt roturier dans les ſentimens? Dans tous les lieux du monde on aime à lier avec un homme de mérite, quel que ſoit ſa condition, & par tout on évite un ſot, fût-il de qualité. L'Auteur diſtingue trois ſorde mérite, l'un naturel, un autre acquis, le troiſiéme commun à tous les

hommes. Ce troisiéme consiste dans la religion, la justice, la bonne foi, l'esprit de vérité, &c. ce caractere est celui de la vertu, *qui n'est qu'un composé d'honneur, de raison, de religion. Ainsi*, ajoute l'Auteur, *nous ne sommes vraiment hommes que lorsque nous commençons à devenir vertueux.* Après avoir défini l'homme en général, il cherche ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite, & l'homme de bien. Voici les caracteres particuliers qu'il nous en fait. „ Par un galant „ homme nous entendons un homme „ poli, dont le commerce est tout à la „ fois sûr & agréable, qui a des dons, „ des talens, & n'a aucuns défauts es„ sentiels. C'est la premiere moitié des „ qualités qui font un homme de méri„ te.... L'honnête homme est différent; „ ses qualités font une réputation légiti„ me, une probité toujours uniforme, „ un caractere de douceur qui ne s'est „ jamais démenti. En faveur de ces qua„ lités on doit bien lui passer le défaut „ de quelque petit mérite accidentel.... „ L'homme de mérite est nécessaire„ ment galant homme & honnête hom-

„ me , mais il ajoute beaucoup à l'un & „ à l'autre , il a plus d'ornemens, plus „ de profondeur, plus de dons , plus de „ talens. . . . L'homme de bien peut n'a- „ voir pas autant de mérite ; mais ſon „ mérite eſt bien plus ſolide, ſimple , vrai, „ généreux , régulier , il eſt ſoumis à „ Dieu , & remplit ſa loi ; il n'eſt ennemi „ de perſonne , & aime ceux qui ſe font „ les ſiens ; il raporte au Seigneur le peu „ de bien qu'il trouve dans ſoi-même , „ & travaille ſans relâche à acquérir celui „ qu'il n'y voit pas. „ De ces principes généraux notre Auteur paſſe aux vertus que l'on doit ſuivre , & aux vices que nous devons éviter, il trace des regles pour le choix des amis ; c'eſt la vertu qui doit former & ſerrer les nœuds de l'amitié. Se faire ami d'un libertin , c'eſt s'expoſer à devenir bientôt complice de ſon libertinage. Il fait voir les écüeils d'un jeu exceſſif dans les paſſions d'un joüeur opiniâtre,que le gain anime, que les ſuccès aveuglent,que les pertes déſeſperent, qui enveloppe & perd dans un naufrage géneral le bien qu'il a reçû de ſes ayeux, & celui que ſes enfans attendent de lui , &qui ſouvent ayant perdu tout ce qui

pouvoit ſervir à ſa paſſion pour le jeu, eſt encore joueur d'inclination & de cœur, lors même qu'il ne peut plus l'être d'état & de profeſſion. Il fait enſuite une peinture des vices capables d'en inſpirer la plus forte horreur. Nous n'en citons aucun exemple, parce que le nombre des beaux morceaux en rend le choix difficile, & qu'obligé de les abréger pour ne pas paſſer les bornes d'un extrait, nous craindrions de leur ôter quelques traits de leur beauté. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que l'ouvrage nous paroît digne du ſuccès qu'il a eu dans le public, & qu'on a dû lui paſſer quelques défauts de ſtyle, quelques tours de phraſe peu nobles, quelques expreſſions trop négligées en faveur des beautés qui s'y rencontrent par tout.

## ARTICLE L.

*ONZIEME ET DOUZIEME Diſcours contre les impies du tems, & les fondemens de l'impieté moderne, à Paris, de l'Imprimerie de Philippe-Nicolas Lottin, ruë S. Jacques, 1734.* in-12. *pp. 204.*

CEs deux diſcours ſont la ſuite de dix autres, imprimés d'abord parmi les Sermons choiſis qui ont parû chez Mercier. Depuis peu on a imprimé ces dix diſcours dans un volume in-12. une raiſon aſſez connuë, a engagé l'Auteur anonyme d'ajouter dans un volume à part ceux dont nous allons rendre compte.

Le zele dont il eſt animé contre les Ecrivains qui attaquent la Religion, eſt ſoutenu de beaucoup d'eſprit & de capacité dans les matiéres Théologiques qui ont raport à ſon ſujet. Le livre eſt ſemé de traits ingenieux, de vûës lumineuſes, d'expreſſions énergiques, qui tranchent les queſtions, peignent les objets, caracteriſent les perſonnages.

Cependant, le manque d'ordre & de méthode, un raiſonnement peu enchaîné, vague & comme flotant, un certain ſtyle oratoire & diffus, des rédites fréquentes, des ſaillies qui ne ſe ſoutiennent pas, & divers autres défauts qui ne touchent point au fond de l'ouvrage, pourront le priver d'une partie du ſuccès qu'il mérite, ſurtout à l'égard de certains beaux eſprits, qui n'ayant que la maniere, le ſtyle, & des mots à opoſer,

comptent pour rien le fonds des choſes lorſque cette maniere manque, & qu'on ne les perce pas en quelque ſorte de leurs propres traits.

Ajoutons que le zele de notre Auteur eſt un peu amer, & peu-être trop partial. Il en veut à l'impie en perſonne autant qu'à l'impieté; & cet impie à qui il en veut, & à qui il n'épargne pas les qualifications les plus dures, eſt fort clairement déſigné par les citations continuelles en italiques des *Lettres Philoſophiques de M. D. V.* qui ſe trouve d'ailleurs caracteriſé par les traits les moins équivoques.

Il faut convenir que M. D.V. eſt tout-à-fait inexcuſable devant Dieu & devant les hommes. Que prétendoit-il ? Que vouloit-il ? A quoi penſoit-il, lorſqu'il a fait ces Lettres Philoſophiques, qui l'ont broüillé avec le ciel & la terre, en le faiſant paroître broüillé avec la Religion, autant qu'avec le bon ſens. Il joüiſſoit paiſiblement de la brillante réputation de Poëte, de bel eſprit, de bon Ecrivain. Quelle manie de vouloir tout d'un coup ſe donner pour Philoſophe, & même pour Theologien, ſans autre titre

que celui de ſaper tous les principes de la ſaine Philoſophie comme de la Theologie ?

Nous avons déja remarqué dans ces Mémoires (pag. 336. Fevrier 1735.) que cetOuvrage ne méritoit abſolument d'autre indulgence que celle que la charité peut inſpirer. Mais ſi la charité peut inſpirer cette indulgence, ne le doit-elle pas ? & le vrai zele n'eſt-il pas eſſentiellement temperé autant qu'animé par cette vertu toute chrétienne, toute divine ?

L'Auteur des Diſcours dont nous parlons, ſemble en avoir jugé autrement. Que ſçait-on ? Outre l'intérêt général de la foi, auroit-il eu quelqu'autre intérêt particulier ? On croit bien qu'il avoit deſſein de venger la Religion, des inſultes que lui font tous les jours une foule d'eſprits licentieux. Mais ſon onziéme Diſcours laiſſe aſſez entrevoir, & le douziéme découvre tout-à-fait qu'il vouloit auſſi venger les *penſées de M. P.* de l'inſulte toute récente que leur ont faite les Lettres Philoſophiques. Et ce deſſein & cet intérêt particulier prenant le deſſus, la cauſe de la religion eſt de-

venuë enfin une querelle doublement personnelle.

On loüera M. P. tant qu'on voudra. Nous avons, dans notre Extrait des Lettres Philosophiques, rendu justice à son bel esprit & à cette emphase de style, à cette magnificence d'expression qui regnent dans ses pensées. C'étoit un bon Ecrivain, à qui on doit même tenir compte de ce que voulant briller, il a eu le discernement & la justesse d'esprit de choisir un sujet aussi solide, aussi vrai, aussi décent que l'est la Religion; au lieu que son nouvel adversaire, dans le dessein de faire briller son génie, a eu le malheur ou l'imprudence de prendre le contrepied & de choisir de tous les sujets le plus faux, le plus frivole, le plus deshonnorant, qui est celui de la mécréance & de l'irreligion.

Mais du reste ces deux Auteurs mis en opposition, ne peuvent jamais former une querelle fort intéressante pour la Religion, tous deux beaux esprits, mais point Theologiens, ils auroient mieux fait de renoncer à la Theologie, dans laquelle ils ont pris l'un & l'autre des partis extrémes, quoique directement opposés.

Et voilà ce que l'Auteur des Diſcours auroit pû remarquer en paſſant, au lieu de fonder preſque toute la défenſe de la Religion ſur la défenſe trop marquée des penſées de M. P. qui n'avoient été que le moindre objet des Lettres Philoſophiques. On diroit à voir cet Auteur s'échauffer contre ces *Lettres* en faveur de ces penſées, que M. P. auroit été un Pere ou un Docteur de l'Egliſe, & que ſon ouvrage eſt un ouvrage dogmatique, adopté du corps des Paſteurs.

Les Lettres Philoſophiques les avoient bien attaqués & cruellement inſultés ces Paſteurs. Rien n'eſt exceſſif comme ce qu'on y avance contre le Clergé de France, en l'oppoſant de la maniere la plus odieuſe au prétendu Clergé Anglican, & en relevant celui-ci infiniment au-deſſus de celui-là. Notre Auteur ne reſſent point cette attaque ni mille autres ſemblables, & il lui plaît de ſe rendre infiniment ſenſible à celle qu'un bel eſprit fait à un bel eſprit. On ne ſçauroit croire combien cette partialité infirme une infinité de bonnes choſes qui ſont d'ailleurs répanduës à l'avantage de la Religion dans ces deux Diſcours.

Au reſte Dieu l'a permis, & ceci nous rapelle le trait d'Eſope, qui pour ſe venger d'un injuſte aggreſſeur, l'encouragea par des bienfaits à ſe rendre lui-même aggreſſeur d'une perſonne qui réprima tout d'un coup ſon audace par les derniers châtimens. Si M. de V. n'avoit attaqué que Dieu, l'Egliſe & la Religion, plus d'un Auteur qui lui a répondu avec aſſez de chaleur, l'auroit peut être laiſſé ſans réponſe. Mais il a attaqué M. P. & auſſi-tôt Dieu, la Religion & l'Egliſe ont été vengés. La Providence a bien des reſſources ſimples & naturelles pour déconcerter les projets inſenſés.

Ce qui a le plus mis de mauvaiſe humeur l'Auteur des Diſcours contre les Lettres Philoſophiques, c'eſt qu'elles ayent fait ſentir, qu'après tout, les penſées de M. P. n'étoient pas un Livre néceſſaire dans l'Egliſe, & que *la Religion Chrétienne n'en demeureroit pas moins vraye, quand même on n'en tireroit pas les concluſions ingénieuſes* qu'en tire ſon célébre adverſaire. Cela eſt pourtant vrai & très-vrai, & ſi M. D. V. n'avoit rien avancé de plus mauvais, il

pourroit

pourroit trouver de ſon côté autant & plus de défenſeurs que n'en trouve encore aujourd'hui ſon adverſaire.

Mais comme il a attaqué la réligion dans toutes ſes parties, & qu'il n'a reſpecté ni le ſacré ni le profane, nous ſommes obligés & tous les gens de bien & d'honneur ſont obligés comme nous de l'abandonner, & d'aplaudir à tout ce que notre Auteur établit dans ſes Diſcours en géneral, & ſouvent même en détail contre les impies. Il commence par leur caractere. » L'impie vulgaire, » *dit-il*, n'eſt autre choſe qu'un *ſot*, qui » ſçait rire d'une choſe auſſi ſérieuſe & » auſſi élevée au-deſſus de lui, que l'eſt » la Religion : un *ignorant* qui a, &c. » c'eſt un *mocqueur*, & rien de plus.... » Pour être impie, *ajoute-t'il*, il ne faut » qu'avoir beaucoup *d'orgueil*, avec des » *mœurs vicieuſes*. Un eſprit *inquiet &* » *curieux* avec une ame incapable des » ſentimens du Chriſtianiſme, & amollie par la *volupté* : Un *génie poëtique* » *nourri de fables & de folles imaginations*, &c. il ne faut donc rien de ſi » merveilleux pour faire un impie. Cela eſt aſſez exactement vrai, auſſi bien

que ce qui ſuit ſur le goût du ſiécle.

„O mœurs de notre ſiécle? L'impie „leur doit plus qu'à ſon eſprit: c'eſt le „bel air du monde que l'impieté. Cet „eſprit s'eſt gliſſé dans tous les états: „cette folie a gagné le ſexe juſqu'ici dé„vot... L'impieté eſt la Philoſophie du „tems, *ridicule*, *ſotte*, *impertinente*, „*ignorante*, aveugle Philoſophie..... „Une femme ſe croira Philoſophe en „donnant dans l'impieté, quelle tenta„tion! „ L'Auteur pouvoit remarquer que cette femme, qui ſe croira Philoſophe, ſera peût-être encore moins pleine d'orgueil que celles, qui depuis un tems ſe croyent Theologiennes; & que ſans doute l'impieté & même cet orgueil Theologique ne ſont pas moins dangereux, que l'orgueil Philoſophique, dont il ſe plaint.

Autre caractere des impies, *ils n'ont point de ſuite dans leur doctrine:* auſſi rien n'eſt plus contradictoire & plus inconſéquent que leurs principes, leurs raiſonnemens, & tous leurs diſcours, qui eſt ſi éloigné d'être Géometrique ou Philoſophique, comme ils ont l'orgueil de s'en piquer, ou de s'en vanter, qu'à

peine même eſt-il Oratoire, Rhéteur, ou Grammatical.

Notre Auteur fait bien ſentir la *mépriſe des impies, quand ils attaquent la Religion par parties.* Il faut tout attaquer, ou tout reſpecter : c'eſt le corps de ſyſtême le plus Géométrique, le mieux lié, que nous ayons. Il fait beau voir *les Lettres Philoſophiques* tourner le baptême en ridicule, & révérer en même tems l'Evangile. „ L'impie maltraite „ Moyſe & l'ancien Iſraël. Il faut faire „ le même traitement au Peuple nou- „ veau, qui n'eſt qu'un même Peuple, „ pour le fond, avec l'ancien. . . . . Le „ même à J. C. qui a remplacé Moyſe, „ &c. „ Tout tient enſemble, & c'eſt principalement par ſon tout, que la Religion eſt invincible.

L'impie au reſte a des raiſons de ménagement, pour ne pas tout attaquer. „ C'eſt pour ne pas faire horreur, qu'il „ ne blaſphême pas par tout. . . , C'eſt „ pour ne pas effaroucher d'abord les eſ- „ prits ; c'eſt pour ſe faire écouter, pour „ ſe faire lire : c'eſt peut-être pour s'ac- „ commoder au goût du Pays, qui ne ſou- „ fre pas une doſe trop forte d'impieté.

L'impie affecte le nom & le personnage de Philoſophe : notre Auteur montre le foible & l'orgueil de cette prétenduë Philoſophie ; & du reſte on peut aller tout d'un coup au but, & démontrer par des faits avoüés que rien n'eſt moins Philoſophe que tel & tel, qui oſent s'en arroger le titre, uniquement pour avoir droit de ſaper la Theologie, qui eſt la Philoſophie de la Religion. C'eſt prendre le Public pour bien crédule, après avoir fait toute ſa vie un métier & un perſonnage tout-à-fait incompatible avec la Philoſophie, que de ſe préſenter tout d'un coup à ce Public ſous le nom de cette ſcience, ou de cette vertu. M. *** Philoſophe ! Le ſeul titre a fait rire tout le Parterre.

Mais *la folie de l'impie jaloux de la gloire du bel eſprit* eſt, ſelon notre Auteur, qui va plus ſérieuſement à ſon but, *d'attaquer tout homme, qui aura écrit ſur la Religion avec autant d'élevation d'eſprit que d'applaudiſſement de la part du Public.* Et c'eſt ici, c'eſt-à-dire, à la vingt-ſixiéme page, que la défenſe de la Religion contre les impies, commence à être ſurtout la défenſe de M. P. contre M. D. V.

l'Apologiste débute par un éloge des plus emphatiques.

Un Auteur avoit écrit en cette matiere, & s'étoit attiré par-là une réputation éclatante. „Tout le monde l'admiroit, les plus grands esprits reconnoissoient sa supériorité, ses adversaires dans la Religion redoutoient ses lumieres.„ L'Apologiste veut dire sans doute qu'on redoutoit le bel esprit de son Heros, sa facilité à dire tout ce qu'il vouloit, sa maniere de conter, d'égayer un sujet, d'assaisonner un bon mot, de semer l'ironie & le sarcasme, & de donner de la malice aux choses les plus innocentes. On peut ajouter encore que *les adversaires de M.P. dans la Religion* n'étoient pas toujours *les adversaires de la Religion*. Comme c'est ici une affaire de controverse & d'une controverse délicate entre des personnes, qui sont réellement de très-beaux esprits, on voit la conséquence qu'il y a de ne rien surfaire, de parler très-juste, & de se bien entendre. Autrement l'impie, en éludant, comme il est facile, une défense personnelle comme celle-là, croiroit avoir éludé celle de la Religion.

Cela posé, l'Auteur des Discours peut pousser l'éloge, s'il veut, à l'αυτὸς ἔφα: il n'y manque pas, & sans aucune partialité nous raporterons ses paroles. il continuë. „ P. l'avoit dit, c'étoit com„ me un mot sacré, c'étoit un principe „ qu'on respectoit,(*on entend bien ce que* „ *cet* ON *veut dire*,) on voyoit bien „ qu'il n'avoit rien fini, mais on con„ venoit que ce qu'il avoit posé étoit iné„ branlable: ce qu'il avoit ébauché étoit „ si grand & si beau, qu'aucune autre „ main n'osoit achever le tableau. La na„ ture humaine s'aplaudissoit d'avoir „ produit un tel homme, & la Religion „ (*en general ou en particulier*) se féli„ citoit d'avoir trouvé un tel défenseur. „ C'est contre un Auteur de cet ordre, „ qu'un de ces impies, dont je parle „ entreprend d'écrire avec autant d'i„ gnorance que de témerité, &c.

Cet impie au reste est *une façon de bel esprit*, c'est un *sçavant manqué*, c'est le défenseur d'une *Philosophie animale*: *sa malice* est *artificieuse*, c'est un *petit esprit*, &c. Les qualifications ne manquent pas: & pourquoi l'Auteur des Lettres s'y est-il exposé? Nous ne voudrions pas les

lui prodiguer, mais nous ſommes obligés de convenir qu'il devoit s'y attendre, & de les raporter telles, qu'on les lui prodigue.

Après ces qualifications, l'Auteur fait *une expoſition de la croyance chrétienne*; & cette expoſition eſt bien. „ Nous „ croyons, *dit-il*, un Dieu créateur „ qui ne s'eſt jamais laiſſé ſans témoi- „ gnage... qui dans les tems anciens a „ donné ſa Loi aux Juifs.... qui dans „ ces derniers tems a parlé par ſon fils „ ...lequel a paru ſur la terre avec tou- „ tes les marques d'envoyé de Dieu, fils „ de Dieu, & Dieu lui-même... Nous „ croyons tout ce que nous a enſeigné „ cet unique fils de Dieu, & qui eſt „ parvenu juſqu'à nous, ſoit par les écri- „ tures, ſoit par la tradition. Nous „ croyons uniquement ſur le fondement „ de la révélation divine & ſous l'auto- „ rité de l'Egliſe, à laquelle J. C. a pro- „ mis ſon aſſiſtance & ſa préſence au mi- „ lieu d'elle juſqu'à la conſommation du „ ſiécle. Nous croyons ce qu'ont crû „ nos Peres, ce qu'on a toujours crû, „ ce qu'on a crû par tout, ſans qu'on y „ ait jamais rien changé.

„ Nous croyons tout dans notre Re-
„ ligion, même ce qu'il y a de plus in-
„ comprehensible, parce que notre foi
„ ayant pour principe l'autorité de Dieu
„ & sa parole, ne peut rien rejetter. Les
„ difficultés ne nous arrêtent, ni ne nous
„ étonnent dans une Religion divine,
„ quand d'ailleurs les difficultés parti-
„ culieres se perdent dans l'évidence du
„ tout. Nous croyons qu'on ne peut ren-
„ dre à Dieu un culte agréable, si ce
„ n'est dans la religion où l'on connoît
„ Dieu selon que l'Evangile nous le fait
„ connoître.. Nous croyons que toutes
„ les preuves de la religion réunies for-
„ ment une démonstration du tout, &c.

» Mais nous n'oposons pas aux diffi-
» cultés & aux raisonnemens des adver-
» saires de la Foi, notre foi seule. C'est
» par les raisons invincibles de croire
» que nous justifions notre Foi. Voilà
» l'œconomie de la Foi Chrétienne.

L'Auteur continuë à justifier notre créance, en faisant voir *quelle est la sagesse ainsi que la force même de Dieu.* » Nous ne croyons pas en bêtes, *dit-il*, » mais en hommes. Nous ne croyons » pas par coutume, par l'instinct & à » l'aveugle. Nous croyons par choix,

» avec discernement & en voyant clair ;
» non dans les mysteres, mais dans les
» raisons de les croire. Nous croyons
» parce qu'il est raisonnable de croire.

On voit ensuite le bon usage de la raison dans les mystéres, & une bonne *analyse de la Foi.* » Voici, *dit l'Auteur*, com-
» me nous nous rendons raison à nous-
» mêmes, & à tout homme qui nous
» le demande sérieusement, du bon
» usage que nous faisons de la raison
» dans les mysteres de la Foi. A la pre-
» miere vûë, de certaines choses paroif-
» sent incompréhensibles & incroyables:
» le péché originel, la Trinité, &c. Si
» toutefois, *ajoute la raison*, Dieu avoit
» certainement révélé ces mysteres,
» alors il faudroit les croire, malgré ce
» qui me passe dans ces mysteres,
» &c. Voilà comme la raison peut nous
» égarer, quand nous suivons la pre-
» miere lueur : & comme elle se corrige
» elle-même & nous redresse, lorf-
» qu'elle s'entend mieux elle-même,
» &c. Ce qui trompe l'incrédule, c'est
» qu'il n'écoute qu'un certain premier
» cri de la raison ... mais la raison plus
» tranquille, & s'étant plus profondé-

» ment conſultée elle-même, l'auroit
» conduit à la Foi, par cette raiſon ſi
» ſimple... il faut ſçavoir ſi Dieu l'a
» dit, & s'il l'a dit, il faut le croire.

L'Auteur pourſuit avec beaucoup de force cette juſtification de la Foi dans le détail des myſteres. Il vient à l'eſprit d'indifférence ou de tolérance par rapport à la religion; & delà il paſſe tout de ſuite à l'Athéiſme qui ſuit bientôt ce Déiſme tolerant. Il entreprend de prouver & prouve bien que *l'aveu qu'il y a un Dieu, conduit à la Religion chrétienne.* Une choſe importante qu'il diſcute en habile homme eſt, *comment la religion chrétienne exemte de chercher, entre toutes les religions, quelle eſt la véritable.*

„ La reponſe eſt aiſée, *dit-il*: comme
» les fauſſes Religions font ſentir à l'eſ-
» prit leur fauſſeté, & dès là nous aver-
» tiſſent elles-mêmes d'en chercher
» d'autres; de même la véritable fait
» ſentir à l'eſprit ſa vérité, & dès-là
» nous avertit elle-même de nous y arrê-
» ter ſans chercher ailleurs. Le jour nous
» dit qu'il eſt jour, la nuit nous dit qu'il
» eſt nuit. La Religion chrétienne ſeule
» nous dit, connoiſſez-moi, & demeu-
» rez en moi ſi vous y êtes; ou venez à

» moi si vous n'y êtes pas. Toutes les au-
» tres Religions disent, ne me connois-
» sez pas si vous voulez demeurer en
» moi, ou si venez à me connoître, il
» faut en chercher un autre.

A cette occasion l'Auteur parle d'un manuscrit qui court dans le monde de main en main, qu'il juge lui-même, & que tous ceux qui l'ont lû, jugent bien plus fort que les *Lettres Philosophiques* qui ne sont en effet que comme de petites étincelles de cette espece de fournaise souterraine & infernale, dont les progrès sont d'autant plus difficiles à arrêter qu'ils sont moins publics. Car ce secret & le mystere qu'on affecte pour le répandre, font après tout la principale force que chacun se plaît d'exagerer, presqu'uniquement pour dire qu'il a mérité par la force de son esprit d'en être le confident. On en dévoile ici le foible.

Son plus fort raisonnement se réduit à dire que la Religion chrétienne & toute vraie Religion devroit être à la portée de tout le monde, & à prétendre qu'aucune des Religions qui se disent révélées, ne sont à cette portée. Notre Auteur de Discours n'avoit que deux mots

à dire pour confondre ce raisonnement, 1°. Que la pratique de notre Religion regardant tout le monde, devoit être & étoit en effet à la portée de tout le monde, puisque les plus simples esprits s'y rendent & s'y sont toujours rendus. 2°. Que la science de cette Religion ayant les profondeurs même de la Divinité pour objet, devoit naturellement être & étoit au dessus de la portée des esprits humains les plus élevés.

*Nous sommes*, dit le manuscrit, *nous sommes Chrétiens comme on est Turc, & comme nous le serions nous-mêmes par le pays, par l'éducation, par la coûtume, par l'exemple.* L'Auteur des Discours réfute au long & solidement cette objection, qui n'est que trop ordinaire dans la bouche des beaux esprits du tems. Il convient d'abord qu'il y a en effet bien des gens qui sont Chrétiens comme ils seroient Turcs, si le hazard les avoit fait naître dans l'Empire de Mahomet. Il blâme la stupide indolence de ces Chrétiens de hazard & d'habitude qui ne se mettent pas en peine de s'instruire de leur Religion. Elle n'a rien à craindre d'un examen de bonne foi, il exhorte tout le monde à s'en bien

convaincre, à la bien étudier, mais avec un cœur ſimple & docile, ſans orgueil & ſans préſomption. Car cette Religion ſublime & divine dans ſon principe comme dans ſes conſéquences, eſt ſi fort à la portée des hommes, & ſi l'on peut uſer de cette expreſſion, elle eſt ſi humaine, que plus un eſprit s'abaiſſe par l'humilité, plus il eſt à portée d'y atteindre ; & plus il s'éleve par l'orgueil, plus elle s'éleve au deſſus de lui.

Au tems de J. C- & à la converſion des Gentils, notre Auteur remarque que les plus ſimples eſprits ont ſenti la force des preuves de la Religion, & qu'en tout tems même ces eſprits ſimples ſont plus propres à comprendre ces preuves. Il prévient l'objection, que la Religion n'eſt que pour les ſimples, & fait voir qu'elle eſt pour les plus grands eſprits, pourvu que leur grandeur ne ſoit pas une enflure de cœur, un orgueil rafiné.

Il vient à l'autorité de l'Egliſe. Cette autorité eſt viſible & ſe rend témoignage à elle-même, comme le jour le rend au jour. Elle eſt legitime. De toutes les autorités qui ont lieu ſur la terre, c'eſt la plus ancienne, la plus néceſſaire, la

plus universelle, celle qui a le plus toutes les marques d'une autorité légitimement établie. Elle est raisonnable : il est raisonnable qu'il y ait une pareille autorité. Cela est si raisonnable, & si nécessairement établi par la raison, que ceux qui ont secoué cette autorité comme tyrannique, ont été ensuite obligés d'y revenir ; ou ne revenant pas à l'autorité legitime, ils ont été obligés de s'en faire une toute nouvelle sur le modele de l'ancienne : témoin le Synode de Dordrect, témoin toutes les voyes qu'on a toujours prises dans les partis les plus schismatiques, pour réprimer ceux qui, par de nouvelles hérésies, formoient un nouveau schisme.

Le onziéme Discours finit par une courte récapitulation où l'Auteur ramasse d'une maniere fort précise & fort énergique tout ce qu'il vient de dire contre les impies. C'est dans le douziéme sur tout que M. D. V. est battu, & M. P. vangé. Pour mieux confondre son adversaire,qui ne s'y prête que trop, il commence par traiter la question de l'existence de Dieu, comme s'il avoit à faire à un Athée, parce qu'en effet les

Lettres Philoſophiques, entr'autres celle où il s'agit de Locke, ſont pleines de mille traits d'Athéiſme, contre leſquels leur Auteur proteſte à la vérité, mais par une contradiction qui ne fait honneur ni à ſon cœur, ni à ſon eſprit, & qui ne mérite après tout des ménagemens que de la part de ceux qui veulent bien en avoir, ou à qui la charité les inſpire.

Notre Auteur, ſans tous ces ménagemens, le bat rudement ſur ce qu'il s'eſt comme vanté *de changer les idées reçûes par les autres hommes, & de porter dans ſes recherches un eſprit créateur* ; ſur ce qu'il lui a échapé de dire, qu'un Dieu ſévere & rigoureux tel qu'on peint le Dieu des Chrétiens, ſeroit *propre à faire des Athées ;* ſur ce que par une eſpece de bravade philoſophique, il donne l'exiſtence de Dieu comme une découverte qu'il a faite lui-même à l'aide de ſa raiſon, en diſant d'une maniere encore fort indécente: *l'exiſtence d'un Dieu eſt le plus ancien & le plus enraciné de ces préjugés de Religion, & je crois avoir découvert la ſource de, &c.*

Mais où il eſt le mieux battu, & où

il mérite le plus de l'être, c'eſt ſur l'immortalité de l'ame qu'il ſape en effet aſſez ſérieuſement ſans correctif, & ſans contradiction même dans cette Lettre ſur M. Locke. Car, pour parler de tout ceci avec une certaine juſteſſe philoſophique & même théologique, & ne faire aucune imputation qui donne droit à l'adverſaire d'éluder, il faut remarquer deux ſortes d'*Athéïſme ;* l'un *abſolu & ſpinoſiſte* qui nie tout-à-fait l'exiſtence de Dieu ; l'autre *relatif & épicurien* qui ne nie que l'immortalité de l'ame. On peut douter qu'il y ait beaucoup d'Athées purs & abſolus ; & l'Auteur des Lettres Philoſophiques proteſte aſſez franchement de l'exiſtence Divine. Mais peu importe à l'Epicurien matérialiſte, que ce Dieu exiſte ou non dans une région ſupérieure & éloignée de lui, pourvu que ſon ame ſoit mortelle, & qu'au ſortir de ce monde ce Dieu ne lui ſoit plus rien,

Or c'eſt ſur quoi M. D. V. ne s'eſt pas trop piqué de ſe contredire, ſur quoi nous l'avons ſuivi de près dans notre Extrait de ſes Lettres, & ſur quoi l'Auteur des Diſcours ne lui fait aucun

quartier pour la forme non plus que sur le fonds. Mais son zele pour M. P. ne lui permet pas de dissimuler ce qui regarde le péché originel & la constitution présente de notre nature. L'impartialité & la saine Théologie auroient cependant dû le rendre aussi contraire à l'impossibilité de la nature pure qui résulte des pensées de M. P. qu'à la réalisation de cet état qui résulte des Lettres Philosophiques. Ce sont deux erreurs qui ne different que du plus ou du moins : il n'est pas moins vrai que notre misere presente pouvoit être l'effet de la nature, qu'il est décidé qu'elle est l'effet du péché. Notre Auteur n'a point pensé à ce correctif, & sa Théologie par tout ailleurs fort saine est un peu en défaut sur ce point, qui paroît pourtant son morceau favori à cause du heros dont il y fait l'apologie à découvert, au lieu que dans le reste du livre il ne la fait qu'indirectement. A cela près le livre est plein de choses solides, bien pensées, & vivement exprimées contre les libertins qui attaquent la Religion sous prétexte de Philosophie & de bel esprit,

## ARTICLE LI.

*APOLOGIA PRO Hagiographis Antuerpiensibus Societatis Jesu adversus tres insulsas Epistolas, &c.* C'est-à-dire : Apologie pour les Jesuites d'Anvers, Editeurs de la Vie des Saints, contre trois Lettres impertinentes, dans lesquelles un Auteur anonyme a puérilement attaqué la Dissertation préliminaire que les Editeurs ont publiée à la tête de la Vie de S. Dominique. Par un Allemand Catholique Romain. A Cologne 1734. *In*-4o. pages 80.

NOus avons rendu compte au mois de Décem. dernier des Lettres d'un Pere Dominicain adressées *aux bonnes gens d'Anvers*. C'est ici une réponse à ces Lettres. L'Auteur est, dit-il dans sa Préface, un ami des PP. Bollandistes, qui voyant que ces Peres semblent dédaigner, à l'exemple du sçavant Papebroch un de leurs prédécesseurs, de répondre à des Libelles injurieux, prend

le parti de le faire pour eux, afin de leur épargner cette distraction dans leur travail immense, & pour ne pas laisser une apparence de vain triomphe à un Ecrivain *audacieux & insultant* qui ne garde dans ses Ecrits aucune des regles que la modération prescrit. On voit par le titre de cette Apologie, que l'Auteur qui ne prend d'autre nom que celui de *Catholique Romain*, n'est pas d'humeur de ménager beaucoup les termes avec son adversaire. Peut-être s'est-il crû permis de passer un peu les bornes avec un homme qui n'en connoît aucunes, & de répondre durement à un Ecrivain qui prodigue les injures sans ménagement. C'est en effet un prétexte assez plausible pour donner un libre cours à un zele vif, animé par le ressentiment; mais l'impartialité dont nous faisons profession ne nous permet pas d'approuver ce procedé, même dans la plus juste défense comme dans l'occasion dont il s'agit, & nous eussions plutôt desiré que l'Auteur se fût borné à faire valoir les raisons victorieuses dont il accable son adversaire, afin de remporter encore sur lui l'avantage de la mo-

dération. Il ne faut pourtant pas croire que l'Auteur de l'Apologie se soit oublié comme celui des Lettres qu'il refute. Il est sans comparaison beaucoup plus moderé, & sçait même quelquefois mêler aux solides raisonnemens une plaisanterie fine qui est inconnue à son adversaire. Quoiqu'il en soit, nous allons rendre compte de son Apologie telle qu'elle est, pour mettre les Lecteurs en état d'en juger, Mais comme le détail nous meneroit trop loin, nous nous bornerons aux endroits qui contiennent les traits les plus singuliers.

Après avoir exposé bien nettement le sujet de la contestation, & en avoir écarté tout ce qu'on voudroit y mêler d'incidens inutiles, il commence par donner un extrait des preuves sur lesquelles les Peres Bollandistes ont crû pouvoir douter que S. Dominique fût de la Maison de Guzman. Cet extrait est tiré de la Dissertation même de ces Peres, & il merite d'être lû. On y voit que tous les Auteurs soit contemporains, soit ceux qui les ont suivis de plus près, gardent sur la noblesse de S. Dominique un profond silence dans

les endroits même où ils parlent de sa naissance, & où ils nomment son pere & sa mere. Le Breviaire Romain imprimé à Paris en 1556 n'en dit pas un seul mot; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le Breviaire des Dominicains mêmes imprimé à Paris en 1549 garde le même silence. Ce n'est qu'en 1555 qu'enfin on trouve dans une nouvelle édition du Breviaire Dominicain, que S. Dominique étoit de l'illustre Maison de Guzman, & c'est sans doute de là que plusieurs années, après cette nouvelle opinion s'établit aussi dans le Breviaire Romain. Quelque singuliere, ou plutôt quelque hardie que paroisse cette découverte plus de trois cens ans après la mort du Saint, il ne faut pourtant pas la rejetter si elle est appuyée sur de bons témoignages; & c'est précisément ce que demandent les Bollandistes. Or, leur dit-on, la Legende du Breviaire n'est-elle pas une autorité suffisante? Non sans doute, répond leur défenseur aux PP. Dominicains, témoin la Legende de votre sainte Catherine de Sienne. Car après que les anciens Breviaires s'étoient contentés de dire qu'el-

le étoit née de parens vertueux; longtems après, vers le milieu du seiziéme Siecle, vous vous êtes ressouvenus qu'elle étoit d'une honnête famille *honesto genere*; & ayant apparemment rêçu encore dans la suite de nouvelles lumieres, vous l'avez fait naître de la Maison de Benincase avec les Borgheses, & vous l'avez ainsi assuré pendant près de cent ans dans la Legende de votre Breviaire & dans le Romain. Cependant ce fait s'est trouvé si évidemment faux, qu'en l'année 1641 il a été effacé du Breviaire par ordre du Pape Urbain VIII. à la requête de la Maison Borghese. La Legende du Breviaire n'est donc pas un témoignage assez sûr pour dissiper les doutes legitimes qui peuvenr survenir sur des faits de cette nature. En voulez-vous encore une preuve, continue-t'il, la voici tirée de vos propres Auteurs. Le P. Echard au lieu de s'en tenir précisément à ce qui est dit dans la Legende de S. François de Borgia, & qui est incontestable, semble vouloir insinuer que la naissance de ce Saint n'est pas telle que la Legende pourroit le faire croire; & de là il conclut lui-

même qu'il ne faut avoir aucun égard ſur ce point aux Legendes des Breviaires. Il eſt vrai qu'il ne pouvoit gueres plus mal rencontrer, que de citer pour exemple la Legende de S. François de Borgia. Car s'il prétend révoquer en doute ce qui eſt dit dans le Breviaire, que *S. François de Borgia étoit François IV. Duc de Gandie, fils de Jean, Duc de Gandie & de Jeanne d'Aragon petite-fille de Ferdinand le Catholique*, c'eſt avancer le plus étrange paradoxe qu'on ait jamais vû, & douter d'un fait d'une notorieté ſi évidente & ſi récente, qu'on ne comprend pas comment le P. Echard, habile homme d'ailleurs, peut s'être oublié juſqu'à ce point; mais n'importe, ajoûte le défenſeur des PP. Bollandiſtes; voilà la maxime reçûe & autoriſée par les Dominicains mêmes, ſçavoir, que les Legendes des Breviaires ne ſont pas une autorité infaillible, & par conſequent on peut, ſelon les Dominicains mêmes, exiger d'eux quelqu'autre preuve de la nobleſſe de ſaint Dominique.

Or quelles autres preuves en apportent-ils? C'eſt, 1o. Une Hiſtoire manuſ-

crite qu'on ne connoît point, & où ils assurent que la chose est fort bien prouvée. Mais malheureusement cette Histoire est récente, & on refuse d'en communiquer du moins un extrait. 2°. De vieux mémoriaux que l'on trouve signés *Frere Dominique de Guzman;* mais dès le tems de S. Dominique on trouve un Frere Dominique de Guzman different du Saint, & quand ces signatures seroient du Saint même, il ne s'ensuivroit pas qu'il fût issu de l'illustre Maison de ce nom, parce que l'Espagne est pleine de gens de la plus basse condition qui ne laissent pas de s'appeller Guzman, quoiqu'ils n'appartiennent pas à cette Maison. 3°. Une Epitaphe raportée par le P. le Quien, où on lit: *Ici sont renfermés les os de sainte Jeanne, femme de D. Felix de Guzman pere du B. Patriarche Dominique.* Mais il est prouvé par le fait même, 1°. Que dans la véritable Epitaphe qui se lit sur le premier Tombeau de Jeanne mere de S. Dominique, on ne voit point le nom de Guzman. 2°. Que cette Epitaphe faite après la translation des os de Jeanne est au moins posté-

rieure

rieure de 160 ans, & qu'il eſt même vraiſemblable qu'elle l'eſt beaucoup plus, n'ayant aucune des marques d'antiquité ordinaires en Eſpagne. C'eſt ſur de pareils raiſonnemens, qu'on voit les Dominicains mêmes, comme le P. Echard, rejetter les inſcriptions qu'il croit ſuppoſées, entr'autres celle du Couvent des Dominicains de Ségovie, où on lit, que S. Dominique y reçut les ſtigmates, ce qui eſt une ſuppoſition généralement rejettée de tout le monde. 4°. Les PP. Dominicains citent un Livre Eſpagnol du Monaſtere de ſaint Pierre de Gumiel, où on lit un témoignage favorable à leur opinion. Mais dans ce même Monaſtere, on trouve ſur le Tombeau des parens de S. Dominique la véritable inſcription où il n'eſt fait nulle mention du nom de Guzman: & tous ces fondemens de la nobleſſe de S. Dominique ſont en effet ſi ruineux, que le P. de Sainte Marie, quoique Dominicain, dans un Ouvrage qu'il a fait ſur les ſaintes Femmes de l'Ordre des Freres Prêcheurs, déclare qu'il les abandonne, comme n'ayant rien de ſolide. Ce n'eſt pourtant pas

qu'il doute que S. Dominique n'ait été de la Maiſon de Guzman ; il en eſt au contraire très-perſuadé ; mais ne trouvant point aſſez de ſolidité dans les preuves qu'on vient de rapporter, il en cite un témoignage qui eſt, ſelon lui, bien plus convainquant ; car c'eſt une révélation faite *à un Religieux de l'Ordre qui fleuriſſoit il y a deux cens ans, lequel aſſure & témoigne avoir appris de la bouche même de la ſacrée Vierge, que la B. Jeanne mere de notre Pere S. Dominique étoit Françoiſe de nation ; & de la tige des Ducs de Bretagne.* On voit que le P. de Sainte Marie ſçait abréger les matieres. Toutes les preuves qu'alléguent ſes confreres pour prouver la nobleſſe de S. Dominique, lui paroiſſent ruineuſes. Il faut pourtant bien que le Fondateur d'un Ordre auſſi illuſtre que celui des Freres Prêcheurs, ſoit pour le moins Comte ou Marquis.

Comment faire ? Une révélation le tire d'embarras. C'eſt la ſainte Vierge elle-même qui de ſa propre bouche apprend au B. Alain de la Roche, que la mere de S. Dominique étoit de la Maiſon de Bretagne. Le B. Alain com-

munique à ſes confreres la révélation céleſte ; & voilà la queſtion décidée.

Telle eſt la réponſe de l'Ecrivain Allemand à la premiere des trois Lettres du P. Dominicain. La plûpart de ceux qui la liront, ainſi que la Diſſertation des PP. Bollandiſtes, trouveront peut-être que les PP. Dominicains feroient bien d'abandonner de bonne grace une pretention qui ne paroît pas ſoûtenable, & qui d'ailleurs eſt fort indifferente à la véritable gloire de leur illuſtre & ſaint Fondateur. Sainte Catherine de Sienne n'a rien perdu de ſa gloire devant Dieu ni devant les hommes, lorſqu'on a ſupprimé dans ſa Légende la nobleſſe qu'un zele mal entendu lui avoit ſuppoſée. S. Dominique ne perdra non plus rien de la ſienne, quand il ne ſera pas de la Maiſon de Guzman. Peut-être même trouvera-t'on qu'il lui eſt beaucoup plus glorieux d'avoir fait tant de grandes choſes par ſon ſeul courage & ſa vertu, ſans le ſecours que donne l'éclat d'une haute naiſſance. Auſſi n'eſt-ce pas communément le zele pour la gloire des Saints qui leur fait fauſſement attribuer une naiſſance illuſtre ;

c'est pour l'ordinaire une vanité puérile dans leurs disciples, comme s'ils participoient à la noblesse de leur Fondateur. Ce n'est pas au reste que nous ne soyons disposés à faire valoir les preuves que les PP. Dominicains voudront fournir de la vérité du fait qu'on leur conteste; car nous ne prenons d'autre part à cette querelle que celle que doivent prendre des Journalistes desinteressés qui se bornent à rapporter les raisons des deux partis, sans prétendre décider la question. Mais il nous paroît que les PP. Bollandistes ne sont pas gens à se contenter de preuves suspectes, & encore moins à se laisser étourdir par des déclamations injurieuses.

Pour ce qui est de la réponse aux deux autres *impertinentes* Lettres, *insulsas Epistolas*, comme elle ne contient que la réfutation de divers reproches mal fondés & hors d'œuvre dont le P. Dominicain a grossi son Ecrit, ce seroit perdre notre tems que de nous arrêter à ce détail inutile, & d'ailleurs peu édifiant, du moins de la part du *Chrétien Catholique* que l'on voit au défaut de raisons entasser recriminations &

fauſſes imputations les unes ſur les autres ſans reſpect pour les Loix de la bienſéance & de la charité chrétienne, nous ne rapporterons ici qu'un exemple de ces diſputes hors d'œuvre & indifferentes à la queſtion. Le *Chrétien Catholique*, c'eſt-à-dire le P. Dominicain, reproche aux PP. Bollandiſtes de rapporter dans leur Ouvrage beaucoup de fables & de *contes de vieilles.* A ce reproche, la réponſe la plus ſimple eût été, ſans entrer dans une plus longue diſcuſſion, de ramener l'accuſateur au point fixe de la queſtion, & de l'y arrêter en lui répondant qu'il ne s'agit pas d'examiner ces prétendues fables, mais de vérifier ſi la nobleſſe que les PP. Dominicains attribuent à S. Dominique n'eſt point elle-même une fable. Cependant l'ami zelé des PP. Bollandiſtes ne s'en tient pas à une réponſe ſi courte. Il fait voir 1°. qu'il eſt vrai que ces Peres rapportent quelquefois des fables & de faux Actes de la vie des Saints, mais qu'ils ont toujours ſoin en même tems de les rejetter, témoin tant de fauſſes merveilles & de miracles ſuppoſés qu'ils ont ſagement retranchés des Actes de

S. Dominique, & que le Pere Echard lui-même a été obligé de desavouer. Il ajoûte 2o. que cette methode est sans contredit préférable à la conduite de quelques Ecrivains Dominicains qui n'ont pas craint de débiter fort sérieusement comme des faits certains les histoires les plus fabuleuses, témoin le P. Louis d'Urreta dans son Histoire Espagnole *du sacré Ordre des Freres Prêcheurs dans le Royaume d'Ethiopie ;* sur quoi le défenseur des PP. Bollandistes cite d'après le P. Helyot quelques traits si singuliers de l'Histoire Espagnole du P. Dominicain, que nous croyons que les Lecteurs ne nous sçauront pas mauvais gré de leur en faire part. Il y a, selon le P. Louis d'Urréta, en Ethiopie un célebre Monastere de Dominicains appellé le Couvent de Plurimanos, *qui a quatre ou cinq lieues de circuit.* Il ajoûte, *qu'il y a ordinairement dans ce Couvent neuf mille Religieux, & trois mille domestiques ; que ces neuf mille Religieux mangent tous ensemble dans un même Réfectoire : que ce Couvent contient quatre-vingt Dortoirs, autant de Cloîtres, autant d'Eglises particulieres où les Reli-*

*gieux de chaque Dortoir disent l'Office tous les jours, excepté les Fêtes & les Dimanches qu'ils se trouvent tous dans une grande Eglise commune à laquelle chaque Dortoir répond. Que le Fondateur de ce beau Couvent étoit un si grand Saint, que quand il vouloit dire la Messe, un Ange descendoit du Ciel pour la lui servir, qu'il lui préparoit le pain & alloit tirer le vin : que ce Saint ayant chassé un Diable du corps d'une femme, il ordonna pour pénitence à ce Diable de servir dans le Couvent pendant sept ans en qualité de valet : qu'on lui donna le nom de* Malabeſtia. *Que son emploi étoit de sonner les cloches pour appeller les Religieux à l'Office, ce qui n'étoit pas une petite affaire, & il falloit être aussi adroit que* Malabeſtia *pour sonner en même tems les cloches de quatre-vingt clochers ; mais il ne faisoit pas paroître moins d'adresse lorsqu'il falloit balayer le Couvent, c'est-à-dire quatre-vingt Dortoirs, autant de Cloîtres, autant de Cours, & neuf mille Cellules ; car tout cela étoit balayé en un instant. Tout ce qu'on lui commandoit etoit exécuté sur le champ. Mais il y eut une*

*choſe à laquelle* Malabeſtia *ne voulut point obéir. C'eſt qu'on ne put jamais l'obliger à balayer le Chapitre, à cauſe que les Religieux y reconnoiſſoient leurs fautes devant le Supérieur. Enfin il propoſe les Religieux de cette Province d'Ethiopie* (or il faut obſerver que du moins juſqu'au tems de l'Hiſtorien il n'y avoit jamais eu en Ethiopie un ſeul Couvent de Dominicains) *comme des modeles d'humilité & de mortification, & il nous aſſure que du Couvent de Plurimanos, de celui d'Alleluya où il y a ſept mille Religieux, & de celui de Beningali qui eſt un Monaſtere de filles où il y a cinq mille Religieuſes, il ſort tous les matins plus de trois mille Religieux & Religieuſes qui vont balayer les rues de la Ville, & ſervir de Crocheteurs & Portefaix*, (bel exemple à propoſer) *quoique la plûpart ſoient enfans de Rois & de Princes.*

Telle eſt en général la façon dont le *Catholique Romain* refute les invectives du *Chretien Catholique*. Nous nous contentons de l'expoſer, en laiſſant aux Lecteurs la liberté d'en porter tel jugement qu'il lui plaira.

## ARTICLE LII.

### *MEMOIRES DU CHEVALIER d'Arvieux, &c. Tomes III. pages 580 IV. pages 572. V. pages 613. & VI. pages 615.*

LE troisiéme volume de ces Memoires nous a paru le plus curieux & le plus instructif de tous. C'est aussi celui, où le P. Labat a plus donné carriere à son imagination, pour égayer un sujet assez susceptible de sa nature des agrémens, qu'il sçait mieux que personne répandre sur tout ce qu'il écrit. Car nous ne croyons pas nous tromper en lui attribuant la plûpart des réflexions, dont ces Memoires sont remplis, & certains traits ingénieux & naïfs qu'on y rencontre presque par tout. Il nous a averti lui-même que les premieres lui appartenoient; les seconds sont marqués à son coin, & on ne peut guéres s'y méprendre. Cet Auteur ne sçauroit se reconcilier, ni avec les Medecins, ni avec les Procureurs & les Avocats, ni encore moins avec les femmes. Il faut cepen-

dant qu'il ait une grande opinion de la vertu des perſonnes de ce ſexe, s'il croit qu'elles lui pardonneront la maniere, dont il les traite en toute occaſion, & même aſſez ſouvent hors de propos. Nous ſerons moins hardis à mettre ſur ſon compte certains recits & certains détails, qu'il nous ſemble qu'on auroit pu retrancher de ces Memoires. On ne les ſouffriroit pas dans une converſation particuliere; à combien plus forte raiſon peut-on dire qu'ils ne conviennent point dans un Ouvrage preſenté au Public, qui veut toujours être reſpecté?

Les vingt premiers Chapitres de ce volume renferment la relation de quelques voyages du Chevalier d'Arvieux chez les Arabes du Mont Carmel, & cette relation eſt enrichie d'un grand nombre d'obſervations très-curieuſes & bien écrites ſur le caractere, les mœurs, la façon de vivre & la Religion des Arabes. L'Auteur y releve avec juſtice leur hoſpitalité, leur équité, leur ſimplicité, & l'avantage qu'ils ont ſeul conſervé de vivre à la maniere des anciens Patriarches. Il y a joint quelques Hiſtoires particulieres, qui ſe liront avec beau-

coup de plaiſir, & ſur tout celle du Grand Emir *Turabey*, qu'il nous repréſente comme un fort honnête homme, & comme un homme de merite. Ce qu'il ajoûte des Turcomans de Syrie & de Paleſtine n'eſt pas moins intereſſant.

Notre Auteur n'eſt pas le premier, qui ait dit que la Langue Arabe eſt belle, grave, énergique, mais sa relation ne perſuadera peut-être pas tout le monde, que la prononciation n'en eſt pas plus gutturale que celle de la Portugaiſe, de l'Eſpagnole, & de l'Italienne des Florentins. Le P. Labat, qui a été à Florence & en Eſpagne, auroit-il dû lui paſſer cette mépriſe? Et peut-il avoir oublié que ce qui diſtingue la prononciation Romaine de la Toſcane, c'eſt que celle-ci tient plus du chant que celle-là, & que les mots Eſpagnols & Portugais qui ont une prononciation gutturale, ſont Arabes, ou dérivés de l'Arabe. En quoi ce Révérend Pere eſt excuſable, & ſur quoi on auroit tort, ce ſemble, de le prendre à partie; c'eſt ſur ce qu'il a laiſſé dire à M. d'Arvieux, que le Turc étoit une dialecte Arabe; l'autorité d'un

homme, qui avoit la réputation de bien ſçavoir toutes les Langues Orientales, a pu le tromper.

Il eſt certain que la Langue Arabe a fort embelli la Langue Turque, & il étoit bien naturel que les Turcs profitaſſent auſſi de leur commerce avec les Arabes pour cultiver les ſciences. Mais tout le contraire eſt arrivé, les Turcs par raport aux Sciences ſont demeurés dans leur ancienne barbarie, & leur domination y a fait tomber les Arabes. C'eſt ce qui fait gémir le Chevalier d'Arvieux, & il a bien raiſon de dire, » que ce que nous avons de meilleur » dans l'Aſtronomie, la Medecine, & » dans quelques autres Sciences, nous » vient des Arabes, & que ſi les Scien- » ces ne fleuriſſent pas à preſent parmi » eux, il ne faut s'en prendre qu'à la » tyrannie des Turcs, leſquels les ont ,, réduits dans un état, qui ne leur per- » met plus de s'y appliquer, malgré les » avantages, que la nature leur a donnés » pour y faire des progrès infinis. «

Pour le P. Labat, qui ſçait prendre les choſes par le bon côté, il ſe conſole aiſément de la perte que fait la Répu-

blique des Lettres par l'ignorance, où l'on retient une Nation si propre à la faire fleurir; car après avoir fait dire à son Auteur, » que les Arabes ont l'es-
» prit bon, docile, juste, pénétrant,
» qu'ils feroient des progrès infinis dans
» les Sciences, comme ils en ont fait
» autrefois, « il fait cette réflexion:
„ mais ne deviendroient-ils pas orgueil-
» leux, entêtés, contredisans, querel-
» leurs, pleins d'eux-mêmes & de leurs
» chimeres comme sont nos Sçavans?«
A la vérité on ne comprend pas trop ce qui a pu mettre ce Pere de si mauvaise humeur contre les Sçavans; & qui auroit jamais attendu ce trait de satyre de la part d'un Auteur, qui après avoir donné au Public trente cinq volumes où il se trouve de bien des genres d'érudition, auroit droit de se plaindre, si on lui disputoit la qualité de Sçavant?

Pour revenir aux Arabes, le Chevalier d'Arvieux nous en fait un portrait bien flateur, mais il nous paroît qu'il est en effet un peu flaté, & qu'il ne s'est pas assez mis en garde contre cet enthousiasme, où entrent la plûpart des voyageurs en faveur des peuples, dont

ils ont reçûs quelque bon traitement, & qui leur fait en même tems exagerer leurs bonnes qualités, & les défauts de leur propre Nation. On ne doit point trouver mauvais qu'ils disent des Etrangers tout le bien qu'ils en sçavent, mais toute comparaison est odieuse, & en cette matiere souvent la préférence est injuste. Nous sera-t'il permis de faire encore à ce sujet une autre réflexion, qui ne regarde pourtant pas le Chevalier d'Arvieux, qu'on sçait d'ailleurs s'être toujours comporté avec beaucoup de sagesse dans tous les lieux, où il a été? C'est que pour l'ordinaire nos voyageurs ne s'enthousiasment si fort en faveur des Etrangers, qu'après leur retour chez eux, & qu'on les accuse presque tous de ne vanter que leur pays, quand ils en sont éloignés: de sorte que c'est à pure perte, qu'ils se font des ennemis de tous ceux, avec qui ils ont à vivre, & qu'ils se donnent du ridicule des deux côtés.

Au reste, nous avions déja la relation du Mont Carmel, & tout ce qu'elle contient au sujet des Arabes, imprimée en 1717 sur les Memoires de M.

d'Arvieux, par M. de la Roque, Auteur du Mercure François, réimprimée en Hollande la même année, & depuis traduite en Anglois, & imprimée à Londres. Le P. Labat prétend que cette relation *a jetté le Public dans l'erreur*, parce qu'elle confond deux voyages du Chevalier chez le Grand Emir Turabey, & qu'elle donne au ſecond un motif, que l'Auteur n'avoit pas. Mais à cela près, le fonds des deux relations eſt le même, & nous ne voyons pas ce que le Public *a pu gagner d'important* à être ainſi deſabuſé: ſi ce n'eſt qu'en confrontant ces deux Ouvrages, il connoîtra mieux ce qui eſt de l'Auteur, & ce que ſes Editeurs y ont mis du leur.

La ſeconde partie de ce volume regarde le voyage que l'Auteur fit en 1665 à Tunis avec M. Du Moulin, qui étoit chargé de ſolliciter l'exécution du Traité conclu avec cette République par le Duc de Beaufort. La mort du Dey, avec qui ce Prince avoit négocié le rachat des Eſclaves François, & le rétabliſſement du commerce au *Cap Negre*, jointe au ſoulevement de l'Armée, qui vouloit la guerre, rendoit

presque impossible le succès de cette affaire, dont ces deux Articles étoient les deux points essentiels. L'adresse, l'habileté, les bonnes manieres du Chevalier d'Arvieux, & l'avantage qu'il avoit de pouvoir traiter sans Interprete avec les principaux Officiers, leverent enfin tous les obstacles. L'Auteur, après nous avoir instruit de tout ce qui se passe dans le cours de cette négociation, & du caractere des premiers Acteurs, nous donne l'Histoire du fameux *Mahmed Chelebi*, qui fut baptisé à Palerme sous le nom de *Dom Philippe*; alla ensuite à Rome, où le Pape Innocent X. le reçut avec beaucoup d'honneur; passa de là en Espagne, où il demeura quelque-tems, puis retourna à Tunis, où il apostasia. On a beaucoup parlé dans le monde de ses avantures, mais sur des Memoires peu sûrs, si on en croit M. d'Arvieux, qui avoit appris de Dom Philippe même une bonne partie de son Histoire, & en a sçu les autres circonstances de M. le Vacher Consul de France, qui étoit à Tunis, lorsque ce Seigneur y retourna.

Les cinq premiers Chapitres du se-

cond volume contiennent une deſcription ſuccinte, mais fort exacte, de la Ville & des environs de Tunis, de ſon gouvernement & de ſon commerce. Un voyage que l'Auteur fit à la Cour, dans l'eſperance d'y avoir de l'emploi, lui donna occaſion de connoître M. Thevenot, oncle du voyageur de ce nom, lequel voulut profiter de ſa capacité dans les Langues Orientales, pour la traduction de l'*Abud Feda*, Geographe Arabe. Cet Ouvrage fini, M. d'Arvieux compoſa une Grammaire Turque, un Dictionaire pour la même Langue, & un autre pour la Perſane. On ne conçoit pas trop comment un homme, qui a travaillé à de pareils Ouvrages, ne s'eſt point apperçu de la difference ſubſtantielle, qui ſe trouve entre le Turc & l'Arabe.

Le Chevalier entra enſuite au ſervice de la Maréchale de la Motte, Gouvernante des Enfans de France, en qualité de ſon Ecuyer, mais la Cour n'étoit pas ſon élément; Louis XIV qui connoiſſoit ſes talens, jetta les yeux ſur lui pour l'envoyer à Conſtantinople, au ſujet des mécontentemens réciproques des deux

Cours, à l'occasion de Messieurs de la Haye pere & fils, successivement Ambassadeurs de France à la Porte. Cette affaire est ici expliquée fort au long, aussi-bien que tout ce qui regarde l'Envoyé Turc *Soliman Aga*, qui vint en France en 1669 & auquel le Roi donna cette magnifique Audience, dont on a tant parlé alors.

Sa Majesté avoit résolu de faire accompagner cet Envoyé à son retour par le Chevalier d'Arvieux, mais on lui fit changer cette destination, & M. de Nointel fut nommé Ambassadeur à la Porte. Il n'y fut pas bien reçu, ce qui fit reprendre au Roi le dessein de se servir du Chevalier, qu'il honora du caractere d'Envoyé Extraordinaire, & auquel il ne donna aucune instruction particuliere, s'en remettant à sa prudence, pour tout ce qui concernoit ses interêts & ceux du commerce. Le Chevalier partit de Paris le 28 d'Août 1671. La relation de ce voyage n'a rien d'interessant, que la description de l'Isle de Milo, où l'on trouvera des particularités assez curieuses sur les vins de cette Isle, ses salines, ses soyes, son coton, son

Amianthe, son Alun de plumes, son Clergé Grec & Latin.

L'Envoyé extraordinaire ne put exécuter sa commission, parce que M. de Nointel voulut avoir l'honneur de rétablir sa bonne intelligence entre les deux Empires : en effet malgré les mortifications que le Grand Vizir affecta de lui donner, il en vint heureusement à bout. Quoique notre Auteur n'ait eu aucune part à cette importante négociation, il a eu soin de nous instruire de tout ce qui s'y passa, aussi-bien que dans celle de M. Guilleragues, successeur de M. de Nointel, au sujet des Navires de Tripoli, que M. du Quesne avoit coulés à fond dans le Port de Chio.

Le Roi l'avoit encore chargé de ramasser le plus qu'il pourroit d'attestations de la foi des Orientaux touchant la transubstantiation, & il s'en acquitta avec le zele d'un homme, qui en toute occasion se montroit attaché à la foi de ses peres. C'est ce même zele, qui lui fait faire, ou à son Editeur une réflexion très-judicieuse au sujet d'une Mosquée bâtie par un Grand Vizir, & destinée à

y faire des prieres pour l'ame de son fils, qu'il avoit poignardé de sa propre main ; » c'est ainsi, dit-il, que la priere » pour les morts est de tous les tems, » & de toutes les religions, si on en » excepte celle de nos Prétendus Ré- » formés.

Mais si le voyage de Constantinople fut inutile pour le dessein principal, que le Roi avoit eu en y envoyant le Chevalier d'Arvieux, celui-ci a trouvé le moyen de le rendre utile par la description qu'il nous a donnée de cette grande Ville, de ses environs, & de ses principales défenses ; de la Ville d'Andrianople, vulgairement appellée *Andrinople* ; du Baïram ou de la Pasque des Turcs, de la marche du Grand Seigneur, & de son campement hors de la Ville d'Andrinople. Ce dernier article est sur tout fort curieux, parce qu'il renferme l'état des troupes, qui composent l'Armée Ottomane. Enfin on trouvera ici le portrait de Mehemet IV & des deux *Cuprulis* pere & fils, qui ont rempli l'un après l'autre la place de Grand Vizir avec beaucoup de gloire & de bonheur. Quelques-uns ont crû

que le premier étoit François, mais nous ne ſçavons pas qu'aucun de nos Hiſtoriens en ait voulu tirer une preuve, comme le prétend notre Auteur, que l'eſprit & le mérite ſont abſolument renfermés dans la France.

Peu de tems après le retour du Chevalier à la Cour, il fut choiſi pour aller à Alger accommoder un différend, qui étoit ſurvenu entre le ſieur Arnaud, Gouverneur du Baſtion de France, & la Compagnie, qui y faiſoit le commerce. Ce voyage eut pour lui des déſagrémens de plus d'une ſorte, mais il nous a procuré une deſcription plus étenduë, que la plûpart de celles, qui ont paru juſqu'ici, de la Ville d'Alger & de ſon territoire, de celle de *Bougie*, autrefois ſi célébre, & qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un méchant Village, du gouvernement de cette République, de ſa Milice, en un mot de tout ce qui peut contenter la curioſité du Lecteur ſur cet article.

La réputation que le Chevalier d'Arvieux s'étoit faite de connoître mieux que perſonne les Républiques de Barbarie engagea le Prince Regent de Portugal, (depuis Roi, ſous le nom de

D. Pedre II) à le consulter sur les moyens de châtier les Corsaires d'Alger, & de ruiner le commerce des Algeriens; surquoi il dressa un mémoire, que l'on trouvera ici, avec un autre, que l'Auteur présenta au Roi de France contre les Corsaires de Tripoli. Ces deux pieces sont écrites avec tant de précision, qu'il n'est pas possible de les abreger. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'il y fait toucher au doigt, que la moindre des Puissances Maritimes de l'Europe seroit capable de purger la Mer de tous ces Pirates Afriquains, avec lesquels on n'est jamais assuré d'une bonne paix. M. Colbert avoit aussi fait deux Mémoires, l'un sur les Consulats, l'autre sur les désordres que commettoient les François dans le Levant; il les communiqua au Chevalier d'Arvieux, qui nous les a conservés avec des remarques & des apostilles de sa façon, qui font connoître combien il aimoit le bon ordre, & combien il étoit capable de l'établir & de le maintenir dans le commerce.

Ce que le sixiéme volume contient de plus curieux, est la description d'A-

lep. où l'Auteur fut envoyé au retour d'Alger en qualité de Consul : il y traite de l'origine, & des différentes révolutions qu'a soufferte cette Ville Capitale de la Comagêne en Syrie, & la plus belle, la plus grande & la plus riche de tout l'Empire Ottoman, après Constantinople & le Caire. On y verra des particularités assez remarquables sur son commerce, son gouvernement, les coutumes & les mœurs de ses Habitans. Tout cela est mêlé de quantité d'anecdotes, d'Histoires particulieres & d'observations, dont quelques-unes sont assez curieuses : celle-ci par exemple, que les Turcs haïssent tellement les Juifs, qu'ils ne les reçoivent point dans leur religion, qu'auparavant ils ne se fassent Chrétiens ; si cependant c'est être Chrétien, que de manger un morceau de lard, & de boire un verre de vin : car toute la cérémonie consiste en cela. Quelques autres peuvent avoir leur utilité pour les Commerçans, & pour la maniere, dont on doit se conduire dans les Etats du Grand Seigneur ; mais il y en a un assez grand nombre, qui ne font que grossir inutilement un ouvra-

ge, qui n'en ſeroit pas plus mauvais, ſi les ſix volumes euſſent été réduits à quatre.

---

## ARTICLE LIII.

# NOUVELLES LITTERAIRES.

## DANNEMARK.

### De Copenhague.

LEs Manuſcrits de feu M. Thomas Broderus Bircherodius, Profeſſeur au College d'Odenſée, & de ſon pere Jean Bircherodius, Evêque d'Aalbourg, doivent être vendus au profit des heritiers. En voici la liſte.

1. *Trajanus; ſive Principis hujus vita & geſta in ſcriptoribus, nummis & inſcriptionibus.*

2. *Specimen antiquæ rei monetariæ Danorum, cum plurimis & copioſiſſimis ſupplementis, & variis figuris æneis.*

3. *Chius, Inſula maris Græci, cum ſuis Antiquitatibus, ex nummis Æneis.*

4.

4. *Taurus Cimbricus, sive de hujus animalis cultu apud veteres Cimbros.*

5. *Aelnothus Monachus de vita & passione S. Canuthi Daniæ Regis & Martyris, notis perpetuis & figuris æneis illustratus.*

6. *Specimen orientale, in prima Alcorani Muhamedici Surata, notis polyglottis Historico-Philologicis illustrata.*

7. *Historia naturalis Fioniæ, cum figuris.*

8. *Commentarii in Pausaniam. 3. vol.*

9. *Commentarii in Musæum Poetam, & collectanea de antiquitatibus urbis Corinthi.*

10. *Idea Lexici Danici- 2. vol.*

11. *De armis septentrionalium antiquorum.*

12. *Collectanea de nominibus propriis Regum & Reginarum Daniæ.*

13. ΚΕΡΑΤΟΛΟΓΙΑ; *sive de Cornibus & Cornutis Commentarii, cum plurimis figuris. 2. vol.*

14. *Insula Dei, seu cœnobium Holmense in Fionia cum suis Abbatibus.*

15. *Collectanea de Scriptoribus Græcis.*

16. *Collectanea de rebus variis.*

17. *Antiquaria nonnulla in Lingua Danica.*

## ALLEMAGNE.

### De Hambourg.

Abraham Vandenhoec a mis au jour une troisiéme édition plus correcte que les précédentes, du sçavant Ouvrage de Prosper Alpin, sur les divers symptômes qui annoncent ou la guérison ou la mort des malades. *Prosperi Alpini Phil. & Medic. Doct. in Gymnasio Patavino Med. Prof. ordinarii de præsagienda vita & morte ægrotantium, in quibus ars tota Hippocratica prædicendi in ægrotis varios morborum eventus, cum ex veterum medicorum dogmatis tum ex longâ accuratâque observatione novâ methodo elucescit cum Præfatione Hermanni Boerhaave.*

*Textum recensuit, passim emendavit, supplevit, citata Hippocratis loca accuravit Hyeron. Dav. Gaubius M. D. & Ch. L. cum capitum & rerum duplici. indice. Editio 3. emendata. in 4o.* 1734. Cet Ouvrage est le fruit d'une

longue expérience, ou le résultat d'un grand nombre d'obſervations réfléchies, d'où l'Auteur conclut preſqu'à coup ſûr pour ou contre les malades, ou à la vie ou à la mort ſelon la nature & les cauſes de la maladie. On peut juger par la lecture de cet important Ouvrage, du mérite de Proſper Alpin, à qui la petite Ville de Maroſtica dans l'Etat de Veniſe ſe fait gloire d'avoir donné le jour. Il avoit exercé la Medecine avec une grande réputation auprès d'André Doria, Prince de Melphe, en pluſieurs Villes d'Italie, & ſur tout dans l'Univerſité de Padoüe, où il profeſſa la Botanique. Les grandes connoiſſances qu'il aquit ſur les proprietés des Simples dans le cours de ſes voyages, & pendant trois ans de ſéjour qu'il fit en Egypte à la ſuite du Bayle George Hemi ont été tranſmiſes à la poſtérité dans les autres Ouvrages de ſa façon, dont voici le titre : *De Medicina Ægyptiorum Libri IV.... De Plantis Ægypti Liber I.....De Medicinâ methodicâ Libri XIII.... De Balſamo.*

D'AUSBOURG.

M. Jean Frederic Penther a mis au

jour un Traité de la Gnomonique ; *Gnomonica fundamentalis & mechanica.* Cet Ouvrage eſt très-utile pour la conſtruction de toutes ſortes de Cadrans ſolaires.

## De Gratz en Vogtland.

M. Buchner a publié un Diplome de l'Empereur Louis IV. en faveur des Seigneurs de Plaven, avec des notes. Ce monument eſt daté de l'an 1529.

## De Hanau.

M. le Recteur Bernard a fait part au Public de la ſeconde Partie de ſes *Antiquités de Wétéravie.*

## De Giessen.

M. Ayrmann a fait imprimer une Diſſertation Académique ſur la Vie de S. Conrad de Marpourg, Confeſſeur de ſainte Eliſabeth, Landgrave de Thuringe. L'Auteur doit s'attendre d'avoir à ce ſujet bien des contradicteurs. Du moins il eſt ſûr qu'il ne préſente pas de ce Saint l'idée que nous ont tranſmiſe pluſieurs Ecrivains dont les Memoires ont paſſé juſqu'à nous.

# ITALIE.

## DE NAPLES.

*Dissertatio Physico-Theologica de accidentibus Eucharisticis, seu an species panis & vini in Eucharistiâ manentes accidentia sint Physica & realia ab omni substantiâ distincta & separabilia Auctore P. D. C. de P. Clericis Reg. Neapoli 1735. ex Typographiâ Novelli de Bonis. In-4°. p. 47.* Le P. Caëtan del Pezzo Theatin est Auteur de cette Dissertation.

## DE VENISE.

Louise Bergalli, Demoiselle renommée par son goût exquis pour les Belles-Lettres, & connue en Italie sous le nom de Bergére Arcadique, *Erminda Partenide*, a donné une Traduction des Comédies de Terence *in versi Sciolti.* Elle a sçû allier l'exactitude avec les graces du stile. Zano est le distributeur de cet Ouvrage. Il est dédié à Madame la Comtesse Clelie Borromée.

# ANGLETERRE.

## DE LONDRES.

Les Réflexions de M. Constable sur

l'exactitude du ſtile, *Reflexions upon Accuraty of ſtyle*, *in* 8*o*. ont mérité les éloges des connoiſſeurs. Il y paſſe en revûe les Anciens & les Modernes qui ont écrit ſur la même matiere; & promene ſa critique ſur divers endroits de Quintilien, de Virgile, de Lucain, de Dryden, de Collier, de Dodwel, de Balzac, de Boileau, de Bouhours, du Taſſe, &c.

Innys a mis en vente un Eſſay pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle de la Floride, de la Caroline, des Iſles Lucayes, avec les figures en taille douce des oiſeaux, des bêtes, des poiſſons, des ſerpens, des inſectes & des plantes, &c. par Marc Cateſby. *in-folio.*

On a imprimé le mois paſſé, *An enquiry in to the Libe and Writings of Homer*, c'eſt-à-dire, Recherches ſur la Vie & les Ouvrages d'Homere. C'eſt un aſſez gros *in-octavo* diviſé en douze Sections. Ce choix eſt eſtimé. On l'attribue à M. Blackwel, Profeſſeur en Langue Grecque à Edimbourg.

*A tour thro France, Flanders and Germany in a letter to Robert Savill, &c.* C'eſt une brochure *in 8o.* qui con-

cerne les Affaires du tems. Elle comprend en dix Lettres de la façon de M. Francks Medecin, le recit d'un voyage en France, en Flandres & en Allemagne.

Un Recueil de Poéſies Latines, diviſé en ſix Livres, & imprimé depuis deux ou trois ans à Paris chez *Barbou*, ſous le titre de, *Muſæ Rhetorices*, vient d'être réimprimé à Londres dans le *Veeckli Miſcellanici* de M. Hooker, qui les donne ſous le nom du Pere *De la Sante* Jeſuite, Profeſſeur de Rhétorique au College de Louis le Grand, quoique ce Pere attribue ces Pieces à ſes Ecoliers, auſquels il déclare n'avoir fourni que les matieres & les corrections.

## PAYS-BAS.

### DE LEYDE.

Severinus a imprimé la Harangue prononcée par M. H. D. Haubius le 18 Octobre 1734. lorſqu'il prit poſſeſſion de ſa Chaire de Medecine & de Chymie. Ce Diſcours a pour titre: *De vanâ vitæ longæ à Chymicis promiſſæ expectatione.*

## AMSTERDAM.

Westhein & Smith ont donné depuis peu une nouvelle Edition des Commentaires de M. le Clerc sur le Pentateuque. Les mêmes Libraires ont fait paroître une seconde Edition du nouveau Testament Grec in 8°. d'après celle de l'année 1711, qui a pour titre, Η ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ *Ex Officinâ Vvestenianâ.*

Du Sauzet distribue deux Recueils de Cartes Géographiques. Le premier, sous le titre d'*Atlas portatif.* On y compte 285 Cartes empruntées des plus célebres Géographes. Le second est un petit Atlas de poche, composé de 40 Cartes générales de toutes les parties de la Terre, à l'usage des Voyageurs & des Officiers. A la tête de chaque Atlas est un Discours pour l'intelligence de la Sphere, de la Géographie, & de l'Hydrographie.

P. Mortier a publié une troisiéme Edition de l'Ouvrage de M. Locke, intitulé, *Essay philosophique concernant l'entendement humain, traduit par M. Coste, in 4°.* Le Traducteur a enrichi

cette Edition de nouvelles remarques qui manquent aux deux premieres.

## FRANCE.

### De Paris.

*REPONSE D'UN DES AUTEURS du Journal à une Lettre qui lui a été écrite de Mets.*

Vous me faites, Monſieur, l'honneur de me mander que l'Hiſtoire indécente qu'on a fait courir d'une prétendue querelle de M. l'Evêque de Metz avec le Parlement de cette Ville eſt fauſſe dans tous ſes points : qu'il n'y a dans le Palais Epiſcopal ni Tour, ni Archives du Parlement, & par conſéquent ni députation, ni altercation ſur ce ſujet, ni decret : que le Parlement lui-même ayant eu connoiſſance que cette fable étoit rapportée dans des Gazettes de Berne & de Francfort, a rendu le 26 Fevrier dernier un Arrêt qui juſtifie, qu'il n'y a pas même le plus léger fondement à tous ces bruits, & que le zele avec lequel cette Compagnie s'eſt portée à faire ceſſer des diſ-

cours auſſi injurieux au Prelat qu'à elle-même, a engagé les Curés de la Ville, & la plûpart des autres Corps Eccleſiaſtiques à donner auſſi en cette occaſion à leur illuſtre Evêque des marques de leur reſpect, & de leur indignation contre les Auteurs d'une pareille impoſture; & en conſéquence, vous me priez d'en faire mention dans notre Journal, afin de détruire dans le Public les fauſſes impreſſions que cette indigne fable peut y avoir faites. Sur cela, Monſieur, j'ai l'honneur de vous répondre, qu'il y a long-tems que nous ſçavons à Paris avec tous les honnêtes gens la fauſſeté de ces bruits, & que nous nous ſerions fait un plaiſir de les refuter dans nos Memoires, ſi les loix qui nous ſont preſcrites nous le permettoient; mais dans un Journal purement litteraire, nous faiſons profeſſion de ne parler que de ce qui a rapport aux Sciences, & d'ignorer toutes les autres nouvelles vrayes ou fauſſes. Vous vous appercevrez cependant aiſément que la réponſe que nous vous faiſons peut à peu près tenir lieu de ce que vous deſirez de nous; mais ne

nous en ſçachez pourtant pas trop de gré, car il faut vous avouer que notre principale vûe en cela eſt d'avertir le Public de ne nous point adreſſer de ſemblables demandes. S'il ſe préſentoit quelqu'autre occaſion de vous faire plaiſir, je ſerois charmé de vous marquer, &c.

On a mis en vente les Livres ſuivans :

*Quam difficile ſit Res bellicas quamdiu bellum viget publicâ Oratione proſequi. Oratio habita VI. Idus Februarii anno M. DCC. XXXV. in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis Jeſu ab Ægid. An. Xaverio de la Sante ejuſdem Societatis Sacerdote. Lutetiæ Pariſiorum apud Marcum* Bordelet.

Si nous diſons à la louange de l'Orateur, que ſon Diſcours a plu par la nouveauté du ſujet, par le tour ingénieux des penſées, & par l'élégance du ſtile, nous ne ſommes que les échos du Public. Nous en parlerons plus au long dans les Memoires du mois ſuivant.

*Le Préjugé à la mode, Comédie en Vers, en cinq Actes*, par M. Nivelle de la Chauſſée. Chez Morin, Quay des Auguſtins.

Après avoir rendu à l'Auteur de cette excellente Piece le tribut d'éloge que la plus sévere critique n'a pu lui refuser au Theatre & à l'impression, il nous sera permis de placer ici la réflexion d'un de nos plus illustres Auteurs, dont le jugement fait loi dans la République des Lettres. » J'avoue, » dit-il, que cette sorte de Comédie » que l'on fait consister aujourd'hui » dans les beaux sentimens, est entie- » rement nouveau pour moi. Il me » semble que ce genre de Poëme est » fait pour donner des exemples, & » non pas des modeles. Le ridicule » seul est son appanage, & la vertu » consommée n'est point de son res- » sort. C'est au moins l'idée qu'en ont » eu les Anciens que Moliere notre » maître à tous s'est fait honneur de » prendre pour ses guides.

*Dissertation sur la pétrification d'un Epiploon*, par M. Mongin, Conseiller, Medecin ordinaire du Roi, Docteur-Regent de la Faculté de Medecine dans l'Université de Paris, à Paris chez Didot, Quai des Augustins, 1734. vol. in-12.

*Histoire du Peuple de Dieu*, 10. vol,

*in-12.* par le P. Berruyer, de la Compagnie de Jesus, chez Coignard fils & Antoine Boudet, à la Bible d'or, Marc Bordelet, ruë S. Jacques, & Rollin fils, Quai des Augustins.

*Theologia Moralis universa complectens omnia morum præcepta & principia, decisiones omnium conscientiæ casuum, suis quæque monumentis stabilita. Ad usum Parochorum & Confessariorum authore R. P. Paulo Gabriele* Antoine, *Soc. Jes. Presbytero, &c. Editio nova, apud Marcum* Bordelet, 1735. in-12. 4. vol.

*Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques, &c.* par le R. P. Dom Remi Ceillier, Bénédictin de la Congrégation de S. Vannes & de S. Hydulphe, Tom. V. chez la veuve Mercier, ruë S. Jacques, 1735.

*Réflexions Militaires & Politiques, traduites de l'Espagnol de M. le Marquis de Santa-Cruz de Marzenado*, Tom. I. & II. chez Rollin fils, Quai des Augustins, 1735.

*La Lusiade du Camoens, Poëme héroïque sur la découverte des Indes Orientales, traduit du Portugais*, par M. du Perron de Castera, chez Huart, Briaf-

ſon, Clouſier, ruë S. Jacques, & David, Quay des Auguſtins, 1735. in-12. 3. vol.

*Traité démonſtratif ſur la quadrature du Cercle*, avec figures, dédié au Roi, par M. Baſſelin, Profeſſeur Emerite dans l'Univerſité de Paris, chez Briaſſon, à la Science, & Henry, ruë S. Jacques, 1735. in-4.

*Conſpectus operis cui titulus eſt. R. P. D. Bernardi de Montfaucon, Mon. Bened. è Congr. S. Mauri*, Bibliotheca Bibliothecarum, Manu-Scriptorum nova, *ubi quæ in innumeris penè Manuſcriptorum Bibliothecis continentur ad quod vis litteraturæ genus ſpectantia & notatu digna deſcribuntur & indicantur; cum indicibus locupletiſſimis*, 2. vol. in-fol. chez Briaſſon, ruë S. Jacques, à la Science.

L'annonce de cet ouvrage ſuffit pour en faire connoître le mérite; pieces originales ſur l'Hiſtoire, Manuſcrits rares, Chartres, Cartulaires, Papiers Cenſiers, Terriers, Nécrologes, Titres, Pieces juſqu'àpréſent ou inconnuës, où indiquées dans les Catalogues déja imprimés des diverſes Bibliotheques de l'Europe, enfin ce qu'il y a de plus pré-

tieux dans tous les genres de littérature Sacrée & Profane, Philoſophie, Mathématiques, Hiſtoire naturelle, Medecine, Chymie, Aſtronomie, Aſtrologie, &c. formera cette ample Collection. On y repréſentera les Hiſtoriens, tant anciens que modernes, anonymes ou autres ſouvent ignorés, l'Hiſtoire générale, celle des Nations, des Royaumes, des Républiques, des Provinces, des Villes, des Egliſes, les Généalogies des Rois, Princes, Seigneurs, ce qui concerne les Parlemens, Chambres des Comptes, Cours de Juſtice, &c.

Le premier tome comprendra les Bibliotheques d'Italie, entr'autres celles du Vatican, du Mont-Caſſin, de Naples, de S. Laurent, de Florence, &c. les Catalogues de Boulogne, de la Bibliotheque de Céſéne, qui apartenoit autrefois aux Malateſtes, le Catalogue des Archives de Ravenne, trois fois plus amples que celui qu'on a imprimé dans l'Hiſtoire de cette Ville, les Catalogues des Manuſcrits que le Cardinal Beſſarion donna au Sénat de Veniſe, & de ceux qui ſe trouvent dans les Bibliotheques de cette même Ville, dans celles de Padouë, de Vérone, du Duc de

Modéne, de *S.* Benoît de Padolirone, & de S. Ambroiſe à Milan. La Liſte des plus conſidérables piéces de la Bibliotheque de l'Empereur, extraite des gros Recüeils de Lambecius & de Neſſel, celles d'Auſbourg, de Baviére, de l'Eſcurial, de la Grande Bretagne, & en particulier du Roi d'Angleterre auront place dans ce premier volume.

Le ſecond Tome eſt réſervé pour les Manuſcrits des Bibliotheques de France. Il commence par celle du Roi. Charles V eſt le premier de nos Rois qui ait formé un corps de Bibliotheque au Louvre, Charles VI & Charles VII l'augmenterent, François I le pere & le reſtaurateur des Lettres, l'enrichit de Manuſcrits Grecs, Latins, &c. qui ſe multiplierent juſqu'à Loüis XIV. Sous le regne de ce grand Roi elle s'accrut tellement qu'elle ſurpaſſoit déja les plus nombreuſes de l'Europe. Mais l'Auteur reconnoît qu'elle doit ſes plus grandes augmentations aux ſoins de ſon Eminence Monſeigneur le Cardinal de Fleury. Les Catalogues de la Bibliotheque de S. Germain des Prez, & de plus de ſoixante-dix Bibliotheques ou Cabinets de Manuſcrits termineront ce Recüeil.

Le Lecteur ſera ſouvent guidé dans ces deux volumes par des notes que l'Auteur a faites pour indiquer l'âge & la qualité de pluſieurs Manuſcrits.

Pour faciliter l'uſage & la recherche de cette multitude de piéces, on a joint à l'Ouvrage deux Tables des plus amples. La premiere qui ſe trouvera à la tête du premier volume, ſera diſtribuée par matieres, & la ſeconde qui terminera l'Ouvrage ſera par ordre Alphabétique. Les deux Tomes in-folio contiendront chacun environ 225 feüilles, imprimées en caractere de *Cicero* neuf. Le Libraire chargé de l'impreſſion a déja fort avancé le premier volume; & tout l'Ouvrage ſera livré en feüilles au commencement de l'année 1736 pour la ſomme de 50 livres, il accordera cependant un bénéfice à ceux qui d'avance en arrêteront des Exemplaires.

*Hiſtoire Romaine.* Octavien-Ceſar, ſurnommé Auguſte, ſecond Empereur avec des notes Hiſtoriques, Géographiques & Critiques, des gravures en Taille-douce, des Cartes Géographiques, & pluſieurs Médailles autentiques, par les RR. PP. Catrou & Roüillé, de la Compagnie de Jeſus, Tome

XIX depuis l'an de Rome 722, juſqu'à l'an 766, à Paris, chez Jean B. de Leſpine, pere & fils, Jean B. Coignard, ruë S. Jacques, Loüis Genneau, & Jacques Rollin, fils, Quai des Auguſtins, 1735.

*Traité de la dévotion au S. Eſprit, tiré des Livres Saints, par un Solitaire de Sept Fons*, à Paris, ruë de la Harpe, vis-à-vis la ruë des deux Portes, au bon Paſteur, 1735. vol. in-12.

L'Auteur a ſçû allier dans cet Ouvrage la ſolidité de la plus ſaine Theologie, avec l'onction des plus tendres ſentimens, ſur la perſonne adorable du S. Eſprit la ſource du pur amour, & de la vraie piété. Il y parle en maître éclairé dans les voyes du Salut, & pénétré de la grandeur de ſon ſujet.

*Oeuvres diverſes de M. Peliſſon, de l'Academie Françoiſe, 3. vol. in-12.* à Paris, chez Didot, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

On trouve chez Prault, pere, Quai de Geſvres, au Paradis, *Sabinus & Eponine*, Tragédie de M. Richer, dont le Public a vû & aplaudi d'autres Ouvrages. Le ſujet tiré de Tacite, Plutarque & Xiphilin eſt extrêmement curieux, il

a la grace de la nouveauté, quoiqu'ancien. C'eſt un ſujet Romaneſque en apparence, & réellement hiſtorique. Un révolté contraint de vivre caché dans un ſouterrain durant neuf années, & d'uſer de tous les artifices de ſa femme pour gagner ou pour tromper ſes ennemis, découvert enfin, & condamné au dernier ſuplice avec ſa famille, voilà une ample matiere à l'imagination du Poëte.

*Experiences de Phyſique, par M. Pierre Poliniere, Docteur en Medecine, & de la Societé des Arts: quatriéme Edition, revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur, à Paris, chez Giſſey, Clouzier, Bordelet, Henry, 1734. 2. vol. in-12.* Cet Ouvrage eſt connu de tout Phyſicien. M. Poliniere eſt le premier qui ait réaliſé par état la Phyſique aux yeux des jeunes Etudians. Son exercice eſt devenu une profeſſion. Outre que cette édition eſt plus correcte que les précédentes, elle eſt augmentée de la vie de l'Auteur, (vie très-ſimple & véritablement Philoſophique) & d'un Procès Littéraire qu'il a eu en Juſtice avec un homme qu'il accuſoit, & qu'il a convaincu de plagiat, ſon privilege à la main.

De Quebec le 10 Octobre 1732.

*EXTRAIT D'UNE LETTRE de Monsieur Sarrasin, Medecin de cette Ville, au sujet des Eaux du Cap de la Magdelaine.*

Le Cap de la Magdelaine est un Fief appartenant aux Jésuites, & distant d'environ une lieuë de la Ville des trois Rivieres.

Le travail qui occupe plusieurs Ouvriers pour l'établissement d'une Forge, a donné lieu de croire que les sources de ce canton pourroient être minerales. Pour m'en assurer j'eus recours à la noix de galle en poudre ; & j'en fis mettre une pincée dans un verre plein de cette même eau, qui sur le champ parut de couleur rouge ; je conclus de cette premiere épreuve que les sources nouvellement découvertes étoient minérales ferrugineuses.

M. l'Intendant instruit du fait, se transporta aussi-tôt avec moi à la premiere source, éloignée du fleuve d'environ 400 pas. Nous puisâmes un verre d'eau où l'on fit infuser une pincée de noix de galle en poudre ; elle prit dans

le moment une couleur de violet foncé. M. l'Intendant me laissa au Cap pour y examiner avec réflexion les onze sources de ce canton. Il y en a deux qui par le mélange de la noix de galle prennent une couleur de violet foncé, & trois ou quatre autres qui deviennent rouge comme l'eau de la Royale de Forge, & d'autres plus pâles comme l'eau de la Reinette. Ainsi la découverte de ces eaux ferrugineuses a été jusqu'àpresent un trésor caché aux infirmes de Canada, dont les maladies sont souvent rebelles à la medecine ordinaire.

On dira peut-être avec quelques Auteurs que celles qui prennent une couleur violette par le mélange de la noix de galle sont vitrioliques; je trouve tant d'anthypatie entre le vitriol & ces eaux, que j'oserois dire que les nôtres ne le sont point, car si après avoir mis de la noix de galle dans un verre de ces eaux, elles viennent à prendre une couleur violette, & si l'on y verse ensuite quelques goutes d'esprit de vitriol, sur le champ la couleur violette s'efface, & l'eau reprend sa limpidité & sa couleur naturelle; mais si on met quelques goutes d'esprit de vitriol dans un verre de ces eaux,

& qu'on y mêle ensuite de la noix de galle, elles ne changeront point, donc elles ne peuvent être vitrioliques.

Je dis encore que nos eaux ne sont point alumineuses, il est aisé de s'en convaincre par une experience pareille à celle du vitriol; car si on met quelques goutes d'eau ou l'on aura fondu de l'alun, avant que d'y avoir mêlé la noix de galle, elles conserveront leur couleur naturelle, & si on y a mis de la noix de galle auparavant, & que l'eau ait pris une couleur violette, sur le champ l'eau reprend sa couleur & sa premiere limpidité; donc nos eaux ne sont ni alumineuses ni vitrioliques, mais elles sont très-analogiques à celles de Forge.

Je laisse aux Sçavans le soin de faire sur cela leurs recherches; en attendant je certifie que ces eaux passent bien, que les violettes sont purgatives; & que plusieurs personnes qui en ont bû l'Eté dernier sans assez de préparation, ont cependant été très-soulagées; mais je trouve deux difficultés pour l'usage de ces eaux minerales.

La premiere, c'est qu'il me semble qu'elles doivent être accomodées à la maniere de celles de Forge. J'en sçai la

ſtructure extérieure, puiſque j'y ai paſſé trois mois en 1709. mais nous ne ſçavons pas quels conduits on a pratiqués ſous terre pour faire paſſer leſdites eaux de Forge juſques dans les Timbres.

La ſeconde, eſt que la plûpart des ſources donnent peu d'eau; la raiſon en eſt peut-être de ce qu'on n'a jamais vû un Eté ſi ſec, ni ſi chaud en Canada; car preſque toutes les ſources qui donnoient toujours de l'eau ont tari, mais elles ſont tellement diſtribuées qu'on en pourroit joindre pluſieurs de même nature, pour en fournir une plus grande quantité. Il y en a cinq qui ſortent de terre éloignees les unes des autres d'environ deux pieds: ce qui m'étonne c'eſt que la quatriéme qui ſort entre la troiſiéme & la cinquiéme eſt une eau fort pure, fort bonne à boire, & ne participe en aucune maniere des quatre autres qui prennent une couleur rouge par le mélange de la noix de galle, & celles-ci ſont pareilles à celles de la Royale de Forge. Ce 10 Octobre 1732.

*Supplém. à l'Err. du mois d'Avril 1735.*

PAge 729. il ne nous a traité qu'en mignature, *liſés*, il ne nous a tracé qu'en miniature.

## APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

## TABLE DES ARTICLES. du mois de May.

ARTICLE XLIV. ESsays du Chevalier Bacon, Chancelier d'Angleterre, sur divers sujets de Politique & de Morale, &c. page 774.

ART. XLV. Le Monde fou préferé au Monde sage, &c. p. 806.

ART. XLVI. Histoire des Révolutions d'Espagne, &c p. 818.

ART. XLVII. *Musæum Florentinum*, &c. p. 850.

ART. XLVIII. L'Origine ancienne de la Physique nouvelle, &c. p. 855.

ART. XLIX. Traité du vray mérite de l'homme, consideré dans tous les âges, & dans toutes les conditions, &c. p. 875.

ART. L. Onziéme & douziéme Discours contre les impies du tems, &c. p. 882.

ART. LI. *Apologia pro Hagiographis Antuerpiensibus Soc Jes. adversus tres insulsas Epistolas, &c.* p. 906.

ART. LII. Memoires du Chevalier d'Arvieux, p. 921.

ART. LIII. Nouvelles Littéraires, p. 936.

*Fin de la Table.*

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.

# MEMOIRES

POUR

# L'HISTOIRE

DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Juin 1735.

# MEMOIRES
## POUR
# L'HISTOIRE
## Des Sciences & des beaux Arts,

*Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le* DUC DU MAINE.

Juin 1735.

*Imprimé à Paris, & se vend*
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXV.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

LES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 f. le mois, en blanc, & brochés 16 f.

Années.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1701. | 19. vol. | 1719. | 12. v. |
| 1702. | 12. v. | 1720. | 5. v. |
| 1703. | 12. v. | 1721. | 12. v. |
| 1704. | 1. v. | 1722. | 12. v. |
| 1705. | 12. v. | 1723. | 12. v. |
| 1706. | 12. v. | 1724. | 12. v. |
| 1707. | 12. v. | 1725. | 12. v. |
| 1708. | 12. v. | 1726. | 13. v. |
| 1709. | 12. v. | 1727. | 12. v. |
| 1710. | 12. v. | 1728. | 12. v. |
| 1711. | 12. v. | 1729. | 12. v. |
| 1712. | 12. v. | 1730. | 12. v. |
| 1713. | 12. v. | 1731. | 12. v. |
| 1714. | 12. v. | 1732. | 12. v. |
| 1715. | 12. v. | 1733. | 12. v. |
| 1716. | 12. v. | 1734. | 12. v. |
| 1717. | 12. v. | 1735. | 6. v. |
| 1718. | 12. v. | | |

# MEMOIRES
## POUR L'HISTOIRE
### des Sciences & des beaux Arts.

*Juin 1735.*

---

ARTICLE LIV.

*QUE LES DIFFICULTE'S apparentes dans la Religion naturelle ou révélée, ne justifient point la défiance des incrédules.* Extrait tiré des *Miscellaneæ Observationes*, &c. citées dans nos Mémoires, Art. I. *Janvier* 1735.

CET Ouvrage Anglois qu'on nous vante extrêmement, consiste en seize Discours. L'Auteur nommé M.

Gordon, aussi énergique dans ses raisonnemens, que versé dans la connoissance des Langues Orientales, se sert ici, dit-on, d'une méthode simple & claire; de sorte que sans affecter les subtilités scholastiques, il traite une matiere subtile & délicate avec toute la brieveté & la netteté que peut exiger une pareille réfutation. Ce que nous en disons étant l'expression de ce que pensent les Journalistes Anglois, nous ne ferons que les suivre sans toutefois garentir tous les raisonnemens de M. Gordon. Les principaux adversaires qu'il attaque sont Hobbes, Spinoza, & Toland, sur tout la partie Sophistique de ce dernier, à laquelle on n'a point encore voulu répondre.

Les deux premiers Discours sont employés à disposer une si abondante matiere. On fait voir dans le premier que les traits lancés par les Athées contre la Religion, ne tombent que sur la superstition. On montre dans le second, que les chimeres qu'ils se forment pour refuser leur croyance aux Dogmes de la Religion, ne les mettent point à couvert de la juste crainte d'un avenir terrible pour

eux, & cette matiere eſt traitée encore plus à fonds à la fin du neuviéme Diſcours. Le troiſiéme contient la démonſtration de deux propoſitions eſſentielles. 1°. Qu'il n'y a point de contradiction entre *l'être* & la *non matiere.* 2°. Qu'il ne ſert de rien aux Athées de nier la puiſſance créatrice, outre qu'on ne ſçauroit prouver que cette puiſſance n'exiſte pas. Nous nous bornons aux raiſonnemens que l'Auteur employe depuis le quatriéme de ſes Diſcours juſqu'au neuviéme.

Le ſyſtême que bâtit Spinoza pour réſoudre les difficultés tirées de l'*immatérialité*, & de la puiſſance créative, ſe réduit à dire, que de toute éternité il exiſte une ſubſtance materielle & infinie, avec une infinité d'attributs. Que toute la varieté de cet univers conſiſte dans des modifications diverſes; que la penſée & l'étenduë ſont deux attributs de la ſubſtance dont il s'agit; que tous les corps en ſont des modifications, entant qu'on la conſidere comme étenduë, de même qu'étant regardée comme penſante, elle a pour modifications tous les être penſans; qu'ainſi tout ce qui exiſte

eſt conſubſtantiel avec cette éternelle ſubſtance, ſans en être diſtingué par la *perſonnalité*, qu'elle eſt enſemble active & paſſive, effet & cauſe, & qu'enfin ce qu'elle produit n'eſt qu'une création de formes nouvelles qu'elle ſe donne.

Voici les réponſes de M. Gordon. Si nous avons des idées diſtinguées les unes des autres, & ſi l'on prouve que cette diſtinction eſt renduë réelle par la différence de leurs objets, nous ſommes ſûrs qu'il exiſte plus d'une ſubſtance mariellle, & même qu'il en exiſte autant qu'il y a, ou qu'il peut y avoir d'exiſtences materielles ſéparées entr'elles, & que celles-ci ſont en auſſi grand nombre, qu'il y a de diviſions imaginables dont la matiere eſt ſuſceptible. Spinoza pour éluder la force de ce raiſonnement ſi ſimple, nie abſolument le vuide, & s'il n'y a point de vuide, il eſtime qu'il ne peut y avoir de ſéparation réelle entre les parties de la matiere. M. Gordon n'a pas de peine à répliquer à cette défaite, s'il eſt queſtion d'un Spinoziſte Anglois. Car il répond, ſans balancer, que le plein eſt une chimere, & que M. Newton a démontré le vuide; mais comme

c'eſt une choſe non-ſeulement conteſtée par les Cartéſiens, mais récemment éclaircie par les élemens de Phyſique que vient de donner M. de Moliere, de l'Académie des Sciences, en faiſant voir que les découvertes de M. Newton ne prouvent nullement le vuide, & peuvent aiſément s'accorder avec l'inſenſible réſiſtance du plein, il faut chercher une autre réponſe à ce ſubterfuge de Spinoſa, & rien n'eſt plus facile ni plus ſimple que de faire ſentir au Spinoziſte que ſon terme de *ſéparation* réelle n'eſt qu'une équivoque. Le Poiſſon n'eſt pas réellement ſéparé du liquide qui l'environne de toutes parts, ſi on entend par-là un attouchemement immédiat, mais il en eſt réellement diſtingué; c'eſt donc une ſubſtance à part. Il en eſt de même des petits tourbillons preſqu'infinis, inventés par Mallebranche, & éclaircis par M. de Moliere. Donc il ne s'enſuit pas de ce qu'il n'y a point de vuide, qu'il n'y ait pas des ſubſtances materielles très-diſtinctes en auſſi grand nombre qu'il y a de parties de matiere diviſées ou diviſibles par le mouvement & la figure, ou qui ceſſent d'être un continu homogêne.

Spinoza réplique qu'il ignore ſi ce ſeroit une choſe fort indigne de Dieu d'accorder qu'il eſt diviſible, puiſqu'après tout ce ſeroit lui-même qui ſe diviſeroit, & non une cauſe étrangere. Mais M. Gordon n'eſt pas duppe de cette autre équivoque, & il montre l'incompatibilité évidente qui ſe rencontre entre la diviſion & l'unité, un être ſimple & en même tems ſéparable.

La ſeconde hypotheſe de Spinoza ne ſe ſoutient pas mieux que la premiere. Car comment Dieu peut-il être immuable, ſi on lui donne la matiere pour ſujet. Nous ſçavons qu'un Etre qui exiſte par la néceſſité de ſa nature n'eſt pas ſuſceptible de changement, & que tout Etre qui varie ſes modifications n'eſt pas toujours le même, & par conſéquent ne ſçauroit être immuable; d'où il ſuit que la matiere qui prend différentes formes eſt réellement changeante, & conſéquemment n'eſt pas Dieu. La défaite de Spinoza eſt de dire que Dieu change quant aux modifications, & nullement quant à la ſubſtance qui demeure toujours la même. Diſtinction frivole, (répond notre Auteur;) & certaine-

ment inconnuë aux Anciens & aux Sçavans. Ils admettoient une matiere non créée, non annihilée, & pourtant variable; ils mettoient donc une grande différence entre le changement & l'annihilation, que Spinoza confond; de sorte que son raisonnement ne prouveroit au plus que l'immortalité de sa substance materielle, & nullement son immutabilité. Mais en second lieu en voulant trop prouver, il ne prouve rien du tout, puisqu'il s'ensuivroit que nul Etre ici-bas ne seroit sujet au changement, quoique nous ayons une idée claire d'Etres changeans, & quoiqu'il soit manifeste qu'à s'en tenir à l'exemple de l'homme on le voye changer à chaque instant. Dire donc que Dieu est immuable parce que sa substance ou sa *personnalité* demeure la même, c'est se joüer de la raison & du bon sens. Aussi l'Auteur observe-t'il les efforts que fait Spinoza pour écarter cette difficulté qu'il croit résoluë en niant la possibilité de la création. Foible ressource contre les anciens Philosophes, ainsi que l'on vient de le remarquer. Allons encore plus loin. Si le sentiment & l'insensibilité sont en même tems des at-

tributs de la même substance que l'on appelle Dieu, où est l'identité? Où est l'unité? Le moyen de réunir deux contradictoires dans le même sujet & en même tems? Pour éviter cette absurdité, il faudroit dire du moins qu'il n'y a nulle différence entre la pensée & l'étenduë, mais cette différence est apperçûë de tout le monde. Ainsi tant que ces deux idées seront diverses, il y aura de la diversité entre étenduë & pensée; autrement nous ne connoîtrons jamais que telle chose n'est pas telle autre. Spinoza est donc réduit à reconnoître dans Dieu autant de contradictions qu'il y en a dans les hommes qui ne sont dans son systême que les modes de son Dieu. C'est ainsi que notre Auteur montre dans son cinquiéme Discours, que son Athée n'est pas moins un faux raisonneur, & un Sophiste ridicule dans la maniere dont il prétend tirer le bien & le mal d'une même origine. On y renvoye les Lecteurs pour passer à la réfutation de Toland, le dernier de cet execrable Triumvirat d'Athées.

Il n'y a que trois manieres de concevoir le mouvement dans la matiere. Il

faut néceſſairement ſupoſer ou une infinité d'impulſions qui ſe communiquent de corps à corps de toute éternité, ſans le ſecours d'aucun premier moteur, ou bien que le mouvement eſt de l'eſſence & de la nature de la matiere, ou enfin que c'eſt un Etre diſtingué d'elle, qui cauſe l'effet que nous voyons. La premiere ſupoſition nous donne un effet ſans cauſe, choſe ſi abſurde que Toland s'en tient à la ſeconde ſuppoſition, en faveur de laquelle il allegue les trois raiſons ſuivantes. 1°. Le mouvement, ainſi que l'étenduë, eſt renfermé dans l'idée que nous avons de la matiere, & quoique nous ſéparions le mouvement de la matiere par une préciſion d'idée, cette abſtraction ne ſçauroit être que dans l'eſprit, & non dans la réalité; de ſorte qu'elle ne prouve pas plus que le mouvement eſt ſéparé de la matiere que l'idée des points, des lignes & des ſurfaces Mathématiques, ne prouve leur exiſtence réelle dans la nature. 2°. Toute la matiere eſt de fait en mouvement. 3°. Quelques objections que l'on puiſſe faire pour montrer que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matiere, il s'en

trouvera de plus fortes contre l'existence d'un moteur étranger, & distingué d'elle. M. Gordon répond que notre idée de la matiere comme séparée du mouvement est sa parfaite idée; car la raison qui a engagé les hommes à chercher une cause mouvante différente de la matiere, est que l'idée de l'indivisibilité, de l'immutabilité, & de l'immobilité de la matiere leur a paru une notion plus simple que celle de la divisibilité, de la mutabilité, & de la mobilité. En effet la notion qui exclut le mouvement étant la premiere d'une priorité de nature, & en même tems ce qu'on apelle *adequatè*, il a fallu faire un second pas pour concevoir la matiere, comme étant mise en mouvement; & l'on n'a pû le faire qu'en remontant à un être infini qui eût le pouvoir de tirer la matiere de cet état passif où la notion simple l'avoit considerée. Toland lui-même auroit été contraint de procéder par cette voye, s'il n'eût entrepris de nous séduire en confondant la divisibilité, & la mobilité avec la division actuelle & la puissance motrice. Il reconnoît que la vraye idée de la matiere consiste à dire qu'elle

eſt toujours la même, & ſeulement variée par le mouvement; voilà le premier pas, qui eſt conforme à l'idée commune. Le ſecond ne l'eſt pas moins; car, ſelon lui, l'idée de la matiere mûë eſt qu'elle s'écarte de cette unité & identité de nature que notre idée lui aſſigne, & que cet écart convient au mouvement & à toutes les modifications. Nonobſtant ces démarches ſuivies d'idée en idée, Toland tâche de prouver que la matiere eſt un Etre actif & cela par ſon idée. 1°. Parce que la diviſibilité fait partie de cette idée. 2°. Parce que cette idée contient une certaine qualité qui ſupoſe le mouvement. Vous ne parlez ainſi, répond M. Gordon, que pour nous faire prendre le change, en confondant la capacité de recevoir le mouvement, avec le principe même du mouvement. Car on avouë bien que nous ne pouvons concevoir la matiere actuellement diviſée, ſans ajouter à notre idée de la matiere, celle du mouvement actuel. Mais l'on ne convient pas que pour former l'idée de la diviſibilité, il faille autre choſe que l'idée de la capacité de recevoir le mouvement: choſes très-

différentes; puiſqu'en effet nous pouvons concevoir comme diviſible un Etre qui ne ſouffriroit jamais de diviſion actuelle. Le mouvement n'eſt donc pas néceſſairement renfermé dans l'idée de la diviſibilité ; donc aſſurer que la diviſibilité fait partie de notre notion de la matiere , ce n'eſt pas prouver que le mouvement actuel ſoit compris dans cette notion. Toland réplique qu'il y eſt compris néceſſairement , parce que ce qui eſt diviſible , doit avoir en ſoi le pouvoir interne de ſe diviſer ſoi même : réplique fondée ſur une pétition de principe ; car , comme l'obſerve ſubtilement notre Auteur , cette réplique ne peut avoir lieu , qu'autant que Toland prend comme choſe accordée , qu'il n'y a que de la matiere dans la nature , & c'eſt pourtant là ce qu'il entreprend de prouver par ſon raiſonnement. Quant à ce qu'il ajoute en ſecond lieu , ſçavoir que toutes les qualités concevables dans la matiere étant l'effet du mouvement , on ne peut conſéquemment le ſéparer de l'idée de la matiere ; ſi vous entendez ( lui dit l'Auteur ) par idée l'objet de nos ſens ou l'image , nous ne pouvons à la

vérité former l'idée d'une matiere privée de toutes qualités, ou l'image d'une chose qui n'est point imaginable. Mais si vous prenez le terme d'idée dans sa vraye signification, l'on vous dira que nous avons l'idée d'une étenduë solide, idée distinguée de celle du mouvement, & par conséquent de ses effets qui sont les qualités; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a rien dans la nature qui empêche la matiere d'exister sans mouvement. Toland avouë que l'idée du mouvement n'est point comprise dans celle de l'étenduë, & même qu'elle ne sçauroit s'en déduire; donc elle n'est point comprise dans l'idée de la matiere, puisqu'on est obligé de convenir que nous avons l'idée d'une substance solide, étenduë, sans mouvement & sans les autres qualités qui frapent nos sens, au lieu que la matiere ne se peut concevoir sans solidité & sans étenduë. Parallele qui prouve également que l'étenduë & la solidité sont essentielles à la matiere, & que le mouvement n'est pas de son essence. Mais Toland reprend à son tour; toute la matiere est (dit-il,) en mouvement; en suposant la vérité du fait, il ne s'en-

ſuivroit pas que le mouvement fût eſſentiel à la matiere, puiſqu'on ne l'a point démontré comme renfermé dans ſon idée. Toland a beau dire, il en eſt du mouvement comme de l'étenduë ; car ce qui prouve que celle-ci eſt eſſentielle à la matiere, c'eſt qu'en effet chacune de ſes parties eſt étenduë ; donc *à pari* chaque partie de matiere étant en mouvement, il s'enſuit que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere. La diſtinction eſt toute ſimple, & nous ramene au principe, ſçavoir que de l'aveu de tout le monde l'étenduë eſt renfermée dans l'idée de la matiere, & que le mouvement n'y eſt pas renfermé ; & qu'ainſi la parité de fait ne prouve rien de part ni d'autre. De plus Toland accorde que la force centripete eſt commune à tous les corps, & il nie en même tems que la peſanteur ſoit eſſentielle à la matiere ; donc ſelon ſes principes le mouvement peut très-bien ſe trouver dans chaque partie de matiere, ſans lui être eſſentiel, non plus que la force centripete, & il peut provenir, comme elle, d'une cauſe étrangere. Enfin M. Gordon démontre ſa theſe par les raiſons ſuivantes.

I. Si la matiere étoit mûë par elle-même, il ne pourroit y avoir de concretions ; elle devroit être toute au souverain dégré de fluidité, puisque chaque atôme participeroit également du principe diviseur, & que le principe ne pourroit cesser d'agir que toute la matiere ne fût réduite au point d'être incapable d'une division ulterieure ; & comment subsisteroit notre monde dans l'hypothese de Toland ?

II. Si la matiere tenoit d'elle-même son mouvement, il n'y auroit aucune variation sur la quantité du mouvement. Or le célébre Newton, ( dont on regarde ici l'autorité comme infaillible ) s'est persuadé dans son optique, que le mouvement étoit susceptible de génération & de corruption. Cette pensée est, dit-on, confirmée par l'expérience de la rencontre de deux corps solides, égaux en poids & non élastiques ; ils perdent tout leur mouvement dans le choc. ( *Voyez Gravesande experiences Physico-Mathem.*) que devient alors le mouvement ? Il ne sçauroit se communiquer aux parties de ces corps privés de ressort, & conséquemment incapa-

bles de vibration. Si l'on dit que les parties ne perdent point le mouvement de leur tout, il s'ensuivra contre l'expérience, que les corps élastiques doivent rebrousser en pareil cas avec une force double, l'une tirée du ressort, & l'autre née du mouvement originaire caché dans le total ou dans une de ses parties. Il y a donc un Etre distinct de la matiere qui imprime & répare le mouvement; l'on sent assez quel fonds il faut faire sur cette seconde raison.

III. Il y a des corps de même grandeur & de surface égale, dont le poids est pourtant fort inégal. Donc la matiere est morte par elle-même, & ne peut recevoir le mouvement que d'une cause étrangere. Toutes les causes méchaniques agissent par contact sur les surfaces des corps. Autre est l'action de la pesanteur. Elle affecte la solidité, & pénetre, pour ainsi dire, la substance. Cela étant, quel moyen d'attribuer la cause de la pesanteur à la matiere qui ne peut agir que sur les surfaces? Il serviroit même de peu à Toland qu'on lui passât, que la pesanteur peut se déduire de l'action générale de la matiere, puis-

qu'il ne ſçauroit éviter d'attribuer l'accroiſſement de la peſanteur, & par conſéquent de la réſiſtance au mouvement, à l'accroiſſement de la matiere. Il ſuppoſe en effet que la force centripete eſt une détermination particuliere de l'activité générale de la matiere. On le paſſe. Mais puiſqu'il eſt évident que la quantité de mouvement dans les corps eſt la ſomme de toutes les forces motrices particulieres des parties qui ſont dans ces corps, ſi cette force centripete n'eſt que la détermination particuliere de l'action générale de la matiere, l'on ne peut apporter de raiſon pourquoi la quantité de ces forces, & même de cette particuliere détermination ne ſe calculeroit pas de la même maniere, & ne deviendroit pas la ſomme des atômes mûs dans chaque corps. Il ſuivroit de là que quand nous voyons deux corps égaux, mais de peſanteur inégale, pour rendre raiſon de leur peſanteur ſuivant cette idée, il faudroit dire que l'un contient plus d'atômes en mouvement que l'autre, qui étant plus leger, a des vuides en ſoi. Que deviendroit alors l'infinité & l'activité de la

matiere. L'expérience en effet nous apprend qu'un corps résiste d'autant plus au mouvement, qu'il a plus de pesanteur, sa grandeur demeurant la même. Il n'en seroit pas ainsi dans l'hypothese de la matiere active. L'accroissement de la pesanteur ou de sa matiere dans un volume égal, n'augmenteroit nullement sa résistance au mouvement, à moins que sa surface ne s'étendît, puisque la matiere n'agit que sur la surface, comme on l'a deja observé. Vainement Toland se récrie que cette difference dans les corps d'égale grandeur à résister au mouvement, résulte *peut-être* de leur differente contexture, puisque certains fluides de même gravité spécifique environ, & par conséquent à peu près de même quantité de matiere resistent plus les uns que les autres, ce qui ne peut s'imputer qu'à leurs differentes tissures. M. Gordon lui fait observer que cette solution ne peut s'appliquer qu'aux corps inégalement fluides. Car quelle que puisse être la configuration de leurs parties, s'ils sont également exempts de ténacité, leur force résistante contre la détermination particuliere ne sçauroit

être que la somme des forces particulieres qui se meuvent dans ces corps, de maniere que si un pouce cubique d'eau & un pouce cubique de mercure, qui sont exempts de ténacité, contenoient réellement le même nombre de ces forces particulieres, l'un & l'autre résisteroient également sans égard à la figure de leurs petites parties. Or cela est contraire à l'expérience. Donc la difference de la structure intérieure dans les corps ne fournit point une raison valable de la difference de leur poids. Donc cette défaite ne délivre point la matiere de son état d'*inertie* où son idée nous la répréfente.

IV. Il n'est pas vrai de dire avec Toland, qu'en supposant un Dieu auteur du mouvement, les difficultés sont telles qu'un homme sensé ne peut défendre cette supposition. Il suffit d'examiner en détail les prétendues difficultés. 1°. L'on objecte qu'il est inconcevable qu'un être immatériel agisse sur la matiere, puisque la capacité de recevoir le mouvement étant fondée sur l'impénétrabilité ou la résistance, un être matériel ne peut résister à l'action d'un être

immatériel. L'on peut répondre d'abord, que si cet argument a lieu quand il s'agit de causes méchaniques pour la communication du mouvement entre les parties de matiere, il n'aura pas lieu pour les causes qui n'agissent pas méchaniquement, supposé qu'il y en ait. Or il y en a, ne fût-ce que la pesanteur qui n'agit point extérieurement, (comme M. Gordon le croit démontré) mais qui pénetre la solidité. Donc l'argument en question ne fait rien contre la pesanteur, & il suppose faussement qu'il n'y a d'action motrice des corps, que celle qui s'applique à leur surface par le contact immédiat. Le contact même ne résout pas la difficulté de la communication du mouvement. Car notre Auteur croit avec bien de la justice, qu'il est aussi difficile de concevoir comment la matiere agit sur la matiere, qu'il l'est de concevoir comment une substance immatérielle agit sur une autre qui ne l'est pas. Toland ne peut rien repliquer sur le mouvement du *tout* causé par l'attouchement d'une partie, si ce n'est qu'il y a adhésion mutuelle de parties. Or cette adhésion hors de notre

notre idée eſt auſſi diviſible que l'action de l'immatérielle ſubſtance ſur la matiere. Et cette difficulté croît encore dans l'hypotheſe de Toland qui eſt obligé d'introduire dans la nature l'état de la plus grande fluidité qui ſe puiſſe, ou de la moindre union. 2°. Autre objection ſur un Dieu moteur. C'eſt qu'il ſeroit la cauſe unique du mal moral. Mais toute la force de cet argument ſe tire d'une autre hypotheſe que l'on n'accorde pas; ſçavoir, que s'il y avoit un Dieu moteur, nul autre Etre ne pourroit avoir, même par communication, la force de mouvoir la matiere: & la raiſon en ſeroit, ou bien que cette force eſt un pouvoir incommunicable, tel que l'exiſtence neceſſaire & l'indépendance; ou que l'homme ſeroit incapable d'un pareil pouvoir. Mais en premier lieu, nous ne ſoûtenons pas un pouvoir indépendant de Dieu, & il n'eſt rien qui s'oppoſe raiſonnablement à la communication d'une force bornée que le ſouverain moteur imprimeroit & continueroit d'imprimer pour mouvoir un peu de matiere. Nous diſons en ſecond lieu, que l'homme pourroit être incapable de

cette force communiquée, s'il étoit purement matériel. Or le ſuppoſer tel, c'eſt faire une pétition de principe. Si l'on dit que l'immatérialité de l'ame eſt incompréhenſible, parce qu'on ne ſçauroit concevoir l'immortalité d'un Etre fini ou circonſcrit, ni aſſigner ſes limites ou ſa localité & ſa ſéparation d'avec les autres ames, il eſt aiſé de répondre qu'il n'y a nulle contradiction à admettre des ames ſpirituelles, quoique ces choſes paſſent les bornes d'un eſprit contraint d'avouer (comme le fait Toland) qu'il ne peut comprendre tous les modes poſſibles de l'Etre. 3°. Enfin, ſi cet argument étoit recevable, il s'enſuivroit que la difficulté de concevoir l'action de l'immatériel ſur le matériel ſeroit une raiſon de ne pas admettte une action déja démontrée. Or la difficulté de comprendre la limitation des Etres immatériels n'eſt pas certainement plus grande que la difficulté de comprendre l'action de l'immatériel ſur la matiere. Donc l'une n'étant pas un obſtacle à ſe rendre à la vérité, l'autre ne le ſera pas davantage. Et qui ne voit la difference infinie qu'il y a entre ne pas concevoir

une chose, & concevoir qu'elle n'existe pas, ou qu'elle ne peut exister ?

Ensuite de ces raisons, notre Auteur continue d'examiner celles des Athées sur l'intelligence, & de prouver que ce ne peut être un attribut essentiel de la matiere, ni l'effet d'une certaine configuration des parties de l'Etre, ce qui ne porte aucun sens à l'esprit : il montre que la *personalité* est impossible dans le dogme de l'Athéisme ; il le taxe d'absurdité pour oser soûtenir que les mouvemens indirects puissent produire un ouvrage régulier ; qu'un Etre composé soit un Etre néceſsaire ; & qu'il n'y a point de differences morales. En traitant ce dernier Article, il observe contre Hobbes, que tous les Legislateurs ont supposé des obligations de justice & d'honnêteté comme l'unique fondement de leurs Loix. Ils étoient en effet trop sensés pour ne pas voir que si l'on accordoit, qu'il n'y a aucune difference entre la fidélité & la perfidie, les hommes n'étoient pas plus liés par leur engagement aux Loix positives, qu'ils l'étoient avant cet engagement.

Depuis le douziéme Discours jusqu'à

la fin, l'Auteur pese les raisons de ceux qui ne veulent point chercher de révélation. Il examine la possibilité des miracles, & ce qu'on peut tirer de cet argument. Il démontre que la foi est le plus solide fondement de la persuasion. Il compare les Ecrits sacrés & leurs avantages avec l'utilité qu'on retire des leçons des Philosophes. Il établit la vérité des miracles de l'Evangile sur le témoignage des Apôtres ; & sur l'autorité du nouveau Testament comparé avec les Ecrits supposés, comme l'Evangile de S. Barnabé. En voilà assez pour mettre le Lecteur au fait de cet Ouvrage auquel nous le renvoyons, s'il en est curieux, comme le fait l'Ecrivain anonyme marqué par les lettres DD. dans le *Mélange des observations*, Tome I.

## ARTICLE LV.

*PROPOSITION D'UNE mesure de la terre, dont il résulte une diminution considerable dans sa circonférence sur les paralleles ; par M. d'Anville, Géographe ordinaire du Roi, dédiée à Monseigneur le Duc*

*des Sciences & des beaux Arts.* 989

*de Chartres. A Paris, chez Chaubert, Quay des Augustins, à la Renommée & à la Prudence. 1735. in 18, pages 147, avec une Carte d'une partie du cours de la Loire, & de quelques positions de lieux dans l'espace d'environ quatre degrés de longitude, & une addition intitulée :* Observations, &c.

QUelle est la figure de la terre ? Est-ce une sphere ou un spheroïde applati du côté des pôles, ou un spheroïde oblong de ce même côté ? Le premier sentiment fondé sur des expériences très-simples, a passé long-tems pour le plus naturel, & il suffit sans doute pour résoudre les principaux problêmes de la Géométrie-pratique. Le second, inventé par M. Huygens, & adopté par M. Newton avec quelques changemens dépend plus du raisonnement que de l'expérience. La force centrifuge est, dit-on, plus grande sous l'équateur que sous les paralleles. Donc la terre, supposée molle, a dû s'élever vers l'équateur & s'affaisser vers les pôles. Le troisiéme sentiment est de MM. Cas-

ſini pere & fils, & il eſt fondé ſur les opérations faites pour tracer la méridienne de Paris. On a trouvé les degrés de latitude inégaux & décroiſſans vers le Septentrion : d'où M. de Caſſini le fils a conclu que la terre étoit elliptique, & que ſon grand arc, d'un pole à l'autre, excédoit le petit d'environ une quatre-vingt-quinziéme partie. Sur cela, M. d'Anville conduit par le détail de ſes réflexions géographiques, ſe déclare pour le troiſiéme ſyſtême, & il le fait d'une maniere qui mérite d'être expoſée nettement.

I°. » Je me flate (dit-il dans l'Aver-
» tiſſement) de ne pouvoir être ſoup-
» çonné d'aucun motif de ſingularité
» en faiſant une pareille propoſition.
» On trouvera dans ſon préliminaire
» des faits qui feront foi que je me ſuis
» long-tems abſtenu de la mettre au
» jour, choſe incompatible avec quel-
» que deſir de ſe diſtinguer par une
» opinion ſinguliere. « Il tient parole, & il déduit ces faits, *p. 7, 8, 9 & ſuiv.* Il s'agit de quelques converſations qu'il eut, il y a pluſieurs années avec M. l'Abbé Bignon. Il s'agit d'une Carte de

l'Eglise d'Afrique faite par lui pour entrer dans l'*Oriens christianus* du R. P. le Quien Dominicain, & signée par ce Pere au mois de Mars 1733. Il s'agit d'une autre Carte faite dans la même année pour le Paraguai, & publiée dans le 21e Recueil des *Lettres édifiantes & curieuses.* Il s'agit enfin de quelques Lettres de feu M. de Caumartin, Evêque de Blois, datées de l'année 1732, & qui font voir que l'Auteur esperoit dès lors *acquerir la preuve de la figure elliptique du prétendu globe de la terre.* Il est necessaire d'ajoûter que M. d'Anville avoit *à peu près achevé* une Carte très-circonstanciée du Diocese de Blois sous les auspices de ce Prelat. C'est principalement de cet Ouvrage malheureusement suspendu par la mort de M. de Caumartin, que l'Auteur tire l'analyse géographique qu'il met sous les yeux du Public. Revenons à son systême. Il s'exprime ainsi. » Quand M. Cassini n'auroit pas trouvé l'année derniere (1734) une preuve non équivoque de cette opinion (de la diminution des degrés de longitude) il ne m'étoit pas possible de differer de

„ la produire. Car étant ſur le point „ d'entreprendre un corps de Géographie, & convaincu en même tems „ qu'il y a au moins une *trentiéme partie* à rabattre ſur l'étendue qu'on a „ donnée juſqu'à preſent par pure ſuppoſition à la graduation de longitude „ ſur les paralleles, il eſt évident que le „ premier pas que j'aye à faire eſt de „ rendre compte au Public de l'opinion „ qui me gouverne, ſans quoi une innovation ſi conſidérable en Géographie pourroit paroître hazardée témérairement & ſans preuve. « Voici en un mot la propoſition, *Par la conſéquence de la meſure de la terre qu'on expoſe ici, il ne s'agit pas de moins que d'ôter 300 lieues marines, & peut-être plus à la circonference de la terre ſur l'équateur, ce qui n'eſt point indiqué autrement que par la Géographie même, & par la meſure poſitive des eſpaces de longitude ſur differens paralleles.* L'Auteur pour faire voir combien cette opinion l'a frappé, dit à la page 10. „ Si „ j'avois été moins perſuadé, je n'aurois pas enviſagé avec aſſurance l'entrepriſe de M. Caſſini de meſurer dans

„ l'étendue de la France le parallele de
„ l'Obſervatoire de Paris ; j'aurois ap-
„ prehendé le réſultat & la concluſion
„ d'un travail auſſi ſolide ... M. Caſſini
„ ayant comparé la diſtance géométri-
„ que qui réſultoit de ſes opérations de-
„ puis Paris, avec des obſervations de
„ longitude faites à S. Malo & au Mont
„ S. Michel par M. Picard, a trouvé dans
„ la meſure de plus de quatre degrés que
„ l'intervalle des méridiens étoit d'une
„ trente-ſixiéme plus petit que ſuivant
„ l'opinion ordinaire, & qu'il paroiſ-
„ ſoit plus de mille toiſes de moins dans
„ l'étendue de chaque degré de longitu-
„ de, que l'on a juſqu'à preſent ſuppo-
„ ſé par la latitude de Paris de 37500
„ & environ 50 toiſes. Après avoir oui
„ ſur cela le rapport de diverſes perſon-
„ nes, M. Caſſini lui-même a bien vou-
„ lu m'en inſtruire. «

II° Après avoir énoncé l'origine & le progrès des idées de l'Auteur avec ſa propoſition, il eſt neceſſaire d'en indiquer la preuve. Il la tire de la meſure géographique d'une partie du cours de la Loire, & de quelques poſitions de lieux dans l'eſpace d'environ quatre de-

grés de longitude. Le plan dont il s'est principalement servi pour cela, est l'ouvrage de M. de Regemorte. C'est un plan exact du bord de la Loire en suivant la Levée depuis Orleans jusqu'au bord de l'Authion près des ponts de Cé & d'Angers. M. d'Anville persuadé que ce plan fournissoit une mesure positive d'un grand espace d'Orient en Occident, & aidé d'ailleurs par la distance connue d'Orleans & de la méridienne de Paris, y ajoûte encore la distance depuis Angers jusqu'à Nantes, dont la longitude differe de Paris de près de quatre degrès, & il se propose de pousser ses opérations jusqu'à Brest pour embrasser un espace d'environ sept degrés.

Nous n'entrerons point dans le détail de cette preuve, c'est-à-dire, dans les opérations analytiques de l'Auteur. Il suffit d'en insinuer le résultat qui est une diminution considérable des degrés mesurés par cette discussion géographique.

M. d'Anville dans les éclaircissemens qu'il a faits depuis l'impression de son Livre, & que l'on trouve chez le même Libraire, prie les Lecteurs de faire

attention à la maniere dont il s'eſt expliqué ſur ſon Ouvrage ; ſçavoir, qu'il ne prétend point répondre indifféremment de toutes les circonſtances de ſon détail de géographie, qui fait une partie de ſa preuve : qu'il eſt manifeſte » que » ce ne ſont pas ſes opérations particu- » lieres qu'il expoſe, mais ſeulement » une combinaiſon de diverſes inſtruc- » tions qui lui ont été fournies, auſ- » quelles ſe joignent même quelques » parties empruntées de pluſieurs mor- » ceaux publics ou imprimés, qu'il ne » craint pas tant de paroître comptable » de ce qui ne ſeroit pas juſte dans tout » ce détail là, que quelque mauvaiſe » conſéquence qu'on en voudroit tirer » au deſavantage de la propoſition du » retréciſſement de la terre ſur les pa- » ralleles, qui eſt le point eſſentiel, & » le ſujet véritable de cet Ouvrage : » qu'enfin quand il y auroit aſſez con- » ſidérablement à redire dans l'eſpace » ici donné entre Orleans & Nantes, » cela ne porteroit point atteinte à ſa » propoſition. «

L'éclairciſſement ſur la détermination de la longitude de Breſt tourne à

l'avantage de ses opérations. Celui qu'il fait au sujet d'une *trentiéme partie* à déduire sur l'étendue ordinaire de la graduation des longitudes, consiste à dire, qu'il a paru plus sensé & plus commode de prendre cette moyenne proportionnelle entre tant d'inégalités reconnues, d'autant plus qu'il s'écoulera vraisemblablement bien des siecles avant que les Sçavans soient convenus d'une mesure absolument juste & délicate du retrécissement de la terre, vû les proprietés de l'Ellipse. » Il supplie enfin le » Public de considerer que puisque ce » retrécissement lui a eté connu par la » seule étude de la Géographie, c'est » une sorte de témoignage qu'il vou» droit apporter quelque exactitude » dans les Ouvrages de ce genre. «

Outre la preuve de discussion que nous avons omise par son incompatibilité avec un extrait, l'Auteur cite plusieurs autres raisons qui l'ont engagé dans son sentiment sur la diminution des degrés de longitude.

10. Il y a cinq ou six ans, & peut» être davantage, que voulant établir » la longitude sur une Carte particu-

» liere d'une contrée de Normandie,
» quoiqu'il ne fût queſtion que d'une
» difference de deux degrés ou envi-
» ron à l'égard du méridien de Paris,
» il ſentit quelque choſe de moins dans
» la meſure qui lui parut aſſez poſitive
» de cet eſpace, en la comparant avec
» une détermination aſtronomique de
» longitude.

2°. Même ſuccès dans la meſure d'un intervalle de trois degrés en longitude aux Pays-bas. L'Auteur promet de la produire dans l'analyſe d'une Carte d'Allemagne en deux grandes feuilles.

3°. Il promet de même une Carte d'Italie conforme à ſon hypotheſe, avec une explication par écrit qui eſt déja plus avancée que la Carte même. Il s'agit particulierement d'un intervalle d'environ quatre degrés de longitude entre Turin & Bologne, intervalle le plus propre à confirmer le ſyſtême en queſtion.

4°. On en verra quelque eſſai dans une Carte de la Paleſtine ou du Patriarchat de Jeruſalem, achevée au mois de Mai 1732 pour l'*Oriens chriſtianus.*

5°. Il proteste qu'il a senti la même chose presque par tout, en prenant de grandes précautions pour ne pas incliner vers ce parti là dans les circonstances douteuses.

6°. Il insiste sur les Cartes de la Chine qui vont paroître dans l'Ouvrage du P. Duhalde Jesuite. » Ces Cartes » ausquelles se joint une partie de la » Tartarie, composent vraisemblable- » ment le plus vaste Ouvrage de Géo- » graphie auquel on ait employé les » regles de l'art. On s'est servi de moyens » géométriques pour dresser ces Cartes. » Mais suivant ce que les RR. PP. Je- » suites eux-mêmes ont écrit sur leur » propre Ouvrage, on n'y a point fait » usage des observations astronomi- » ques par rapport à la longitude. En » effet, on pouvoit n'y pas trouver son » compte. Car s'il est vrai que les de- » grés de longitude soient moins eten- » dus qu'on le supposoit, il s'ensuit que » lorsque par le résultat des opérations » ou mesures géométriques on se » croyoit à quinze degrés de difference » à l'égard du méridien de Pekim, ce- » pendant il en devoit paroître quinze

» & demi ou environ par obſervation
» aſtronomique de longitude. Dans cet-
» te apparence de diverſité, comme les
» opérations ſur le terrain ſont plus pal-
» pables, pour ainſi dire, que les ob-
» ſervations céleſtes, il eſt aſſez naturel
» de ſe croire plus ſûr des premieres
» que des ſecondes. Quoiqu'il en ſoit,
» nous ſommes avertis par les RR. PP.
„ mêmes, que la graduation de longi-
» tude marquée ſur les Cartes particu-
» lieres des Provinces de la Chine, n'a
» point été établie ſur des obſervations
» poſitives de la longitude. Ainſi cette
» graduation a été appliquée ſimple-
» ment à la meſure géometrique des
» eſpaces en faiſant l'étendue ou la gran-
„ deur des degrés telle qu'on l'a ſuppo-
» ſée juſqu'à preſent. Néanmoins ces de-
» grés étant dans la réalité moins éten-
» dus, ſi nous trouvons des détermi-
» nations aſtronomiques de longitude
» par obſervation poſitive, elles ne
» doivent pas s'accorder avec la gradua-
» tion des Cartes. La longitude obſer-
„ vée doit toujours ſe trouver en plus
» grande difference. Or ſi cela ſe ren-
» contre effectivement, ne ſera-t'il pas

» manifeste par les Cartes des Provinces
» de la Chine levées sur les lieux, &
» qui fournissent un vaste terrain, que
» la terre doit avoir moins d'étendue
» sur les paralleles, & pourra-t'on mê-
» me, sans admettre cette hypothese,
» concilier ces belles Cartes avec les
» déterminations astronomiques. En-
» trons en examen. «

L'Auteur y entre en effet : & sur les Recueils d'observations Chinoises publiées par le P. Etienne Souciet Jesuite, il expose cinq déterminations de longitude par observation, très differentes de la mesure actuelle & géométrique dans des espaces considérables : d'où M. d'Anville conclut une diminution de plus d'une vingtiéme partie de la circonférence de la terre. Il faut remarquer que les lieux dont il s'agit sont par une latitude où les degrés ne perdent qu'une cinquiéme partie ou environ de leur étendue sur l'Equateur.

70. De l'examen des routes marines comparées ensemble, l'Auteur infere comme en passant, & sans entrer dans le détail, que les distances marines concourent à demander le retrecissement de la terre.

80. Enfin la Physique s'unit à l'étude de la Géographie en faveur de ce retrécissement, puisqu'il est naturel de penser, que la figure elliptique est plus propre que la spherique à déterminer & à maintenir le mouvement diurne de la terre sur son axe.

Tandis que nous sommes sur la Physique, il n'est pas hors de propos de finir cet Article par une réflexion qu'un ami très-versé dans la Physique vient de nous communiquer au sujet de M. Newton, & du systême Anglois. La voici.

La force centrifuge est plus grande sous l'Equateur que sous les paralleles (dit le Descartes Anglois) donc la terre a dû s'élever vers l'Equateur, & s'affaisser vers les poles. Mais ne falloit-il pas en tirer une conclusion toute contraire ? Car si la force centrifuge est plus grande sous l'Equateur, l'action de la pesanteur qui en dépend doit être plus grande sous l'Equateur: donc la pression a dû être plus forte sous l'Equateur. Donc la terre a dû s'affaisser sous l'Equateur, & s'étendre vers les poles. Donc la terre doit être un spheroïde oblong du côté des poles.

Mais indépendamment de l'action de la pesanteur interpretée comme l'on voudra, les seules loix du mouvement ne démontrent-elles pas l'ellipticité de la terre, de sorte que son grand axe soit d'un pole à l'autre ? Quand plusieurs corps à la fois sont mûs rapidement autour d'un centre commun, les corps qui ont le plus de force repoussent les autres vers le centre, & ils le font avec d'autant plus de force que la rapidité du mouvement est plus grande. Donc le mouvement circulaire étant plus rapide sous l'équateur que sous les paralleles, & la matiere rameuse qui compose la terre ayant moins de force, cette matiere a dû être poussée vers le centre avec plus de violence sous l'Equateur, & conséquemment être plus pressée sous l'Equateur. Donc elle a dû s'étendre vers les poles.

## ARTICLE LVI.

*ABREGE' DE L'ANATOMIE DU Corps Humain, où l'on donne une description courte & exacte des parties qui le composent, avec leurs usages,*

*par M. *** Chirurgien Juré de Paris, deux volumes* in-12. *Tome I. pages 272, Tome II. pages 380. à Paris de l'Imprimerie de P. G. le Mercier, fils, ruë S. Jacques, au Livre d'or, 1734.*

TOut le monde ſçait que M. Verdier eſt l'Auteur de ce Traité, au ſujet duquel il n'y a eu qu'une voix parmi les Maîtres de l'Art, tous ont aplaudi au jugement que M. Winſlow, ſi capable de donner ſur cela le ton aux autres, en a porté en l'aprouvant, lorſqu'il a dit que de tous les Abregés François, qui ont paru depuis un demi ſiecle juſqu'aujourd'hui, celui-ci eſt le plus conforme à la vraye Anatomie. Ce n'eſt pas un petit éloge, s'il eſt vray, comme on n'en ſçauroit douter, qu'il y a bien de l'art à réduire un grand ouvrage ſans lui rien ôter, & en gardant toutes les proportions.

M. Verdier, avant que d'entrer en matiere, explique avec beaucoup de préciſion & de netteté, ce qu'on doit entendre par le terme d'Anatomie; il donne enſuite une deſcription exacte

des parties du corps humain ; puis il nous aprend ce que c'est que fibre, membrane, os, cartilage, ligament, muſcle, glande. Il obſerve que toutes ces parties ſolides renferment dans leur ſubſtance quelque liqueur ; qu'on pourroit donc les regarder comme autant de vaiſſeaux, qu'on ne donne ce nom qu'aux parties qui ſervent uniquement à la circulation, ſoit du ſang, ſoit de la lymphe, & à celles, qui ſont deſtinées pour la filtration de certaines liqueurs.

On peut ſelon lui ranger les vaiſſeaux ſous trois claſſes différentes, dont la premiere renferme les vaiſſeaux ſanguins, diſtingués en arteres & en veines : la ſeconde, les vaiſſeaux lymphatiques, qui portent les mêmes noms : & la troiſiéme, un genre de vaiſſeaux particuliers, apellés *ſecretoires & excretoires*. Tous ces différens vaiſſeaux, dont les proprietés & l'uſage ſont ici marqués en peu de mots, ſont conſtruits de maniere, qu'ils tendent toujours à ſe retrecir, & nous voyons leur capacité diminuer dans les animaux vivans, à proportion que la liqueur, qui y coule, occupe moins d'eſpace.

M. Verdier ajoute qu'on pourroit mettre auſſi au rang des vaiſſeaux les *nerfs* : » car, dit-il, quoiqu'ils ne pa-
» roiſſent que ſous la forme de cordons
» formés de l'aſſemblage de pluſieurs fi-
» lets, qui s'étendent ſuivant leur lon-
» gueur, ſans aucune cavité aparente ;
» cependant preſque tous les Phyſiciens
» penſent que les différens filets, qui les
» compoſent, ſont creux, ou du moins
» diſpoſés de maniere à laiſſer couler à
» travers leur ſubſtance un fluide ſpiri-
» tueux, qui vient du cerveau, du cer-
» velet, & de la moële de l'épine.

De toutes les liqueurs, qui ſont contenuës dans les vaiſſeaux, dont on vient de parler, la principale eſt le ſang ; on doit même la conſiderer comme celle dont tous les autres, à l'exception du *chile*, émanent, comme de leur ſource. Ces autres liqueurs ſont, la ſalive, la bile, le ſuc pancratique, celui de l'eſtomac, des inteſtins, &c. Le ſang eſt composé principalement de trois parties, l'une que l'on appelle ſa *partie rouge* ; l'autre, que l'on nomme ſa *partie lymphatique* ; & la troiſiéme, qui eſt ſa *ſéroſité*.

Les Phyſiciens conviennent tous que

le ſang a deux mouvemens ; le premier, qui lui eſt commun avec tous les liquides en général, ſe nomme *mouvement de liquidité*. Le ſecond qui eſt celui, par lequel le ſang eſt diſtribué du cœur à toutes les parties par les arteres, & de toutes les parties au cœur par les veines, s'appelle *mouvement progreſſif*, *circulaire*, ou de *truſion*. Pluſieurs Phyſiciens modernes en admettent une troiſiéme ſous le nom de *mouvement inteſtin*, ou de *fermentation* ; ils lui attribuent particulierement la production des différentes humeurs, qui ſe ſéparent par les organes, appellées *glandes conglomerées*, & c'eſt de ce mouvement, qu'ils font dépendre la chaleur de toutes les parties du corps.

De tout ce qui vient d'être dit, il s'enſuit que le corps humain eſt composé d'une infinité d'organes de différente nature, & c'eſt la diverſité, qui ſe remarque parmi ces organes, qui a donné lieu de diviſer l'Anatomie en deux parties générales, ſçavoir en *Oſteologie*, & en *Sarcologie* ; la premiere traite des parties dures, & la ſeconde, des parties molles ; celle-ci a été ſubdiviſée en *Myo-*

*logie*, qui traite des muſcles ; en *Splanchnologie*, qui traite des viſceres : en *Angiologie*, qui traite des vaiſſeaux, & particulierement des ſanguins ; en *Neurologie*, qui traite des nerfs ; & en *Adenologie*, qui traite des glandes.

Toute la premiere partie diviſée en cinq chapitres, & la premiere ſection de la ſeconde, en deux chapitres, compoſent le premier volume. Le ſecond renferme les quatre autres ſections. La Splanchnologie contient quatorze chapitres, où il eſt parlé des envelopes générales du corps humain, de la peau, des poils, des ongles, de la graiſſe, des envelopes particulieres au ventre inférieur, & de l'épiploon. Des ſecretions en général, des organes, qui ſervent à la digeſtion des alimens, de ceux qui ſervent à la génération dans les deux ſexes, du fœtus & de ſes envelopes, de la poitrine & de tout ce qu'elle renferme, de la tête, de toutes ſes parties, & de ſes organes.

L'Auteur en parlant de l'uſage du cerveau, examine ſi les fibres medullaires, qui partent des glandes de la ſubſtance cendrée du cerveau, ſe conti-

nuent diſtinctes, & ſans que leur cavité communique avec les fibres voiſines dans le chemin qu'elles font, depuis leur origine juſqu'à l'endroit, où les nerfs commencent? Où bien, ſi ces fibres communiquent entr'elles, en formant dans leur chemin un reſervoir commun en maniere de corps ſpongieux, où elles ſe terminent pour y décharger les eſprits, qu'elles ont reçû des glandes, & duquel réſervoir commun, nommé par quelques uns *Emporium*, partent enſuite les filets, qui vont compoſer les nerfs; de ſorte que dans cette idée l'eſprit animal, qui vient du côté droit du cerveau, communique avec celui, qui vient du côté gauche. La délicateſſe des fibres, qui compoſent la ſubſtance medullaire du cerveau, ne permettant pas de les ſuivre dans leur route, on eſt obligé d'avoir recours à quelques expériences, qui puiſſent favoriſer l'une ou l'autre de ces opinions, & M. Verdier en rapporte deux, qui paroiſſent favorables à l'opinion de ceux, qui admettent un réſervoir commun pour les eſprits animaux.

La premiere a été faite ſur un chien,

en lui emportant une portion aſſez conſiderable de la ſubſtance cendrée du cerveau, & qui malgré cela a conſervé le mouvement dans toutes les parties de ſon corps. La ſeconde eſt fondée ſur des cas arrivés à des perſonnes bleſſées au crâne, auſquelles une partie du cerveau a été emportée, ſans qu'elles ayent été attaquées de paraliſie dans aucune partie du corps; or on ne peut guere, ce ſemble, continuë l'Auteur, expliquer ce phenomene, ſans admettre un réſervoir commun; car dans l'extirpation, qui a été faite, un très-grand nombre de glandes ayant été détruites, tous les filets nerveux, qui en partent, doivent manquer d'eſprit, & en priver par conſequent les parties, où ces filets nerveux vont ſe rendre. On peut donc raiſonnablement conclure, de ce que le mouvement s'eſt conſervé dans toutes les parties du corps, que ces eſprits, qui n'ont pas ceſſé de couler, ne pouvant venir des glandes, qui ont été emportées, ont détruit leur ſource d'un reſervoir commun.

On dit peut-être qu'une même partie du corps recevant ſes fibres nerveu-

ſes de differens endroits du cerveau, elle peut conſerver ſon action, lors même que quelques-unes de ces fibres ceſſent de lui fournir les eſprits, les autres peuvent ſuppléer à leur défaut; mais on répond que chacune des fibres charnuës, qui compoſent le corps d'un muſcle, recevant ſéparément ſon filet nerveux, tout le muſcle ne ſçauroit conſerver ſon action, cette action devant neceſſairement ſe perdre dans les fibres charnuës, qui répondent aux fibres emportées.

Les partiſans de cette opinion diſent que ce reſervoir & les nerfs ſont toujours remplis d'eſprits animaux, & qu'il en coule ſans ceſſe dans toutes les parties, puiſqu'il s'en ſepare toujours de nouveaux, qui remplacent ceux, que le reſervoir & les nerfs fourniſſent: ainſi cet écoulement ne diſcontinuë jamais pendant le cours de la vie: c'eſt une ſource, qui ne tarit point, mais qui fournit inégalement, ſuivant la diſpoſition du ſang & des organes. Et quoique ces eſprits animaux coulent continuellement dans nos organes, parce qu'ils ſont pouſſés par ceux, qui ſe

filtrent dans les glandes, & par le battement des artéres, qui se distribuent en quantité au cerveau, il faut observer que malgré la rapidité de leur mouvement, la moindre cause suffit pour interrompre leur cours, parce que la force, qui les oblige à descendre, est très foible, & par consequent facile à être surmontée par les impressions, que les objets, qui nous environnent, font continuellement sur nos organes. Mais à mesure que ces esprits animaux sont repoussés vers le cerveau, ils en ébranlent les fibres par une néceßité méchanique, & excitent en nous les sentimens de douleur & de plaisir, & toutes les idées qui s'impriment à notre esprit par la presence de l'objet; parce qu'il paroît que le principe de nos sensations & de nos perceptions dépend de l'ébranlement de ces fibres; & la diversité de nos sensations est une suite necessaire de la diversité des organes, & de la maniere differente, dont les objets agissent sur nous. Il y a même certaines organes, qui ont leurs objets particuliers, lesquels ne font point d'impression sur les autres. Ce

ſont ceux, qu'on appelle proprement les organes des ſens, & dont on fixe d'ordinaire le nombre à cinq; à ſçavoir la peau, pour la ſenſation du toucher; la langue, pour celle du goût; le nez, pour l'odorat; l'œil, pour la vûë; & l'oreille, pour l'oüie. Nous avons jugé que cet endroit étoit un des plus propres pour donner une idée de la maniere d'écrire & de raiſonner de l'Auteur ſur toutes les matieres, qui ont rapport à ſon ſujet.

## ARTICLE LVII.

*COMMENTARII ACADEMIÆ ſcientiarum Imperialis Petropolitanæ, Tomus primus, &c.* C'eſt-à-dire: Memoires de l'Academie Imperiale des Sciences établie à Peterbourg, Tome premier. Pour l'année 1726. à Peterbourg, de l'Imprimerie de l'Academie in-4o. p. 488. ſans compter les Planches.

CETTE Academie compoſée de tous les hommes célebres de l'Europe, qui ont voulu & pû y avoir place,

partage ſes Facultés & ſes Mémoires en trois claſſes, la claſſe des Mathematiques, celle de la Phyſique & celle de l'Hiſtoire, ou même en general des Belles-Lettres. Nous ſuivrons cet ordre & celui des Memoires mêmes dans le compte abregé que nous allons en rendre.

## PREMIERE CLASSE.

### *Mémoires de Mathematiques.*

Après une Epître Dédicatoire à *Pierre II.* Empereur de Ruſſie, & une courte Préface, l'une & l'autre de la compoſition de M. *Goldbach*, Secretaire de l'Academie : le premier Memoire eſt de M. *Jacques Herman*, connu par ſon excellente *Phoronomie* : Son Memoire eſt ſur *la meſure des forces des corps.* M. Herman n'eſt pas le ſeul qui traite ici cette matiere, & on y trouve quatre ou cinq Memoires qui vont à l'éclaircir & ſurtout à établir le fameux paradoxe avancé autrefois par *M. Leibnis*, dans les *Actes de Leipſick* (ann. 1686. p. 161.) touchant la diſtinction dynamique des *forces mortes*, & des *forces vives.*

Ce paradoxe qui a d'abord revolté presque toute l'Europe sçavante, principalement la France & l'Angleterre, celle-là parce qu'il ruinoit le sistême de *Descartes*, celle-ci peut être parce que c'étoit le sistême de M. *Leibnis*, ce Paradoxe, en un mot, pourroit pourtant bien se trouver à la fin une exacte verité. Jusqu'ici la question n'a gueres été traitée que par les Géométres : Il seroit tems que tous les Physiciens y missent aussi la main, & nous les invitons à s'y rendre désormais un peu plus attentifs : la chose en vaut la peine, & elle les regarde un peu plus que les Géométres, à moins qu'on ne veuille convenir, comme il paroît vrai, qu'il n'y a gueres de vraye Physique, au moins de Physique sçavante & raisonnée, sans profonde Géométrie.

Il s'agit d'une chose assez simple, & que tout Physicien est obligé de traiter & traite tous les jours dans ses écrits, ou dans ses discours : sçavoir en quoi consiste & comment il faut évaluer la force du mouvement le plus ordinaire d'un boulet de canon, d'une balle de fusil, d'un marteau, d'une eau qui fait

tourner la rouë d'un moulin, &c.

Les Carteſiens & tous les Phyſiciens & Géométres ont dit juſqu'ici avec Deſcartes, que cette force étoit en raiſon compoſée de la maſſe & de la vîteſſe du corps en mouvement ; & cela paroît naturel & très-évident, étant évident en effet que plus un corps a de maſſe & de vîteſſe plus il a de force. Il n'eſt pas queſtion ici de la maſſe, mais de la vîteſſe. La force du mouvement en ſuit-elle la raiſon ſimple, comme l'a prétendu Deſcartes, ou la raiſon doublée, comme l'a prétendu M. Leibnis, & comme le prétend aujourd'hui M. Herman, avec peut-être tous les ſçavans de l'Europe, hors, comme nous avons dit, ceux de France & d'Angleterre ?

C'eſt-à-dire, en faiſant abſtraction des maſſes ou les ſuppoſant égales, un corps qui a double vîteſſe n'a-t-il que double force ? Celui qui a triple viteſſe n'a-t-il que triple force, &c. ? Car c'eſt ainſi que nous le penſons d'après Deſcartes ? ou comme tant d'habiles gens le penſent d'après M. Leibnis, la double vîteſſe quadruple-t-elle la force ?

La triple vîtesse noncuple-t-elle la force ? Et toujours la force est-elle le quarré de la vîtesse ? Voilà l'état précis de la question.

Après avoir distingué entre la *force morte*, qui consiste dans le simple effort interrompu d'un corps au mouvement, & la *force vive* qui est la revivification de cette force, & le progrès même du mouvement actuel ; M. Herman remarque que la force morte d'un poids par exemple qui pend à un fil, est le poids même ou la masse du corps.

Il recherche ensuite le rapport de la force morte à la force vive: *Galilée*, *Torricelli*, *Borelli*, & toute l'Ecole Italienne, prétendent que ce rapport est infini ou infiniment petit. Notre Auteur trouve plus d'exactitude à dire avec Descartes dans une Lettre au P. *Mersenne*, que ces deux forces sont héterogenes & incomparables, l'une étant de deux dimensions comme la surface, l'autre d'une comme la ligne. Mais ces deux expressions reviennent sans doute à la même idée.

M. Herman passe au point principal du rapport des forces vives entr'elles.

En étudiant Deſcartes un peu de près il trouve dans ſes lettres des veſtiges du ſentiment de M. Leibnis ; ce qui n'a rien de ſurprenant, les penſées des grands hommes, dans la plus grande diverſité de leurs opinions, ne roulant le plus ſouvent que ſur une diverſité d'expreſſion, l'un ayant toujours au moins entrevû ce que l'autre a vû, & tous ayant voulu dire à peu près la même choſe.

L'Auteur entre enſuite en matiere, & ſa premiere preuve du principe de M. Leibnis eſt tirée de cèt autre principe reçû du choc des corps, qu'avant & après ce choc la même quantité de mouvement perſevere. Il y a bien de l'eſprit & de la recherche dans la maniere dont il déduit ces principes l'un de l'autre, par le moyen du calcul des infiniment petits. L'autre preuve qu'il tire de la maniere dont la force morte d'un corps peſant produit ſa chute & ſa force vive, eſt plus naturelle & plus débaraſſée même de toute ſuppoſition arbitraire.

Car exprimant la force morte par une ligne, la force vive qui eſt ſans

doute à la fin d'un eſpace l'aſſemblage ou la ſomme de toutes les forces mortes qui ont agi linéairement dans tous les points de cet eſpace qui eſt celui de la chûte, ſe trouve égale à toutes ces lignes en nombre infini, & par conſéquent à un plan, & par conſéquent auſſi en raiſon composée & plane, & non ſimple & lineaire des vîteſſes. M. Herman parle des diſputes de M. Leibnis avec *l'Abbé Catelan*, & avec M. *Papin ;* mais il s'attache ſurtout à la refutation des objections de M. *Clarke*, dont nous rendîmes compte dans ces Memoires, lorſqu'elles parurent en 1720. dans le recuëil de M. *Des Maizeaux*, touchant la fameuſe diſpute entre Meſſieurs *Nevvton & Leibnis*, ſur l'invention du calcul de l'infini & ſur divers autres points de Philoſophie, de Mathematique: & la réponſe à ces objections paroît ici ſans réplique, & le Paradoxe de M. Leibnis n'a peut-être jamais été ſi bien établi ni ſi bien défendu.

Le Memoire ſuivant de M. *George Bernard Bulſſinger*, donne des *Démonſtrations méchaniques* du même Princi-

pe. Ce Memoire eſt partagé en deux Sections, dont la ſeconde contient divers éclairciſſemens. La premiere eſt toute démonſtrative, & démonſtrative géométriquement comme la méchanique ſpeculative. C'eſt dans une de ſes ſcholies que M. Bulffinger réfute l'objection que M. *le Chevalier de Louville* fit contre M. Leibnis dans nos Memoires il y a environ douze ans. M. Bulffinger ne nomme point M. de Louville & ne cite point nos Memoires : il ne les deſigne que par ces paroles *Eſt vir genere & ſcientiâ illuſtris cujus hæc objectio publicè legitur.* Il rapporte enſuite les paroles de M. de Louville, mais traduites en Latin. Du reſte la réponſe ne paroit pas tout-à-fait ſans réplique, quoiqu'après tout l'objection ne le paroiſſe pas non plus, & ne ſoit peut-être qu'un ingenieux ſophiſme. Nous en dîmes notre ſentiment à l'illuſtre Auteur dès ce tems-là, avant qu'il l'imprimât, & pour le détourner même de l'imprimer.

M. de Louville conçoit un corps *C*, frappé en même-tems par trois corps égaux *A*, *B*, *E*. avec des forces égales

dans des directions oppoſées qui forment trois angles égaux. Ce corps évidemment conſervera ſon repos entre ces trois forces égales qui ſe détruiſent. Cependant en décompoſant les forces & les ſuppoſant en raiſon des quarrés des vîteſſes, M. de Louville trouve que les corps *A*, & *B*, n'oppoſent qu'une demie force au corps *E*, pour l'empêcher d'entraîner *C*, dans ſa direction.

Cela paroît vrai, mais on trouvera auſſi par la même méthode que les deux *B*, *E*, n'oppoſent qu'une demie force au corps *A*, & que les deux *A*, *E*, n'oppoſent non plus qu'une demie force, & qu'ainſi tout eſt égal, & l'équilibre maintenu, & l'objection refutée par elle-même.

Mais pour la refuter à tous égards, il eſt bon de remarquer qu'elle renferme une fauſſe ſuppoſition ; ſçavoir la décompoſition ordinaire d'une force en deux côtés de parallelogramme. Les défenſeurs du ſiſtême Leibnitien ne ſe ſeroient-ils pas apperçûs eux-mêmes que cette décompoſition devoit être toute differente dans leur ſiſtême, de celle du ſiſtême Carteſien ?

Après cela pour trancher tout d'un coup la difficulté, il n'y a qu'à remarquer que le corps placé dans le même instant entre trois forces contraires & égales, n'a qu'une force morte pour obéïr à chacune d'elles, & que les forces mortes ou naissantes sont en raison simple des vîtesses, n'y ayant que les forces vives qui soient doublées des vîtesses. Distinction au reste qui répond à tout & concilie autant qu'il est possible le sistême ordinaire avec celui de M. Leibnis & de ses illustres défenseurs.

Le troisiéme Memoire est une Dissertation de M. *Nicolas Bernoulli*, sur le mouvement que produit dans les corps la percussion. C'est encore ici une nouvelle confirmation de la mesure des mouvemens par les quarrés des vîtesses. Par exemple, la premiere proposition que l'Auteur établit, c'est que le produit des masses par *VV*, est le même avant & après la collision de deux corps.

Le Memoire suivant est de *M. Daniel Bernoulli*, frere du précedent : Il y examine les principes de la Méchani-

que, & y donne des Démonstrations Géométriques de la composition & de la résolution des forces; & toujours au profit du Principe de M. Leibnis.

Dans le Memoire qui suit celui-là, *M. Herman* donne deux manieres directes de diviser le demi-cercle en raison donnée; & par ce moyen la résolution du Problême de Kepler pour trouver les lieux des Planetes en tout tems donné. La *quadratrice* ou espece de *ligne de sinus*, dont se sert M. Herman pour cette division du demi-cercle paroît, comme il le dit, plus traitable que la *cycloïde allongée*, dont se sont servis pour le même effet *Messieurs Wren & Nevvton.* Car tout consiste à couper toujours par moitié les arcs du quart de cercle, & à mener par tous ces points de division des paralleles au diametre & des rayons dont les intersections donnent tous les points de la courbe qui est pourtant toujours transcendante. M. *Tschirnaus* avoit parlé de cette courbe dans sa *Médecine de l'esprit.*

Suit encore un Memoire de M. Herman sur le *calcul integral.* Son but est

par une méthode nouvelle & qui encherit ſur celles du Traité des quadratures de *M. Nevvton*, de déterminer ſi une differentielle quelconque peut être integrée, & au cas qu'elle ne le puiſſe pas de déterminer la courbe la plus ſimple dont l'aire eſt le lieu géométrique, ou l'expreſſion ou la valeur de cette integrale introuvable.

M. *Jean Bernoulli*, Pere des deux dont nous venons de parler, traite auſſi cette matiere de l'intégration des quantités differentielles, & donne ici l'eſſai d'une méthode d'integrer ces ſortes de quantités, ſans avoir beſoin de ſéparer les indéterminées qui renferment leurs expreſſions : quand on dit *integrer*, il faut toujours entendre *algebriquement* ou *géométriquement*, en les conſtruiſant par les quadratures ou rectifications des courbes. Or voilà quel eſt le grand but des infinitaires, de parvenir à une régle générale, *appliquable à la pratique*, d'integrer de la ſorte ces Equations fluxionaires où les indéterminées, leurs puiſſances, leurs radicaux ſont inſéparablement mêlés.

On a quelques régles particulieres

pour des cas particuliers, & on doit à M. Jean Bernoulli la justice de reconnoître que personne n'a travaillé là-dessus avant lui, ni plus ni avec plus de succès que lui. Il cite ici pour garants de la primeur de son travail, ses Lettres manuscrites à *M. le Marquis de l'Hôpital*, & celles de ce Marquis, pour l'utilité particuliere duquel il dit avoir écrit dès le commencement les leçons qui sont aujourd'hui entre les mains de tout le monde, *Marchione Hospitalio in cujus privatam utilitatem initio à me conscriptæ lectiones, in multorum, &c.*

Parmi ces régles particulieres, la plus universelle est celle qui integre les Equations dont les indéterminées mêlées forment dans chaque terme le même degré plan, solide ou sursolide, &c. Comme $x^2y$, $xy^2$ ou $x^3y$, $x^2y^2$, $xy^3$, sans en exclure sans doute $x^3y^0$, ni $x^0y^3$, c'est-à-dire, $x^3$ & $y^3$, dans le premier cas, ni de même $x^4$ & $y^4$ dans le second.

C'est par le moyen d'une nouvelle indeterminée $z$ qu'on parvient à la separation en question, en substituant

$zy$ pour $z$., ou même plus generalement $z^n y$, & sa difference $z^n dx + nxz^{n-1} dz$ pour $dx$, ou encore la fonction de $z$, $y\sqrt{aa+zz}$ ou telle autre; ce qui souvent suffit pour la séparabilité des changeantes.

Cette methode s'étend même aux radicaux, pourvû que la loi de l'homogeneïté potentielle des termes soit gardée. Par exemple dans l'Equation $axdy + dx\sqrt{(xx+yy)} = 0$ où $x$ & $y$ n'ont qu'une dimension à cause du radical, mettant $zy$ & $zdy + ydz$, pour $x$ & $dx$, l'Equation prend cette forme débarassée $\frac{dy}{y} + \frac{dz\sqrt{(zz+1)}}{az+z\sqrt{(zz+1}} = 0$ ou cependant l'irrationalité qui reste ne laisse pas encore voir si elle n'est pas integrable en termes finis à l'aide des logarithmiques qu'elle peut envelopper.

Ainsi pour ôter *l'asymmetrie*, il faut supposer une fonction de $Z$ soit donc $x = y\sqrt{(zz-1)}$ &c. d'où on tire $(z^3 + az^2 - z - a)dy + yz^2 dz = 0$ ou les changeantes sont séparables par la division ordinaire & où il ne reste rien d'irrationel, & ayant un membre logarithmique.

Mais il s'agit ſurtout ici de la methode d'integration ſans aucune ſéparation des changeantes. M. Bernoulli donne une petite Table d'Equations *Canoniques* de divers ordres, dont le premier eſt $(ax + by)\,dx + (cx + ey)\,dy = 0$ le ſecond $(axx + bxy + cyy)\,dx +$ &c. Or ces ſortes d'Equations peuvent être integrées, ou reduites à des Equations finies, qui expriment la nature des lignes qui conviennent à leurs reſpectives Equations canoniques differentielles. Et ces Equations finies ſont toujours algebriques ou du moins exponentielles, ſelon que les Expoſans des indéterminées ſont rationels ou irrationels.

Or la méthode conſiſte à former une Equation finie, dans laquelle on faſſe entrer autant de lettres conſtantes indéterminées, qu'il y a de termes dans l'Equation canonique qu'on veut integrer, & qui étant differentiée ait les mêmes dimenſions d'indéterminées $x$ & $y$ que cette Equation. Du reſte, on voit facilement que cette Equation finie doit avoir cette forme $(x + ay)^{\pi} \times (x + by)^{\tau} \times (x + yy)^{\theta} \times$ &c. $= C$

afin qu'il y ait un produit des facteurs binomiaux élevés aux puissances marquées, lequel produit soit fait égal à la constante *C*, &c. Le nombre des facteurs est 2 pour le premier ordre canonique, 3 pour le second, &c. Tout le reste s'entend par d'habiles Analystes ausquels seuls ces méthodes recherchées & profondes appartiennent. Nous ne nous sommes peut-être que trop étendus pour un extrait qui est fait pour tout le monde.

Le Memoire suivant de M. *C. G.* contient quelques observations sur les cas integrables de l'Equation differentielle $ax^m dx + byx^p dx + cy^2 dx = dy$. Tout ceci est encore fort profond & fort reservé aux plus sçavans Analystes, aussi-bien que les deux Memoires suivans, l'un de M. *Nicolas Bernoulli fils de Jean*, & l'autre du même Anonyme *C. G.* qui paroît être le Secretaire de l'Academie, M. *Goldbach*, toujours sur la même matiere d'integrations d'Equations, pareilles à la précedente.

Suit un Memoire de M. *Jacques Herman*, touchant les *Epicycloides décrites sur une surface sphérique.* Le

célébre *Viviani*, avoit propoſé aux Analyſtes modernes une eſpece d'énigme géométrique que M. *Leibnis* eut la gloire de réſoudre preſque ſur le champ. C'étoit de percer des fenêtres dans la coupole hemiſphérique d'un Temple, de telle ſorte, figure & grandeur que le reſte de la ſurface hemiſphérique fut quarrable. Sur ce Problême M. *Erneſt offembourg*, dans les Actes des Sçavans, en 1718. propoſa celui de *percer cet hemiſphére de fenêtres ovales dont chacune eut une circonference rectifiable.* Et c'eſt ce Problême dont M. Herman donne ici la réſolution par le moyen des *Epicycloïdes ſphériques*, dont la génération & l'Analyſe ne ſçauroient être reſſerrées dans les bornes d'un extrait, qui eſt obligé d'embraſſer tant de Memoires divers.

Enfin cette Claſſe Géométrique eſt terminée par un Memoire du ſçavant M. *Wolfius* ſur les *Principes dynamiques*, c'eſt-à-dire, encore ſur le nouveau *Principe de M. Leibnis*. Rien n'eſt plus méthodique que ce Memoire : l'Auteur y ſuit la même méthode que dans ſon *Cours abregé de Mathematique*, & dans

d'autres Ouvrages. Il n'y prodigue point l'Analyſe, & n'en eſt que plus clair & plus à la portée de tout le monde.

Les Théoremes de l'Auteur en ſtile abregé ſont : 1°. Dans des corps inégaux de vîteſſes égales, $F : f :: M : m$. Les $F$, marquant les forces, les $M$, les maſſes.

2°. L'action uniforme $A : a :: F : f$.

3°. Si $F = f$, $A : a :: T : t$.

4°. $A = TF$ & $a = tf$.

5°. $F : f :: t : T$.

6°. $E : e :: S : s$. c'eſt-à-dire, les effets de mobiles égaux, ſont comme les eſpaces.

7°. Les mobiles étant inégaux, les eſpaces égaux $E : e :: M : m$.

8°. Tout étant inégal, eſpaces & mobiles, $E : e :: MS : ms$. Effet, maſſe, eſpace.

9°. Dans le mouvement uniforme, $E : e :: MUT : mut$. Effet, maſſe, vîteſſe, tems.

10°. Les $A : a$ ( actions qui produiſent le même effet $:: V : u$.

11°. Si $V = u$, $A : a :: E : e$, faiſant abſtraction de toute reſiſtance.

12°. $A : a :: EU : eu$.

13°. $A : a :: IS : is$. *I* impetus, *s* espace.

14°. $F : f :: MUU : muu$.

15°. Dans les chutes $F : f :: SM : sm$.

16°. $E : e :: T\sqrt{FM} : t\sqrt{fm}$.

17°. $F : f :: EU : eu$.

18°. $C : c :: MU : mu$, *c* effort ou force morte.

Voilà les Théoremes assortis de corollaires & de scholies, selon la méthode connuë du célebre & très-estimable Auteur, par lesquels il s'est flatté de faire revivre la propre idée de Dynamique, que M. Leibnis avoit projettée. On sent que c'est l'esprit même de M. Leibnis, & qu'il ne désavouëroit pas un projet si bien executé & si bien conçû. Les Lecteurs intelligens nous sçaurons gré sans doute de cet abregé curieux d'un morceau que nous n'avons pû donner ici plus au long.

## SECONDE CLASSE.

### *Memoires de Physiques.*

Premier Memoire. *Nouveaux genres de Plantes par M. Buxbaum.* Ce sont

trois plantes que l'Auteur décrit ſous les noms de *Chamædaphne*, *Potamopitys*, & *Ceratocarpus*.

Second Memoire. *De la Direction des graves dans le tourbillon ſpherique, & de la figure du noyau par M. Bulffinger.* Le but de cette Diſſertation eſt de faire voir par une expérience pareille à celle de *M. Huguens*, que la force centrifuge d'un tourbillon porte les corps, non au centre du tourbillon, mais à tous les points de ſon axe, & que dans le ſiſtême Carteſien, la terre devroit être cylindrique. Il y a longtems que cela a été objecté au ſiſtême de Deſcartes, en particulier dans nos Memoires, & la choſe paroît toute évidente.

Troiſiéme Memoire. *Deſcription des vaiſſeaux qui portent le chyle, par M. du Vernoi.* L'origine de ces vaiſſeaux a été ignorée juſqu'ici pour des raiſons que l'Auteur explique, & qu'il a ſçû ſurmonter, étant enfin parvenu à découvrir cette origine dans les valvules des inteſtins. Les orifices de ces vaiſſeaux y ſont diſpoſés en forme de couronne. Ces vaiſſeaux rampent ſur la

ſurface exterieure des inteſtins. Il y en a de deux ſortes : les uns qui ſont plus interieurs & plus près de leur origine, rampent entre les tuniques vaſculeuſe, & muſculeuſe ; auſſi ne les y découvre-t-on que comme au travers d'un nuage. C'eſt par ces ramifications diſtribuées tout au tour des inteſtins, que le chyle va droit au méſentere. Au-deſſus de ceux-là, il y en a d'autres ſur la tunique exterieure qui eſt tranſparente comme le verre. Ceux-ci different des précedens par la forme & par la maniere de leur extenſion. On les prendroit pour des nerfs. Ils n'ont point de ramifications ou de ſubdiviſions, & ſont par tout d'une égale capacité.

Vers la fin de l'inteſtin ces vaiſſeaux aboutiſſent à deux troncs; l'un interieur, l'autre poſterieur, dont l'un va à la partie ſuperieure ; l'autre à l'inferieure du méſentere. Les grands inteſtins comme les grêles, ont leurs vaiſſeaux chyliteres : mais ils y ſont moins viſibles, ſoit parce que le chyle y arrive plus tard que dans les autres, ſoit parce que leur ſubſtance plus graſſe, permet moins de les y voir, ſur tout le nombre de ces vaiſſeaux

vaiſſeaux diminuant à meſure qu'ils ſe rapprochent du méſentere. Dans ce méſentere les chyliferes vont par paires, les uns au-deſſus de la cloiſon, les autres au-deſſous ſans aucune communication : là ils ſe diviſent, ſe soûdiviſent, ſe rejoignent, forment des iſles, s'entrelaſſent & à la fin ne forment qu'une confuſion merveilleuſe, dont l'Auteur croit que l'uſage eſt de travailler le chyle, de le mêler, de le remêler, de l'affiner, &c. ne doutant pas que ces vaiſſeaux entrelaſſés ne communiquent par des anaſtomoſes.

Enfin tout ce nombre innombrable de ramifications chyliferes, aboutit à cinq qui paſſant au deſſus du Pancreas vont aboutir au canal thorachique, &c. Toute cette deſcription eſt fort curieuſe, fort clairement circonſtanciée, & comme on voit, toute pleine de nouveautés. Par exemple, l'Auteur fait encore voir que la lymphe & le chyle ont des reſervoirs tout-à-fait differens, que le canal thorachique a une valvule, &c.

4°. *Eſſai d'une nouvelle théorie, ſur le mouvement des muſcles, par*

*Monſieur Daniel Bernoulli, fils de Jean Bernoulli.* Cet Auteur établit & explique le ſiſtême du gonflement des muſcles par les eſprits animaux. Dans une premiere Section, M. Bernoulli traite la partie phyſique & anatomique de cette queſtion. Dans la ſeconde, il eſt géométre.

Le muſcle a deux ſortes de fibres, longitudinales & tranſverſales. Pour peu que celles-ci ſe contractent, celles-là ſouffrent une grande contraction, juſqu'à s'accourcir d'un cinquiéme de leur longueur ; ce qui ſuffit pour les plus grands mouvemens. Cette premiere Section finit par une experience qui ſert à trouver les plus grandes contractions des muſcles droits de l'œil.

Dans la ſeconde Section, l'Auteur avance pour premier Théoreme, que la courbe que forment les filamens d'une cellule muſculeuſe enflée, eſt toujours l'*élaſtique*, dont l'axe eſt le même que celui de la petite veſicule. Le ſecond Théoreme eſt, qu'un muſcle ne peut être contracté au-delà de la cinquiéme partie de ſa longueur naturelle. Le troiſiéme, qu'un muſcle, pour

être contracté autant qu'il est possible doit avoir la longueur de sa cellule à son diametrre en plus grande raison que 100 à 77. Tout cela est ici démontré, c'est-à-dire, accompagné de démonstrations, telles qu'on peut les attendre sur une pareille matiere toujours trop sujette à l'hypothese.

Cinquiéme Memoire : *Touchant les divers Baromêtres sensibles, & d'une nouvelle espece, avec ses usages, par M. Bulffinger.* Après avoir parlé de la plupart des Baromêtres qu'on a jusqu'ici inventés, & en avoir fait sentir les défauts, cet Auteur, pour les éviter s'est proposé de faire un Baromêtre qui indique les plus légeres variations de la gravité de l'air, qui ne reçoive aucune altération de l'inégalité du tube, aucune de l'élevation ou de l'abaissement du mercure, qui distingue de l'effet de la gravité les rarefactions & condensations causées par le chaud & le froid, dont les tubes ne soient point assujettis à la mesure des diamétres, dans lequel les oscillations ne fassent point d'embaras, qui ne reçoive aucun dommage des exhalaisons, de la corru-

ption, de la gêlée, qui soit facile à préparer, & qui porte enfin avec soi la preuve de son exactitude.

Pour remplir toutes ces conditions, prenez, dit l'Auteur, un Baromêtre ordinaire, simple recourbé; marquez-y le lieu de la plus grande hauteur: ayez cette attention qu'il n'y ait pas plus de mercure dans le tube & dans le petit reservoir qu'il n'en faut, pour que dans la partie recourbée, il atteigne un point *d*, de trois lignes au moins inférieur au reservoir *b*, lorsqu'il atteint sa plus grande hauteur possible *a*; or ce point *a*, peut être pris un peu plus haut que la plus grande élevation.

Appliquez ce tube à une plaque d'airain qui ne soit pas beaucoup plus large que lui. Divisez-là, en commençant par l'horizontale *cd*, en pouces & degrés, par des paralleles à *cd*. Que la plaque soit excavée pour recevoir dans son enfoncement la moitié du tube. Plongez la plaque & le tube, par ex., dans l'eau, jusqu'à ce que le mercure atteigne le point *a*, & marquez la profondeur de l'immersion du tube.

Je dis, continuë M. Bulffinger, que ſi on fait cette analogie, comme la gravité du mercure eſt à celle de l'eau ; ainſi la hauteur de l'eau au-deſſus de la ligne *cd*, eſt à la profondeur du mercure ſous *a* ; que cette quatriéme proportionelle étant ôtée de toute la hauteur *ac*, laiſſe la vraye hauteur du mercure, à laquelle il reſte ſuſpendu par la gravité de l'atmoſphere en un tems donné. *La démonſtration en eſt facile :* car le mercure eſt élevé par l'atmoſphere & par l'eau, ôtant donc le poids de celle-ci, reſte celui de l'autre. Cela eſt fort ingenieuſement imaginé.

Sixiéme Memoire. *Sur la découverte de la citerne & du canal thorachique du chat léopard, du veau marin & de l'élephant par M. du Vernoi.*

Septiéme Memoire : *Sur la lumiere Boreale par M. Fr. Chr. Maïer.* Ce Phénoméne étant auſſi fréquent & auſſi ſenſible qu'il l'eſt dans les païs ſeptentrionaux, l'Auteur convient qu'il lui a été facile de former un corps d'obſervations qui merite beaucoup d'attention, auſſi bien que les conſequences qu'il en tire, & les conjectures qu'il

hazarde avec beaucoup de vraiſemblance. Il donne d'abord une deſcription courte & élegante du Phénoméne & de tous ſes aſſortimens. Enſuite il établit ſa poſition dans l'atmoſphere & dans la region même des nuées, & le forme d'exhalaiſons & de vapeurs.

Huitiéme Memoire. *Hiſtoire d'une maladie curieuſe & preſqu'inoüie de l'uterus, avec les reflexions medicinales neceſſaires, par M. Pierre-Antoine Michelotti.* Il reſulte de cette hiſtoire que les hommes & ſurtout les femmes attaquées de pareille maladie, qu'on nomme *hiſterique*, peuvent paſſer des jours, des mois & des années ſans manger, comme les viperes, dit notre Auteur, renfermées dans des bouteilles, ou les limaçons renfermés pendant l'hyver & une partie de l'Automne dans leurs coquilles; on peut ajoûter les chenilles & bien des ſortes de vers qui ſont quelquefois les deux & trois ans dans leur muë ſans rien prendre, & qui en ſortent plus gros & mieux nourris, en apparence au moins, qu'ils n'y étoient entrés.

Neuviéme Memoire. *Obſervations*

*Anatomiques.* La premiere eſt ſur un homme qui étant *mort d'une fumée de charbon*, fut trouvé ayant tous les autres viſceres fort ſains, mais la veſicule du fiel couverte d'une groſſe tumeur, peſant une livre & quatre dragmes, & toute pleine d'un nombre prodigieux *d'hydatides* ou veſicules comme autant de grains de raiſin, vuides de ſubſtance & pleines de vent; ſans adherence à aucune grape ni pedicule, & ſeulement entaſſées les unes ſur les autres, & renfermées dans un ſac commun. Or chaque veſicule ſervoit de ſac ou d'ovaire à trois ou quatre autres dont elle étoit remplie, le nombre montoit à plus de 9000. On a jugé que c'étoient des bulles d'une humeur vitiée, plutôt que des parties organiques alterées.

La ſeconde Obſervation eſt ſur un jeune homme mort ſubitement d'une *rupture de la ratte*, par un coup de poing reçu en jouant; d'où le Secretaire de l'Academie conclut que la methode de ſe faire couper la ratte pour être plus alerte, eſt une fable, une charlatanerie ou une operation mortelle. La troiſiéme Obſervation, eſt ſur une femme

morte sur le champ d'une *hemorragie d'omentum*, causée par une violente percussion au ventre. La quatriéme, sur un homme âgé, mort subitement d'une *hemorragie d'estomac*, qui lui avoit rempli l'estomac d'un grumeau de sang caillé. La derniere, sur les *impressions de la foudre*, trouvées sur les diverses parties du corps d'un homme qu'elle avoit tué.

La troisiéme Classe historique & critique, comprend des Dissertations sur *l'origine des Scythes & la situation de la Scythie*, & sur la celebre *muraille & les portes Caucasiennes*, longtems appellées, par erreur *Caspiennes*. Nous en parlerons ailleurs.

La fin du volume renferme comme une quatriéme Classe d'Observations Astronomiques. On avertit que ce sera là toujours leur place, afin de donner le tems aux Etrangers de communiquer leurs Observations, en conformité avec celles qui se font à Peterbourg. Les premieres Observations sont des Satellites de Jupiter, par Messieurs *Joseph-Nicolas Delisle*, & *Louis Delisle*, *freres*. Les secondes envoyées de Paris, y ont

été faites par Messieurs *Cassini* & *Maraldi.* Suivant ces Observations les Méridiens de Paris & de Peterbourg, different en tems, *d'une heure 51 min. 2 second.* Et la vraye longitude de Peterbourg est 47; 57; 30.

Les troisiémes Observations des Eclipses des Satellites de Jupiter ont été faites en Italie, à Bologne par M. *Eustache Manfredi.* Il en resulte pour la difference des Meridiens de Bologne & de Peterbourg à peu près *1 heure, 16 minutes, 0 sec.*

Les quatriémes sont du *P. Carbone,* Jesuite à Lisbonne : d'où resulte la difference des Méridiens de Peterbourg & de Lisbonne, & par consequent la plus grande étenduë de l'Europe en longitude, qu'on ait déduite d'Observations immédiates faites en si grande distance, *39 degr. 31 min. 45 sec.*

## ARTICLE LVIII.

*PROPUGNACULO DE LA Tradiciones en general contra la regla de los criticos severos y volontarios, &c.* C'est-à-dire, Défense des

Traditions contre la regle que prescrivent les Critiques outrés, & qui jugent arbitrairement. Pour servir de Préliminaire à deux Traités sur la Prédication de S. Jacques en Espagne, & sur la construction de la Chapelle Angelique de Notre-Dame de la Colonne, par le S. Apôtre & ses Compagnons. Ouvrage de Dom *Pedro Joseph Miranda Elizalde & Ursua*, ci-devant Ecolastre du Théologien d'Arragon, premier Licencié en Théologie, Cathedratique de Philosophie & de Théologie, en l'Université d'Alcala, & presentement Chanoine Lecteur de la Sainte Eglise Metropolitaine de Sarragoce, Juge & Examinateur Synodal de cet Archevêché. Dédiée au Sérénissime Prince Dom Ferdinand de Bourbon Prince des Asturies. *Folio*, pp. 456. à Sarragoce, de l'impression de François Moreno. 1734.

L'EGLISE dépositaire de la Foi conserve ce précieux thresor dans deux sources, qui n'ont qu'un même principe, ce sont l'Ecriture & la Tradition,

ſeule interpréte infaillible de l'une & de l'autre ; elle y puiſe les regles, qu'elle nous donne pour la pratique de nos devoirs ; les articles de notre croyance ; l'objet & la forme de notre culte. Mais il faut bien diſtinguer dans la Morale ce qu'elle nous preſcrit, comme néceſſaire & indiſpenſable ; ce qu'elle nous conſeille, comme plus parfait, & ce qu'elle nous permet, ou tolere, par une ſage œconomie : dans la doctrine, ce qu'elle nous oblige de croire, comme eſſentiel à la foi ; ce qu'elle nous propoſe, comme bon & bien fondé ; & ce qu'elle abandonne à la diſpute des Théologiens. Enfin dans ce qui concerne le culte Religieux, tout n'eſt pas de précepte ; & tout ce qui eſt permis, autoriſé, n'eſt pas une loi ſouveraine.

Il faut même reconnoître dans ce qu'on appelle conſeil, opinion, tolerance, divers degrés, qu'on ne doit pas confondre. Il y a par exemple des ſentimens, qui ne ſont pas de foi, mais qui en approchent, comme on parle dans l'Ecole, on ne peut s'en éloigner ſans témerité : Il y en a qu'on peut ſui-

vre, ou abandonner sans aucun risque ; & il y en a qui ne paroissent pas établis sur des fondemens assez solides, ou qui pourroient avoir des consequences dangereuses ; mais que l'Eglise ne juge pas à propos de proscrire, tandis que ceux, qui les soutiennent demeurent soumis à ses décisions, & ne s'écartent point des verités fondamentales.

On doit distinguer de la même maniere les Traditions : outre les divines & les Apostoliques, qui demandent de nous une soumission entiere ; parmi celles, qui sont purement Ecclesiastiques, quelqu'unes tiennent tellement à l'édifice de la Religion, qu'elles l'ébranleroient par leur chûte, & il s'en trouve plusieurs, que l'Eglise autorise, sans les décider. Quelqu'autres servent de telle sorte à nourrir la pieté des fideles, qu'on ne doit pas y toucher sans une espece de nécessité. Celles-ci ne subsistent que par leur antiquité, mais cette antiquité, & l'obscurité même de leur origine contribuent à les rendre respectables, & il est presque également difficile de les attaquer & de les défendre. Celles-là n'ont rien, qui interesse la Re-

ligion, ni la pieté, & leur source est équivoque; l'interêt de la verité, préferable à tout autre interêt, les abandonne à la critique.

Il nous paroît que l'Auteur de cet Ouvrage, pour s'être trop attaché à certains préjugés, qu'inspirent la naissance & l'éducation, n'a pas assez pris garde à toutes ces differences : c'est un écueil, dont il est difficile de se garantir dans un païs, où l'on ne croit pas avoir une liberté entiere de douter sur les choses mêmes, où la plus sage critique ne trouve rien de certain. Toute son attention est à renverser ce Principe, que l'on ne doit point recevoir de Tradition, qui ne soit attestée par des Auteurs, ou contemporains, ou presque contemporains; mais il n'a pas fait reflexion que pour y réussir, comme ce Principe n'est faux, que dans sa généralité, on ne doit en le combattant, lui opposer que des Traditions, qui en rendent la fausseté sensible.

En effet, il y a une grande difference entre dire avec l'Empereur Constantius, *nolo verba, quæ non sunt scripta, legi:* Ce qui est n'admettre aucune

Tradition orale ; maxime déteſtable, qui a enfanté toutes les héreſies ; & rejetter une Tradition locale, qui ne ſeroit appuyée, que ſur la devotion des Fideles, & la prévention des Peuples. L'intervalle entre ces deux extrêmités a même aſſez d'étenduë, pour qu'on puiſſe s'y égarer beaucoup de part & d'autre. Ainſi nous abandonnerons ſans peine au Sçavant défenſeur des Traditions quelques Ecrivains Catholiques, qui ont porté l'argument négatif à des excès, que la bonne critique n'approuva jamais : Nous conviendrons avec lui, que pouſſé au-delà de certaines bornes, il eſt contraire aux définitions des Conciles, & à la maniere, dont tous les Peres ont raiſonné. Mais toutes les Traditions que les Peres & les Conciles ont rapportées, & même citées avec éloge, ont-elles acquis le même degré d'autenticité, & les apporter indifferemment en preuve contre l'argument négatif ; n'eſt-ce pas donner lieu à ceux, qui les ſoutiennent, de repliquer avec avantage ? Origenes par exemple avance ſur une Tradition, qui de ſon tems étoit déja ancienne, que le pre-

mier homme fut enterré au même lieu, où le Sauveur du Monde a depuis été crucifié ; cette autorité est-elle bien propre à prouver que toutes les anciennes Traditions sont recevables ? Au contraire les partisans de l'argument négatif n'en prendront-ils pas droit d'en conclure qu'il y a bien des Traditions, qui, malgré leur antiquité, & le témoignage des Peres, peuvent être rejettées comme frivoles ?

Notre Auteur prouve très bien que parmi celles, qui ne demandent qu'une foi humaine, il y en a ausquelles il seroit témeraire de la refuser, & que ce qui se doit dire des Traditions Apostoliques, pour montrer qu'elles exigent de nous une soumission parfaite, se peut appliquer, selon Suarez, aux Traditions Ecclesiastiques, toute proportion gardée : Que certaines Traditions, ausquelles on ne donnoit d'abord qu'une foi humaine, ont été dans la suite reconnuës pour dogmes de foy ; ainsi qu'il est arrivé au sujet du baptême des hérétiques : mais d'autre part on peut lui en citer plusieurs, qui ont perdu avec le tems beaucoup de leur cre-

dit. Enfin nous sommes aussi convaincus que lui, que de ne vouloir en admettre aucune, qui ne soit appuyée du témoignage des Ecrivains du siecle, où elles ont pris naissance, ce seroit établir une espece de Pyrrhonisme dans une bonne partie de l'Histoire de l'Eglise, & troubler mal-à-propos la pieté des Fideles: mais il ne faut pas trop étendre la maxime contraire, en mettant dans la même categorie des Traditions, qui ne sont pas également respectables. C'est-là précisément le cas, où en prouvant trop, on ne prouve rien.

Dom Pedro Joseph Miranda avance encore moins, en opposant à ses adversaires l'autorité de quatre Historiens célebres, qui sont Joseph, Eusebe, Sozomene & Nicephore; lesquels, dit-il, n'ont point eu d'égard à leur pernicieuse maxime. Car on pourra lui répondre que tous les faits avancés par ces illustres Ecrivains sur des Traditions qui avoient cours de leur tems, ne sont pas aujourd'hui reçûs sans contestation; & que d'ailleurs une Historien ne se rend pas garant de tout ce

qu'il rapporte ; qu'il en eſt quitte pour citer ſes autorités & ſes preuves, dont il laiſſe le jugement au public.

Les déciſions des plus auguſtes Tribunaux, tel qu'eſt celui de la Rote, où il eſt marqué en pluſieurs endroits que la voix publique, & le témoignage des bons hiſtoriens, quand ils n'ont pas été contredits, forment une veritable preuve, ne concluent pas davantage en ſa faveur. On lui repliquera que cela eſt bon, lorſqu'on eſt obligé de prononcer. Et puis s'enſuit-il de-là, comme il le prétend, qu'on doive ajouter foi à tout ce qui ſe trouve dans tous les Martyrologes & dans tous les Breviaires approuvés ?

Mais ſi nôtre Auteur, pour avoir voulu étaler trop d'érudition, & par un effet de ſes préjugés, tombe dans une crédulité, qui donne moyen à ſes adverſaires de lui échaper, il nous paroît que quand il les pourſuit par la voye du raiſonnement, il ne leur laiſſe aucun ſubterfuge ; il les attaque ſurtout fort heureuſement par l'argument, qu'on appelle en Philoſophie, *ad hominem*, & les fait ſouvent voir en contradic-

tion avec eux-mêmes. C'est l'endroit foible des Launois, des Baillets, & de tant d'autres Critiques de notre Siecle, Partisans outrés de l'argument négatif, & le Docteur Espagnol en profite admirablement bien pour les battre en ruine. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Le P. Alexandre veut que Sainte Magdelaine ait vêcu & soit morte en Provence, quoiqu'il avoüe que l'Histoire ancienne n'en dise rien. Sa raison est que ce fait est appuyé de la Tradition des Eglises de cette Province, & d'un grand nombre de monumens, qui tous ensemble sont d'un grand poids. D'ailleurs il n'y a rien dans l'Histoire Ecclesiastique, qui contredise ce fait. „ Je me „ suis donc rangé de ce parti, ajoute-„ t-il, parce que j'ai en horreur les „ nouveautés, & que j'ai crû qu'il „ étoit du devoir d'un Théologien „ Catholique & Religieux, de suivre „ plutôt les Traditions des Eglises, „ que de les renverser ; persuadé que „ Dieu ne m'a point donné ce peu de „ talent, que j'ai pour écrire, afin que „ je m'en servisse pour détruire, mais

» bien pour édifier. “ Or ſi cela eſt, remarque notre Auteur, après le P. Cuper, (*a*) ſur quel fondement le Critique François rejette-t-il la Tradition des Egliſes d'Eſpagne en faveur de la Prédication de S. Jacques, confirmée par des monumens, & plus autentiques encore, & en plus grand nombre, que celles des Egliſes de Provence au ſujet de la Magdelaine.

Il vient enſuite à examiner de plus près l'argument négatif, & il en diſtingue avec le P. Mabillon (*b*) de deux ſortes, “ les uns purement négatifs,
» les autres, qui ont quelque choſe
» de réel & de poſitif. C'eſt un argu-
» ment purement négatif, de dire : le
» mot *d'Extrême-Onction* ne ſe trou-
» ve dans aucun Auteur avant le dou-
» ziéme ſiecle ; donc le paſſage de Pru-
» dence dans la Vie de Sainte Maure,
» où ce mot ſe trouve, eſt indubita-
» blement corrompu. C'eſt un argu-
» ment négatif, joint à un poſitif, de
» dire : aucun Auteur avant Martin,

[*a*] Acta Sanctorum 23. Julii.

[*b*] Traité des études Monaſtiques II. Partie, Chapitre XIII.

» Polonois, n'a fait mention de Jean-
» ne la Papesse, & tous les Auteurs
» Contemporains, & ceux qui les ont
» suivis jusqu'à ce Martin, placent im-
» mediatement après Leon IV le Pape
» Benoît III & non pas Jeanne; donc
» cette prétenduë Papesse est une fable
» inventée par ce Polonois. Or il est
» bien plus facile de faire un faux rai-
» sonnement dans le premier genre,
» que dans le second. Pour ne pas se
» tromper dans l'usage de l'argument
» purement négatif, il est necessaire,
» non seulement d'avoir lû tous les
» Auteurs, du silence desquels on tire
» cet argument, mais même il faut être
» assuré que nous n'en ayions perdu
» aucun de ceux qui ont vêcu de leur
» tems. Il faut même être assuré par
» quelque bonne raison que rien de
» ce qui s'est passé en la matiere, dont
» il s'agit, n'ait échapé à la diligence
» des Ecrivains, qui nous restent de
» ce tems-là. „ A quoi le Critique Es-
pagnol ajoute, qu'il est encore neces-
saire que ceux, dont on objecte le si-
lence, ayent eu occasion de parler de la
chose contestée. Or on sçait que les

Empereurs Romains, ont plusieurs fois donné des ordres très-précis de bruler les Livres des Chrétiens, & que ces ordres ont été executés à la rigueur. Le P. Alexandre a si bien reconnu que cette Observation affoiblit considerablement les preuves, qu'on tire du silence des Auteurs Contemporains, qu'il ne fait aucune difficulté de recevoir les Lettres de S. Ignace Martyr, quoiqu'on ne trouve aucun Auteur, qui en ait parlé avant Eusebe.

La suite de ce Traité, depuis le trentiéme Chapitre, jusqu'à la fin, est employée à réfuter les preuves, presque toutes fondées sur l'argument négatif, du P. *Michel de Sainte Marie*, Portugais, & du Docteur *Ferreras*, Espagnol, & de quelqu'autres Critiques contre les deux Traditions, dont l'Auteur a entrepris la défense : mais comme il nous promet deux volumes entiers sur le même sujet, & qu'il a deja été traité avec beaucoup de solidité & de précision, par le P. Cuper, (*a*) nous ne nous y arrêterons pas. Le Chanoine de Sarragoce, oppose à ses

[*a*] Acta Sanctorum ubi supra.

adverſaires de très-bonnes regles de critique, qu'il emprunte des meilleurs Ecrivains Eccleſiaſtiques, ſurtout des Sçavans Editeurs des actes des SS. & du P. Honoré de Sainte Marie, Carme Déchaux, qui a traité cette matiere avec tant de netteté & d'érudition : il s'attache ſurtout à faire voir que le Religieux Portugais & le Docteur Eſpagnol, ont tellement reſſenti la foibleſſe de leur grand principe de l'argument négatif, qu'ils ſont ſouvent obligés de l'abandonner eux-mêmes ; mais il eſt un peu à craindre que pour remplir deux grands volumes ſur des ſujets aſſez bornés, il ne ſoit obligé d'avoir recours, comme dans celui-ci, à quantité de preuves bien plus propres à affoiblir, qu'à fortifier une bonne cauſe.

## ARTICLE LIX.

# LES HOMMES.

*TROISIE'ME EDITION, deux Volumes, à Paris chez Henry, ruë S. Jacques, vis-à-vis de S. Yves, à S. Louis, & aux Armes de la*

*Reine. 1734. Avec Approbation & Privilége du Roy. 1. vol. pag. 360. ſans la Préface & les Tables. 2. vol. pag. 376. ſans le Diſcours Préliminaire & la Table.*

IL y a quelques années que cet Ouvrage parut en un ſeul volume ; * nous ne ſçavons trop comment on négligea alors d'en parler dans nos Mémoires. La nouvelle Edition qui vient de s'en publier, augmentée d'un Tome entier, nous fournit un moyen naturel de réparer cette omiſſion, & nous en profitons avec plaiſir, pour rendre à l'Auteur la juſtice que ſon travail merite, & qui ne peut lui être conteſtée par les amateurs de la vertu & du bon goût ; trouvera-t-il également grace devant les autres ? Il connoît trop bien les hommes qu'il a voulu dépeindre, pour ignorer que la plupart ne cherchent qu'à s'amuſer dans leurs lectures, & que l'ennui les gagne dès qu'il s'agit de réfléchir ; que les Sçavans mêmes dans leurs pénibles études, travaillent plus volontiers à pouvoir briller par

* 1727. Chez Barbou.

les talens de l'eſprit & de l'érudition, qu'à s'inſtruire de ce qui les rendroit meilleurs ; que preſque tous enfin, des caracteres qu'on leur preſente, ne choiſiſſent que ceux qui flattent leur amour propre, qui piquent la curioſité, ou qui nourriſſent le penchant que nous avons à apprendre le mal, & à en faire des applications odieuſes. Un Livre fait entierement au profit de la vertu & des bonnes mœurs, peut-il pour l'éclat & pour la vogue, entrer aujourd'hui ſur tout en comparaiſon avec ces jolis petits Romans, où l'impieté & l'obſcenité, parées tour à tour des agrémens du langage, & légerement couvertes du voile tranſparent de l'allegorie, bien loin de révolter, enlevent tout à coup des ſuffrages qu'on ne donne qu'avec réſerve dans d'autres tems aux productions de l'eſprit, les plus ſages & les plus utiles ? L'Auteur a fait ſans doute ces conſiderations, & ſon zele pour les *hommes*, n'en a ſouffert aucune diminution. On ne peut que l'en louer, il a continué ſon projet, & il nous donne la ſuite de ſon travail. C'eſt une troiſiéme Edition que l'on publie.

Cette

Cette circonſtance paroît contredire ce que nous avons dit de la contagion des lectures frivoles, & prouver qu'elle n'eſt pas auſſi générale que nous venons de l'inſinuer. Cela ſeroit vrai, ſi l'on n'appercevoit dans tout cela le jeu de l'amour propre, attentif à accorder le plaiſir avec la réputation d'eſprit & de ſolidité, que l'on a interêt de ſe faire ou de conſerver. Avec les Romans on s'amuſe, & on y prend un jargon qui plaît dans le monde, au moyen de quelques Livres ſerieux que l'on expoſe comme en parade, & dont on lit les premieres pages, on paſſe pour un homme à reflexions, à ſiſtême, ami des beaux arts & éclairé dans les ſciences. Tel raſſemble chez lui avec un appareil bruyant ce qu'il y a de plus curieux & de plus profond dans chaque genre, qui n'en connoît que les titres. Ce n'eſt point un ſecret pour ceux qui le voyent de près & qui ſont à portée de l'étudier : ç'en eſt un pour la multitude qui ne connoît que l'extérieur, & qui regle ſon eſtime ſur les dehors les plus ſimples. Quoiqu'il en ſoit, venons au Livre, peut-être en trouvera-t-on le

titre trop général, le deſſein trop étendu. La Bruyere s'eſt prudemment renfermé dans les mœurs du ſiecle, & M. de la Rochefoucault n'a reduit en maximes que ce qu'un long uſage du monde lui avoit appris de la façon de penſer des hommes, dans les ſituations differentes où ils ſe trouvent, ſans s'embaraſſer d'épuiſer la matiere, ou ſans ſe flatter de l'avoir épuiſée. Mais entreprendre ſans aucune reſtriction de nous donner le portrait des hommes, c'eſt s'engager ſur une mer dont on ne connoît ni le fonds ni les bords, c'eſt promettre plus qu'on ne peut raiſonnablement tenir. Le Pilote le plus habile, connoîtra ſi vous voulez, & aura parcouru toute l'étenduë des eaux qui environnent la terre, mais il en ignorera toujours une infinité de courans, & par là ſon eſtime, quelque précaution qu'il prenne, ſera ſujette à de frequentes erreurs. Quoique les hommes ſoient à peu près les mêmes dans tous les tems, que les paſſions ayent le même empire ſur le cœur, il y a pourtant pour ainſi dire, des nuances qui diverſifient les objets & qui les changent

même, des vertus & des vices de mode & de passage, qui font que ce qui étoit bon dans un tems n'est plus de la même utilité dans le suivant, que les pensées les plus justes dans une situation cessent de l'être dans celle qui la remplace; une révolution dans l'ordre physique, se fait sentir dans le moral; l'ignorance, par exemple, a ses attributs, le sçavoir a les siens. Ne rien sçavoir, expose à des écarts sans nombre, & à des illusions pitoyables. Trop sçavoir, ou croire sçavoir beaucoup, conduit à des excès encore plus funestes. De-là la difference si sensible qui se trouve entre les mêmes hommes, & entre les siecles. Il faudroit, pour bien representer tout cela, avoir vêcu dans tous les tems, avoir parcouru tous les pays & tous les Etats, & peut-être cela ne suffiroit-il pas encore. Le but de l'Auteur, indépendemment du titre, n'a donc été que de donner un Livre de morale, où il pût nous faire gouter le vrai, & nous porter au bien, soit par les portraits brillans qu'il nous trace de la vertu, soit par les peintures quelquefois hideuses, souvent burlesques qu'il

nous expoſe, des vices les plus incommodes ou les plus dangereux dans la ſocieté.

Mais, dira-t-on, le deſſein eſt louable. Il eſt fâcheux qu'il ſoit uſé, nous avons dans ce genre les plus excellens Ouvrages. Il y a longtems que tout eſt dit, que la raiſon & la Religion réüniſſant leurs efforts, ne nous ont rien laiſſé à déſirer de ce côté-là. Qui ne connoît la Cour & ſes écueils? Qui ne ſoupire dans l'accès d'un violent chagrin après les avantages de la vie privée & indépendante? Qui ne goute avec délices les charmes d'une ſocieté, où la vertu, l'honnêteté, le bel eſprit préſident, ſans aucun mélange d'interêt, d'entêtement, de ridicule? Nous gémiſſons tous les jours de l'orgueil que produiſent les richeſſes; nous ſouffrons des caprices des grands; nous regrettons un tems que nous avons perdu, & dont nous ſentons tout le prix; nous ne ſçavons que trop par notre propre expérience, combien nous ſommes faux ou précipités dans la plupart de nos jugemens. Cela eſt vrai; donc on doit négliger d'approfondir ces objets, &

de s'en instruire encore plus exacte-
ment. C'est ce qui ne peut prudemment
se penser. La plupart des hommes ne
jugent des choses que par sentiment ;
très-peu passent jusqu'à la réflexion ;
c'est leur rendre un important service,
que de leur présenter un tableau qu'ils
ne peuvent se tracer à eux-mêmes, &
dont ils connoîtront toute l'utilité.
D'ailleurs quelque répétées que soient
les choses, la maniere de les répresen-
ter, les rend nouvelles. Les Livres faits
dans ce genre, aussi bien que les autres,
perdent beaucoup avec le tems de leur
utilité ; à force de les sçavoir on les
ignore, s'il est permis de le dire, on
les a trop lûs, on les possede. Ils plai-
sent toujours, si vous voulez, mais ils
n'ont pas pour l'instruction, les mêmes
avantages. C'est un mets dont le fré-
quent usage, sans lui rien ôter au fonds
de son agrément, a diminué pourtant
le goût que l'on avoit pour lui ; il faut
un assaisonement qui le déguise, & qui,
en trompant notre inconstance natu-
relle, réveille notre empressement. Il
y a plus encore, la plupart des Ouvra-
ges de morale, n'embrassent que cer-

taines matieres ; celui-ci les a presque toutes exposées. Nous trouvons dans ce Livre ce qui est répandu dans quantité d'autres, & ce que les lecteurs même éclairés ne dévelópperoient qu'à grands frais dans leur mémoire & dans leur esprit.

Ajoutons enfin, que l'Auteur a évité plus d'un écueil, ordinaire dans cette espece de travail. L'envie de peindre vivement, rend les uns obscurs dans leur stile, guindés dans leurs expressions, peu justes souvent dans leurs pensées; la malignité dans les autres & la nécessité où ils sont de s'enveloper, donnent à leurs portraits un air d'énigme qui embarasse, on est plus occupé à les deviner qu'à profiter de leurs leçons. Quelquefois même, sous prétexte de combattre le vice, ils en exagerent l'empire, & les vertus les plus respectables ne paroissent sous leur plume que des défauts rafinés, & aussi méprisables que les vices grossiers, comme si l'alliage qu'elles souffrent nécessairement de notre foiblesse, absorboit toute leur valeur ; ce qui est insulter à l'humanité, ou la décourager dans ses

efforts pour le bien. Ici le ſtile eſt clair, ſans être diffus; les expreſſions ſans être recherchées, ſont élegantes & propres au ſujet; les portraits naturels, ſans être ſuſceptibles d'aucune application perſonnelle; on ſent par tout un homme vertueux qui tâche d'inſtruire & qui veut perſuader, qui connoît toutes les reſſources de la raiſon, qui les détaille, mais qui, convaincu en même-tems de leur impuiſſance, a toujours recours à la réligion pour ſuppléer à ce qui manque à la premiere, qui ſe ſert tour-à-tour de l'une & de l'autre, pour nous faciliter la pratique des devoirs, & nous rendre meilleurs. Telle eſt l'idée que nous avons de cet ouvrage, & nous oſons nous flatter qu'elle ne ſera pas contredite par les lecteurs équitables. Parcourons à preſent pour la juſtifier, quelques endroits du Livre, autant que ces ſortes d'ouvrages peuvent le comporter.

Le premier Volume contient vingt-quatre Chapitres, ſans parler de quelques Reflexions détachées, & d'un petit Traité de la verité de la Religion Chrêtienne, dont l'Auteur a réuni en

peu de pages, les preuves les plus fortes & les plus ſimples.

Le premier Chapitre eſt employé à nous donner une idée générale des hommes. On y trouve d'abord une anatomie du cœur humain, auſſi exacte qu'elle peut ſe faire, à la prodigieuſe multitude de paſſions & de deſirs qui nous tranſportent, qui nous agitent ſans relâche. Une deſcription phyſique de cet univers, annonce encore à l'homme avec plus d'éloquence ſa foibleſſe & ſa miſere, il ſe perd en remontant juſqu'à l'immenſité des Cieux. Se retrouve-t-il en deſcendant juſqu'à ces millions d'inſectes, qui, par leur petiteſſe échapent aux régards les plus perçants, & qui ne s'apperçoivent qu'avec le ſecours du microſcope ? S'il conſidere la terre, s'il en parcourt la ſurface, s'il en ſonde les entrailles, que de myſteres ſans nombre, s'offrent à ſes méditations ? „ A travers ces prodiges, „ néanmoins, dit l'Auteur, l'homme „ jouit de tout, mais il ne peut rien „ connoître. Il voit tout, mais il ne „ peut rien comprendre, ſes lumieres „ ſe perdent dans cet abîme. Ses in-

» certitudes même croissent à mesure
» qu'il veut s'instruire ; & si à l'aspect
» de tant de magnificence, il se consi-
» dere à son tour ; s'il s'étudie, il se
» fait pitié à lui-même. Humiliante
» posture de l'homme ! Triste situa-
» tion ! Si la religion n'en faisoit l'ou-
» vrage le plus cheri de toutes ces
» merveilles.

Mais si du monde physique, nous passons au monde moral, y trouverons-nous de moindres sujets d'admiration ? C'est un spectacle bien agréablement diversifié que celui des coûtumes, des usages, des loix, des nations qui couvrent la terre ; le climat opere en partie ces differences, l'éducation les augmente, le préjugé les multiplie & les perpetuë. Mais pourquoi les nations se ressembleroient-elles ? Les hommes se ressemblent-ils davantage, quoique nés sous le même Ciel, & élevés dans les mêmes principes ? Les états dans lesquels la societé se distribuë, ont leur langue, leur air, leurs maximes à part ; & dans le même genre de vie, deux particuliers d'un accord total & parfait dans leurs idées sont une

merveille qui ne ſe voit point. D'où vient cette confuſion, ſi ç'en eſt une? Eſt-ce de notre conſtitution phyſique, qui en nous rendant, ou plus vifs, ou plus lents, ou plus ſérieux, ou plus gays, doit cauſer ce changement dans la maniere dont les facultés de notre ame ſe dévéloppent? N'eſt-ce point que l'amour propre nous porte comme forcément à l'indépendance, & que nous rougirions de n'avoir pas quelque idée qui nous fut propre? Cela ne vient-il point enfin de l'habitude que nous contractons par la répetition des mêmes actes, & du goût qu'il eſt naturel de prendre pour le genre de vie, auquel le hazard ou le choix nous ont fixés de bonne heure? C'eſt ce que l'Auteur n'examine pas; & ce qu'on ſera pourtant tenté d'approfondir en liſant ſon ſecond Chapitre, c'eſt encore un avantage de ſon Livre; il preſente à l'eſprit beaucoup de penſées, il en fait naître un plus grand nombre.
» A-t-il donc fallu, dit à ce ſujet l'Au-
» teur, que les Legiſlateurs variaſſent
» dans leurs maximes au point, que
» de la prodigieuſe difference qui s'y

» trouve, il n'en resultât qu'un cahos
» plus propre à jetter la division parmi
» mi les hommes, qu'à les reduire à
» une maniere de vie simple & uni-
» forme. " Voilà un de ces raisonnemens Philosophiques, plus brillans pour l'ordinaire qu'ils ne sont solides. En effet, ce cahos, est-il aussi triste que l'Auteur le prétend, ou, plutôt n'est-ce pas même dans les vûës du premier Legislateur, de ce cahos que resulte une harmonie nécessaire pour la conservation de ce monde, & plus utile pour le bien de la societé que l'uniformité dont on nous parle, & que la difference des climats, & l'inégale distribution de ce que les terrains produisent, paroissent démontrer impossible? Comment peut-on s'étonner que les Legislateurs ayent varié dans leurs maximes? Ils étoient tous hommes; ils avoient donc tous leurs pensées particulieres & leurs inclinations favorites. L'expérience de plus, leur avoit appris en quoi ceux qui les avoient précedés, avoient manqué, & ce que leurs arrangemens, contenoient de frivole ou de défectueux; ils ont voulu arriver à la

perfection, en prenant une route opposée; ou en ſuivant la même, ils ſe ſont attachés à la redreſſer; mais telle eſt la foibleſſe de nos lumieres; ils n'ont pas mieux réuſſi que les premiers, & n'ont pas moins laiſſé à reformer ou à ajouter à ceux qui les ont ſuivis. Paſſons à quelqu'autre objet plus ſenſible. Je tombe actuellement ſur le Chapitre de la politeſſe, & je crois que l'on ne me ſçaura pas mauvais gré d'expoſer le caractere que l'Auteur nous donne de cette aimable vertu.

» *(a)* Un homme poli, nous dit-il, » ne ſçait ce que c'eſt que plaiſanteries » hors de raiſon, paroles groſſieres, » équivoques hazardées : il en évite » juſqu'aux apparences; il ſçait couper » court à toute ouverture d'entretien » qui pourroit donner quelque atteinte à la figure perſonnelle, à la naiſſance, aux familles. Il ne parle jamais, ſans néceſſité, de ſa maiſon, » de ſes alliances, de ſes ancêtres : loin » de mépriſer quelqu'un, il ne paroît » pas même indifferent pour perſonne; encore moins affecte-t-il de fai-

[a] Chap. IX. pag 119. & ſuiv.

» re parade de trop d'eſprit & de ſça-
» voir ; il inſtruit ſans faire ſentir qu'il
» inſtruit ; il corrige avec la même cir-
» conſpection ; il ne parle ni de richeſ-
» ſes, ni de bonne chere, ni de plai-
» ſirs, devant ceux à qui tout man-
» que, & qui ſouffrent dans leur état ;
» il ne s'occupe de lui que très-lége-
» rement dans les converſations, &
» n'en occupe jamais les autres ; il ſe
» prête de bonne grace aux amuſe-
» mens de ſes ſocietés ; & quand il
» veut s'en diſpenſer, il le fait ſans
» qu'il paroiſſe les déſapprouver. Il
» fuit ſurtout la manie de paſſer pour
» poli, de l'affecter par des manieres
» trop étudiées, & de marquer trop
» de délicateſſe ſur l'impoliteſſe des
» autres ; en un mot, il parle, il agit,
» il ſe comporte dans toutes ſes paro-
» les & dans toutes ſes actions, de
» maniere qu'on eſt content de lui,
» parce qu'il fait enſorte que les autres
» ſont toujours contens d'eux-mêmes.

La politeſſe, ſelon notre Auteur, n'eſt donc point ſimplement une qualité extérieure, qui nous rende aimables dans la ſocieté, & qui nous y faſſe re-

cherchér. Elle a ſa ſource dans la droiture & dans la bonté du cœur. C'eſt un aſſortiment des vertus les plus ſolides. Un homme veritablement poli eſt tout à la fois modeſte & prévenant, équitable & compatiſſant, diſcret, judicieux, ſolide dans le commerce de la vie. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que les hommes, bien convaincus de la juſteſſe de cette définition, travaillaſſent à la réaliſer dans leur conduite ; on ceſſeroit dans ce cas-là de proſtituer l'éloge aux ſimples dehors de la politeſſe, à ces agrémens frivoles, & à ce babil ſéduiſant, qui ne ſervent guéres qu'à tromper plus ſourdement & qu'à inſinuer avec plus de ſubtilité le poiſon des plus dangereuſes paſſions.

(*a*) On peut croire que le Chapitre de l'eſprit a dû fournir beaucoup à l'Auteur, dans un tems comme celui-ci, où tout le monde ſe pique d'en avoir & d'en faire paroître, où les ſciences les plus relevées aſſujetties enfin aux langues vivantes, ſont d'un uſage preſque univerſel, ou ſous prétexte de nous donner une Analiſe parfaite du cœur

[a] Chap. VI. pag. 62. & ſuiv.

humain, on tranſporte le ſel & l'enjouëment, la fine plaiſanterie, la plus ſubtile métaphyſique, juſques dans les ſujets les plus obſcurs, & les plus viles conditions. L'Auteur expoſe fort bien la nature de l'eſprit, ſes perfections, ſes écarts. Il établit des regles très-ſages pour ceux qui ſe mêlent d'écrire. Si l'on pouvoit ſe flatter qu'elles fuſſent ſuivies, on eſpereroit une grande réforme dans la République des Lettres. Bien des gens s'épargneroient la peine de devenir Auteurs; bien d'autres celle de lire indifferemment tous les Ouvrages qui paroiſſent. Tel qui ne figure ſur le Parnaſſe, que dans les chœurs; & qui ſe conſacre tout entier à cet exercice ſubalterne, auroit été un ſujet précieux à l'Etat, ſans la manie de devenir homme de Lettres, s'il eut connu la veritable portée de ſon eſprit, s'il eut eu le courage de s'y borner. „ Funeſte alliance, „ dit encore l'Auteur, que celle des „ grands vices & de beaucoup d'eſprit „ dans le même ſujet! Tout eſt pouſ- „ ſé dans un homme de ce caractere, „ juſques dans le plus mauvais. Un „ homme hazarde tout, quand il ſe

„ croit des ressources pour rémedier à
„ tout ; le Philosophe, les plus mau-
„ vaises maximes ; le Poëte, les traits
„ les plus envenimés ; l'impie, les plus
„ grands égaremens. Il y en a même
„ qui se trouvent si flattés par le sel
„ dont ils assaisonnent le mal, & qui
„ d'ailleurs y sont si déterminés, qu'ils
„ forcent l'autorité à les châtier, mal-
„ gré tout son mépris pour eux. " On
pourroit encore ajouter que les châti-
mens dans ce genre ne sont pas plus
efficaces pour l'extirpation de ce mal,
que dans quantité d'autres. Le préjugé
en ce point, a peut-être plus d'empire
que dans le reste. On craint souvent
plus de passer pour un génie ordinai-
re, pour un homme borné, en pen-
sant comme le commun des hom-
mes, que de s'exposer à la sévérité des
loix en plaisantant avec indecence sur la
Religion, les bonnes mœurs, & le gou-
vernement.

Voici une autre pensée de l'Auteur
sur le même sujet qui nous paroît souf-
frir quelque difficulté, & mériter une
explication. „ En fait d'esprit, nous dit-
„ il, tout le monde est content de la

„ portion qu'il en a, ceux qui en ont
„ beaucoup, parce qu'ils ont raiſon de
„ l'être : & ceux qui n'en ont pas, parce
„ qu'ils ignorent ce qui leur manque. "
La propoſition peut être vraye ; ſi l'on veut parler des hommes en général, tant de ceux qui ont véritablement de l'eſprit, que des autres qui n'ont, pour ſe conduire, qu'un inſtinct groſſier, & qui ne reçoivent d'impreſſion que des objets ſenſibles ; mais s'il s'agit purement des perſonnes éclairées, a-t-elle la même juſteſſe ? La jalouſie ne regna jamais avec plus d'empire que dans la région de l'eſprit, pour ainſi dire. Qu'il eſt rare d'y trouver de ces caracteres moderés, qui, contens de la *portion* qu'ils ont, ne ſongent qu'à en joüir tranquillement, ſans être tentés d'empieter ſur celle de leurs voiſins ! Que de larcins n'y fait-on pas, que de voyes obliques que l'on y prend pour ſuppléer à ſa mediocrité ou pour la déguiſer ? Si quelqu'un prend un eſſort diſtingué, ſi les ſuffrages du public paroiſſent lui aſſurer la ſuperiorité, on ſe ligue pour le détruire, on l'attaque de toutes parts, on lui conteſte ſes véritables beautés,

on exaggere des défauts que la reconnoissance pour le bien auroit dû faire oublier & pardonner; on étouffe son mérite, si l'on peut, dans sa naissance. De-là la mauvaise foi de la plupart des critiques qui paroissent. La passion qui les dicte, en corrompt toute l'utilité. Elles ne servent qu'à perpetuer les querelles, & qu'à éterniser les fautes qu'elles reprennent, par la nécessité où elles mettent les Auteurs, d'employer tout leur esprit à les défendre; en un mot, c'est le combat des dieux de la Fable. La haine & la colere redoublent leurs efforts à proportion de la puissance de ceux qui se battent, *tantæ ne animis cælestibus iræ?*

La Cour est un sujet commun & rebattu, pour les faiseurs de réflexions. Le Philosophe qui n'a rien à craindre ni à desirer, y joüit du spectacle le plus varié & le plus charmant. C'est la nature en racourci. Elle y étale tous ses caprices, tous ses prodiges. Le même Acteur s'y multiplie dans la même heure, & y joüe les rôles les plus opposés. Nous ne rapporterons de ce qu'en dit l'Auteur, qu'un trait qui regarde le feu

Roy, & qui nous paroît propre à reveiller l'admiration que nous devons à ses vertus. (*a*) „Hommes si inconnus,
» mais qui n'êtiez attachés qu'à vos de-
» voirs, auriez vous pû vous plaindre
» de votre obscurité, sous un regne
» où votre Roy faisoit de vos vertus
» l'ornement le plus précieux de sa
» Couronne ? Si vous le suiviez jus-
» qu'aux pieds des Autels, vous y
» voyiez ce Heros profondement hu-
» milié à la vûë de nos mysteres, &
» méprisant la fausse gloire qui coû-
» toit le sang des peuples, gémir de la
» triste nécessité de le répandre, vous
» l'y voyiez, mêlant ses gémissemens
» avec les vôtres, demander avec en-
» core plus d'ardeur que vous, votre
» propre repos. Là anéanti devant son
» Dieu, le sacrifice qu'il lui faisoit de
» toutes les grandeurs humaines, ap-
» prenoit à respecter votre abbaisse-
» ment, & à vous honorer comme
» des hommes au niveau desquels il se
» faisoit un devoir de se mettre. En-
» core un coup, auriez vous pû vous
» plaindre de votre sort ? Vos vertus

[*a*] Chap. 21. pag. 264. & suiv.

» brilloient ſur le trône, & vous êtiez
» alors d'autant plus reſpectables, que
» le plus grand Roy de la terre, ne
» voyoit rien au-deſſus de lui que la
» gloire de vous reſſembler.« Ici c'eſt le
Roy Chrétien qu'on nous fait admirer. Ailleurs, dans le même Chapitre, l'Auteur nous preſente dans le même modele le portrait d'un grand Prince, élevé dans ſes idées, judicieux dans ſes projets, inacceſſible aux ruſes des courtiſans ambitieux; parfait connoiſſeur du vrai mérite, & toujours ſon protecteur, ſentant toute ſa grandeur, & la rendant aimable, conſiderant ſans ceſſe du haut du trône, pour regler ſa conduite, les orages que l'ambition, la haine, la jalouſie la fureur formoient ſous ſes pieds.

Le ſecond Volume contient onze Chapitres, & des réflexions détachées ſur pluſieurs ſujets. L'Auteur nous avertit dans le diſcours Préliminaire qu'il a profité pour la continuation de ſon travail, des avis que des amis ſenſés lui avoient donnés. Voilà l'avantage de la critique, quand elle eſt dans les regles de la politeſſe & de l'amitié, & qu'elle n'eſt aſſaiſonnée ni de mépris ni d'ai-

greur ; l'amour propre, loin de s'en offenser, s'y rend d'autant plus volontiers, qu'il trouve dans sa docilité même, un moyen plus délicat de se satisfaire. D'heureuses corrections vous tirent de la médiocrité, vous conduisent à la perfection. On trouvera donc ici les matieres traitées avec plus d'étenduë & plus de liaison, les caracteres y sont moins frequemment personifiés, & arrêtent moins par consequent le lecteur. (*a*) Je dirai plus, les sujets nous y paroissent plus neufs, plus instructifs par là, & plus amusans. Le premier qui roule sur la liberté Philosophique, donne le portrait d'un sage, toujours present à lui-même, vrai dans ses démarches comme dans ses idées, également éloigné des extrêmités vicieuses, aussi opposé aux foiblesses du vulgaire, qu'ennemi de l'orgueilleuse indifference des esprits forts, esclave du devoir, de l'amitié, de la patrie. Peut-être auroit-on voulu que pour mieux faire sentir tout le prix de la sagesse Philosophique, l'Auteur lui eût opposé cette fausse Philosophie, qui est si fort à la mode,

[*a*] Second Volume, premier Chap.

qui consiste principalement à douter de tout par paresse, ou à s'en moquer, par caprice; qui reduit sans distinction dans la classe des préjugés, les verités les plus anciennes, & les coutumes les plus respectables; qui rend ceux qui la suivent plus obscurs dans leurs idées, plus emportés dans leurs passions, quoique plus rafinés, & aussi peu délicats souvent sur l'interêt & sur l'honneur, que le peuple qu'ils méprisent, justifiant les écarts de leur esprit par les déreglemens de leur cœur. Un tel portrait, dis-je, auroit contrasté utilement avec le premier. Il ne falloit, pour le tracer, qu'une exposition simple de ce que l'on voit tous les jours.

Le Chapitre de l'autorité mérite d'être lû d'un bout à l'autre, & nous osons nous faire garans du plaisir qu'il fera aux personnes raisonnables. (*a*) On y justifie la nécessité d'une autorité contre les sophismes des esprits indépendans, on en répresente les avantages, pour le bonheur commun de la societé, on y oppose ces tems heureux où l'autorité en vigueur, anime tout un Etat,

[a] Second Vol. Chap. IV. pag. 69. & suiv.

& le rend florissant, à ces années lugubres où l'avilissement de l'autorité, devient la source des troubles & des divisions. On y entre dans l'exposition des devoirs d'un Souverain. Rien n'est si beau que la peinture qu'on en donne; mais qu'il est difficile, conclut l'Auteur, de les remplir dans toute leur étenduë? Quels obstacles n'y trouve pas un Prince, s'il ne commence pour premier préliminaire par sacrifier cet amour du repos & des plaisirs dont tous les hommes sont si idolâtres! Venons à quelque chose de plus particulier. On demande assez souvent si la raison bien entenduë, exige que nous fuyions les postes éclattans; de même que l'ambition nous porte à les rechercher. C'est témérité, disent les uns, que de soupirer après des places dont on connoît tout le danger : c'est timidité, répondent les autres, & souvent bassesse d'ame que d'ensevelir dans la rétraite des talens accordés pour la Patrie, que de n'oser les produire : le sentiment qui nous concentre dans l'obscurité, lorsque nous avons ce qu'il faut pour en sortir, vient moins d'un fonds de mo-

deſtie & de ſageſſe, que d'un excès de pareſſe & de lâcheté. On croit être vertueux, on n'eſt que foible & mépriſable. Voici la déciſion formelle de l'Auteur : » Un homme ſage & d'un bon
» eſprit, quel qu'il ſoit, ne recherche
» ni ne fuit les poſtes. Content d'avoir
» cultivé ſes talens, & ne ceſſant de
» les cultiver, il vit tranquille dans la
» foule, il attend ſans impatience qu'on
» veüille le mettre en œuvre; l'éclat des
» grandes places, le touche moins que
» l'occaſion qu'elles lui fourniroient
» d'être utile à ſa patrie...... Il ſçait
» qu'il ſe doit à ſon Prince, qu'il ſe
» doit au public. Son goût pour le
» repos ni ſon indifference pour les
» honneurs, ne le diſpenſent point de
» ſe livrer au travail, quand on veut
» qu'il travaille..... Servir ſon Roy,
» ſervir l'Etat, eſt l'unique but où il
» tend & qu'il ne perd jamais de vûë.
» Il y voit froidement les piéges que
» la jalouſie lui tend, & les mépri-
» ſant, il va toujours en avant guidé
» par ſa ſeule exactitude à ſes devoirs.
» Mais enfin ſi ſes envieux triomphent
» de ſes vertus, s'il faut qu'il cede, il
rentre

» rentre dans sa retraite aussi tranquil-
» le qu'il en étoit sorti sans en alterer
» la douceur, ni par d'inutiles regrets,
» ni par aucun retour sur ce qu'il
» quitte: oubliant tout, & ne songeant
» plus qu'à jouir de lui-même, de sa
» famille, de ses amis, qu'à mourir. «
Sans doute que la multitude souscrira à cette morale. Plusieurs en loueront avec raison la sagesse : un plus grand nombre s'en servira au besoin pour justifier son ambition, & son empressement à parvenir. L'éclat ne nous touche point, dira-t-on, nous ne sommes sensibles qu'à l'amour du bien, & nous cherchons simplement les moyens de le faire.

C'est encore une question que l'on agite quelquefois. On dispute si les hommes sont plus capables de bien gouverner que les femmes. La loi du plus fort prononce généralement pour les hommes; la raison consultée, sans accorder aux femmes la prééminence, leur refusant même l'égalité, ne pourra s'empêcher de décider que plusieurs parmi elles, ont souvent tout ce qu'il faut d'esprit, de sagesse & de bon sens.

pour les plus grandes entreprises. „ En
» effet, dit l'Auteur, n'y a-t-il jamais
» eu de Peuples qui ayent vêcu aussi
» heureux sous le gouvernement de
» certaines Princesses, que sous celui
» des meilleurs Rois? Quoique les
» femmes n'envient point aux hom-
» mes la prérogative dont ils paroif-
» sent si touchés, d'avoir fourni les
» conquerans, elles ne laissent pas que
» d'avoir donné au monde des Hé-
» roines qui ont fait du bruit. D'ail-
» leurs qui sçait mieux qu'elles défe-
» rer aux bons conseils? En cela plus
» sages que les hommes qui présu-
» ment trop d'eux-mêmes. Peut-être
» l'histoire fourniroit-elle plus d'Em-
» pires culbutés par la mauvaise con-
» duite de leurs Princes, qu'il n'y en
» a eu à proportion de ceux que les
» femmes ont gouvernés, dont on
» puisse imputer la ruine à elles seules."
Je ne sçais si les partisans des hommes, seront bien frappés de ces raisons & de quelqu'autres que l'Auteur apporte en faveur de son sentiment. Peut-être aussi lui reprochera-t-on de l'autre côté d'en avoir supprimé les meilleures preuves;

quoiqu'il en ſoit, voici comme il finit cet article délicat. » Que reſte-t-il donc
» à conclure ſur une queſtion à la-
» quelle la moitié du monde ſe trouve
» ſi fort intereſſée contre l'autre ? On
» n'y voit qu'une choſe, c'eſt de ſou-
» haiter que l'un & l'autre ſexe vou-
» lût ſe comporter de façon à rendre
» cette queſtion encore plus difficile à
» réſoudre qu'elle ne le paroît.

Ce qui ſuit dans le même Chapitre, ſur l'eſpece d'eſprit la plus propre au gouvernement, eſt auſſi intereſſant. Nous ſommes fâchés de ne pouvoir pas inſiſter ou nous arrêter encore ſur les Chapitres du Caprice & de la Curioſité. Si les choſes n'y ſont pas toujours abſolument neuves, elles ſont du moins bien penſées, & préſentées ſous des tours naturels & agréables. Mais outre que nous ſommes preſſés de finir, nous ne pouvons nous refuſer un moment à l'examen d'une idée de l'Auteur dans ſon Chapitre ſur les égards que l'on ſe doit réciproquement. On ſçait combien les manieres reſpectueuſes d'Alexandre avec la femme de Darius, lui ont fait d'honneur dans l'Hiſtoire : on vante

peut-être encore plus aujourd'hui la continence de Scipion, que ſes victoires, contre Annibal. L'Auteur combat ces éloges exceſſifs. (*a*) „ On exalte trop, „ dit-il, deux Héros ſur les égards qu'ils „ eurent pour d'illuſtres Princeſſes que „ le ſort des armes avoit miſes entre „ leurs mains. Eſt-ce donc quelque „ choſe de ſi merveilleux, que de ne „ vouloir pas ſe deshonorer ? On ſçait „ qu'il en coûte à un malhonnête hom- „ me d'avoir quelquefois des ſenti- „ mens de générosité. Mais qu'un Ale- „ xandre, qu'un Scipion euſſent voulu „ ternir leur gloire en manquant de „ reſpect à leurs malheureuſes captives, „ c'eſt ce que le Héroiſme le moins „ délicat ſur la réputation, ne ſçauroit „ concevoir. Qu'un libertin ſans eſprit „ & ſans honneur en penſe differem- „ ment, à la bonne heure. Mais, enco- „ re un coup, en doit-il beaucoup coû- „ ter à un honnête homme de ſe poſſe- „ der dans des circonſtances où il iroit „ de tout pour ſa gloire à trop écouter „ ſon penchant ? Qui ſçait même ſi ces „ deux Conquerans furent tentés d'être

[*a*] Second Vol. Chap. II. pag. 279. & ſuiv.

» moins généreux qu'ils le furent? A
» quoi en eſt-on réduit ? De trouver
» du grand dans une action qui n'a
» rien de plus beau en ſoi que de ga-
» rantir de l'infamie.

Tout cela eſt d'une verité philoſophique. Nous n'avons garde d'en diſconvenir & plût à Dieu que les hommes fuſſent aſſez vertueux, pour remplir leurs devoirs, ſans exiger pour récompenſe, nos hommages & nos éloges; que la pratique du bien fût aſſez générale, pour ne pas mériter de nous des attentions extraordinaires. Mais il faut prendre les hommes tels qu'ils ſont, avec leurs travers, leurs vices, leurs préjugés, & dès-lors on doit leur ſçavoir gré d'une action vertueuſe, de quelque obligation qu'elle ſoit, ſurtout lorſqu'ils ont, pour la faire, le courage de ſe mettre au-deſſus des obſtacles qui les environnent, & de mépriſer les flatteuſes opinions qui paroiſſent les diſpenſer de la contrainte & des régles ordinaires. Qu'il eſt difficile de conſerver la ſageſſe & la modération, quand on peut tout oſer, & qu'on eſt ſûr de l'impunité! La raiſon, l'honneur, les

verités immuables, n'ont point pour l'ordinaire la voix assez forte, pour se faire entendre à travers les cris de la victoire, & au milieu de l'yvresse qu'elle produit. Elle est étouffée par les échos de la flatterie & du mensonge, d'où il arrive que dans ces situations, on n'a pas communément de la vertu & du vice les mêmes idées, que le commun des hommes. On ne connoît que la gloire des armes. Celle qui vient des vertus tranquilles, n'est qu'une vapeur frivole, on la dédaigne. On n'est grand qu'autant que l'on brille à la tête d'une armée, mais on croit n'être aimable qu'autant que l'on se livre sans réserve aux plaisirs les plus ruineux & les moins délicats. Triste condition des grands ! S'ils sont nos maîtres, ils sont encore plus sûrement le jouet de la fortune & des passions. Ces foiblesses, quand même on les reconnoîtroit pour telles, se justifient encore par l'exemple des grands hommes qui les ont éprouvées, & à qui on s'imagine faussement qu'elles n'ont rien ôté de leur réputation. Qu'on a eu raison de dire qu'un Heros pour le public, est souvent pour ceux qui

l'approchent familierement, un homme des plus ordinaires ! Toutes ces considerations me portent donc à croire qu'il n'y a rien d'exageré dans les éloges que nous donnons tous les jours à l'action de Scipion, & à celle d'Alexandre. Plus il est difficile dans ces cas-là de se vaincre, plus il est glorieux de l'avoir fait. Ces exemples rares doivent être gravés dans les monumens les plus durables. C'est le moyen d'encourager les Princes à bien user de leurs avantages, de les rendre sensibles à l'estime publique, de leur montrer la route d'une gloire plus pure, plus éclatante que celle que le préjugé parmi eux n'attache qu'aux horreurs de la guerre. Heureux appanage de la grandeur ! Mille actions vertueuses ne feront point sortir un particulier de son obscurité. Le moindre trait honorable dans un Prince, est remarqué & applaudi de toute la terre !

*(a)* En finissant, nous exhortons à lire l'endroit où l'Auteur examine, s'il est permis de s'ôter soi-même la vie. Cette maxime que la Religion proscrit, n'est-elle pas également condamnée par la

[a] Second Vol. Pag. 345. & suiv.

raiſon ? N'y a-t-il pas dans le fait plus de lâcheté à la ſuivre dans la pratique, que de courage & de bravoure ? Les ſages reflexions de l'Auteur, ſuffiroient pour détruire cette manie que le bel eſprit s'efforce de tems en tems d'accréditer, ſi la nature d'ailleurs n'en arrêtoit plus efficacement le progrès par l'ardent déſir qu'elle inſpire à chacun pour ſa conſervation. Quoiqu'on en diſe, l'aveugle deſeſpoir pourra ſeul adopter ce dogme horrible; dans toute autre circonſtance l'ame le rejettera.

Tel eſt le compte que nous avons pû rendre de cet Ouvrage ſur les hommes. Tous apparemment, ne s'en amuſeront pas, mais tous devroient remercier l'Auteur de ſon zele pour les inſtruire & pour les corriger.

## ARTICLE LX.

*LA LUSIADE DU CAMOENS, Poëme heroïque ſur la découverte des Indes Orientales, traduit du Portugais, par M. du Perron de Caſtera. 3. Volumes in-12. chacun d'un peu plus de 300. pages. A Paris, rue S. Jacques, chez Huart, Briaſſon &*

*Clousier ; Quay des Augustins, chez David & Rollin, fils.*

COMME c'est l'effet ordinaire de la jalousie de dissimuler & de laisser dans l'oubli tout ce qui peut faire honneur à un rival ; on auroit tort de réprocher ce vice à la Nation Françoise, à l'égard des Ouvrages étrangers. Il est difficile de marquer plus d'empressement qu'on en fait paroître en France, à publier en notre Langue & à faire valoir tout ce que nos voisins ont de meilleur en tout genre de litterature. Aussi est-il vrai de dire aujourd'hui, & nous devons nous en faire gloire, qu'il suffit de sçavoir le François pour pouvoir lire presque tout ce qu'il y a de bons Livres en Europe ; & on peut même ajouter que c'est-là assez communément la marque des bons livres étrangers, en sorte qu'on a quelque droit de douter de leur bonté , jusqu'à ce que par une traduction ils se soient faits, pour ainsi dire, naturaliser en France. Nous ne sçaurions trop applaudir ce zele en général, & nous n'applaudissons pas moins volontiers en particulier à

celui qui a porté M. du Perron de Castera, à nous donner en François le Poëme du Camoëns. Ce Poëme Portugais, assez peu connu jusqu'ici en France méritoit certainement de l'être, & l'élegante traduction de M. du Perron, ne sçauroit manquer de faire estimer le Poëte, en même-tems que le Traducteur. Mais avant que de faire nos reflexions sur l'Ouvrage, on sera sans doute bien aise d'en connoître l'Auteur & le dessein général.

M. du Perron nous apprend que Louis Camoëns nâquit à Lisbone l'an 1517. d'une des plus illustres Maisons de Portugal. Cette Maison divisée en deux branches, partagea fort inégalement les faveurs de la Cour. La branche aînée eut tous les grands emplois & toutes les richesses, la cadette n'eût pour partage que l'éclat d'un beau nom mal étayé des biens de la fortune, & c'est de cette branche que sortit notre Poëte. Pour comble de disgrace, son Pere ayant fait naufrage sur la Côte des Indes, perdit avec la vie le peu de bien qu'il avoit amassé, & laissa son fils encore jeune dans une extrême pauvreté.

Ce fut-là, dit M. du Perron, le prélude des malheurs qui devoient l'accabler pendant tout le cours de sa vie. Il commença par étudier dans l'Université de Coïmbre, & il y fit des progrès surprenans dans les Belles-Lettres, l'Histoire, la Philosophie, & la connoissance des Langues sçavantes. Doüé d'ailleurs d'un talent admirable pour la Poësie, & d'une figure aimable, à peine au sortir de ses études, fut-il de retour à Lisbone; qu'il se fit connoître par des Vers galans, qui lui attirerent l'estime de la Cour, & trop de bienveillance de la part de quelques Dames de la premiere distinction. C'en fut assez pour le perdre dans un païs où la jalousie est extrêmement vigilante & encore plus vindicative. Camoëns fut éxilé. Mais ennuyé de voir ainsi ses plus beaux jours se consumer dans l'obscurité, il prit le parti des armes, & passa en Afrique. Il y signala son courage, surtout dans un combat naval, où il eut l'œil droit emporté d'un coup de feu. Mais ce nouveau degré de mérite ne lui rendit pas à son retour la Cour plus favorable. Il est vrai qu'il y recommença ses

galanteries, & fournit par là à ses ennemis de nouveaux moyens de lui nuire. Il pressentit l'orage qui le ménaçoit & il aima mieux s'y dérober par une fuite volontaire. Il quitta Lisbone dans le dessein de n'y plus retourner, & ne fit point à sa Patrie d'autre adieu que celui que Scipion l'Africain fit à Rome: *Ingrata patria non possidebis ossa mea. Ingrate Patrie, tu n'auras pas l'honneur de posseder ma cendre.* Il s'embarqua pour les Indes, & ainsi le fils, remarque M. du Perron, fut chercher sa vie dans les climats où son pere n'avoit trouvé que la mort. Il y donna contre les Indiens de nouvelles preuves de sa valeur & se distingua parmi les plus braves de l'armée. Il ne tint ensuite qu'à lui de vivre paisible dans Goa; mais la passion des Vers satyriques, lui attira une nouvelle persecution. Le Viceroi des Indes l'exila à la Chine, c'est-à-dire, à Macao. Il ne laissa pas, dit-on, de tirer parti de son exil par les emplois qu'il s'y procura, & ce fut là qu'il acheva son Poëme de la Lusiade, dont il avoit composé les premiers chants en Portugal, dès sa jeunesse. Il est assez

étonnant qu'il en ait trouvé le tems dans une vie si agitée, & cela suppose que le Poëte devoit avoir Apollon & les Muses, bien favorables à ses desirs. Neptune ne le servit pas à beaucoup près si bien. En repassant de Macao à Goa, il fit un triste naufrage; & de tout ce qu'il avoit amassé de biens, il ne put sauver que son Poëme, qu'il porta en nageant jusques sur la Côte. Dans les tems fabuleux, on n'auroit pas manqué de dire que ce fut à son Poëme que le Poëte dut son salut comme Arion; mais dans la verité de l'histoire, ce fut le Poëte qui sauva ses Vers, comme autrefois César sauva ses Commentaires dans une avanture pareille. Est-il en effet de trésor plus précieux pour un Auteur? Personne ne connoîtroit aujourd'hui le Camoëns, eût-il sauvé toutes les richesses de l'Orient, s'il avoit laissé périr ses Vers. Arrivé enfin à Goa, Camoëns se vit en bute à de nouvelles persécutions. Ses ennemis, & ses créanciers le tinrent assez longtems en prison, Après tant de malheurs, ses anciens sermens ne purent étouffer en lui l'amour de la Patrie. Il revint à Lisbone,

en 1569. il dédia sa Lusiade à Dom Sebastien, qui regnoit alors, & il en obtint une pension de 1400 liv. Avec cette pension & les bonnes graces de son Roy, Camoëns pouvoit passer tranquillement sa vieillesse; mais il semble qu'il fût de sa destinée d'être toujours pauvre & malheureux, comme si c'étoit l'apannage inséparable de la qualité de Poëte. Le Roy Dom Sebastien périt en Afrique dans la guerre contre les Maures. Le vieux Cardinal Dom Henrique monta sur le trône. Le Royaume fut en proye aux dissensions & à la fureur des partis. Le Poëte ne fut plus ni payé ni écouté. Il n'eut enfin d'autre azile dans sa misere, qu'un Hôpital où il mourut, en déplorant les malheurs de sa vie, & l'injustice de la fortúne. Entre les divers éloges que plusieurs Auteurs célébres ont fait du Camoëns. M. du Perron rapporte une Epitaphe Latine, composée par le Sçavant Pere Mathieu de Cardose, Jesuite, Professeur dans l'Université d'Evora. Et voici comme il l'a traduite en François :

Cy gît le Camoëns, cet homme merveilleux

qui dans tous les genres d'écrire
Possedoit les talens que l'Univers admire,
chez les Auteurs les plus fameux.
Pour prix de sa valeur le fier Dieu de la Thrace
lui prodigua les palmes des guerriers,
Et pour prix de ses Vers les Nymphes du Parnasse
Couronnerent son front de paisibles lauriers.
Aux sons de sa voix agréable
Le Permesse arrêta la course de ses eaux :
Aux coups de sa main redoutable
Le Gange épouvanté trembla sous ses roseaux.
Chacun l'envie aux Provinces du Tage:
Tous les climats qu'éclaire le Soleil
S'estimeroient heureux s'ils avoient l'avantage
de former un Heros pareil.
Toutes les Nations traduisent son Ouvrage;
On pourra le traduire & non pas l'égaler.
Sa muse ne connoît que la grandeur pour regle :
Il prend toujours l'essor d'une aigle
Et lui seul peut se ressembler.

» Outre la Lusiade, dont le Tasse
» fait un si bel éloge, Louis Camoëns
» nous a laissé des Poësies diverses qui
» ne sont pas moins admirables dans
» leur genre. On les a imprimées en
» deux Volumes, qui contiennent

» quantité d'Odes, d'Eglogues, d'E-
» legies, de Stances, de Sonnets, de
» Chanſons, de Rédondilles, d'Epi-
» grammes, de Satyres, & pluſieurs
» autres pieces, avec deux Comédies,
» qui ſont les amours de Philodême &
» l'Amphitrion imité de Plaute.“

Ce Poëte étoit (ſelon le portrait que nous en fait M. du Perron) » com-
» plaiſant dans la ſocieté, humain avec
» les petits, reſpectueux ſans baſſeſſe,
» avec les Grands qui le traitoient bien,
» mais libre ſans orgueil à l'égard de
» ceux qui lui témoignoient trop de
» hauteur. Sa converſation étoit tan-
» tôt ſublime, tantôt enjoüée, ſuivant
» le génie des perſonnes qu'il fréquen-
» toit : modeſte dans la proſperité,
» ferme dans les diſgraces, il ſçavoit
» ſupporter également l'une & l'autre
» fortune. On a déja vû dans l'hiſtoi-
» re de ſa vie, juſqu'à quel point il
» pouſſoit la valeur..... Son humeur
» le portoit au badinage, & ſouvent
» il plaiſantoit d'une façon aſſez ſin-
» guliere. On dit qu'un jour en paſſant
» dans une ruë de Liſbone, il entendit
» un Fayancier qui eſtropioit quel-

» ques-uns de ses vers en les chantant.
» Aussi-tôt il entra dans la boutique,
» & après avoir cassé plusieurs vases,
» il dit à cet homme : *Mon ami, tu*
» *mets mon ouvrage en pieces, & moi*
» *ta marchandise. C'est la loi du Talion.*
» Cependant il paya le dégât qu'il ve-
» noit de faire. " Surquoi M. du Perron remarque fort bien qu'on raconte une pareille avanture d'un Auteur Grec, nommé Philoxene. A ces traits d'éloge, il en ajoute quelques autres qui ne font pas d'honneur au Poëte. Il blâme sa prodigalité, & surtout le malheureux penchant qu'il eut toujours pour censurer tout sans ménagement, & quelquefois sans raison; caractere digne de mépris & qui rend les plus beaux talens haïssables. Mais à cela près M. du Perron conclut de toute la vie du Camoëns, qu'il fut habile Poëte, *galant homme*, guerrier généreux, & qui plus est, *bon Citoyen.* C'est trop dire, car un Censeur caustique & méchant, ne fut jamais galant homme, & sera toujours un Citoyen odieux qui n'est bon qu'à enfermer. Mais comme de toutes ces qualités, c'est celle d'habile Poëte,

qui nous intéreſſe le plus aujourd'hui, c'eſt auſſi par celle-là que nous devons le plus nous attacher à faire connoître Camoëns, & pour cela nous allons donner le plan général de ſa célébre Luſiade, ainſi appellée du nom de Luſus, Fondateur de la Luſitanie ou Portugal, ſelon la Fable.

C'eſt un Poëme épique ou héroïque partagé en dix chants : En voici le début. „ Si mon génie & les richeſſes de
„ l'art répondent à mon courage, je
„ chanterai ces fameux heros, qui, tra-
„ verſant des mers inconnuës paſſe-
„ rent des bords du Portugal, au-delà
„ des côtes de Taprobane, guerriers
„ invincibles, qui, par des exploits que
„ la force humaine ne pouvoit ſe pro-
„ mettre, fonderent aux extrêmités du
„ monde un Royaume nouveau, dont
„ ils ont porté la gloire juſqu'aux cieux:
„ En même-tems je ferai retentir
„ tout l'Univers du nom de ces Rois
„ illuſtres, dont la valeur étonna l'A-
„ frique & l'Aſie, qui, dans des cli-
„ mats conſacrés au vice, dreſſerent
„ des autels à la vertu ; & qui par une
„ ſuite d'actions éclatantes ont affran-

„ chi leur memoire des ombres de la
„ mort. “ Rien ne nous paroît plus ſublime ni plus reſſemblant à Virgile que la dédicace que le Poëte fait un peu aprés au jeune Roy Sebaſtien. „ Et vous
„ gage précieux de la liberté Portugai-
„ ſe, tendre & fleuriſſant réjetton du
„ plus bel arbre qui ſoit jamais né dans
„ les campagnes de l'Europe, jeune
„ Sebaſtien, puiſſant Roy, dont le ſo-
„ leil voit l'empire lorſqu'il ſe leve, lorſ-
„ qu'il eſt au milieu de ſa carriere, &
„ lorſqu'il entre dans le ſéjour d'Am-
„ phitrite, daignez abaiſſer juſqu'à moi
„ vos yeux pleins de douceur & de
„ majeſté : honorez d'un régard favo-
„ rable cet Ouvrage qui m'eſt inſpiré,
„ par l'amour de la Patrie. Vous y
„ verrez les grandes actions de vos il-
„ luſtres Prédeceſſeurs, & la gloire du
„ Peuple, dont vous êtes le Souverain.
„ Pendant que je chanterai ce ſujet ſu-
„ blime, ſortez de l'enfance, devenez
„ homme & prenez en main le timon
„ de votre Etat, pour faire trembler
„ l'Afrique & l'Orient, ſous le poids
„ de vos armes. Déja les Maures pâ-
„ liſſent en voyant croître avec vous

„ l'assurance de leur ruïne : Déja sur „ les rives de l'Inde, le profane adora- „ reur des idoles, humilie sa tête pour „ recevoir votre joug, & Thetis char- „ mée des graces que la nature fait „ briller sur votre front, s'apprête à „ vous donner la plus belle de ses filles, „ pour épouse, & le Royaume des „ mers pour sa dot. Les grandes ames „ de vos deux Ayeux, vous contem- „ plent du haut de l'Olympe : elles „ prennent plaisir à se renouveller dans „ la votre : elles comptent que vous „ imiterez leurs vertus guerrieres, & „ pacifiques ; & dans cette juste espe- „ rance, elles vous gardent une place au „ milieu du temple de l'éternité ; mais „ en attendant que votre âge soit assez „ fort pour répondre à leurs desirs, „ protegez mon zéle, &c. "

Voici toute l'action du Poëme dans sa simplicité & dénuée des ornemens poëtiques. Vasco de Gama Commandant d'une Flotte Portugaise, part de Lisbone pour aller découvrir les Indes. Après avoir doublé le cap de bonne esperance, il arrive à l'Isle de Mozambique, dont il châtie les habitans qui vou-

loient le trahir ſous les apparences d'un accueil favorable. Delà il paſſe à l'Iſle de Mombaze, où il évite encore les piéges qu'un peuple perfide lui dreſſoit, & il aborde enfin à Melinde, dont le Roy & les habitans lui font l'accueil le plus gracieux. Gama reçoit d'eux des Pilotes pour le conduire aux Indes. Il eſſuye dans ſa route une violente tempête; mais il voit bientôt le terme de ſes déſirs. Il découvre l'Inde, il aborde à Calecut ſur la côte de Malabar. Il eſt d'abord bien reçû du Roy; mais les Officiers de ce Prince lui inſpirent de la défiance & du mépris pour les Portugais. On retient Gama Priſonnier, pour l'obliger à faire entrer ſa Flotte dans le Port. Il le refuſe conſtamment. Il conſent ſeulement à livrer ſes marchandiſes, & on le relâche; mais on retient encore deux de ſes gens. Gama de retour ſur ſa Flotte, arrête à ſon tour pluſieurs Malabares, & menace de les amener en Europe. Pour les délivrer on lui rend ſes gens & tous ſes effets, après quoi il met à la voile, & revient heureuſement à Liſbone.

On voit que rien n'eſt plus ſimple

que cette action, & elle n'en seroit que plus belle par sa simplicité même, si elle avoit d'ailleurs les autres qualités nécessaires; mais comme l'idée d'un poëme épique, semble devoir renfermer essentiellement des guerres, des batailles & des conquêtes, il nous paroît que l'action de la Lusiade qui n'est qu'un voyage pour faire simplement la découverte d'un païs étranger, est une action défectueuse. On peut nous objecter que l'action de l'Odyssée n'est rien de plus, & que celle du *Paradis perdu*, est même quelque chose de moins; mais on peut répondre 1°. Que nous passerons aussi condamnation pour l'action du Paradis perdu, qui est en effet trop éloignée de l'idée que l'on a de l'action d'un Poëme épique, ce qui a obligé l'Auteur, pour l'en rapprocher, de chercher des batailles & des guerres dans le Ciel, c'est-à dire, de remplir son Poëme des circonstances les plus éloignées de toute vrai-semblance. 2°. Quant à l'Odyssée, il est vrai que son action est à peu près la même que celle de la Lusiade. Aussi ne l'a-t-on jamais regardée comme un Poëme épi-

que régulier, & ce qui la rend si estimable, c'est une varieté & une singularité d'avantures qui ne se trouve point dans la Lusiade. Au reste nous sommes bien éloignés de condamner un Poëme sur le seul défaut de son action. Ce défaut se trouve dans Milton, joint à beaucoup d'autres; mais qui est-ce qui pourroit malgré cela lui refuser son estime? Nous en disons autant de la Lusiade. Mais voyons à present comment le Camoëns a orné son action.

Dans un Poëme épique il faut nécessairement une fiction qui soit l'ame de l'action, qui l'embellisse & qui l'éleve au-dessus des actions vulgaires. Or voici quelle est la fiction de la Lusiade. Tandis que la Flotte Portugaise vole à la découverte des Indes, Mercure par ordre de Jupiter assemble les Dieux. Jupiter leur fait part de l'entreprise des Portugais, & des desseins favorables qu'il a formés pour eux. Bacchus s'y oppose vivement. „ Il prévoit qu'on
„ oubliera la gloire qu'il s'est acquise
„ dans l'Orient si les Portugais y pénétrent: Il a lû dans les Livres du de-
„ stin, que d'une partie de l'Espagne

„ devoit ſortir un peuple belliqueux,
„ qui dompteroit les flots du vaſte
„ Ocean, aſſujettiroit les terres mari-
„ times des Indes, & par l'éclat de ſes
„ conquêtes obſcurciroit tout ce que
„ les ſiecles paſſés virent jamais de plus
„ grand ſur ces fertiles rivages. C'eſt
„ pour lui la ſource d'une profonde
„ douleur que de perdre les temples,
„ où Nyſe célébre encore ſa mémoi-
„ re. Temples juſqu'à ce jour reſpec-
„ tés par la fortune, mais qui bientôt
„ enfin ſeront enſevelis ſous d'éternel-
„ les ruines, & dont le Portugais anéan-
„ tira juſqu'au ſouvenir. " La belle Venus défend le parti des Portugais. Elle les protege, elle les aime autant qu'elle aima jadis les Romains, par un effet de la reſſemblance qu'elle voit entre ces deux nations, & parce qu'elle ſçait de la bouche des Parques, qu'ils établiront ſon culte dans tous les lieux où leur pouvoir s'étendra. Le conſeil des Dieux ſe partage entre ces deux divinités. Mars ſoutient le parti de la Déeſſe. Il parle avec force & Jupiter donne à ſon diſcours un ſigne d'approbation. Il répand en même-tems ſur

tous

tous les Dieux un excellent parfum d'Ambrosie. L'assemblée se sépare & chacun retourne à sa Sphere. Mais Bacchus persistant toujours dans la resolution de nuire aux Portugais, & les voyant déja à l'Isle de Mozambique, descend des cieux, & sous la forme d'un Maure qui étoit fort considéré dans l'Isle, il persuade aux habitans de trahir les Portugais. Ceux-ci découvrent le piege & punissent les Maures de leur perfidie, après quoi ils remettent à la voile pour aller à Quiloa, par le conseil d'un Pilote Maure qu'ils amenent avec eux. Mais Venus prévoyant le danger que les Portugais y auroient couru, détourne la Flotte de cette route funeste. Le perfide Pilote animé par les instigations secretes de Bacchus, ne perd pas courage, & ne pouvant aborder à Quiloa, il fait arriver la Flotte à Mombaze, païs habité par des Maures ennemis. Bacchus excite encore ceux-ci à trahir & à perdre les Portugais, & Gama trompé par leur accueil riant & gracieux, se préparoit à entrer dans leur port, où il auroit péri infailliblement; mais Venus qui le voit s'empresse d'assembler les

Nereïdes & toutes ensemble s'opposant aux efforts des Pilotes, détournent la Flotte, & l'obligent de prendre une autre route. De là Venus monte au plus haut des cieux pour se plaindre à Jupiter des trahisons de Bacchus. Jupiter l'écoute favorablement & lui promet de proteger les Portugais. Il envoye en effet Mercure à Melinde pour disposer le peuple à les bien recevoir, & Mercure après s'être acquitté de cette commission en donne avis à Gama pendant son sommeil. Celui-ci prend aussi-tôt la route de Melinde, & y est bien reçû. Vasco de Gama est visité dans son vaisseau par le Roi même, & prend de là occasion de raconter à ce Prince dès sa premiere origine, toute l'histoire du Royaume de Portugal, & celle de sa navigation depuis son départ de Lisbone. L'histoire de la navigation est mêlée de quelque fiction. Au Cap de bonne esperance, un géant d'une taille énorme se presente à eux & leur prédit les malheurs les plus funestes, comme la Harpie Céléno dans Virgile; mais le tableau du Camoëns est beaucoup plus interessant, quoiqu'il ne soit pas

ſans défaut. Cependant Bacchus voyant les Portugais continuer leur route vers les Indes, deſcend de l'olympe & pénétre juſqu'au ſéjour de Neptune, à qui il demande audience. Neptune aſſemble toutes les divinités de la mer, & Bacchus les ſollicite de perdre la Flotte Portugaiſe. Ce Dieu eſt favorablement écouté. Les vents ſont commandés pour ſuſciter une furieuſe tempête; cependant l'équipage ſe déſennuye à entendre raconter à un d'entr'eux, le récit de quelques hiſtoires glorieuſes pour la nation du Portugal; mais bien-tôt la tempête excitée par les vents, occupe les voyageurs d'un ſoin plus preſſant. Ils ſont ſur le point de périr. Venus vole à leur ſecours accompagnée des plus belles Nymphes qui font aux vents d'aimables reproches de leur furie. La tempête s'appaiſe, le calme revient & les Indes s'offrent enfin à la vûë des Portugais. Ils débarquent dans le Port de Calecut. Gama prend occaſion d'une viſite que lui fait le principal Officier du Roy, pour lui raconter les exploits de divers heros, & un grand nombre d'actions également mémorables & glo-

rieuſes pour la nation Portugaiſe. Mais Bacchus toujours attentif à l'execution de ſes mauvais deſſeins, & prenant la figure de Mahomet, apparoît en ſonge à un Prêtre Mahometan, & l'anime à perdre les Portugais. Celui-ci ſe fait ſeconder par les plus accrédités de ſa ſecte, & tous enſemble inſpirent au Roy & au peuple de la défiance & de la crainte. Gama met à la voile pour retourner en Portugal. „ Alors l'aimable
„ Venus forme la réſolution de leur
„ montrer l'immortelle gloire dont
„ leurs travaux vont être ſuivis; elle
„ veut anticiper leur récompenſe, &
„ ſans attendre leur rentrée dans le
„ Portugal, elle prétend qu'ils trou-
„ vent au milieu de la mer un répos
„ flatteur, un eſſain de plaiſirs qui les
„ dédommagent des maux, &c. “ Pour cela elle imagine de leur faire trouver dans leur route une Iſle enchantée où elle leur prodigue les plaiſirs les plus vifs. Elle s'adreſſe à Cupidon ſon fils. Ce Dieu bleſſe de ſes traits les plus belles Nymphes de la mer, ſans reſpecter Thetis même; les Déeſſes par l'inſpiration de Cytherée ſe rendent dans une

Isle délicieuse, où les Portugais les rencontrent. Le Poëte décrit tout le reste, & on n'aura pas de peine à le deviner. Une Sirene chante ensuite les exploits des Portugais qui doivent les années suivantes conquerir les Indes. C'est en abregé l'histoire de la conquête des Indes ; après quoi Thetis mene les Portugais sur une haute montagne, où elle leur fait voir un globe merveilleux, où une Sphere qui represente tout l'Univers, & elle leur en fait une explication historique & géographique. Là finit la fiction & le Poëme, les Portugais arrivant aussi-tôt dans leur patrie.

Telle est la fiction de la Lusiade. Il s'agit de sçavoir ce qu'on en doit penser ; & la premiere réflexion qui se presente sur cela, c'est qu'il doit paroître fort extraordinaire que dans un Poëme dont les heros sont des chrétiens, & dont le sujet a pour objet en partie l'établissement du christianisme dans les Indes ; le Poëte tire sa fiction de la Théologie payenne, ou de la Mythologie, de sorte que c'est Jupiter, Venus, Neptune qui favorisent les chrétiens, & Bacchus qui se déclare leur ennemi. Il

ne manquoit plus que de faire offrir des sacrifices à ces Divinités par les Portugais ; mais ils ne les invoquent seulement pas ; & quoiqu'on ne puisse pas blâmer le Poëte en ce point, c'est cependant une contradiction où il tombe. Car si c'est Jupiter & Venus qui protegent les Portugais, ceux-ci doivent donc les connoître & les invoquer, au lieu que c'est toujours le vrai Dieu à qui ils adressent leurs prieres & leur culte. On peut consulter sur ces sortes de fictions une dissertation du P. Bougeant, imprimée dans ces Memoires 1730. *Aoust.*

Seconde Réflexion. On nous assure que ces Divinités ne sont qu'une allegorie : que Jupiter répresente le vrai Dieu ; Venus la Religion Chrétienne personnifiée ; Cupidon le S. Esprit ; Mars Jesus-Christ, & Bacchus le Diable. On ne peut pas douter en effet que ce n'ait été là l'intention du Poëte. Mais l'allegorie est-elle recevable ? Peut-on soutenir l'idée de Venus représentant la Religion Chrétienne ? L'allegorie seroit indécente dans Minerve même, la plus chaste & la plus sage des Deesses ;

& par conséquent elle l'est infiniment plus dans Venus, la Déesse la plus décriée du Paganisme. A cela M. du Perron répond pour la justification de son Auteur, qu'il faut distinguer deux Venus, l'une qui fut la Déesse de la volupté sensuelle, l'autre toute céleste, qui fut la Déesse de la volupté spirituelle, & c'est celle-ci, ajoute-t-il, dont le Poëte emprunte le nom pour désigner la Religion. L'allegorie prise dans ce sens seroit en effet plus supportable ; mais comment se persuader que le Camoëns n'a eu en vûë que la Venus Uranie ou céleste, lorsqu'on le voit peindre cette Déesse avec tous les traits de la Venus de Paphos & de Cythere, aimée du Dieu Mars, celle à qui Paris donna la pomme d'or, qui aima les Romains ses descendans, & qui pour consoler les Portugais de leurs pénibles travaux, leur procure dans une Isle enchantée d'infames plaisirs. Nous ne reconnoissons point à ces traits la Venus Uranie, & c'est dégrader la Religion Chrétienne, que de lui prêter une forme si indécente.

Troisiéme Reflexion. On ne conçoit

pas non plus pourquoi le Poëte choisit Bacchus, plutôt que Pluton ou quelqu'autre Dieu, pour réprésenter le Diable, s'opposant au voyage & au dessein des Portugais. Les raisons qu'il en rapporte nous paroissent peu suffisantes. Nous pourrions ajouter encore quelques autres réflexions; mais il faut abreger. Il nous reste à parler de l'execution du Poëme, de la versification, de la traduction & des notes du Traducteur. Nous ne dirons qu'un mot sur chacun de ces points.

Tout le Poëme nous paroît conduit avec beaucoup de noblesse & de majesté. Les faits la plupart assez simples en eux-mêmes, sont rendus intéressants par les circonstances & les ornemens Poëtiques. Les caracteres sont bien soutenus; mais resulte-t-il que Vasco de Gama soit un grand heros? Non. Fernand Cortés dans la simple histoire du Mexique, sans le secours de la poësie, est infiniment plus grand. C'est que toute la Lusiade n'est proprement qu'un éloge de la nation Portugaise; & çà été le buit de l'Auteur, comme il le dit en plus d'un endroit; mais cet éloge paroît

trop répété & trop peu varié. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Poëte qui paroît ſi zelé pour la gloire de ſa nation ne prodigue ſes éloges qu'aux morts, & ne témoigne que du mépris & de la haine pour toute la nation vivante. C'eſt un effet de ſon humeur trop ſatyrique & des mauvais traitemens qu'il avoit reçûs. Il n'y a pas juſqu'aux deſcendans de Vaſco de Gama qu'il ne maltraite. Mais indépendamment de ces défauts particuliers, nous croyons que l'Auteur auroit pû mieux choiſir ſon ſujet en le prenant dans la conquête même des Indes, ou dans quelqu'une de ces actions éclatantes dont cette hiſtoire eſt remplie.

Quant à ſa verſification, elle eſt généralement fort eſtimée des Connoiſſeurs. Sa maniere de peindre eſt vive, noble, élegante & riche. Les beaux tableaux ne ſont point rares dans toute la ſuite du Poëme. Il y en a de magnifiques. Celui de l'Iſle délicieuſe n'eſt pas aſſez modeſte. L'érudition hiſtorique & mythologique y eſt répanduë avec profuſion, peut-être un peu trop; mais c'eſt un beau défaut, ſi ç'en eſt un. Tout

le ſtile eſt d'ailleurs extrêmement chargé de fleurs poëtiques, toujours brillant, majeſtueux & bien ſoutenu. Il y a quelques réflexions ou digreſſions de moralités trop longues. Tout cela fait, comme on voit, un Poëme qui n'eſt pas exempt de défauts, mais qui eſt pourtant un beau Poëme; inférieur à Virgile, au Taſſe, à Milton, à Telemaque, mais tel cependant qu'on le lit avec plaiſir, qu'il éleve l'eſprit, qu'il inſpire de grands ſentimens, qu'il fait aimer la vertu, & eſtimer ſon Auteur comme un de ces heureux génies, que des talens ſupérieurs élevent au-deſſus des eſprits vulgaires.

Après avoir rendu compte de l'ouvrage du Poëte, il eſt juſte de parler auſſi de celui du Traducteur. Le ſtile de la traduction nous paroît partout noble, & brillant, élegant & harmonieux, ſublime & doux, ſelon les ſujets, & tel qu'on doit le deſirer dans la traduction d'un ouvrage Poëtique, pour ſuppléer à la cadence & à l'harmonie des vers. On peut y trouver quelques phraſes défectueuſes; mais elles ne méritent certainement pas d'être remarquées dans

un ouvrage de longue haleine, qui à cela près est egalement bien soutenu dans toutes ses parties.

Les notes sont abondantes, & l'Auteur nous pardonnera si nous disons qu'elles le sont trop. Ce n'est pas qu'elles ne soient très-bonnes pour la plupart; mais en fait de notes il ne doit jamais y en avoir d'inutiles. On y trouve aussi quantité de citations de divers Auteurs, surtout des Poëtes, & M. du Perron ne manque jamais de traduire celles-ci en vers François. C'est une preuve du talent qu'il a pour la versification, & à en juger par les divers morceaux de poësie qu'il a répandus dans tout l'ouvrage, il y a lieu de croire qu'il peut réussir aussi en ce genre. Mais l'éloge auquel nous nous bornons ici, c'est d'avoir fait connoître aux François un Poëte, dont ils avoient à peine entendu parler, & de l'avoir traduit assez bien pour en faire une lecture agréable & interessante, & pour n'être pas désavoué par le Poëte même.

## ARTICLE LXI.

*MEMOIRES POUR SERVIR à l'Histoire des Insectes : par M. de Reaumur, de l'Academie Royale des Sciences. Tome premier, sur les Chenilles & sur les Papillons. A Paris de l'Imprimerie Royale. 1734.* in-4°. *pages 654. sans compter les Planches en grand nombre.*

L'Auteur fait esperer que ce Volume sera suivi de plusieurs autres sur la même matiere. Malgré cette étenduë il a cependant la modestie de donner pour de simples Memoires, ce qui, à cette forme près, pourroit passer pour une Histoire assez complette. Le premier Memoire servant de Preface, traite *de l'Histoire des Insectes en général, & des vûës selon lesquelles l'Auteur se propose de la traiter dans cet Ouvrage.*

Les recherches sur les insectes, ne sont ni inutiles ni infructueuses. Nous leur devons la soye, la cire, le miel, la lacque, la cochenille, la graine d'écarlatte, & mille autres commodités, mille

embellissemens, mille arts, mille industries. Les incommodités mêmes que nous recevons des chenilles, des teignes, des vers, doivent nous les faire étudier, & nous remplir de reconnoissance pour ceux, qui, à l'exemple du Sçavant Académicien, les étudient pour nous en délivrer, ou nous garantir de leur trop grande importunité. Ces recherches, cette étude n'ont assurément rien de vil; leur objet même ne l'est plus, depuis que cette étude même nous a fait reconnoître que c'étoit là une des plus merveilleuses portions de l'ouvrage de Dieu.

Car les anciens mêmes ont reconnu que la nature est toujours la même, & n'est jamais plus admirable que dans les plus petits objets. Or ce qu'ils appelloient petit étoit bien grand pat rapport à ce que le microscope nous découvre aujourd'hui, & l'artifice que leur vûë & leur sagacité leur faisoient découvrir dans ces petits objets, en particulier dans les insectes, n'étoit gueres que le résultat assez grossier, assez informe de ce détail comme infini de parties, de visceres, d'organes, de membranes, de

fibres infiniment déliées, que nous y admirons parce que nous les voyons. Les anciens regardoient les insectes comme un amas de pourriture, comme une production du hazard, comme des corps informes, & cependant ils les admiroient. Quel seroit donc leur étonnement, & quelle doit être notre admiration en voyant que le même ou un plus singulier sistême d'organisation & de circulation y regne que dans les plus grands, & dans nos propres corps?

Parmi les modernes, *Goedart* est un des premiers qui se soient signalés dans l'étude des insectes. *Malpighi*, *Ride*, *Svvammerdam*, *Lister*, *Vallisnieri*, *Kircher*, *Bonanni*, & bien d'autres ont enrichi de mille belles découvertes cette partie importante de l'histoire naturelle. Les modernes sont estimables, & les anciens ne sont pas méprisables pour cela. Toutes choses ont un commencement, & de pareils commencemens sont toujours lents. Le tems nous aide bien aujourd'hui. Un commençant se trouve au niveau & même au dessus d'Archimede dans la Géométrie, d'Aristote, dans la Philosophie, d'Hippocrate, dans

la médecine. Auſſi la tête & la tête d'un commençant, d'un demi-ſçavant tourne-t-elle facilement dans cette hauteur, & Ariſtote & Hippocrate & Archimede, ont tous les jours bien des mépris & des dédains à eſſuyer de la part de bien des gens, qui, perſonnellement ne les valent pas, malgré l'eſpece de ſupériorité de connoiſſances que leur donne une étude ſouvent médiocre.

M. de Reaumur ajoute bien des connoiſſances & des découvertes à celles de ſes prédéceſſeurs dans cette récherche des inſectes. Mais par rapport à Kircher & à Bonanni, qu'il enveloppe dans la claſſe des anciens qui croyoient la génération des inſectes, l'effet d'une ſimple putrefaction, il nous permettra de remarquer que Kircher avoit pris un parti mitoyen entre le ſiſtême ancien & le moderne, qui n'étoit pas encore aſſez dévélopé de ſon tems. Car ce grand homme n'a jamais prétendu que des corps organiſés, tels qu'il reconnoiſſoit les inſectes, puſſent venir de corps non organiſés, ni même que de tel corps organiſé il pût naître indifferemment tout corps organiſé quelconque.

Sa pensée bien prise est, que tout étant organisé dans un corps organisé, & les parties des corps organiques étant elles-mêmes des corps organiques, la corruption ne faisoit que détacher ces petits corps organiques qui composoient un grand corps, & que ces petits corps ainsi détachés formoient les insectes, lesquels sans avoir prééxisté dans des semences appropriées, préexistoient pourtant au moins en puissance dans la *vertu plastique & seminale*, qui est répanduë dans tous les grands corps. Ce sistême peut n'être pas vrai; mais il est fort ingénieux, & du reste tout-à-fait conforme & à l'espece de hazard qui donne naissance à tant d'insectes, & à l'appropriation en quelque sorte assez marquée de certains insectes à de certains corps, & à de certaines parties de certains corps soit végétaux, soit animaux.

Les transformations mal observées ou non assez longtems observées, ont aussi donné lieu à de faux sistêmes, comme les générations des insectes. Les hommes ne devinent pas l'art de Dieu, & la vie étant si courte, & les observations de l'un étant le plus souvent per-

duës pour l'autre, il a fallu bien du tems pour atteindre au vrai ſiſtême. Car celui-ci paroît inconteſtable, & s'il étoit auſſi démontré que la premiere origine des inſectes eſt dûë à un ſimple dévélopement de ſemences prééxiſtantes, qu'il l'eſt que leur transformation ou leur régénération ou ſeconde origine eſt dûë à un ſimple dévelopement de ces inſectes, le ſiſtême de Kircher tomberoit abſolument avec celui des anciens.

Le point de vûë dans lequel M. de Reaumur prend ſon ſujet, rélativement à leurs induſtries, à leur inſtinct & comme à leur génie eſt le plus grand, le plus noble, & le plus digne d'un homme intelligent. Une ſimple énumeration de claſſes, de genres & d'eſpeces, d'organes même & de viſceres n'a rien de fort curieux pour le grand nombre des lecteurs qui n'en veulent que le coup d'œil & des eſpeces de réſultats. Nous ſommes hommes & hommes bornés. En cette double qualité, de trop longs détails nous épuiſent, & notre intelligence veut ſe nourrir en quelque ſorte d'intelligence à la vûë des objets ſur leſquels on attire notre attention.

Sur ce plan on a lieu d'esperer que l'Auteur sera attentif à nous indiquer les causes finales de la plupart des operations & de la conformation même des insectes. Il semble pourtant se déclarer contre ces causes finales. Mais au fond il ne les proscrit pas, il ne désaprouve que celles dont la correspondance n'est point juste entre la cause assignée & l'effet, entre le motif & le moyen. Car du reste il assigne lui-même bien des fins & bien des motifs de tout ce qu'il découvre de plus singulier dans les insectes : seulement il le fait avec plus de circonspection & de discretion, que bien des Auteurs qui se sont trop pressés de déviner ce qu'ils ne voyoient qu'à demi.

Second Memoire. *Des chenilles en général, & de leurs divisions en classes & en genres.* Le nom de chenille devient assez équivoque par les grandes diversités qui regnent dans les insectes de même nom, de même genre & de même espece. M. de Reaumur range sous le terme de chenille tout insecte allongé, composé de douze anneaux membraneux qui a au moins huit jambes,

dont les six premieres sont écailleuses, & les autres membraneuses, & variables en nombre pair.

C'est surtout par les jambes que l'Auteur trouve à propos de caracteriser ces insectes. Il met dans la premiere classe les chenilles qui ont huit jambes intermédiaires.. La seconde & la troisiéme classe n'ont que six jambes pareilles, & quatorze en tout. Les chenilles à huit jambes forment la septiéme classe au-dessous de laquelle on n'admet plus ici le reste que comme des vers. Il y a dans ces classes des subdivisions conformément aux differences qui regnent dans les autres parties de ces insectes qui ont un même nombre des mêmes jambes. Car il y a des *chenilles rases*, & il y en a de *velues*. Il y en a qui ont des *cornes*, & d'autres qui n'en ont point : & parmi celles qui en ont, les unes en ont deux, les autres trois, d'autres en ont davantage : & la position même de ces cornes est differente : celles-ci les ont sur la tête, celles-là sur le dos, &c. Il y a encore des *chenilles épineuses*, & des *chenilles à pyramides*. Enfin ces caracteres extérieurs sont diversifiés à l'infini, & ce qui em-

baraſſe le plus ceux qui veulent en faire des diſtributions claſſiques, génériques & ſpécifiques, c'eſt que ces caracteres rentrent les uns dans les autres, & ſont infiniment compliqués. Ce memoire eſt terminé par des Planches avec une explication des figures. Et tous les autres memoires ſont terminés de même.

Troiſiéme Memoire. *Des differentes parties des chenilles.* Les inſectes n'ont point d'oſſemens, ou plutôt ils n'en ont pas de la dureté impliable des autres animaux qui en ont beſoin pour leur conſiſtence. La petiteſſe des inſectes les exempte de ce beſoin, & des os impliables les roidiroient trop & empêcheroient les mouvemens que la Providence a voulu leur laiſſer. Leurs os ſont des eſpeces de cartilages renforcés. Peut-être leur ſquelette ne differe-t-il du notre que du plus au moins? Qu'on conçoive par exemple des vertébres avec leurs articulations qui les rendent toujours un peu pliantes, & qu'on conçoive les petits oſſelets qui les compoſent, diminuant à l'infini & leur nombre augmentant de même, c'eſt-à-dire, diminuant & augmentant exceſſivement

jusqu'à rendre les osselets impalpables, alors cette vertébre osseuse aura toute la souplesse & peut-être la consistence d'un cartilage ou vertébre de chenille. La nature n'a qu'un plan, & peut-être qu'une maniere de l'executer en grand & en petit, avec les seules differences qui naissent avec nombre, poids & mesure du grand au petit.

M. de Reaumur commence par la description des jambes, & des pieds des chenilles. Ses Observations sont fort détaillées, fort ingénieusement ménagées, & fort curieuses pour les Anatomistes, & pour les amateurs de l'Anatomie, & de la bonne Physique. Les jambes membraneuses ont une infinité de mouvemens divers : aussi ont-elles tous les muscles qu'il faut pour les executer. Chaque jambe paroît être une espece de tuyau creux. On apperçoit un trou vis-à-vis le milieu de sa base, & l'on voit plusieurs muscles se plonger dans ce trou.

Après les jambes, vient la description de la tête, des lévres, des mâchoires, des dents, c'est-à-dire, des especes de lévres, de mâchoires, de dents, ou en-

core des organes appropriés aux fonctions analogues à celles des lévres, des mâchoires, &c. Il eſt étonnant combien mange une chenille. Après tout elle ne fait que manger ; & ce qu'elle mange en un jour égale ſon poids, & en eſt même ſouvent le double. Les campagnes ſeroient bientôt une raſe terre ſi les autres animaux mangeoient à proportion, & bientôt il n'y auroit ni herbes, ni animaux, ſi nous mêmes nous mangions à proportion de ces petits inſectes. Le peu de conſiſtence que prennent les alimens dans leurs corps, les fait ſans doute circuler, tranſpirer, évacuer plus vîte. La chenille a une filiére, & cette filiére eſt percée dans un petit mammelon pyramidal de la lévre inférieure. L'Auteur décrit cette filiére avec beaucoup de circonſtances nouvelles & tout à fait curieuſes.

Six grains noirs arrangés en cercle ont paſſé pour les yeux de la chenille. *Malpighi* n'en a pas douté, *Valliſnieri* l'a nié. M. de Reaumur ne trouve pas les raiſons de ce dernier aſſez fortes pour s'y rendre au préjudice du premier : celui-ci a découvert dans les vers à ſoye,

dix-huit bouches, qu'il a nommées *ſtigmates*; par où l'air entre dans les poulmons ou trachées en même nombre. La découverte de M. Reaumur mérite de l'attention : il a obſervé que ſi l'air entre par ces ſtigmates, il reſſort par d'autres bouches où aboutiſſent d'autres trachées. Une chenille miſe dans l'eau paroît toute couverte de petites bulles d'air en forme de perles : Mais ces perles ne répondent point aux ſtigmates. Il eſt bon cependant d'obſerver auſſi que ſans aucune reſpiration, le ſucre & toutes choſes fuſibles dans l'eau y paroiſſent auſſi couvertes de petites perles.

Dans la machine du vuide, les premiers coups de piſton tourmentent les chenilles : mais lorſque tout l'air eſt évacué ces mêmes chenilles y paſſent fort bien deux ou trois jours ſans mourir, & ſeulement dans un état de langueur. L'air révient-il ? Elles reprennent leur force. Du reſte dans cette abſence de l'air, on ne voit pas leur corps s'enfler, comme tant d'autres corps.

La matiere ſoyeuſe paroît ſurtout avoir intereſſé l'Auteur, & devoir intereſſer le Public. C'eſt une gomme plu-

tôt qu'une résine; elle est pourtant résineuse. Elle est telle, en un mot, qu'avec la ductilité des gommes & des résines, ou plutôt du verre, elle n'a pourtant ni leur fragilité, ni leur fusibilité même, elle durcit sur le champ comme le verre ou plutôt elle prend sa consistence, & quand elle l'a prise il n'y a ni eau ni esprit de vin, ni feu même qui puisse la fondre. Elle brûle plutôt que de couler, elle se charbonne même plutôt qu'elle ne brûle.

Tout bien consideré, M. de Reaumur trouve cette matiere fort analogue à nos vernis. Elle a pourtant bien des qualités ausquelles nos vernis ne sçauroient atteindre, comme réciproquement nos vernis en ont ausquelles elle n'atteint pas. L'Analogie est pourtant assez bien fondée. L'Auteur cite un endroit de nos Memoires, où il est dit (Octobre 1704.) que dans la Province d'Yucatan, on tire un beau vernis de la graisse de certaines chenilles qu'on fait bouillir dans l'eau. M. de Reaumur a l'idée aussi qu'on pourroit faire de la soye avec nos vernis. Cela va de suite; il est à souhaiter qu'une personne qui est

artiste,

artiſte, avec autant d'intelligence que l'eſt le ſçavant Académicien, veuille ſuivre de ſi heureuſes idées. Il n'y a là rien qui ſorte de la claſſe des poſſibles, & la nouveauté ſur pareille matiere, purement du reſſort des arts & des ſciences humaines, n'eſt qu'un titre nouveau pour applaudir à celui qui les propoſe. On étouffe bien des découvertes & des inventions en décourageant les eſprits inventifs. Mais l'envie & l'ignorance ne perdront jamais leurs droits.

Nos Memoires ſont en poſſeſſion d'encourager les vrais inventeurs, & s'il s'y gliſſe quelque choſe de contraire à ce plan général, nous ſommes toujours prêts à rendre juſtice à tout le monde. M. de Reaumur ſe plaint ici que dans nos Memoires d'Octobre 1733. page 1689, on lui a imputé de croire à la malleabilité du verre & d'en avoir parlé dans cet eſprit. Nous reconnoiſſons avec plaiſir que l'imputation eſt fauſſe ou au moins trop chargée; & ce plaiſir eſt d'autant plus grand que la mépriſe ne vient point de nous, c'eſt-à-dire, d'aucun Journaliſte; & qu'elle ne s'eſt gliſſée que dans une diſſertation dont l'Au-

teur étranger au Journal rendra lui-même telle raison qu'il pourra trouver. Révenons à la matiere soyeuse.

Une difference remarquée par M. de Reaumur entre cette matiere & les gommes, c'est que celle-là séchant sur le champ conserve la distinction de ses fils, au lieu que les gommes prennent l'une à l'autre, & au dévidoir sur lequel on voudroit rouler leurs fils. S'il ne tenoit qu'à cela, peut être y auroit-il encore des ressources à cet inconvenient: car absolument le fil soyeux en sortant du corps de l'insecte ne perd pas tout à fait si vîte sa viscosité, & si le ver couchoit rapidement les fils à côté l'un de l'autre dans toute leur longueur, ou s'il les appliquoit à quelque corps solide de cette maniere, ces fils prendroient les uns aux autres, & à tout ce à quoi ils s'apliqueroient par tous leurs points. Or les vers à soye, les chenilles, les aragnées mêmes ont cette attention ou cet instinct de croiser leurs fils & de faire ensorte qu'ils ne touchent à rien que par des points non continus. D'un autre côté si le fil qu'on tire d'une gomme ou d'une résine, étoit aussi subtil que la

ſoye, & qu'on ne ſe preſsât pas trop de l'appliquer, il ſeroit peut-être auſſi-tôt ſec & incapable d'adhéſion que la ſoye. On voit tous les jours de ces brins de gomme ou de réſine ſe former par hazard lorſqu'on manie de ces drogues, en particulier lorſqu'on cachette des lettres, car la cire d'Eſpagne faite avec la gomme lacque eſt une réſine : & ces brins ſont bien-tôt ſecs & hors d'état de ſe réprendre ni entr'eux ni à autre choſe, ſi ce n'eſt par la fuſion qui eſt ici la pierre de touche, comme pour les métaux.

Les chenilles ont un cœur ou pluſieurs cœurs, ou plutôt une artére qui fait les fonctions du cœur. Cette artére eſt de même diamétre, de même capacité dans toute ſa longueur. Il ſe fait des contractions & des dilatations ſucceſſives dans les parties de cette longueur, par une eſpece d'ondulation ou de mouvement vermiculaire.

Quatriéme Memoire. *Sur les changemens de peau des chenilles.* Les chenilles changent plus d'une fois de peau, comme la plupart des animaux, & comme nous ne laiſſons pas d'en changer nous mêmes. Mais il s'agit de ce changement

complet & unique qui ôte à la chenille ſa forme, & lui donne celle de *féve* ou de *chryſalide*. Ces inſectes languiſſent deux ou trois jours aux approches de cette muë; elles ſont dégoutées & preſque immobiles, comme ſi elles étoient frappées de ſtupeur ou de paralyſie. La dépouille eſt ſi complete, qu'elles dépoſent juſqu'aux ongles, aux poils, aux dents & au crâne. L'operation en eſt laborieuſe & en apparence fort douloureuſe. Elle eſt précedée de mouvemens vifs, d'agitations, de contorſions qui cernent ſans doute cette peau partout, du corps de l'animal: mais dès qu'une fois la peau a commencé à ſe fendre ſur le dos, la fente gagne en un clin d'œil, & tout ce grand deshabillé ne dure qu'une minute. Ce qui merite beaucoup d'attention, c'eſt l'augmentation de volume d'une chenille qui ſort de ſa peau. On voit bien qu'elle ne pouvoit plus tenir dans cet habit. Son ancien crâne n'eſt quelquefois pas le tiers du nouveau qui en ſort, & cela après une diéte de pluſieurs jours, & même une très-grande évacuation.

Cinquiéme Memoire. *Des parties ex-*

*térieures des papillons , & principalement des ailes , des yeux , des antennes & des trompes.* Ce qu'il y a de plus singulier sur les aîles, est cette poussiere fine & diversement colorée qui les couvre, comme une prairie est couverte de fleurs au Printems. La comparaison est assez juste. Les grains impalpables de cette poussiere ont des figures régulieres & déterminées infiniment diverses. Les yeux sont plus curieux encore étant moins connus.

Chaque œil de papillon est un amas de plusieurs yeux. C'est comme un verre taillé à facettes, relevées chacune & convexes. *Leuvenhoeck* a compté 3181 facettes dans la cornée d'un scarabé, plus de 8000. sur celle d'une mouche. *M. Puget*, 17325 sur celle d'un papillon, qui par là se trouve avoir peut-être 34650 yeux, au lieu de deux que des Sçavans leur ont contestés. Avec ces cornées qu'il avoit l'art de préparer, M. Puget voyoit & faisoit voir un soldat comme une armée de ce nombre de soldats, mais de soldats pygmées.

Rien n'est plus curieux que l'observation de M. de Reaumur sur la trompe

des papillons. Il leur a vû ſucer le ſucre. Il étoit d'abord étonné de voir ce ſucre monter rapidement en liqueur par cette trompe, ne pouvant deviner par quel art, par quelle vertu, le papillon rendoit tout à coup ce ſucre ſi coulant. A force d'obſerver il apperçut que la liqueur ne montoit pas toujours ; qu'alternativement même elle deſcendoit, d'où il conclut enfin que l'animal commençoit par répandre ſur le ſucre une liqueur qu'il rappelloit enſuite à lui toute chargée de ſucre. Ces obſervations qui décident une queſtion ſont parfaites ; celles qui laiſſent l'eſprit en ſuſpens ont auſſi leur prix, mais ne ſont que des demies obſervations.

Sixiéme Memoire. *Des caracteres qui peuvent être employés pour diſtribuer les papillons en claſſes, en genres & en eſpeces : & 1°. Des differentes claſſes & des differens genres des papillons diurnes.* La diviſion la plus générale & la plus reçuë ſur les papillons, eſt en nocturnes & en diurnes. On peut les caracteriſer & les ſoûdiviſer par les aîles qui ſont leur partie la plus rémarquable & qui offre plus de diverſités ou des diverſités plus ſenſi-

bles. Une importante obſervation, c'eſt que les diviſions des papillons ne ſçauroient être celles des chenilles d'où ils viennent. Des chenilles de même genre à peu près par rapport à leurs jambes ou à autre choſe, deviennent des papillons de genre fort different, & au contraire.

Les antennes & les trompes peuvent fournir auſſi des caracteres & des diviſions. La premiere claſſe eſt donc de ceux dont les antennes ſont terminées par des maſſes ou boutons, qui tiennent le plan de leurs aîles perpendiculaire à celui ſur lequel ils ſont poſés, & dont le bord inférieur des aîles inférieures, embraſſe le deſſous du corps, qui ſont poſés ſur ſix jambes, & marchent ſur ces ſix jambes. La ſeconde claſſe eſt de ceux dont les quatre aîles ſont perpendiculaires au plan de poſition, &c. Il y a de cette ſorte ſept claſſes, diſtinguées par ces caracteres d'aîles, d'antennes, &c.

Il eſt beau de voir la Providence prodiguer les caracteres & multiplier les genres & les eſpeces comme à l'infini, pour faire éclater ſa liberté, ſon indépendance & ſa toute puiſſance abſoluë, en ne s'aſtreignant à rien de borné; &

de voir en même-tems les naturalistes, la regle en quelque sorte, le compas & la balance à la main, ramener toute cette riche varieté à la sage œconomie d'un assez petit nombre de classes qui font éclater aussi la souveraine intelligence de leur Auteur tout puissant. On a jusqu'ici assez fait attention à la puissance & à la sagesse qui brillent dans tous les ouvrages de la nature. Peut-être n'en a-t-on pas assez fait à cette liberté non moins divine. C'est surtout ce manque d'attention pour cet attribut essentiellement spirituel, qui a enfanté & qui favorise tout à fait le hazard épicurien, autant que le méchanisme spinosiste de quelques prétendus Philosophes de nos jours, & de tous les tems. Puissance, intelligence & liberté caracterisent tout ce que nous admirons dans l'Univers. La puissance donne l'être aux choses, l'intelligence les embellit chacune en particulier, la liberté embellit le total en le diversifiant.

Septiéme Memoire. *Des genres & classes des phalenes ou papillons nocturnes.* Le nombre de ceux-ci est superieur à celui des papillons diurnes. Il faut se bor-

ner. M. de Reaumur le reduit encore à ſept claſſes. Tous les diurnes ont des trompes, tous les nocturnes n'en ont pas. Comment ſe nourriſſent donc ceux qui en manquent ? Mais c'eſt qu'aparemment ils ne ſe nourriſſent pas. Il y en a d'autres qui ont des trompes, mais exceſſivement petites, comme s'ils n'en avoient pas. Auſſi l'Auteur les met dans la claſſe de ceux qui n'en ont pas, pour la commodité des ſubdiviſions que d'autre differences plus ſpecifiques caracteriſent. Le détail de ces claſſes & de leurs genres eſt pour les Sçavans, & nous meneroît trop loin pour un extrait. Nous réſervons les ſept autres Memoires au Mois ſuivant.

# ARTICLE LXII.

# NOUVELLES LITTERAIRES.

## SUISSE.

### De Basle.

*REPONSE A LA LETTRE* de M.*** pour le remercier de la maniere obligeante dont il a parlé de l'Edition Françoise de Moreri, faite à Basle par J. Brandmuller en 1732.*

MONSIEUR,

Quoique votre Lettre, au sujet de mon édition du Moreri, soit du premier Fevrier de l'année 1734. je ne l'ai reçûë que depuis peu. Il semble qu'on ait voulu me cacher ce témoignage de votre politesse, qui merite toute ma reconnoissance. Il est vrai que tous ceux qui l'ont luë, n'en jugeront pas comme moi,

* Inserée dans le Journal de Trevoux, du mois de Fevrier 1734. pag. 363.

parce qu'ils n'ont pas découvert le mot de votre énigme. On a crû bonnement que vous vouliez rélever la derniere édition de Paris fort au dessus de la mienne. Dans cette pensée, plusieurs ont soutenu que votre écrit partoit d'une plume gagée par mes Rivaux.

L'Anonyme, dit-on, présume-t-il que nous l'en croyons sur sa parole, & au mépris du témoignage de nos yeux? Nous sçavons par notre propre examen que dans l'édition de Basle il y a des milliers d'articles nouveaux de Géographie, & d'Histoire ancienne & moderne, dont plusieurs sont des plus importans; qu'il y a plus de deux mille articles, ou entierement réfondus, ou considerablement augmentés, & ausquels on n'a pas touché dans la derniere édition, que les Libraires de Paris ont donnée. Nous sçavons que dans l'édition de Basle on a fait une infinité de corrections, même dans les articles qui ne sont point marqués, & que l'édition de Paris a entierement négligées. Nous sçavons, en un mot, que l'édition de Paris de 1732. ne differe que très-peu de celle de 1725. qu'il n'y a aucun article nouveau, &

que les corrections y ſont en petit nombre. Cependant l'Anonyme veut nous faire accroire que l'édition de Baſle, qui a tant d'avantages ſur celle de Paris, lui cede à tous égards, & ne merite pas qu'on héſite dans la préférence. *Credat judæus Appella, non ego.* Voilà, Monſieur, comment on raiſonne, même dans votre bonne Ville de Paris; car on y a des yeux, du goût, & de l'équité. Mais je le ſçai, vous n'êtes blâmé que parce qu'on ne vous a pas compris, & qu'on a méconnu les bontés que vous avez pour moi & pour mes travaux. J'étois trop intereſſé à voir clair dans votre fine ironie pour m'y méprendre. A la ſeconde lecture j'ai ſenti, à n'en plus douter, que ſous les feintes louanges que vous donnez à l'édition de Paris, vous voilez les juſtes cenſures qu'elle merite; & que vous accordez le prix à celle que j'ai eu le bonheur d'achever & de réimprimer.

Souffrez donc que je déchire le voile pour l'édification du Public; dans la vûë qu'on vous rende juſtice, & que je puiſſe vous témoigner tout le cas que je fais de vos lumieres, & tout le prix que je

mets à votre générosité qui vous porte, sans me connoître, à être mon Apologiste, contre la critique intéressée de mes Antagonistes.

Le premier trait ironique de votre Lettre qui m'a frappé, c'est que vous n'imputez à mon édition que des fautes qui se trouvent dans celles de Paris, depuis l'édition de 1712. Ce n'est pas que vos lumieres & votre pénétration n'eussent pû découvrir bien des fautes de ma façon. Mais charitablement vous avez choisi celles qui se rencontrent dans les éditions antérieures à la mienne, afin de faire comprendre que ceux qui les premiers avoient fait ces fautes, étoient peu éxacts; qu'il étoit surprenant que tant d'éditions qui avoient paru en France, les eussent rétenuës; & qu'il ne convenoit pas après cela de faire tant de bruit de ce que je ne les ai pas toutes évitées, n'étant pas facile de tout voir, & de corriger tout. Tous les yeux d'un Argus ne suffiroient pas pour découvrir, & les cent mains de Briarée, armées de plumes, seroient trop peu pour effacer les fautes qui se trouvoient dans ce fameux recueil Géographique & Histori-

que,& dont une bonne partie s'y voyent encore, ſans qu'on puiſſe eſperer ſi-tôt une correction totale, malgré les promeſſes enflées des Editeurs & des Libraires.

Surtout, Monſieur, vous vous êtes borné à critiquer la ſuite des Comtes de Génêve, pour que l'on vît en même-tems, que l'on avoit fait des corrections & des augmentations eſſentielles à l'article de cette illuſtre République, & que ſi l'on ne touchoit pas à l'article de ſes Comtes, c'étoit parce qu'on n'avoit pas aſſez de tems pour entrer dans le détail pénible & ennuyeux de longues Généalogies. *Trahit ſua quemque voluptas.* L'examen ſec des Généalogies n'eſt pas du goût de tout le monde. C'eſt pourquoi nous nous ſommes bornés à celles que nous tenions de bonne main, comme celles de Clugni, des Comtes de Neufchâtel & de Vallengin, de Rozen, de Rottembourg, de Renel, de Savonay, &c. Pour les anciennes nous les avons laiſſées telles qu'elles étoient, ou peu s'en faut, ſi ce n'eſt lorſque les perſonnes intereſſées nous ont fourni des mémoires, comme cela ſe voit, par

exemple dans l'article de l'illuſtre Maiſon de Montmorency.

Le ſecond trait ironique de votre lettre, ſe trouve dans l'objection abſurde que mes envieux ont oſé former contre les additions & les amplifications dont mon édition eſt enrichie. *Les additions*, a-t-on dit, *qu'on a faites à l'édition de Baſle, ne ſervent pour la plupart qu'à tirer de l'obſcurité quantité de Miniſtres Lutheriens, Calviniſtes, & Sociniens, que ceux même de leur ſecte avoient oubliés depuis longtems; les articles amplifiés ne regardent que des Auteurs de ce caractere.* Je ſuis aſſuré, Monſieur, que vous vous êtes fait de la peine de copier ce tiſſu d'infidelités, & d'abſurdités, & que vous ne l'avez fait que pour charger de honte les Auteurs de ce diſcours évidemment calomnieux.

Car enfin, comment peut-on avancer, quand on a des yeux pour lire, & mon édition ſous la main, que la plupart des additions & des amplifications, ſe bornent à tirer de l'obſcurité quelques Miniſtres Luthériens, Calviniſtes & Sociniens?

1°. Ne trouve-t-on pas, ſans exag-

geration dans le nouveau Moreri, plus de mille articles de Géographie ou nouveaux ou corrigés ? Toute la Géographie ſainte n'a-t-elle pas été miſe dans un meilleur état en profitant des lumieres de Bochart, de Reland, de D. Calmet, de Maundrell, &c. Celle de la Suiſſe & de ſes Alliez, n'a-t-elle pas été entiérement refonduë par les ſecours qu'on a tirés du Dictionnaire Allemand de Baſle, des mémoires & des délices de la Suiſſe, & de l'Hiſtoire de Genêve, de la derniere édition ? La Géographie de la France n'a-t-elle pas été enrichie, à pluſieurs égards, en y faiſant entrer les obſervations de T. Corneille, & de Piganiol de la Force ? Combien de choſes n'a-t-on pas tirées de l'Etat de la Grande-Bretagne pour perfectionner la Géographie des trois Royaumes & des Païs qui en dépendent ? La Géographie de l'Allemagne a été auſſi fort changée par un grand nombre d'articles nouveaux & réfondus, où l'on a fait entrer le Catalogue des Evêques des principaux Siéges. Combien d'articles n'a-t-on pas tiré de Chardin, de Tournefort, de Freſier, de C. le Brun, de Spon, de Wheler, de T. Corneille, &c. pour

corriger & completter davantage ce qui regarde la Géographie de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amerique ? Or ces Royaumes, ces Provinces, ces Evêchés, ces Villes, ces Lacs, ces Fleuves, ne ſont pas des Miniſtres Lutheriens & Calviniſtes.

2°. Combien d'articles de l'Hiſtoire ancienne, ſoit ſacrée, ſoit profane, qui ont été introduits ou amplifiés ; & dont il n'eſt pas néceſſaire de produire des preuves parce qu'elles ſe trouveront par centaines dans mon édition ? Combien d'articles curieux ſur les coutumes des Perſans, des Grecs, des Péruviens, &c. tirés de Chardin, de Tournefort, de Garcilaſſo de la Vega, &c. ? Combien d'articles où l'on a tracé la vie de ceux qui ſe ſont diſtingués dans les Belles-Lettres, la Médecine, la Juriſprudence, la Peinture, la Sculpture ? Combien de grands Capitaines & de Têtes couronnées, dont on a donné des articles qui ſe faiſoient déſirer, ou dont on a corrigé & amplifié les ébauches auſquelles on s'étoit borné dans les éditions précédentes ? Tous ces articles qui ſont ſûrement en grand nombre, n'ont aucune affinité avec les Miniſtres Luthériens & Calviniſtes.

3°. Vous aurez pû rémarquer, Monsieur, que l'on trouve dans mon édition un assez grand nombre d'Auteurs Juifs, ou Arabes, tirés de la Bibliotheque de Wolfius, de l'Histoire de Gengiskan par Petis de la Croix, du Dictionnaire Allemand de Basle, &c. Quantité de Philosophes Grecs, d'anciens Orateurs ou Historiens, d'Académiciens illustres des Académies Royales des Sciences, des Belles-Lettres, &c. De Chefs d'Ordre, de SS. Canonisés, d'Archevêques, d'Evêques, de Réligieux, de Papes, qui ne sont point dans les éditions précedentes, ou qui ne s'y trouvent qu'en miniature. Tout cela est cependant fort different des Ministres Calvinistes & Lutheriens; de même que des Sociniens, ausquels les Réformés & les Protestans ne prennent pas plus d'interêt que les Catholiques Romains.

4°. Il est vrai qu'on a augmenté considerablement le nombre des Sçavans d'entre les partis qui se sont séparés de l'Eglise de Rome, & qu'on a mis sur un tout autre pié qu'ils n'étoient, les articles trop partialement dressés des Réformateurs, Luther, Calvin, Farel, Oecolampade, Zwingle, Bucer, Bullinger, &c.

Il eſt vrai encore qu'on a donné l'Hiſtoire des Synodes des Egliſes Réformées de France, & du *Conſenſus* des Egliſes de Suiſſe ; mais ces articles valent-ils moins que ceux de tant de perſonnes obſcures qui n'ont rien fait de fort conſiderable, & que le Catalogue des hérétiques & des héréſies de la façon de Pratéole, que l'on trouve dans les éditions de Paris ? N'y a-t-il que les grands hommes de la Réligion Romaine, dont les ouvrages & la vie méritent d'être connus ? Le P. Niceron en a jugé bien differemment. A ſon exemple, nous avons donné une place dans les Faſtes du monde ſçavant, à tous ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs lumiéres & par leurs travaux, ſans faire attention au parti dans lequel ils ont vécu. *Tros Rutulusve fuat nullo diſcrimine habebo.*

Enfin ſans groſſir cet article, qui me méneroit trop loin, & qui peut être en partie ſuppléé par la Préface de mon édition, je ſuis aſſuré de deux choſes ; la premiere, qu'on auroit de la peine à marquer un ſeul article de Miniſtre ou Luthérien ou Calviniſte, de notre introduction dans le grand Dictionnaire qui regarde une perſonne de nul mérite, &

qui ne l'emporte sur plusieurs centaines d'Auteurs insérés dans les éditions de France ; & de l'autre que les éditions de 1718. & de 1725. ne sçauroient soutenir cet examen qu'avec peine. Je ne parle pas de l'édition de 1732. qui n'a été enrichie d'aucun article nouveau. *Crambe recocta.*

Je viens, Monsieur, à une troisiéme obligation que je vous ai. Vous établissez solidement, quoique d'une maniere envelopée & que personne n'apercevra, sans avoir la clef de votre Lettre, que mon édition l'emporte sur celle de 1732. de Paris. Car vous posez en fait que l'édition de Paris de 1725. est très-imparfaite. Or celle de 1732. que vous regardez comme la meilleure de celles qui se sont faites à Paris, n'est autre chose, à très-peu de changemens près, que celle de 1725. J'ai eu occasion de m'en convaincre par la confrontation de plusieurs articles, où j'ai vû mêmes erreurs & mêmes vuides. Donc puisque mon édition a environ six mille articles, ou nouveaux ou augmentés, de plus que l'édition de 1725. elle doit encore effacer celle de 1732. Car qui voudroit, sans se faire siffler, faire entrer en com-

paraiſon quelques notules, quelques réflexions où les préjugés de parti s'apperçoivent du premier coup d'œil, & qu'on a tirées de l'édition de 1718. pour les faire gliſſer dans celle de 1732. avec plus de cent feuilles d'additions conſiderables, de tout genre, puiſées dans les meilleures ſources & ſans partialité, que j'ai ajoutées à l'édition que j'ai donnée ?

Vous me faites même comprendre que mon édition conſervera encore ſa ſupériorité pendant quelque-tems ſur celles de France, puiſque l'Auteur du Supplément que l'on attend encore, ne veut ſe ſervir que fort peu de mon édition. Si cela eſt, la plupart des articles corrigés manqueront dans ſon Supplément, & un très-grand nombre d'articles nouveaux puiſés dans les Dictionnaires Anglois, Flamand, Allemand; ſi ce n'eſt qu'il entende ces differentes Langues, & qu'il veuille dévorer la peine de la traduction. Le Supplément ne purgera pas les éditions de Paris de tant d'invectives, de termes durs, d'inſinuations peu équitables qui y ſont répandus, & qui ne plaiſent plus à ceux qui ont gouté les principes de l'équité & de la

politeſſe ; qui ſçavent ce que c'eſt que d'être homme & chrétien. *Quibus de meliori luto finxit præcordia Titan.*

Si j'avois un avis à donner à l'Auteur du Supplément, ce ſeroit de ne pas ſe preſſer de paroître, & d'attendre l'édition que l'on prépare en Hollande. Cette édition, ſi l'on nous tient parole, fera tomber celles de France & les miennes. Nous ne pourrons la contrebalancer qu'en la pillant comme elle nous aura pillé, & en produiſant de nouveaux morceaux & de nouvelles corrections qui auront échapé aux Editeurs Hollandois.

Je ne vous ſuis pas ſimplement obligé, Monſieur, de ce que vous avez dit de mon édition, je vous tiens même compte de votre ſilence. Si j'avois inſéré dans mon ouvrage quelque article contre la Religion Romaine, ou contre l'Etat, comme mes antagoniſtes en avoient fait courir le bruit, même avant que le Dictionnaire ſortît de deſſous ma preſſe, & cela dans la vûë de me faire fermer les portes du Royaume, vous vous en ſeriez apperçû, & votre zele ne vous auroit pas permis de me ménager, malgré vos bontés à mon égard. Puis donc que vous gardez le ſilence ſur cet

article important, vous faites sentir à mes Accusateurs qu'ils s'étoient trop avancés. Votre autorité est d'un poids sous lequel il faut qu'ils plient.

En voici assez, Monsieur, & peut-être trop pour vous prouver que j'ai pénétré vos intentions, & que je sens que ma cause ne pouvoit être en de meilleures mains. Soyez assuré que si vous avez obligé un inconnu; vous n'avez pas au moins obligé un ingrat. Je suis, &c. A Basle ce 20. Octobre 1734.

Il ne nous convient pas d'intervenir dans la querelle qui divise les Libraires de Basle & de Paris, au sujet de leur derniere édition de Moreri. Il nous suffit d'avoir produit les piéces du Procès. Les suffrages du public décideront en faveur de l'une ou de l'autre de ces deux éditions.

*La suite des Nouvelles Litteraires pour le Mois prochain.*

---

## *Errata du mois de May 1735.*

PAge 804. ligne 26. petit nombre, *lisez*, ce petit nombre. Page 858. ligne 9. & qu'elle, *lisez*, & qui. Page 921. ligne penultiéme, jointe, *lisez*, joints. Page 931. ligne 6 sa bonne intelligence, *lisez*, la bonne intelligence. Page 932. ligne 17. Andrianople, *lisez*, Adrianople. Page 934. ligne 11. qu'il, *lisez*, que l'Auteur. Page 948. ligne 12. nouveau, *lisez*, nouvelle.

# TABLE DES ARTICLES. du mois de Juin.

ARTICLE LIV. LA Religion naturelle ou révélée justifiée contre les incrédules. Page 966
ART. LV. Proposition d'une mesure de la Terre, dont il résulte une diminution considérable dans sa circonférence. 988
ART. LVI. Abregé de l'Anatomie du corps humain. 1002
ART. LVII. *Commentarii Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ*, ou l'Histoire de l'Academie des Sciences, établie à Peterbourg. 1012
ART. LVIII. *Propugnaculo de las Traditiones, &c.* ou défense des Traditions contre la Critique outrée, &c. 1041
ART. LIX. Les Hommes. 1054
ART. LX. La Lusiade du Camoëns. 1088
ART. LXI. Memoire pour servir à l'Histoire des Insectes. 1116
ART. LXII. Nouvelles Litteraires. 1138

*Fin de la Table.*

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4163